

première série de volumes, cette dernière édition étant ornée d'une fort curieuse carte géographique des religions du monde<sup>116</sup>, dressée par Mercator et Hondius ; 1625 pour la seconde), je constate que ces trésors d'érudition et ces immenses efforts de compilation sont mis au service de la foi triomphante. L'érudit, rêveur et théologien que fut Purchas voit dans le voyage sur mer et sur terre une aventure plus intérieure qu'extérieure ; ce qui ne l'empêche pas de décrire avec un maximum de détails empruntés aux récits modernes, au trésor de la sagesse antique et surtout à la Bible, les itinéraires de ses voyageurs-pèlerins. Conscience européenne baroque ? En quoi ? Malgré quelques références classiques, Purchas s'est détaché totalement de l'image classique de l'univers ; ses axes intellectuels ne sont plus Strabon et Ptolémée, mais l'Ancien et le Nouveau Testament. Dans la carte qui illustre l'édition de 1626 du *Pilgrimage*, les signes par lesquels sont indiquées sur les pays et les continents du monde les diverses confessions — par mesure de simplification, la religion chrétienne, la religion turque ou musulmane, le paganisme — remplacent la stratification des zones climatiques<sup>117</sup>. Le globe de l'univers, c'est à la fois le globe que tient dans sa main le Christ-Dieu de l'iconographie médiévale et post-médiévale, et l'expression d'une réalité socio-religieuse indéniable : sa division entre une Europe identifiée pratiquement à la chrétienté et le reste du monde qui ignore la vraie foi, ou qui commence à peine (comme en Amérique) à y être initié. Vision baroque d'une Eglise triomphante et conquérante, mais qui, fidèle à la politique religieuse des Jésuites, doit faire preuve d'intelligence et de doigté dans ses entreprises. Avec quelle ironie Purchas ne rejette-t-il pas la légende répandue par des esprits religieux trop zélés qui, ne pouvant admettre l'existence d'une partie de l'univers sur laquelle la foi chrétienne n'aurait pas été répandue depuis la naissance du christianisme ou du moins dès l'époque des premiers missionnaires, avaient imaginé de la part des peuples d'Amérique de grands péchés commis à la face de Dieu, lequel, pour les punir, les avait laissés végéter dans leur nouvel état<sup>118</sup>. C'était donc, selon ces mêmes esprits, une grave faute que de vouloir convertir au christianisme ces Indiens que Dieu avait décidé d'abandonner au paganisme le plus sauvage. C'est avec le même esprit critique et la même ironie (qui nous fait songer parfois à celle du P. Mersenne ou à celle de Descartes) qu'il se moque de ceux qui, incapables de se détacher d'une conception simpliste d'après laquelle tous les continents, y compris l'Amérique, avaient été peuplés dès l'origine des espèces, des mêmes animaux, prétendent qu'il y a eu autrefois des éléphants dans le Nouveau Monde,

Andrew A. Tadie, « Hakluyt's and Purchas's use of the Latin version of Mandeville's *Travels* », *Acta Conventus Neo-Latini Turonensis*, Paris, Vrin, t. I, p. 537-545.

116. Elle est reproduite par D. Hay, *op. cit.*, pl. IV (Map of World religions by J. Hondius). Voir aussi, dans ce livre, p. 115, et n. 6.

117. Celles que l'on voit par exemple dans les cartes reproduites par Bertius, dans sa *Géographie raccourcie*, p. 828, « Descriptio Orbis Ptolemaica » et p. 829, « Typus orbis terrarum ». Voir la communication de F. Lestringant.

118. Livre I, chap. II, § 7 : « America, wheter it were peopled ». Voir aussi chap. I, § 8, « that the remote parts were lately inhabited, the New World but newly ». Purchas multiplie les citations bibliques, renvoie souvent au *Thesaurus geographicus* d'Ortelius.

mais qu'ils ont été détruits par la chasse ou par quelque autre cause<sup>119</sup> « As for such (Asse for such, I might have said) — faisant, comme on le voit, un jeu de mots plein de sel — which thinke so huge and vast a track of land as that New World, might bee now emptie of Elephants which then it had (for it is confessed by all classike Authors that America never saw Elephants) as England is riddle of wolves, wherewith it hath sometimes abounded, why not other kinds of creatures bee utterly destroyed as well in these, being more hurtfull to the inhabitants?... What piece of ivoire was ever found in Peru or all America, before our men came there... ». On aura noté l'expression « our men », qui désigne soit les Européens, soit telle catégorie de pèlerins chrétiens (ce qui revient au même). Quand telle espèce animale a disparu, comme les loups d'Angleterre, il subsiste des chroniques. Alors doit-on faire intervenir le miracle pour expliquer la présence et la disparition de telle espèce animale en Amérique qui n'aurait pas laissé la moindre trace ?

Ce mélange de foi et d'esprit critique est bien en accord avec l'esprit du temps. Mais en même temps la vision du « sauvage » va se transformer. Au contact avec la civilisation européenne et chrétienne, il va se métamorphoser, tout en conservant de son antique ou primitive nature les éléments qui sauvegarderont son identité. Cela va encore tout à fait dans le sens de l'Eglise missionnaire. Une gravure, légèrement antérieure, et due à l'Italien Paolo Farinati<sup>120</sup>, représente une allégorie de l'Amérique qui pourrait illustrer le *Pilgrimage* ou les *Pilgrims* de Purchas : ce dessin à la plume ne représente plus ici une femme sauvage qui transporte la tête d'une de ses victimes ou qui est étendue, faisant la sieste après un festin anthropophagique. Tandis que sur la droite un torse humain grille sur une broche — c'est le « vieil homme » qui a laissé ses traces —, un Indien tient un crucifix qu'il appuie sur la carapace d'une tortue géante, à côté de ses armes, déposées à ses pieds. Image extraordinaire, qui n'a pas de précédent, et qui fait partie d'un projet pour l'une des quatre fresques représentant les continents que Farinati peignit dans les lunettes de la Villa della Torre (aujourd'hui Stegagno) à Mezzane, près de Vérone. Cette image baroque dans ses contrastes et ses métamorphoses qui donnent à voir et à penser pourrait illustrer plus d'une page des énormes volumes de Purchas.

Le second exemple qui fait intervenir l'Indien d'Amérique, désormais habillé et même surchargé d'ornements vestimentaires de toutes sortes, et qui le fait intervenir de la manière la plus spectaculaire, la plus bouffonne, la plus « exotique », mais en même temps la plus policée et la

119. Edition originale, p. 27. La naïveté ou l'extravagance de certaines explications qui se veulent rationnelles n'est pas seulement le fait d'esprits « simples ». A preuve, l'explication que donnait Francis Bacon du port de plumes sur la tête des Indiens : lors du déluge, leurs ancêtres allèrent se réfugier dans les montagnes où « ils avaient été guidés par des nuées d'oiseaux, qui s'élevèrent sur les terres hautes tandis que les eaux se répandaient en bas ». Cité par A. Gerbi, *La Disputa del Nuovo Mondo*, Milan-Naples, 1955, p. 70.

120. Allégorie de l'Amérique (in Catalogue d'Exposition, n° 90). Cette gravure, qui date de 1595, est faite à la plume, encre brune et lavis, avec rehauts de blanc. 26,8 × 42,8 cm. Cf. Lionello Puppi, *Paolo Farinati : Giornale 1573-1606*, Florence, 1968, p. 134.

plus asservie, nous introduit dans la France de Louis XIII et de Richelieu et dans cet univers à la fois extravagant et parfaitement réglé qu'est celui du ballet de cour. Les travaux de Marie-Françoise Christout<sup>121</sup> et de Margaret MacGowan<sup>122</sup> notamment nous ont rendu très présents — par les livrets, souvent la musique, la mise en scène, les costumes et cent autres indications socio-culturelles ou économiques — ces spectacles si singuliers dont la portée politique nous paraît aujourd'hui — comme elle devait l'apparaître d'ailleurs à leurs témoins — si évidente, sous les travestissements grotesques des personnages, la minceur de l'intrigue ou le caractère superficiel des dialogues. Parmi ces ballets de cour à la française, très souvent dansés par le roi en personne et toujours favorisés par le Cardinal de Richelieu, je retiendrai ceux qui font intervenir allégoriquement les diverses nations et plus particulièrement les quatre parties du monde. Je voudrais m'arrêter un moment sur un ballet, dont le succès fut considérable et persistant, et sur lequel nous disposons d'une riche documentation : le ballet, ou plutôt le *Grand Bal de la Douairière de Billebahaut* de 1626, auquel j'avais fait déjà une brève allusion<sup>123</sup>. En présentant sous un jour grotesque et bouffon (par leurs noms, leurs costumes, leurs danses) les représentants de nations que la France, dans son rêve impérial, justifié par les droits de Charlemagne, compte asservir ou dont elle s'estime la tutrice légitime, les auteurs du ballet, serviteurs du régime, élaborent dans un spectacle comique les éléments d'une conscience européenne triomphante aux couleurs de la France. On notera en particulier l'entrée de la musique d'Amérique<sup>124</sup> dont l'étrangeté et la nouveauté devaient faire, toutes proportions gardées, un effet analogue à celui que fit, aux alentours de 1925, la musique nègre à Paris.

Le masque énorme du roi Altabalipa<sup>125</sup>, accompagné de musiciens, preneurs de perroquets, les plumes qu'il a sur la tête, sont comme autant de « signes » ou de « mots de passe » indiquant aux spectateurs que l'on a affaire à des Américains. Que dire des danses et des postures de ces personnages ? Ajoutons, pour notre gouverne, que par contraste avec cette cacophonie bariolée, et afin de témoigner de la supériorité de l'Europe, mère des lettres et des arts, on s'assure, pour la dernière entrée du ballet, le concours de « joueurs de guiterres si merveilleux en leur art, que l'assemblée les admire », de « danseurs de sarabandes, dont la souplesse du corps et la vitesse des pieds estonne les regardans », ou

121. *Le Ballet de cour de Louis XIV*, Paris, Picard, 1967. Cet ouvrage prend en quelque sorte la suite de celui de M.M. McGowan (*op. cit.*).

122. *L'Art du ballet de cour en France (1581-1643)*, Paris, Ed. du C.N.R.S., 1963.

123. Voir p. 246 et n. 67.

124. Nous en reproduisons l'image d'après la gravure conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (Est. Qb 1629). A propos de la musique, cf. A. Verchaly, « Les Ballets de cour d'après les recueils de musique vocale (1606-1643) », 9<sup>e</sup> *Cahier de l'Association internationale des études françaises*, Paris, 1957.

125. Voir, dans la série des dessins de Daniel Rabel qui a été conservée (Cabinet des Dessins, 32605-7, 32614-23, 32625-9, 32631-6, 32638-9, 32641-5, 32647-8, 32692), celui qui représente le roi d'Amérique (McGowan, pl. XVII).

«de bons chanteurs qui enchantent les oreilles des assistants par la douceur des accens de leurs voix»<sup>126</sup>.

Certes, toutes les nations ont d'étranges figures, et le Grand Turc, symbolisant l'Asie, et suivi des porteurs de l'Alcoran, est bouffonnement paré lui aussi, ce qui ne l'empêche pas de chanter :

C'est toi, seul Grand Louis dont les armes un jour  
Abattront mon croissant, ayant fait ma conquête.

De même les Espagnoles qui accompagnent la douairière de Billebahaut et qui portent d'énormes lunettes, «non pas par besoin mais seulement pour s'attirer le respect»<sup>127</sup>, lunettes dont la grandeur est proportionnelle à leur rang hiérarchique, sont traitées en fonction de la conjoncture politique du temps. Néanmoins, la tradition des ballets qui font intervenir les différents peuples et leurs représentants veut que les Américains, désormais policés au contact et par la volonté de puissance des Européens, conservent de leur jeunesse et de leur primitive nature des traits spécialement étranges, discordants, bouffons, soit dans leurs costumes bariolés, soit dans leurs pas de danse, soit dans leurs paroles ou leurs chansons. Ici encore, ces demi-civilisés permettent de mettre en valeur une Europe de la culture (souvent représentée par Minerve) et de la politique, et dans cette Europe, qui triomphe tout naturellement des Singes, des Pigmées, des Turcs, des Juifs, des Indiens, la France occupe la première place par droit d'aînesse et par raison. Quand on songe au rôle que les Jésuites ont exercé, notamment en France, dans l'élaboration et la représentation de ballets<sup>128</sup>, à des fins conjointement pédagogiques et religieuses — certains ajouteraient politiques —, on comprend que cette conscience franco-européenne baroque ne sépare pas le triomphalisme politique d'un triomphalisme religieux. Les Eglises jésuites — pensons à l'Eglise du Gesù de Rome — expriment sans doute une universalité de la foi chrétienne qui déborde les frontières de l'Europe, mais comme l'Europe demeure encore et toujours le centre de toutes les initiatives, de toutes les missions, la tête qui commande au vaste corps étendu à l'Orient comme à l'Occident, cet universalisme rejoint cet européocentrisme. Quant au Roi de France, dans les ballets — mais aussi sur la scène politique du monde —, il apparaît volontiers comme le Grand Libérateur, le Représentant de Dieu sur terre : n'est-il pas le roi «très chrétien»<sup>129</sup> ? Ainsi, dans ces représentations essentiellement

126. Cité par M.M. McGowan, p. 152. Dans le ballet des quatre parties du monde, dansé pour le Carnaval de 1626, l'Europe était accompagnée d'un luth, cet instrument symbolisant également le charme, la discrétion, la sérénité, la supériorité culturelle.

127. Réflexion de Madame d'Aulnoye, dans sa *Relation du voyage d'Espagne* (lettre de Madrid de mars 1679).

128. McGowan, *op. cit.*, chap. XII, «La contribution des Pères Jésuites au ballet», p. 205 sq.

129. Cette dimension politique est finement et longuement analysée, aussi bien par Margaret McGowan que par Marie-Françoise Christout (pour Louis XIII et pour Louis XIV). On pourra aussi consulter à ce sujet deux mémoires (inédits) de Françoise Hernandez : *Aspects politiques du Ballet de cour à l'époque de Louis XIII en France, 1614-1643* (Université de Tours, 1972); *Les marginaux dans le Ballet de cour en France sous Louis XIII* (thèse 3<sup>e</sup> cycle, Université de Tours, 1978).



spectaculaires et dynamiques que sont les ballets de cour à la française, sous les règnes de Henri IV, mais surtout de Louis XIII et de Louis XIV, la supériorité de l'Europe et de la France émerge de la manière la plus délibérée — et de la part du librettiste ou du chorégraphe, de la manière la plus servile — par contraste avec les extravagances bouffonnes auxquelles se livrent complaisamment les représentants du monde « nouvellement découvert ». Sans employer les termes graves d'impérialisme, et surtout de racisme et de colonialisme qui risqueraient d'être taxés d'anachroniques — encore que l'anachronisme soit un instrument heuristique et méthodologique auquel ne répugnent pas toujours les historiens —, je ne puis, lisant le livret ou regardant les illustrations du Ballet des Quatre parties du monde ou du Bal de la douairière de Billebahaut, m'empêcher d'évoquer, avec une certaine mauvaise conscience, mon enfance insouciante qui riait au spectacle de Malikoko, roi-nègre !

Un troisième et dernier exemple, que je ne ferai qu'esquisser, en renvoyant à la fois aux livres d'emblèmes néerlandais du XVII<sup>e</sup> siècle et à l'étude de John B. Knipping<sup>130</sup> sur l'iconographie de la Contre-Réforme dans les Pays-Bas, montrerait, dans ce nouvel espace de l'Europe occidentale et nordique — encore que l'Espagne y ait laissé sa marque —, le triomphe artistique, économique et religieux de l'Europe sous une incarnation nouvelle. Triomphe du commerce et jouissance de la paix retrouvée — même si elle est précaire —, triomphe de la pensée philosophique et scientifique, triomphe de l'art dont la personnalité et l'œuvre de Rubens résument à elles seules cette fière assurance des représentants de l'Age d'or. Les églises de la Contre-Réforme hollandaise expriment toutes cette volonté missionnaire. Et même les autres Eglises, celles qui contraindront une poignée de leurs fidèles à quitter les rivages de l'Europe pour fonder dans la lointaine Amérique la Nouvelle Amsterdam, se veulent invincibles. Mais ce sentiment de force peut être fort éloigné, voire antithétique de la violence brutale et colonisatrice. L'Indien cesse ou cessera bientôt d'être le sauvage dont le dénuement et les instincts primitifs renvoient à l'Européen l'image rassurante de sa supériorité intellectuelle et morale et de la présence de Dieu à ses côtés, qui l'absout par avance de ses actions (ou exactions) guerrières. Il va devenir, comme dans la gravure de Paolo Farinati<sup>131</sup>, le Chrétien en puissance, le Chrétien en marche. Peu importe qu'il demeure, surtout dans l'iconographie baroque, encore longtemps couronné et ceinturé de plumes. Il va faire son entrée dans les palais baroques, les grandes demeures, et aussi dans les églises. L'allégorie des quatre continents n'a pas terminé sa carrière<sup>132</sup>, même si les motifs changent, même si

130. *Iconography of the Counter Reformation in the Netherlands. Heaven on earth*, 2 vol., Nieuwkoop — B. de Graaf/Leiden — A.W. Sijthoff, 1974 (édition originale en néerlandais, 1939 et 1941). On pourra consulter également le t. II (Allégories et Symbolismes) de *l'Iconographie de l'Art profane au Moyen Age et à la Renaissance* de Raimond Van Marle, La Haye, M. Nijhoff, 1932.

131. Voir plus haut, n. 120.

132. Pour son utilisation dans l'esprit de la Contre-Réforme hollandaise, cf. le chapitre de Knipping sur la Contre-Réforme et l'Amérique, et l'œuvre gravée de H. Goltzius (cf. Otto Hirschmann, *Verzeichnis des graphischen Werks von H. Goltzius*,

l'Amérique a peu à peu rattrapé la distance qui la séparait de l'Afrique et de l'Asie. Sans doute les questions de date sont-elles importantes, comme la personnalité des peintres, graveurs, emblématisés qui représentent l'Amérique ou l'Europe, ainsi que les circonstances<sup>133</sup> dans lesquelles ils sont amenés à les représenter. Quand Jean Desmarets de Saint-Sorlin imagine un Jeu de Géographie à l'intention du jeune Louis XIV sous la forme d'une série de cartes à jouer<sup>134</sup>, l'Amérique conserve toujours cet aspect sauvage et primitif, entourée d'une faune étrange et exubérante. Tandis que Cornelis Visscher<sup>135</sup> se complait lui aussi dans une vision de l'Amérique asservie à sa nature instinctive dans un décor coloré et parmi une faune et une flore inconnues à l'Europe, Berchem, à la même époque (vers 1640-1650), illustre dans une composition qui pourrait être inspirée par la Contre-Réforme catholique, bien qu'elle soit vraisemblablement de marque protestante, la conversion d'un Indien dans un ciel peuplé d'anges, tendu vers la croix que lui présente l'Enfant-Jésus<sup>136</sup>.

Europe et Chrétienté sont-elles encore unies, sinon confondues, comme au Moyen Âge ? Il semble que les facteurs politiques, culturels et religieux ne soient plus, ne puissent plus être soudés, car ce serait nier la fonction missionnaire de l'Eglise, des Eglises, et ce serait aussi faire bon marché des divisions politiques de l'Europe et du dynamisme propre à chacune des grandes puissances. Si, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'idée d'Europe a gagné en consistance, et si la nécessité d'une figure négative ou contrastée ne se fait plus aussi pressante, il serait illusoire de prétendre qu'en dehors de quelques esprits éclairés et pacifiques qui rêvent d'une Europe unie dont les seules compétitions ou les seuls combats seraient d'ordre économique ou culturel, les hommes de l'Europe aient le sentiment d'appartenir à un ensemble politique unifié ou unifiable : ils ont l'expérience du contraire. La conscience européenne baroque, c'est dans les décors de fêtes, dans les tapisseries ou les meubles de style, dans les églises jésuites, dans les jeux éducatifs, dans les spectacles ou dans la musique — profane ou religieuse — que nous pouvons la déceler, avec des instruments d'approche ou une méthode critique dont il resterait à se demander s'ils sont aptes à cerner autre chose qu'une idée

Leipzig, 1921, n° 161). Voir aussi l'article de James H. Hyde, «The four parts of the world, as represented in old time pageants and ballets», *Apollo*, vol. IV, n° 19, 1926 (December), p. 232-238. Egalement : «L'iconographie des quatre parties du monde dans les tapisseries» du même auteur, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, nov. 1924.

133. Par exemple, à l'époque de la mort de Philippe II (en 1598), il y aurait eu à Florence, d'après le P. Menestrier (*Des ballets anciens et modernes selon les règles du théâtre*, Paris, 1682), une représentation des quatre parties du monde «qui pleurent» en se rendant à la cérémonie des obsèques. A rapprocher des funérailles de la reine Marguerite d'Autriche, épouse de Philippe III, quand des habitants espagnols de Rome organisèrent le cortège. Pour marquer leur deuil, les parties du monde renoncèrent à leurs privilèges : l'Europe abandonne son sceptre, l'Afrique ses parfums, l'Asie ses perles, l'Amérique son or (!).

134. Voir n. 56.

135. Voir n. 59.

136. Voir Catalogue d'Exposition, n° 95. Vers 1640-1650. Pierre noire, encre et lavis gris, 14,4×30,1 cm. New York, Metropolitan Museum of Art. Cf. E. Schaar, «Zeichnungen Berchem zu Landkarten», *Oud Holland*, LXXI (1956), p. 239-243.

ou qu'une représentation mentale, irréductible à une structure conceptuelle.

Faut-il conclure ? Parmi les scènes et les figures bouffonnes du *Grand Bal de la Douairière de Billebahaut*, il en est une — c'est la dernière entrée — dont le caractère burlesque ou étrange cède vite la place à un sentiment d'une tout autre nature, fait d'angoisse, d'interrogation haletante, et qui donne à penser. L'allégorie ou le symbole touche ici au mystère. C'est le ballet de l'Europe, figuré par de vieilles femmes qui portent sur leurs épaules des enfants. Serait-on en présence d'un avatar du mythe de l'enfant-veillard de l'antiquité classique ? Je ne le pense pas. Doit-on voir dans ces vieilles femmes les symboles toujours vivants d'une civilisation très ancienne, chargée d'expérience, mais qui porte en elle un pouvoir indéfini de renouvellement ? Ces enfants ne préfigurent-ils pas, si l'image n'est pas trop audacieuse, la petite fille Espérance de Péguy ? Faut-il n'y voir qu'un de ces nombreux effets de contrastes destinés à piquer l'attention, comme dans le Ballet du monde renversé<sup>137</sup> ou dans celui des Impossibilités<sup>138</sup> ? Je ne le pense pas.

Au moment où va bientôt se clore un colloque où notre attention a surtout été mobilisée vers et par le passé, mais dont je ne pense pas que des préoccupations beaucoup plus actuelles aient été absentes de l'esprit des organisateurs et des participants de 1980, je voudrais vous confier une réflexion, dont j'ose à peine dire qu'elle est personnelle, tant elle me semble s'imposer à tous les hommes de ma génération, qui ont vécu leur enfance et le début de leur adolescence avant la seconde guerre mondiale. C'est l'inconsistance, beaucoup plus que la réalité de l'Europe, qui a marqué cette période de ma vie, comme l'insigne faiblesse des démocraties à faire triompher leur idéal de justice et de liberté face aux régimes totalitaires qui savaient, eux, unir leurs forces pour accomplir leurs desseins. Ma jeunesse fut marquée par la proclamation de la volonté de construire une Europe nouvelle — et par son début de réalisation — sous le signe des faisceaux des licteurs et surtout sous celui de la croix gammée. C'était le temps — je le découvris beaucoup plus tard — où un professeur d'histoire italien, dont le nom (curieusement) n'a pas été prononcé au cours de ce colloque, s'efforçait par la parole, l'écriture et l'action, de promouvoir l'idée d'une autre Europe, d'une Europe de la liberté, de la tolérance et de la paix. Il s'agit de Federico Chabod, qui fut le maître et l'ami de plusieurs générations d'historiens. C'est à l'auteur de la *Storia dell'idea d'Europa*<sup>139</sup> et au professeur des Universités de Milan et de Rome que je voudrais rendre hommage, car plus qu'aucun autre il a su montrer à quel point la conscience, l'idée ou l'idéal européen — trois expressions pratiquement synonymes —, en

137. 1624. Livret : B.N. Rés. Yf. 1807 (cf. McGowan, p. 290).

138. Dansé à Dijon le 15 février 1627. Livret B.N. Yf. 969, in-4° (cf. McGowan, p. 295).

139. Bari, Ed. Laterza, 1965. Voir cette référence, et quelques autres (comme les *Actes du colloque international sur la notion d'Europe*, organisé par le Centre de la Civilisation de l'Europe Moderne, dirigé par Roland Mousnier, série « Recherches », t. VII, Paris, 1963), dans l'ouvrage de D. Hay, XIII-XIV.

marche chez les hommes de bonne volonté, étaient éloignés de la réalité historique de l'Europe du passé, et même du présent. Mais, par-delà les deux images d'une Europe déchirée ou d'une Europe unie sous la férule éphémère d'un monarque absolu ou d'un empereur, il travaillait en historien et en homme de cœur à l'avènement d'une Europe des nations, unies dans le respect commun de leurs différences, mais aussi dans l'espoir d'une fructueuse et pacifique collaboration.

Jean-Claude MARGOLIN

## L'IDÉE DE ROME ET L'IDÉE D'EUROPE AU XV<sup>e</sup> ET AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

La Place Navone est-elle le point central de la civilisation européenne, comme on l'a écrit<sup>1</sup>? Laisse-t-elle au sud toutes les faiblesses, au nord tous les succès? Est-elle le lieu limite où se manifestent à la fois les qualités et les défauts de notre continent? La question a été posée. On a dit que la grandeur et la misère de l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle, et peut-être jusqu'à nos jours, tiennent au fait qu'elle a trouvé son centre de référence à Rome, qui est assurément source de civilisation, mais aussi patrie d'un certain centralisme impérialiste, dont l'*Urbs* fournirait le premier exemple et la Papauté le second.

Je voudrais revenir ici sur ce problème, en étudiant de manière précise la conscience qu'en ont prise les hommes du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle, puisque telle est précisément l'époque que nous mettons en cause. Nous serons ainsi amenés à traiter une question qui a beaucoup d'importance dans l'histoire de la culture, jusqu'à nos jours: que faut-il penser de l'idée de Rome? Certains, depuis Nietzsche lui-même<sup>2</sup>, mais aussi avec ses plus douteux disciples, en ont fait le modèle de la volonté de puissance. D'autres ont exalté en elle les sources du libéralisme, de l'humanisme et du droit. Nous pourrions sans doute esquisser une réponse, ou plusieurs<sup>3</sup>.

Évidemment, nous ne pourrions le faire d'après une étude exhaustive des textes. Nous en choisirons quelques-uns, qui nous paraissent particulièrement significatifs. Ils auront ceci de particulier que, dans presque tous les cas, il s'agira d'écrits néo-latins. Ainsi mettrons-nous également en lumière la place du néo-latin dans la formation de la conscience européenne.

Il convient d'abord de rappeler les principaux traits de l'idée de Rome chez les anciens. Nous ne partirons pas d'écrivains tardifs comme

1. Alain Peyrefitte en son *Mal français*. Je crois comme lui à l'importance du modèle romain en Europe et notamment en France. Mais il me semble qu'une telle tradition, notamment chez les grands Jésuites, tend plutôt au dynamisme et à l'esprit de responsabilité qu'à la sclérose administrative.

2. Dans *Le crépuscule des idoles*.

3. Nous ne prétendons pas apporter ici une réponse au problème précis que pose «Europe» en tant que notion et que terme. Mais, d'une part, nous pensons que la réflexion, à la fois idéale et historique, sur les modèles est essentielle. D'autre part, il est nécessaire de méditer sur la place de l'idée de Rome dans notre culture.

Rutilius Namantianus. Nous essayerons plutôt de suivre dans son ensemble la méditation historique des Latins et d'en dégager les traits majeurs.

Un premier fait s'impose, qui va subsister à travers toute la tradition européenne : il n'y a pas unité fondamentale dans l'idée que les hommes se sont faite de la grandeur romaine ; l'ambiguïté subsiste jusqu'à nos jours. Pour les uns (les moins nombreux sans doute à notre époque, mais il n'en a pas toujours été ainsi), le prestige de la cité réside dans sa période républicaine et se résume par le mot *libertas* ; pour les autres, la gloire de Rome naît de sa force, qui s'exprime dans son empire. *Imperium* et *libertas*, voilà deux termes de grande importance. Est-il en particulier nécessaire d'insister sur le rôle de la notion d'empire au Moyen Âge ?

Mais naturellement nous ne devons pas nous arrêter là. Il faut suivre de plus près les démarches de la conscience romaine. Nous pourrions alors dégager trois aspects de l'idée de Rome.

Le premier est sans doute le plus illustre dans l'histoire de la pensée, sinon à notre époque. Nous le devons à Cicéron. Pour lui, Rome est la cité de la culture, qui règne par la parole, le droit, la sagesse, qui garantit dans la liberté véritable l'épanouissement de la sagesse humaniste. Le *De legibus* nous explique que le droit public de l'*Urbs* a pratiquement réalisé jusque dans le détail le modèle que Platon avait conçu dans ses *Lois*. Plus tard, des hommes comme Aelius Aristide feront de Rome la fondatrice même de l'idée de civilisation<sup>4</sup>.

Mais on ne doit pas s'arrêter là. Dans l'esquisse que nous venons de proposer, on saisit une ambiguïté, que Cicéron lui-même a favorisée aussi bien que Virgile. Rome a donné des lois et une culture aux peuples. Mais elle a aussi, et d'abord, pour vocation de *debellare superbos*<sup>5</sup>. Elle est citée guerrière. Elle porte en elle la force, avec tous ses problèmes. On doit la féliciter de ne pas les avoir méconnus ni dissimulés par quelque hypocrisie. César mettait la force au premier plan et la justifiait par une philosophie de l'honneur, la *dignitas* à la fois populaire et militaire. Salluste adoptait, tout en se réclamant du Platonisme dans ses Préfaces, une philosophie voisine : il pensait que, pour faire triompher les valeurs de l'esprit, la force matérielle était assez utile et il apparaissait ainsi comme un précurseur de Machiavel (dont nous ne parlerons pas ici parce que le sujet serait trop vaste et parce que chez lui l'idée d'Europe n'est pas importante). Ensuite vient Tacite, à qui l'histoire révèle assez les contradictions impliquées par la pensée de Salluste : la force, qui prétend servir la liberté, aboutit à la tyrannie. Mais en même temps une nouvelle expérience se fait jour, qui montre la nécessité de la puissance : les barbares et la barbarie commencent à exercer leur pression sur le monde latin. Il faut résister ; la force seule en est capable. Là encore, les choses manquent de simplicité. Car la civilisation, que Rome a développée et qu'elle veut défendre, tend

4. Dans son *Éloge de Rome*, prononcé au temps de Marc Aurèle (v. l'éd. J.H. Oliver, *The Ruling Power...*, Philadelphie, 1953).

5. Cf. *Énéide*, VI, 853.

précisément à déprécier la force, liée à la violence. Les barbares, au contraire, en connaissent la rude valeur, puisqu'elle est, comme eux, proche de la nature. Tacite, dans la *Germanie* et ailleurs, souligne fortement cette contradiction, si bien que l'idée de Rome se trouve attachée à une méditation sur la barbarie : elle doit être condamnée, mais la civilisation, que l'*Urbs* incarne, porte elle-même en soi des menaces contre son propre avenir parce qu'elle amollit les hommes<sup>6</sup>.

Reste une troisième manière de percevoir le destin romain. Elle sera donnée, au moment même où la menace barbare devient plus pressante, aux penseurs de la Rome chrétienne. La *Cité de Dieu* de saint Augustin constitue une œuvre essentielle à cet égard. Elle présente une double leçon. D'une part, elle fait, à propos de Théodose, l'éloge du prince chrétien : l'Empire se met au service de la foi. Mais surtout, Rome, cité terrestre, se trouve subordonnée à la Jérusalem céleste. Cela n'implique pas une condamnation radicale. Seuls, les éléments qui touchent au paganisme se trouvent rejetés. Parmi eux, l'argent, le luxe, le pouvoir matériel. Mais ils constituent, dans l'histoire de Rome, un aboutissement provisoire et douteux, une perversion, non une cause de sa grandeur, qui réside au contraire dans la vertu et l'esprit de détachement ou de pauvreté. Augustin marque ainsi la nécessité de la transcendence, par rapport à la politique humaine, que Rome pourrait incarner<sup>7</sup>.

Au terme de cette brève synthèse, nous constatons que Rome pose plus de questions à la postérité qu'elle ne lui offre de solutions toutes faites. Comment choisir entre la volonté de puissance et l'esprit de détachement, entre les armes et la toge, entre le droit civilisé et la force barbare ? L'Europe, pour autant qu'elle sera liée à la fois à l'*imperium* et à la civilisation, devra faire ses choix ou ses synthèses. Soulignons d'emblée que nous ne prétendons jamais ou presque retrouver de manière isolée un des aspects que nous venons d'isoler. Dans l'histoire, ils se sont sans doute développés successivement mais ils n'ont jamais été tout à fait distincts. Ils le sont moins encore aux temps de la Renaissance, alors que les lettrés peuvent à tout instant les confronter et les combiner. Nous essayerons plutôt d'observer leurs mélanges et leurs métamorphoses.

Puisqu'il s'agit d'*imperium*, il faudrait naturellement partir de Dante et de la *Monarchia*. D'autres en traiteront dans notre Colloque. Je me bornerai donc à revenir à Pétrarque. Sans doute sortirai-je encore des limites chronologiques qui nous sont imparties. Mais tout commence à Pétrarque. On ne peut manquer d'admirer la puissance, l'originalité, la vérité, la fécondité de ses idées.

6. Sur tous ces problèmes, cf. notre *Histoire des doctrines politiques à Rome*. Insistons en particulier sur le caractère nuancé de la pensée taciteenne relativement aux barbares, qu'il étudie dans un esprit d'ethnologie philosophique, en se gardant bien de formuler sur eux des jugements à sens unique, comme le croit G. Walsen, *Rom, das Reich und die fremden Völker in der Geschichtschreibung der frühen Kaiserzeit*, Diss. Bâle, 1951.

7. La grandeur de la Rome matérielle qui, en unifiant le monde antique, a permis la diffusion universelle du Christianisme, a été exaltée par Prudence.

Certes, il n'est pas possible d'étudier ici de manière complète sa réflexion sur Rome. Cela vaudrait un livre. Nous ne l'examinerons donc que dans les textes où elle est en rapport avec l'idée d'Europe. Cela suffit pour nous faire apercevoir une pensée précise et vigoureuse. Nous nous contenterons de citer un texte des *Familiars*, X, 1, 15 : Pétrarque s'adresse à l'Empereur. Il voudrait le voir venir au secours de Rome pour la libérer et il suppose qu'elle apparaît à son correspondant sous la forme d'une très vieille femme et qu'elle lui adresse cette prosopopée :

César — ne méprise pas mon âge —, j'ai jadis beaucoup pu, beaucoup agi ; j'ai fondé les lois, divisé l'année, enseigné la discipline militaire ; en cinq cents ans en Italie, puis deux cents à la suite — les témoins les plus dignes de foi l'attestent —, j'ai pénétré l'Asie, l'Afrique, l'Europe, enfin le monde entier de mes guerres et de mes victoires : par beaucoup de sueur, beaucoup de sang, beaucoup d'intelligence, je jetais les fondements de l'empire qui se dressait ; j'ai vu Brutus, le premier auteur de la liberté<sup>8</sup>...

Si nous nous référons par exemple au chant III de l'*Africa*, nous retrouverons les mêmes traits. La grandeur de Rome, aux yeux de Pétrarque, tient à deux choses. D'une part, elle a conquis le monde. D'autre part, l'homme auquel elle doit sa véritable grandeur est Brutus, le fondateur de la liberté. Pétrarque n'entend point cette liberté en un sens strictement politique. L'exemple qu'il choisit (et qui lui vient précisément de l'histoire de Brutus) est celui de Lucrèce, qui n'a pas voulu survivre à son déshonneur, même s'il lui avait été imposé par violence et contre sa volonté. Rome est précisément le lieu où de tels malheurs seront impossibles.

Dès lors, nous pouvons situer la pensée pétrarquienne par rapport aux images de Rome que nous décrivions tout à l'heure. Un premier fait nous frappe : notre auteur se réfère fort peu à la tradition chrétienne et augustinienne. La Rome qui l'intéresse et qu'il veut voir protégée n'est pas celle des Papes ou la cité divine : c'est la Rome d'Auguste et de César, la ville conquérante, qui incarne les valeurs de courage, d'action, d'énergie. Lorsqu'il décrit sa gloire, il insiste sur plusieurs faits. D'abord, vocation lui a été donnée d'unir l'Europe et l'Afrique. Il rappelle à ce propos que l'héroïne mythologique qui a transmis son nom à la partie du monde que nous habitons appartient à une famille liée aux origines de la Libye<sup>9</sup>. Scipion de même est parti vers l'Afrique. Il n'est pas question de croisade chez Pétrarque : le monde méditerranéen tel qu'il le voit obéit à une vocation qui est antique et païenne. On sent que l'auteur vit à l'époque où l'activité commerciale et politique autour de la Méditerranée connaît un renouveau extrêmement vif. Du reste, le poète n'a pas seulement de l'approbation devant une telle situation. Il en voit les

8. *Ego, Caesar — ne despexeris aetatem meam — multa olim potui, multa gessi ; ego leges condidi, ego annum partita sum, ego docui militiae disciplinam, ego quingentis annis in Italia consumptis, ducentis ordine sequentibus — cuius rei fide dignissimi testes sunt — Asiam, Africam, Europam, totum denique terrarum orbem bellis et uictoriis peragraui, multo sudore, multo sanguine multoque consilio surgentis imperii fundamenta communiens ; (16) ego primum libertatis auctorem Brutum (...) aspexi...*

9. Il s'agit, bien sûr, de l'enlèvement d'Europe.



dangers. Le principal modèle, au début de l'*Africa*, est constitué par Lucain. Pétrarque sait que l'*auaritia* est une des plus grandes causes des guerres. Il médite aussi sur le pouvoir. Rome lui fournit à cet égard la synthèse qu'il souhaite entre l'autorité et la liberté. Il admire à la fois Cicéron et César. Auguste fait la synthèse de leurs mérites, par son activité et sa hauteur de vues, à la différence de l'hypocrite Tibère. L'Empereur doit s'inspirer d'un tel modèle pour voler au secours de l'Italie et y protéger la paix dans la liberté. Pétrarque, qui garde une conception médiévale de la liberté — entendue comme la garantie donnée aux vassaux, comme l'intégrité assurée à Lucrèce —, dessine de la sorte une image des pouvoirs impériaux qui modernise l'idéal de Dante. Il ressent fortement la nécessité d'une unité au moins partielle en Europe. Il croit y voir la garantie des libertés locales<sup>10</sup>.

L'idée d'une vocation politique et spirituelle de la Rome pontificale ne peut manquer de se lier aux précédentes. On sait quel combat Pétrarque a mené pour le retour des Papes. Mais ce n'est pas à lui que nous nous adresserons maintenant. Le premier grand éloge de la Rome antique, dans ses rapports avec le monde moderne, est formulé, dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, par Flavio Biondo de Forlì. Reprenant une voie que Pétrarque, naturellement, avait explorée, il se présente comme un des ancêtres de l'archéologie moderne. Il écrit la *Roma triumphans* et la *Roma instaurata*. Ce sont des exposés détaillés sur les antiquités romaines. Comme il l'indique dans sa Préface au Pape Eugène IV, la célébrité extrême que la cité possède en son temps doit s'appuyer sur des connaissances précises qui rendront possible la restauration. Mais il ne s'agit pas seulement de cela. Flavio Biondo médite de façon plus générale sur les rapports qui existent entre la Rome moderne et la Rome antique. Il suffit de transcrire ici le résumé des chapitres 84-91 de la *Roma instaurata*:

84. Comparaison de l'ancienne et de la nouvelle Rome. 85. La Rome actuelle possède un certain empire sur les nations. 86. Ce n'est pas par la contrainte des armes et du sang, mais par la religion que les peuples lui sont soumis. 87. Le Pontife est dictateur perpétuel. 88. Les sénateurs sont les Cardinaux. 89. L'Asie, l'Afrique et l'Europe seront les sujettes de la Curie. 90. L'Europe entière payera tribut. 91. Tels sont les solides fondements de la situation présente<sup>11</sup>.

10. A cela se joint un fort sentiment de la patrie, qui, dans le cas de Pétrarque, s'applique notamment à l'Italie où il voudrait ramener le Pape. Nous n'avons pas évoqué l'idée de *patria* à propos de Rome : elle est pourtant essentielle (v. notamment la thèse de Mlle Madeleine Bonjour, qui montre comment se concilient alors la « grande » et la « petite » patrie, Rome et Arpinum). Mais, d'une part, Pétrarque, qui appartient à une famille exilée, n'a pas véritablement de petite patrie ; d'autre part, et surtout, une telle notion, dans ce qu'elle a de limité, ne convient guère à l'Europe. Nous allons voir pourtant qu'elle est sur le point de prendre une importance dominante : Rome est en même temps une grande et une petite patrie. Depuis le Cicéron du *De legibus* et du *De officiis*, on sait qu'il est possible de concilier en elle l'universalisme et le patriotisme.

11. *Comparatio qualis uetustae et nouae Romae. Habet praesens Roma aliquod ingentes imperium. Non armis et sanguine coacti, sed religione subiiciuntur populi. Dictator perpetuus est Pontifex. Senatores sunt Cardinales. Asiam Aphricam Europamque Romana curia habebit subiectam. Tributa pendet omnis Europa. Quae sunt solida praesentis status*

Nous constatons, en lisant ces formules, que l'auteur ne se réfère pratiquement pas aux textes politiques d'Augustin. Sa démarche semble inverse. Sans doute, il sait que le pouvoir actuel de Rome (au demeurant bien inférieur à l'ancien) est de nature spirituelle : il repose sur la religion et non sur les armes, sur le prestige des martyrs et non des héros militaires. Mais c'est sur la terre qu'il s'exerce et non dans la cité céleste. Les institutions romaines ne sont point condamnées ou critiquées. On s'en sert plutôt comme d'un modèle qui, dûment converti et spiritualisé, fournit la formule du gouvernement pontifical. On pourrait critiquer un point de vue si juridique. Notons qu'il s'appuie sur une réflexion relative à la culture et sur un grand amour de la paix. Les deux traits renvoient à un modèle bien connu de nous : il s'agit de Cicéron. L'ère des grandes amours entre la tradition culturelle issue de l'Arpinate et l'humanisme pontifical commence ici. Elle s'accompagne d'une réflexion nuancée sur le rôle de César ; la *Roma triumphans* nous le dit :

Nous ne savons pas bien, et il n'entre pas dans notre propos de le discerner, s'il a apporté plus de bien ou de mal aux intérêts romains par la conception du principat qu'il a établie en sa propre faveur, comme dit Cicéron <sup>12</sup>.

Suivent des réflexions sur le bon prince qui doit être sobre, sans avarice, actif, intelligent, entre la jeunesse et la vieillesse, pourvu d'enfants, endurant à la peine... Le débat que pose la réflexion sur Rome est toujours le même. Il s'agit toujours des deux empires, celui du prince et celui du Pape. Mais, pour les distinguer, pour fonder les idées majeures qui font l'unité de l'Europe, on recourt désormais de manière ouverte à la culture humaniste : Cicéron reprend sa place en face de César. Cela permet à la fois de suivre Dante, qui devait beaucoup à la morale cicéronienne, et de replacer le spirituel dans le temporel, puisque Cicéron n'a pas été seulement un théoricien mais un orateur qui faisait passer sa parole dans l'action.

Dès le milieu du siècle, une série de conflits et de difficultés, qui pèsent précisément sur l'Europe, vont mettre à l'épreuve une telle vision des choses. Nous avons noté deux faits. D'une part, l'humanisme pacifique tend à l'emporter sur le dynamisme césarien. Notons que Pétrarque s'était efforcé de maintenir ensemble les deux tendances. Il comprenait très bien que, sans un tel accord, auquel s'était attaché Trajan, l'unité du monde risquait de ne pas se maintenir. Flavio Biondo, pour la même raison, est un admirateur de Marc Aurèle. D'autre part, second fait, le souci de la transcendance, qui se marquait chez saint Augustin, semble peu présent. Les événements vont ranimer les deux exigences de spiritualité et d'activité.

*fundamenta...* L'auteur enchaîne sur le titre suivant : *Qui Romam non adierit nihil uidit* (éd. Froben, 1559).

12. *Nec satis scimus, neque etiam nostri propositi est discernere, plusne boni an mali rebus attulerit romanis sua, sicut Cicero inquit, quam sibi constituerit opinio principatus* (éd. cit., p. 148). L'auteur ajoute, pensant toujours aux guerres civiles : *nec minora fuerunt melioraque ab eius nepote Octauius Caesare Augusto gesta.*

Le premier d'entre eux, le plus grave, est évidemment la chute de Constantinople. L'Europe se voit privée de toute sa partie orientale. La civilisation antique elle-même paraît en péril. Les conséquences sont immédiates (et fécondes) dans l'ordre de la culture. L'Europe latine redécouvre un fait essentiel : la langue grecque fait partie de son patrimoine. On édite Aristote et Plotin, on traduit Platon ; on rapatrie l'immense savoir des bibliothèques byzantines. Une autre communication de notre colloque traitera de l'effort admirable du Pape humaniste, Aeneas Sylvius Piccolomini, qui mobilise l'Europe contre les Turcs. Je n'y insiste donc pas.

Autour de lui, deux hommes : le grec Bessarion ; le rhénan Nicolas de Cues. Ils réalisent l'idéal cicéronien d'une manière d'autant plus profonde qu'ils le dépassent. Je voudrais en quelques mots le montrer à propos du Cusain. Juste après la chute de Constantinople, celui-ci écrit le *De pace fidei*<sup>13</sup>. Il pense que la guerre, si nécessaire qu'elle puisse être, ne suffit pas à rejeter la puissance turque. Il faut aussi (ou plutôt) utiliser les armes de la paix. Car la paix est possible et possède sa dynamique propre. Précisément, elle réside au cœur de la foi, elle est impliquée par elle. Nicolas de Cues s'efforce de démontrer que toutes les religions sont d'accord sur les grands dogmes du catholicisme : elles croient à la Trinité puisqu'elles admettent en même temps l'unité de Dieu et la pluralité de ses aspects, en particulier le rôle de l'amour comme *nexus*, comme nœud de l'être infini ; elles admettent de manière analogue l'Incarnation et la Rédemption, sans bien s'en rendre compte, ou, si elles ne le font pas, elles appellent de telles doctrines, qui leur permettraient seules de trouver leur cohérence. Pour arriver à ces conclusions qui, à la jonction du Moyen Age et de la Renaissance, cherchent à prévenir les drames qui vont suivre et préparent les idées les plus modernes d'un Massignon par exemple, le Cusain recourt à deux sources. D'une part, il nous présente un dialogue, selon la tradition de Cicéron et du Platonisme. Les interlocuteurs en sont d'un côté les habitants de toutes les nations, un Allemand, un Français, un Scythe, un Juif, un Hindou (qui incarne le polythéisme, dont il reconnaît le caractère allégorique) et surtout les diverses variétés de Musulmans. En face d'eux, trois interlocuteurs : d'abord, le Verbe divin (qui justifie spécialement la Trinité), puis Pierre (chargé de l'Incarnation), enfin Paul, l'apôtre des Gentils. D'autre part l'auteur nous indique en commençant la raison pour laquelle le Christ a dû descendre à nouveau : l'harmonie et la paix de la Foi règnent dans la cité céleste, mais sur la terre règnent les guerres religieuses ; il faut les abolir car elles n'ont pas de raison d'être. Ainsi la double tradition de Cicéron et d'Augustin se trouve intégrée dans le débat spirituel entre tous les peuples et cela se fait sous l'invocation de Pierre et de Paul, les deux martyrs de Rome. Certes, l'idée d'Europe est à peine esquissée (pour dire qu'elle est la seule région du monde où l'on croit consciemment à l'Incarnation)<sup>14</sup> —

13. Cf. éd. R. Klibansky et H. Bascour, *Mediaeval and Renaissance Studies*, Suppl. III, Londres, 1956.

14. XI (éd. cit., p. 31, 13).

l'Europe, terre du Christ), mais on voit que toute la structure du texte l'implique et lui donne la dimension spirituelle qu'impliquaient à la fois la culture cicéronienne et le sens augustinien de l'exigence spirituelle. Le double rôle de l'Europe dans la tradition occidentale se trouve ici marqué : d'une part, pour autant qu'elle favorise la tradition platonicienne et augustinienne, elle encourage l'esprit d'intériorisation, le recours à l'âme ; d'autre part, en donnant sa place à la parole, en insistant à la fois sur la communication et sur sa cause, la communauté de nature qui existe entre les hommes, elle s'interdit (comme Rome le fit jadis) de se limiter à elle-même et elle s'ouvre à l'universel. La civilisation européenne est la première qui se définisse par principe à l'échelle du monde. Elle ne le fait pas par esprit de conquête (même si le Césarisme tend à favoriser la confusion), mais par un esprit de paix qui trouve sa source dans l'Incarnation.

Nous sommes obligés de quitter les hauteurs de la spiritualité pour revenir aux réalités politiques qui régissent le destin de l'Europe au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle. La deuxième des grandes réalités que nous évoquions est constituée par les guerres d'Italie. Nous ne ferons pour l'instant que les mentionner, en signalant qu'elles favorisent à Rome, dans le moment où triomphe la domination espagnole, un état d'esprit assez favorable à la France de François I<sup>er</sup>. Je n'en veux pour exemple que le *Roland furieux*. Certes, il ne s'agit pas d'un texte néo-latin et je n'y insisterai pas ici. Nous y retrouvons pourtant, pour la dernière fois, les grands thèmes médiévaux que Pétrarque lui-même n'avait pas traités de façon aussi complète : Merlin, Arthur, les Bretons, les Anglais ; la forte pression des Musulmans sur l'Europe et l'espoir, qu'on ne quitte jamais, de les convertir ; l'Empire, mais l'Empire de Charlemagne, centré autour de Paris, appuyé sur des héros comme Roland. Ici comme chez Pétrarque, la guerre apparaît (au chant XXVI) comme une lutte contre l'*avaritia* et François I<sup>er</sup>, en un tel combat, est le meilleur champion ; ailleurs, au chant XXXIII, une prophétie *a posteriori*, qui ne va pas sans mélancolie, annonce les échecs successifs de la conquête française et aboutit au sac de Rome. Deux nuances doivent être ici soulignées : 1. Nous avons encore affaire à la vieille Europe méditerranéenne, unie autour du souvenir de Charlemagne, protecteur de Rome et de la Chrétienté. 2. Le rôle de l'Empereur, en fait, est nul et celui de Rome aussi : l'Europe se décentre et se divise ; l'union que lui impose la lutte contre l'Islam ne peut dissimuler la pluralité de ses héros, l'originalité de ses nations. Paradoxalement, la trame du récit épique, qui devrait être unificatrice, manifeste surtout les différences.

Le troisième grand événement, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, est la Réforme. Il apparaît évidemment comme une mise en question fondamentale de la tradition romaine. Nous allons ici revenir à nos textes néo-latins et regarder ce qu'il est advenu de la tradition historique ouverte par Flavio Biondo. Dans la deuxième moitié du siècle, alors que se précise la grande réaction romaine, apparaît Sigonius, qui peut passer pour le premier grand historien de l'*Urbs*. Il examine avec précision la nature du droit de cité. Mais, parmi ses écrits, celui qui nous intéresse ici est son *De imperio occidentali* (1577). L'Empire d'Occident est bien

l'ancêtre de l'Europe. Mais il présente un intérêt particulier parce qu'il a vu la chute de Rome et la dissociation de l'Ouest européen. Nous constatons que Sigonius cherche à connaître les faits, à les analyser. Dans l'introduction à son ouvrage, il en donne l'explication générale avec une admirable élégance<sup>15</sup> :

L'Empire Romain, qui fut sur terre et sur mer de loin le plus étendu, (...) le premier, César Auguste l'assura non seulement par les armes et les ressources matérielles, mais aussi par les lois et les magistratures.

Dioclétien a eu le tort de le diviser par la tétrarchie :

Cette division une fois introduite, les affaires de Rome, jusqu'alors puissantes et magnifiques, comme si elles s'affaiblissaient et se détérioraient, d'abord commencèrent à fléchir secrètement, puis à s'effondrer ouvertement ; jusqu'au moment où, soit par la mollesse des princes, soit par la trahison des chefs, soit par le pouvoir des ennemis, elles s'écroulèrent. Les ennemis furent les Perses, les Scythes et les Germains. Se tenant au-delà des limites de l'Empire et divisés en peuples et nations variés, par leurs incursions quotidiennes dans les campagnes et par leurs guerres assidues, ils déchirèrent d'abord les deux empires d'une manière misérable et ensuite ils les renversèrent de fond en comble. J'ajoute que ces désastres écrasants et sans doute atroces entre tous trouvèrent encore leur comble dans les blessures horribles que subit pour la première fois l'Église naissante ; elles lui furent infligées de manière constante tantôt par l'ancienne perfidie des princes, qui avaient embrassé le paganisme, tantôt par les nouvelles discordes des évêques sur la foi chrétienne...

Sigonius conclut qu'au terme de ce processus, qui s'est étendu au monde entier, on a assisté à la destruction de l'Empire d'Occident et à la formation de « nouvelles dominations barbares » et de « nouveaux centres de royauté ».

Nous ne pouvons croire qu'à une telle époque de semblables analyses soient dictées uniquement par la curiosité scientifique. Sigonius vient, comme tout observateur, d'assister à une transformation du monde, qui était gouverné, jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, par la double tradition de Rome et de l'Empire catholique. La puissance turque reste menaçante. Nous ne sommes pas loin du temps de Lépante. L'Alle-

15. *Imperium Romanum longe omnium terra marique latissimum (...) primus Augustus Caesar non solum armis opibusque firmauit sed etiam legibus ac magistratibus exornauit... Qua diuisione inuicta res Romanae, ad id usque temporis ualidae atque magnificae, quasi infirmiores ac deteriores effectae primum occulte labi, deinde aperte praecipitare coeperunt (on observe ici l'imitation de la Préface de Tite-Live). Quousque ad extremum siue ignauia principum, siue perfidia ducum, siue potentia hostium corruerunt. Hostes uero fuere Persae, Scythae atque Germani. Qui ultra ipsos imperii limites, Eufratem, Istrum Rhenumque constituti, atque in uarias gentes populosque diuisi, quotidianis agrorum incursionibus atque assiduis bellorum contentionibus utrumque imperium primum misere lacerarunt, deinde funditus euerterunt. Has porro clades grauissimas atque omnium sine dubio atrocissimas uehementius etiam tetra Christianae etiam tum primum orientis Ecclesiae uulnera cumularunt; quae illi continenter modo uetusta principum ex suscepta gentilitate perfidia, modo noua antistitum de fide christiana discordia inflixerunt...* (ed. Soc. Typographae Bononiensis, 1578, p. 3).

magne est bouleversée par la Réforme. Enfin, les Princes chrétiens se combattent mutuellement au lieu de s'unir. La convergence des trois périls peut entraîner l'effondrement d'une société qui se trouve assurément menacée à la fois par la barbarie, l'ambition et la discorde religieuse. Le moindre danger réside dans une multiplication des pouvoirs. Comme à la fin de l'Empire, la domination de l'Europe va se partager entre les Barbares (qui se saisissent maintenant de l'Orient) et une pluralité de nations chrétiennes. Le vieux rêve médiéval de hiérarchie et d'unité se trouve mis en cause. Certes, il n'avait jamais eu beaucoup de réalité politique. Il fondait néanmoins une idéologie qui tend à se dégrader. Le XVI<sup>e</sup> siècle va préférer l'idée de patrie, ou de nation, à celle d'universalité. Il est pourtant conduit à la seconde par l'humanisme dont il hérite. De là une contradiction qui se manifeste dans la conscience que l'on prend des réalités européennes<sup>16</sup>. Sigonius, par sa réflexion sur l'exemple romain, nous laisse entendre qu'elles sont menacées.

Nous entrons maintenant dans la dernière partie de notre exposé. Voici les ultimes décades du XVI<sup>e</sup> siècle. A peu près simultanément, la tradition romaine vient chercher des recours pour l'empire chrétien et affirmer son déclin définitif.

Des recours. Nous les trouvons essentiellement, après le Concile de Trente, chez les Jésuites. Ceux-ci vont tenter de manière explicite, dans une perspective à la fois espagnole et romaine, la synthèse des enseignements donnés par Flavio Biondo et par le Cusain, sans aller certes aussi loin que ce dernier, mais en reprenant beaucoup d'aspects de son message. En premier lieu, ils mettront l'accent sur la culture et en dégageront le caractère fondamentalement universaliste et cicéronien. L'un des plus importants ouvrages est ici constitué par la *Bibliotheca selecta* du P. Possevin<sup>17</sup>, qui, se rattachant aussi à la tradition borroméenne, propose une vaste théorie de la culture, en fondant sur les « Académies » et sur les « Collèges » le maintien de la religion catholique et la ruine de l'hérésie. Nous nous bornerons à retenir quelques traits qui se rattachent largement au cicéronisme. Possevin répartit la culture en trois domaines : la philosophie, le droit, la parole oratoire. Il rejoint ainsi très exactement l'idéal du *De oratore*. Dans une telle formation, il puise, comme Nicolas de Cues le faisait déjà, les moyens d'être compris du monde entier : il peut s'adresser aux « Moscovites » et aux Orientaux, parce que, comme eux, il croit à la nécessité de connaître les livres grecs ; il espère, comme les missionnaires de l'Ordre, séduire les Chinois, parce qu'ils entendent le langage de la religion naturelle, que les philosophes ont exploré. Ainsi est-il en mesure de favoriser une renaissance de l'Église qui va s'accomplir à l'échelle du monde. Elle en avait grand besoin, après les drames de la Réforme. Possevin nous

16. La contradiction peut être partiellement surmontée par la tradition de Rome elle-même, qui, nous l'avons vu, tend, depuis Cicéron, à accorder la notion de patrie et l'amour de l'universel.

17. Parue en 1593. Ce personnage, qui fut ligueur, mais sut évoluer, incarne dans sa plénitude l'esprit des grands Jésuites, par opposition au Gallicanisme, évidemment moins européen. Cf. la thèse de M. Fumaroli, *L'âge de l'éloquence*, Paris, 1980.

explique qu'ils n'ont été qu'une «épreuve»: il fallait que la foi reparût à l'échelle de la terre au moment où son unité et son progrès semblaient compromis en Europe<sup>18</sup>. L'espoir trouvait ainsi des ressources nouvelles dans l'esprit d'universalisme qu'impliquait la conception cicéronienne de la culture. De fait, le goût de la guerre et de l'action violente, qui caractérise une certaine image de Rome, est absent chez Possevin. Il lui arrive de parler de César. Il en admire l'intelligence mais manifeste quelque effroi devant ses succès. César, dit-il, n'a été qu'«un instrument» dans la main de Dieu, lequel préparait, juste après lui, la venue d'une autre Rome, puissante par les armes de l'esprit et soumise au pouvoir d'un humble pêcheur d'âmes<sup>19</sup>. Le thème était déjà présent chez Flavio Biondo. Notre auteur l'accentue et en retrouve les aspects augustinien. Pour lui également, il existe deux cités, l'une terrestre, l'autre céleste. Les Universités, les «Académies» sont exclusivement au service de la seconde et notre Possevin fait à ce propos non seulement l'éloge de Rome et de Salamanque mais surtout de Paris<sup>20</sup>. Voici donc que se dessine, sous la double invocation de Cicéron et d'Augustin, une Rome à la fois céleste et académique qui espère, par le sage exercice du ministère de la parole, régir le monde chrétien et le préserver contre les épreuves qu'apporte l'histoire. Elles-mêmes, au demeurant, sont une Académie divine, puisqu'elles font l'éducation des peuples et leur enseignent à reconnaître les voies spirituelles de la Providence.

Des vues aussi optimistes ne sont pas les seules possibles. Elles assurent le triomphe de Cicéron. Mais le monde taciteen n'est pas si loin. Il peut s'imposer par deux biais. D'une part, la Rome de Tacite est celle qui, devant la pression des barbares et le pourrissement de la civilisation, fait la place plus grande au scepticisme et au pessimisme politique et, pour sauver l'Empire, accepte peut-être jusqu'aux mauvais princes. Cette Europe-là n'est pas inconnue des penseurs à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Qu'il suffise de penser à Juste Lipse et à son pessimisme sceptique, qui accorde la tradition cicéronienne au réalisme de Machiavel. Je n'en parlerai pas ici puisque le sujet est traité d'autre part.

Mais le réalisme taciteen conduit à une autre forme de méditation qui peut surprendre: il aboutit à l'utopie. Cela se fait par l'entremise de la réflexion sur les barbares. Là encore, nous passons par l'Europe du nord. Je veux seulement évoquer certains résultats fondamentaux obtenus

18. Cf. I, 17: *Quas enim rerum perturbationes ubique cernimus non sunt uerae turbationes, sed scholae...*

19. XVI: *... Non intelligebat tamen ea omnia sic iustissime a Deo permitti atque disponi; ut denique Diuinae Prouidentiae esset instrumentum ad complanandam meliori Dictatori uitam...*

20. I, 16: *Academia Parisiensis... in qua cum Athenis collata, quae tot sectas philosophorum inter sese dissectas fouebant, uirorum fuit coetus excellentium qui in uniuersum orbem lumen inferentes, rerum humanarum scientiam cum diuina iungebant, idque non ad fastum aut decus, sed ut omnes ad Aeternam illam Academiam destinarent, in qua ad celsissimos gradus promouerentur neque uero homines in terris solum in quamdam societatem cogerent, sed ex terrestri ciuitate caelestem quoque alteram conderent, quam non tam politicis quam diuinis legibus, quarum Deus ipse fuerat lator, constabilirent. Cf. I, 17: Est alia caelestis Academia, in qua uias suas diuina sapientia docuit...*

par M. Ridé dans sa thèse sur l'idée de Germain<sup>21</sup>. Elle se forme alors, après la découverte du traité de Tacite et sous son influence. Voici que le modèle change : on le trouve désormais dans la *Germanie* de l'historien latin. Les Allemands s'aperçoivent grâce à Tacite qu'ils peuvent respecter la tradition humaniste (dont il est un des meilleurs garants) sans suivre la voie cicéronienne et romaine, sans placer avant tout la civilisation. Elle est symbole de corruption, ils représentent la nature ; ils sont les premiers des bons sauvages et désormais les plus cultivés. L'Europe s'avise ainsi d'un fait de première importance : elle ne se confond point avec le monde policé, dont Rome voulait être le rempart depuis Cicéron et Aelius Aristide. Les barbares ont du bon, pour autant qu'ils symbolisent l'état de nature. Mais les Allemands qui s'identifient à eux à travers l'idée de Germain n'en sont pas moins les adeptes d'une culture profonde. Ils ont cessé de se prendre pour des Romains, sous l'influence de la Rome taciteenne. Voici que le monde européen découvre en lui-même ses différences internes et ses conflits.

Naturellement, l'éloge du sauvage ne va pas sans un certain relent d'utopie qui, chez Tacite déjà, vient corriger ce qu'aurait de désespérant la tradition réaliste reprise plus tard par Machiavel et les « politiques ». Un nom s'impose ici à nous, sur lequel nous finirons : Tommaso Campanella.

Il rêve, dans ses prisons, de la Cité du Soleil. Il est un des plus grands utopistes de l'histoire. On ne s'étonnera pas que le mythe du bon sauvage, associé à l'état de nature ou à la religion naturelle, l'ait tenté. Comme on a pu le montrer<sup>22</sup>, il l'associe, dans sa *Monarchia Hispanorum* et ailleurs, à la découverte du Nouveau Monde. L'effort des religieux, dont Las Casas avait été le principal témoin, et que les Jésuites avaient développé, pour créer une société aussi juste que possible autour des Indiens, s'inspirait peut-être dès le début d'une tradition platonicienne. En tout cas, il est possible que Campanella l'ait interprétée dans un tel esprit et qu'il y ait vu une occasion de réaliser partiellement la Cité du Soleil. Un fait est sûr : il affirme catégoriquement, après quelques autres, avant Corneille (qui n'est pas loin) que Rome n'est plus dans Rome. Peut-être le centre de la religion chrétienne devrait-il quitter cette ville corrompue, émigrer vers les séjours de l'innocence originelle.

Rome cesse donc d'être le modèle de l'Europe, ou plutôt un modèle européen ; car, dans le monde entier, et particulièrement en ses lieux les plus purs, elle reste un exemple intérieur au cœur des sages et des héros.

21. J. Ridé, *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1977 (on trouvera dans cet ouvrage fondamental beaucoup de textes et d'indications bibliographiques).

22. Nous renvoyons essentiellement à Stelio Cro, *Tommaso Campanella e i prodromi della civiltà moderna*, Mc Master Univ., Hamilton, 1980, en particulier chap. X, p. 130 sqq. (Campanella envisage de remplacer Rome par une Jérusalem future dont le Nouveau Monde, par son innocence, offre l'image prophétique ; l'auteur s'inspire de l'Apocalypse pour interpréter à la fois les découvertes de Christophe Colomb et de Galilée ; avant Claudel, et porté par la même tradition de pensée, il affirme que le premier a établi un « pont » entre César et le Christ (*Paral. del proprio e commune amore*). Il ne fallait pas moins que trouver l'Amérique pour assurer l'unité spirituelle de l'Europe ; Campanella, avant Rodrigue, est venu pour « réunir la terre »).



Mais nous ne devons pas nous contenter ici d'une double analyse qui porte d'une part sur la Germanie et de l'autre sur le Nouveau Monde. En fait, ce qui est en cause, c'est le schéma fondamental que nous avons retrouvé sans cesse depuis le début de notre exposé : primat du Pape et de l'Empereur (qui en l'occurrence prend la figure de Charles Quint et atteste la domination espagnole).

Nous reviendrons en finissant sur la *Monarchia Hispanorum* de Campanella. Nous y retrouverons toutes les idées qui font l'unité de notre exposé. Mais nous constaterons que l'auteur, esprit puissant, original, indomptable, les transpose de manière à faire surgir leurs contradictions profondes. Il paraît plaider pour les Espagnols ; en fait, il met en lumière les faiblesses radicales qui, dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, vont susciter leur déclin.

Il souligne fortement que les monarques espagnols sont rois catholiques. Leur grandeur vient de l'appui qu'ils apportent au Pape. Dans l'Europe moderne, personne n'a jamais pu obtenir de succès durable en s'opposant à la Papauté. Par de telles indications, Campanella obtient deux résultats principaux : d'abord, il réalise une synthèse entre le machiavélisme, qui veut l'efficacité, et le cicéronisme platonicien, qui affirme le primat de la morale, sans laquelle il n'y a pas de vrai succès : le Pape est le principal représentant de la seconde tendance, dont l'Empereur, s'il le sert, garantit la réussite matérielle. D'autre part, Campanella se trouve ainsi amené à confirmer expressément les distances que toute la Renaissance avait prises par rapport à Dante (tout en continuant à le lire, l'admirer, le respecter) : il n'y a pas séparation radicale entre les deux monarchies, spirituelle et politique. Le Pape doit avoir, au nom de son pouvoir spirituel, une autorité temporelle et l'Empereur n'a d'autre rôle que de l'assister dans un tel ministère<sup>23</sup>.

De telles affirmations restent proches de tout ce que nous avons trouvé chez nos différents auteurs. Elles ajoutent seulement une nuance de machiavélisme<sup>24</sup>. Mais Campanella ne s'en tient pas là. Il formule avec acuité les exigences que la monarchie espagnole devrait respecter pour durer (et que, précisément, elle méconnaît). Nous en retiendrons deux, qui peuvent être mises en relation avec la *Cité du Soleil*, en même temps qu'avec la tradition romaine. D'abord, un empire harmonieux, une cité bien faite ont besoin d'unité. Il faut qu'on puisse en accomplir la *circuitio*, que la frontière soit d'un seul tenant. Un tel avantage appartient à Rome ; il est donné alors à la puissance turque ; il n'est pas le lot des Espagnols, dont les possessions sont dispersées en Europe et dont les lignes de communication sont mal assurées<sup>25</sup>. En second lieu, toujours en fonction du même besoin d'unité, la monarchie, tout en respectant les particularités et les différences de caractère des peuples assujettis, doit se garder de s'y arrêter. Dans la *Cité du Soleil*, on nous rappelle (d'après la tradition platonicienne) qu'il faut marier entre eux non pas des êtres

23. Chap. VI.

24. Contrôlé, nous l'avons dit, par une exigence plus haute : Campanella n'aime pas Machiavel.

25. XX (*De Hispania*).

semblables mais des personnages opposés, de façon à créer l'équilibre par la fusion des qualités contraires. Cela reste vrai dans la pratique lorsqu'il s'agit d'administrer l'Europe. Par exemple, Campanella souligne l'utilité des mariages mixtes<sup>26</sup> : il faut que les Européens du nord épousent des femmes du sud (ou inversement). Dans le même esprit, notre auteur insiste sur les libertés. Les indigènes de chaque pays doivent être associés à son gouvernement. La fierté trop défiante des Castellans leur interdit de suivre de tels conseils. L'intolérance religieuse s'y joint. Campanella rappelle que les Romains s'appuyaient toujours sur les aristocraties locales : or Charles Quint, pour des raisons religieuses, est entré en conflit avec les princes allemands ; il n'a pu respecter la *libertas conscientiae*<sup>27</sup>.

Campanella arrive ainsi à deux conclusions. La première s'exprime en une sorte d'appendice : il est bien difficile, dans les temps présents, d'établir une monarchie universelle ; après tout, Dieu préfère peut-être la pluralité des nations<sup>28</sup>. L'autre (car il nous semble bien qu'il s'agit aussi d'une conclusion) se trouve formulée dans un chapitre relatif à la France : Campanella en présente le plus vif éloge ; c'est un grand peuple, d'un seul tenant ; il a vocation de servir le Catholicisme mais, depuis Henri IV, il fait acte de tolérance ; en lui se mêlent et s'équilibrent le nord et le midi, l'universalisme et l'originalité<sup>29</sup>. Campanella serait-il, dès cet instant, dans sa prison, un agent de la France ? Il sera encouragé par les Barberini, qui vont favoriser les relations politiques et culturelles entre Rome et Paris. Campanella y finira sa vie, libre enfin, en célébrant la naissance et l'horoscope de Louis XIV ! Ainsi naît une nouvelle image de l'Europe, universaliste, pluraliste, patriotique dans l'esprit où la plus ancienne Rome prenait ce terme, française.

On excusera, j'espère, ce que le survol que nous avons présenté peut avoir de rapide. Nous croyons avoir répondu à la question que nous avons posée. L'idée de Rome a joué un rôle considérable dans l'élaboration d'une pensée européenne. Elle apportait le modèle césarien (la force audacieuse qui unifie), le modèle cicéronien (la parole libre, qui crée l'accord universel), le modèle augustinien (la transcendance, qui fonde le dialogue et qui permet seule l'universalité véritable). Autour des débats sur les rôles du Pape et de l'Empire, les trois tendances n'ont cessé de se trouver confrontées. Rome ne s'est jamais confondue avec aucune d'entre elles ; en particulier, elle ne se réduit nullement à la violence. Le plus vrai de son message réside dans une synthèse

26. XV (*De militia* : à propos des mariages de soldats ; Campanella pense aussi à l'enlèvement des Sabines).

27. *Appendix*.

28. Il est vrai que, pour affirmer la nécessité d'une monarchie universelle, Campanella s'est d'abord référé à Prudence et Claudien. Mais il donne ses arguments dans les deux sens, en finissant par le pluralisme.

29. XXIV. Nos observations sur l'équilibre interne de la France n'apparaissent pas chez Campanella, mais résultent implicitement des indications que nous avons trouvées chez lui. Il se montre aussi très sensible aux défauts des Français, à leur individualisme, à leur esprit de discorde, qui les a empêchés de conserver leurs conquêtes, à leurs querelles religieuses... Mais ils ont mis fin à tout cela.

généreuse de Cicéron et d'Augustin qui emprunte au second la spiritualité, au premier la tolérance<sup>30</sup>.

Telle est sans doute, comme l'atteste le *De pace fidei*, la véritable vocation de l'Europe, terre du Droit et de la Chrétienté. On doit, quand on parle de Rome, évoquer de tels aspects plutôt qu'un esprit administratif ou hiérarchique qui s'est développé plus tard, dans une autre Europe et dont nous n'avons rencontré que peu de traces au cours de notre exposé.

Il reste qu'à l'époque qui nous occupe Rome enseigne aussi aux Européens comment finissent les Empires. De Tacite à Sigonius, les leçons furent nombreuses sur ce sujet. A l'idéal de la monarchie espagnole se substitue l'universalisme patriotique des Français. L'Europe impériale finit; le particularisme absolu est impossible; l'Europe des patries commence<sup>31</sup>.

Alain MICHEL

30. Pour que notre exposé fût complet, il aurait fallu faire entrer beaucoup d'autres auteurs dans notre schéma. Ils y auraient aisément trouvé place. Je pense en particulier à Érasme, Valla, Leonardo Bruni... Mais d'autres communications leur étaient réservées dans notre Colloque. Ajoutons ceci: dès lors que la vocation de l'*Urbs* réside dans son dialogue avec le monde entier, on ne s'étonne pas que le Président Senghor ait choisi Rome pour venir, en 1973, y exposer sa conception universelle de la culture.

31. Naturellement, les nations existent depuis la chute de l'Empire romain, comme Sigonius nous l'a montré, après bien d'autres. La France, notamment, n'a cessé d'augmenter sa puissance, surtout depuis Philippe le Bel. Mais, au moment où nous nous plaçons, l'idée d'Empire recule d'une manière décisive, l'idée de liberté, si importante chez Pétrarque ou Valla, s'estompe fort et l'idée de patrie accentue ses connotations romaines et universalistes.

## LES PREMIERS HUMANISTES FRANÇAIS ET L'EUROPE

Pour comprendre l'attitude des lettrés français de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup> siècle par rapport à l'Europe, un rappel historique<sup>1</sup> est indispensable.

Le globe d'or placé dans la main gauche de l'Empereur lors de la cérémonie du sacre symbolisait le monde. Mais l'univers sur lequel l'Empereur était censé régner se limitait à l'Europe centrale et occidentale. Et, bien que le principe même de la monarchie universelle ne fût guère contesté, divers souverains parmi lesquels les plus puissants considéraient leurs royaumes respectifs comme autant d'exceptions à la règle générale. Les papes, en conflit quasi-permanent avec l'Empire, les y avaient encouragés. C'est ainsi que, dès 1202, Innocent III, par sa décrétale *Per venerabilem*, avait légitimé le refus du roi de France de reconnaître aucun suzerain temporel, ce que les juristes français exprimèrent un peu plus tard par la célèbre formule : *Rex in regno suo est imperator*.

Même lorsque, dans le second quart du XIII<sup>e</sup> siècle, Frédéric II tenta de redonner à l'Empire une certaine cohésion, sa domination ne s'étendit guère que de la Sicile au Holstein et de la Provence à la Moravie. Il faut d'ailleurs souligner que cette fragile mosaïque n'était pas essentiellement germanique, et que l'Allemagne faillit même faire sécession.

Cette construction, qui n'avait pu être maintenue qu'au prix d'incessantes campagnes militaires, s'effondra comme un château de cartes en 1250 à la mort de Frédéric, et l'Empire sombra dans une longue anarchie, cependant que l'Angleterre était déchirée par la guerre civile.

C'est alors l'Etat le plus prospère, le plus peuplé, le plus stable politiquement et, relativement, le plus unifié, le royaume de France, qui en vint tout naturellement à exercer en Europe une hégémonie de fait.

1. Dans cette partie de l'exposé, je ne prétends apporter aucun élément nouveau, et me contente de résumer de façon très schématique ce que l'on trouve dans d'excellents ouvrages comme par exemple : Bernard Guenée, *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; les Etats* (coll. « Nouvelle Cléo »), Paris, 1971, 339 pp., ou Denis Hay, *L'Europe aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, trad. par F. et G. Ruhlmann (coll. « Histoire de l'Europe », t. V), Paris, 1972, VIII-415 pp. Sur les théories politiques du XIV<sup>e</sup> siècle, v. *infra* la contribution de Mme Jeannine Quillet.

Même un Anglais, le chroniqueur Matthew Paris, parlait de Louis IX en ces termes : *rex Francorum, qui terrestrium rex regum est*.

Dès avant le milieu du siècle, Paris était devenue la véritable capitale de la Chrétienté d'Occident. Vers le *Studium Parisiense*, où enseignaient les maîtres les plus prestigieux — l'Anglais Alexandre de Hales, l'Allemand Albert le Grand, l'Italien Thomas d'Aquin —, affluaient des étudiants venus d'Ecosse ou de Pologne, de Scandinavie ou du Portugal. Tous utilisaient le latin non seulement pour rédiger leurs ouvrages, mais pour communiquer entre eux.

Pour une période assez brève, l'Europe allait être ainsi une réalité vivante, et si évidente que l'on n'éprouvait guère le besoin d'en parler. Comme elle se définissait d'abord par opposition aux Infidèles contre lesquels étaient périodiquement organisées des expéditions, c'est le mot *Christianitas* qui servait à la désigner. *Europa* n'appartenait plus depuis longtemps qu'au vocabulaire des cosmographes.

On ne devait voir reparaitre ce terme dans les textes politiques que lorsque commença à se rompre cet équilibre qui avait marqué le règne de saint Louis. Si ce dernier n'avait jamais songé à coiffer la couronne impériale, son frère Charles d'Anjou caressait, lui, des rêves chimériques. Grisé par ses éphémères succès en Italie, il mit en avant la candidature de son neveu Philippe le Hardi au trône impérial en 1272, ouvrant ainsi une longue série de tentatives infructueuses qui devait s'étendre à plusieurs siècles. Lui-même se proclama quelques années plus tard roi de Jérusalem, et se mit en tête de conquérir l'Empire d'Orient. La Maison de France en fût ainsi venue un jour à dominer le monde.

Les Vêpres siciliennes, en 1282, sonnèrent le glas de ses ambitions. Les faits s'étant chargés d'administrer brutalement la preuve de la dangereuse inanité d'une telle politique, celle-ci — comme c'est fréquemment le cas — fut aussitôt reprise par divers théoriciens qui en firent un corps de doctrine et même une idéologie. Dès 1300, Pierre Dubois commença à développer une théorie dont une seule phrase suffit à résumer l'essentiel : *Expedit totum mundum subiectum esse regno Francorum*<sup>2</sup>. Et peu après, Jean de Jandun faisait écho : *Illustrissimis et precellentissimis Francie regibus monarchicum totius orbis dominium (...) iure debetur*<sup>3</sup>.

Il existe un lien dialectique entre cette aspiration universaliste et le développement impétueux du sentiment national qui caractérise le XIV<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas seulement vrai pour la France, bien qu'elle ait sans doute été la première à s'engager dans cette voie.

Au début du Trecento, si Dante traite en père Brunetto Latini, et reprend à son compte la célèbre phrase de ce dernier : « le monde est ma patrie comme la mer est celle des poissons », il n'en voue pas moins aux tourments de l'Enfer l'auteur du *Tresor*, coupable du crime inexpiable d'avoir préféré à son toscan natal la langue d'oïl, dialecte des Capétiens

2. Pierre Dubois, *De recuperatione Terrae Sanctae*, éd. Ch.-V. Langlois, Paris, 1891 ; v. particulièrement ch. 112, p. 102 ; ch. 116, p. 104-106 ; Appendice, ch. 6, p. 134-136 ; ch. 10, p. 138.

3. Jean de Jandun, *Tractatus de laudibus Parisius*, éd. Le Roux de Lincy et Tisserand, Paris et ses historiens, Paris, 1867, p. 58.

abhorrés. Dans le *De monarchia*, il appelle de ses vœux un Empire qui engloberait non seulement l'Europe, mais l'univers entier. Il comptait, il est vrai, sur un prince étranger, Henri VII de Luxembourg, pour amorcer la réalisation de ce vaste dessein, mais c'était à l'Italie et plus particulièrement à Rome que devait revenir de droit le gouvernement du monde : *la gente latina (...) e massimamente quello popolo santo nel quale l'alto sangue troiano era mischiato, cioè Roma, Dio quello elesse a quello officio*<sup>4</sup>. A la génération suivante, Cola Rienzo proclamera Rome capitale du monde.

Pétrarque soutint de son mieux l'entreprise de son ami Rienzo et, après l'échec et la mort du tribun érudit, il travailla du moins à refaire de Rome la capitale de la Chrétienté d'Occident. Et nul ne combattit plus vigoureusement que lui l'idée depuis longtemps chère aux Français de la *Translatio Studii*<sup>5</sup>, selon laquelle, sous l'impulsion de Charlemagne, Alcuin avait transporté de Rome à Paris le *Studium* — c'est-à-dire le principal foyer de la civilisation — que Rome tenait elle-même d'Athènes qui l'avait enlevé à l'Égypte.

Il est intéressant, à ce propos, de noter que, vers la même époque, un grand lettré anglais, l'évêque de Durham Richard de Bury, acceptait quant à lui la théorie de la *Translatio Studii*, mais assurait que les Français, en pleine décadence, avaient perdu la primauté intellectuelle au profit de l'Angleterre :

Minerva mirabilis nationes hominum circuire videtur, et a fine usque ad finem attingit fortiter, ut seipsam communicet universis. Indos, Babylo-nios, Egyptios atque Grecos, Arabes et Latinos eam pertransisse iam cernimus. Iam Athenas deseruit, iam a Roma recessit, iam Parisius preterivit, iam ad Britanniam, insularum insignissimam quin potius microcos-mum, accessit feliciter, ut se Grecis et barbaris debitorum ostendat. Quo miraculo perfecto, conicitur a plerisque quod, sicut Gallie iam sophia tepescit, sic eiusdem militia penitus evirata languescit<sup>6</sup>.

La guerre franco-anglaise, à laquelle cet auteur fait allusion dans la dernière phrase citée, fut en effet un facteur déterminant dans le démantèlement de cette Europe de la culture qui s'était édifiée au siècle précédent : non seulement les maîtres et étudiants anglais cessèrent de fréquenter l'Université de Paris, mais bien d'autres étrangers hésitèrent à s'aventurer sur les routes d'un pays livré aux batailles et mis à sac par les Tard-venus. Avec le Grand Schisme, à partir de 1378, les ressortissants des pays de l'obédience romaine désertèrent Paris pour gagner notamment les jeunes Universités d'Allemagne et d'Europe centrale : Heidelberg, Prague, Vienne.

Ce n'est guère, sans doute, avant Philippe le Bel que l'on peut parler d'une véritable propagande royale. Celle-ci s'est développée au

4. Dante, *Il Convivio* (IV. iv, 10), cité par Gianni Mombello, *Dalla cattività avignonesse alla calata di Carlo VIII*, dans *Rapporti culturali ed economici fra Italia e Francia nei secoli dal XIV al XVI*, Roma (Giunta Centrale per gli Studi Storici), 1979, p. 164.

5. V. notamment A.G. Jongkees, *Translatio Studii : les avatars d'un thème médiéval*, dans *Miscellanea mediaevalia in memoriam J.F. Niermeyer*, Groningen, 1967, p. 41-51.

6. Richard de Bury, *Philobiblon*, éd. E.C. Thomas, Oxford, 1960, p. 106.

cours du XIV<sup>e</sup> siècle, tout particulièrement sous le règne de Charles V. Elle réagit à la perte d'influence de la France et de l'Université de Paris en développant une série de thèmes dont chacun, pris isolément, était certes déjà traditionnel, mais qui jamais, semble-t-il, n'avaient été ainsi rassemblés systématiquement ni exploités avec autant d'insistance : le roi de France est le *rex christianissimus*<sup>7</sup>, le défenseur attitré de la foi catholique ; il règne sur un véritable peuple élu qui, de tous temps, s'est distingué par son exemplaire piété autant que par sa vaillance, et n'a jamais connu la souillure des hérésies. La capitale du royaume est l'héritière, par la *Translatio Studii*, de la gloire d'Athènes et de Rome, etc.

On trouve tous ces thèmes abondamment développés dans le long discours prononcé en avril 1367 devant Urbain V par maître Anseau Choquant<sup>8</sup>, ambassadeur de Charles V. La papauté, après un séjour d'un demi-siècle en Avignon, s'appêtait à regagner Rome. Le roi de France jugeait ce départ dommageable à l'intérêt et au prestige du royaume, et avait dépêché auprès du pape son meilleur orateur pour l'adjurer de rester, cependant que Pétrarque plaidait en faveur du retour dans la Ville Eternelle. L'échec de cette démarche fut pour le roi une défaite diplomatique aussi cuisante que l'avaient été sur le plan militaire les journées de Crécy ou de Poitiers : de même que les agiles archers anglais avaient mis en déroute la lourde chevalerie française, de même l'habile éloquence florentine avait eu raison de la pesante rhétorique des Parisiens. Ce fut d'ailleurs aussi l'interprétation que donna Pétrarque de sa victoire, écrivant dans une lettre à Urbain V (*Sen.* IX, 1) aussitôt rendue publique : *Oratores et poete extra Italiam non querantur*, formule qui suscita en France une violente indignation et allait alimenter jusqu'en plein XVI<sup>e</sup> siècle la polémique anti-italienne<sup>9</sup>. La mort du Lauréat, survenue en 1374, n'atténua pas la virulence de cette polémique, qui s'envenima encore lorsque, peu après, deux papes rivaux, l'un italien, l'autre apparenté au roi de France, siégèrent l'un à Rome, l'autre en Avignon, se jetant mutuellement l'anathème. Pendant quarante ans, l'Europe allait ainsi perdre le seul élément d'unité qui lui restait encore et se partager en deux obédiences hostiles.

Il semble raisonnable de voir une relation de cause à effet entre la défaite diplomatique subie par Charles V et la soudaine apparition en France, au lendemain de sa mort, de textes d'un style tout nouveau trahissant l'influence des écrits latins de Pétrarque. L'hypothèse paraît d'autant plus probable que le foyer de ce mouvement littéraire fut le Collège de Navarre<sup>10</sup>, établissement de fondation royale dont les

7. V. Joseph R. Strayer, *France: the Holy Land, the Chosen People and the Most Christian King*, dans *Action and Conviction in Early Modern Europe. Essays in Memory of E.H. Harbison*, Princeton, 1969, p. 3-16.

8. Ce texte est faussement attribué à Nicole Oresme et assez incorrectement publié par C.E. du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*, t. IV, Paris, 1668, p. 396-412 ; il mériterait d'être réédité.

9. V. G. Ouy, *La dialectique des rapports intellectuels franco-italiens et l'Humanisme en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, dans *Rapporti culturali...*, op. cit., p. 137-156.

10. V. Id., *Le Collège de Navarre, berceau de l'Humanisme français*, dans « Bulletin philologique et historique du Comité des Travaux historiques... », 1975, vol. I, p. 276-299.

boursiers étaient statutairement choisis par le propre confesseur du roi, et dont un intime de Charles V, Nicole Oresme, avait été le grand maître. Tout se passa comme si le souverain lettré avait décidé de faire du Collège une pépinière d'orateurs et même de poètes afin de donner tort à Pétrarque, et surtout afin de pouvoir un jour opposer aux Italiens des ambassadeurs capables de rivaliser avec eux par la parole ou par la plume. Dès 1380 environ, la bibliothèque du Collège de Navarre possédait des manuscrits d'œuvres de Pétrarque, y compris d'œuvres relativement peu diffusées comme le *Bucolicum Carmen*, puisqu'un jeune Navarriste, Jean Gerson, s'en inspira pour composer en 1381 ou 1382 son curieux *Pastorium Carmen*<sup>11</sup>. Sans doute les *Genealogiae deorum gentilium* de Boccace y figuraient-elles également : cela pourrait expliquer l'étonnante érudition mythologique dont fait étalage le futur chancelier parisien dans une lettre<sup>12</sup> datable du printemps de 1382, alors qu'il avait un peu plus de dix-huit ans.

Gerson, après s'être aussi précocement manifesté comme le premier en date des humanistes français, rédigea quelques années plus tard, vers la fin de l'année 1389, un traité contre le dominicain espagnol Juan de Monzón<sup>13</sup> ; la première partie de cet opuscule constitue un panégyrique de la France — il préfère dire : la Gaule — et de l'Université de Paris, mais aussi un véritable manifeste du jeune mouvement humaniste parisien ; à celui-ci, il assigne pour tâche de célébrer éloquemment les hauts faits des Français, qui valent bien les Grecs et les Romains et leur sont même sans doute supérieurs, et de faire ainsi justice des calomnies des étrangers, jaloux de la gloire gauloise. On le voit, l'humanisme français naissant est au moins aussi imbu de nationalisme que l'humanisme italien qu'il imite et auquel il s'oppose. Nous retrouvons ici le thème de la *Translatio Studii*, idée réaffirmée avec d'autant plus de vigueur que Pétrarque l'avait plus vivement combattue, et la proclamation, appuyée de l'autorité de saint Jérôme, de l'exceptionnelle pureté de la foi des Français, dont la patrie ne fut jamais souillée par le monstre de l'hérésie. Si ces arguments ne sont pas bien neufs, le style est, en revanche, tout à fait nouveau, et annonce bien plutôt celui de Guillaume Budé un bon siècle après qu'il ne rappelle celui d'Anseau Choquant ou de Jean de Hesdin une vingtaine d'années auparavant. C'est d'ailleurs la principale raison pour laquelle H. Denifle, qui connaissait ce texte et l'a même en partie publié dans son *Chartularium*, en refusait la paternité à Gerson, incapable, à son avis, d'écrire le latin avec tant d'élégance.

On ne saurait, en fait, porter un jugement sur le latin de Gerson, car il usait très consciemment de deux latins fort différents selon le public auquel il s'adressait : l'un était le latin « parlé », véritable langue

11. Id., *Gerson, émule de Pétrarque : le « Pastorium Carmen », poème de jeunesse de Gerson, et la renaissance de l'églogue en France à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle*, dans « Romania » 88 (1967), p. 175-231.

12. Id., *Une lettre de jeunesse de Gerson*, dans « Romania » 80 (1959), p. 461-472 ; sur la date de ce texte, v. Id., *L'Humanisme du jeune Gerson*, dans *Genèse et débuts du Grand Schisme d'Occident* (« Colloques internationaux du C.N.R.S. », n° 586), Paris, 1980, p. 257-258.

13. Id., *La plus ancienne œuvre retrouvée de Jean Gerson : le brouillon inachevé d'un traité contre Juan de Monzón*, dans « Romania » 83 (1962), p. 433-492.



véhiculaire de l'Europe cultivée ; l'autre un latin littéraire hérissé — plus encore à Paris qu'à Florence — de constructions difficiles et parfois même acrobatiques, de mots rares empruntés aux poètes ou aux auteurs de l'antiquité tardive, et qui n'était accessible qu'à une petite élite. Gerson sut limiter l'emploi de ce latin savant aux œuvres promises à une diffusion restreinte et, soucieux avant tout d'être compris, usa le plus souvent du latin parlé.

C'est ce même souci d'être compris du plus grand nombre qui le poussa à user assez fréquemment de la langue des « gens simples ». A l'occasion de son séjour à Bruges, il ne put manquer d'être frappé de l'écho dans les Pays-Bas méridionaux des œuvres de Ruusbroec écrites dans la langue du peuple ; et, bien qu'il fût loin de partager les conceptions du saint homme de Groenendaël, il s'inspira de son exemple en écrivant en français des œuvres de mystique. Ce faisant, il avait clairement conscience d'innover, et il éprouvait le besoin de s'en expliquer dès la première phrase de *La Montagne de Contemplacion* :

Aucuns se pourront donner merueille pour quoy de matiere haute comme est parler de la vie contemplative, je vueil escrire en françois plus que en latin, et plus a femmes que aux hommes, et que ce n'est pas matiere a gens simples sans lettre <sup>14</sup>.

Burckhardt avait sans nul doute raison de considérer l'expansion des langues nationales comme l'un des aspects de la Renaissance, au même titre que l'étude et l'imitation du latin des auteurs de l'antiquité. C'est en Italie, et plus particulièrement en Toscane, que le mouvement paraît avoir pris naissance, illustré par Dante, puis par Pétrarque et Boccace. En France, l'extension du domaine de la langue vulgaire fut favorisée par Charles V, qui demanda aux lettrés de son entourage de traduire ou d'écrire des ouvrages concernant des sujets qui n'avaient jamais encore été abordés en français ; mais, nous l'avons vu, il faut attendre le début du règne de Charles VI pour assister aux premiers balbutiements du latin néo-classique. Ces deux tendances, en apparence contradictoires, sont en fait étroitement liées, même si la solidarité qui les unissait ne fut sans doute pas très nettement perçue par les auteurs français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; elles demeurent liées au XVI<sup>e</sup> siècle, quand de grands latinistes tels que Rabelais ou les poètes de la Pléiade s'emploient à défendre et illustrer la langue française. Indissociable de la montée impétueuse du sentiment national, l'Humanisme, en faisant du latin la langue d'une petite élite et en développant simultanément les langues vulgaires, fut un puissant agent de désagrégation de la vieille Europe médiévale dont le latin parlé, le latin scolastique, si cruellement raillé par Pétrarque comme plus tard par Rabelais, était le moyen normal de communication entre les clercs des différents pays.

Ce qui est vrai dans l'ensemble ne l'est pas nécessairement, bien entendu, à l'échelle de chaque individu. Ainsi, nous avons vu que Gerson, tout en pratiquant volontiers le latin savant, n'avait pas renoncé

14. Jean Gerson, *Œuvres complètes*, éd. P. Glorieux, vol. 7, Paris, 1966, n° 297, p. 16.

pour autant au latin parlé, afin d'atteindre un public plus large. De même, tous les humanistes ne partageaient pas son intérêt pour la langue des gens simples : c'est ainsi que l'on ne connaît à l'heure actuelle aucun texte en français de son ami Nicolas de Clamanges.

Né sans doute en 1361 ou 1362, donc à peine plus âgé que Gerson, Clamanges fut son condisciple au Collège de Navarre, et lui aussi, sans doute, s'exerça de bonne heure à l'imitation de Pétrarque ; mais il semble avoir pris soin de faire disparaître toute trace de la production de ses années d'apprentissage, alors qu'une partie des opuscules de la prime jeunesse de Gerson nous a été conservée grâce à son dernier frère, le célestin Jean, qui avait pour son illustre aîné une véritable vénération. La plus ancienne œuvre de Clamanges retrouvée jusqu'ici est une églogue<sup>15</sup> qu'il composa en septembre 1394 au lendemain de la mort de Clément VII. Il y revendique en excellents hexamètres la dignité pontificale pour un Français ; celui-ci devra être issu de l'Université de Paris, cette source pure que l'hérésie n'a jamais souillée et qui, après avoir coulé en Grèce et à Rome, jaillit maintenant du sol gaulois. C'est autour de ses eaux limpides que se réunifiera le troupeau divisé. On le voit, Clamanges utilise un genre littéraire naguère remis en honneur par Pétrarque pour combattre les idées maîtresses de celui-ci : la supériorité de la culture italienne et le rôle de Rome comme capitale intellectuelle et religieuse de l'Europe chrétienne.

Profondément influencé par l'œuvre de Pétrarque<sup>15a</sup>, Clamanges ne cessa de proclamer qu'il ne devait rien aux Italiens, et surtout pas à Pétrarque, à la mémoire de qui il vouait une véritable haine, n'hésitant pas, un demi-siècle après la mort du Lauréat, à prétendre qu'il n'avait presque rien lu de ce vieux perroquet qui n'avait jamais fait que répéter sans rien y comprendre ce qu'avaient dit les auteurs païens<sup>16</sup>.

Ce n'est que dans les dernières années de sa vie, après 1430, que Nicolas de Clamanges mit quelque peu de côté son nationalisme — qu'il partageait d'ailleurs avec les autres humanistes européens — et écrivit l'*Exhortatio ad resistendum contra Machometicos*<sup>17</sup>, dans laquelle il adjurait les princes chrétiens de cesser leurs luttes fratricides pour faire face tous ensemble à la menace turque.

Il rejoignait ainsi les préoccupations exprimées une quarantaine d'années auparavant par Philippe de Mézières. Bien qu'il eût un peu connu Pétrarque (dont il traduisit en français l'Histoire de Griseldis, elle-même traduction latine d'un conte de Boccace) et qu'il possédât sans doute quelques notions de grec, l'ancien chancelier du royaume de Chypre, qui était d'une génération nettement antérieure à celle de

15. V. Dario Cecchetti, *Un'egloga inedita di Nicolas de Clamanges*, dans *Miscellanea di Studi e Ricerche sul Quattrocento francese*, a cura di Franco Simone, Torino, 1967, p. 25-57.

15a. V. Id., *Petrarca, Pietramala e Clamanges: storia di una «querelle» inventata*, Paris, CEMI, 1982, en particulier ch. 3 («Clamanges lettore di Petrarca»), p. 61-89.

16. V. Id., *Sulla fortuna del Petrarca in Francia: un testo dimenticato di Nicolas de Clamanges*, dans «Studi francesi» 11 (1967), p. 201-222.

17. Ed. Et. Baluze, *Miscellanea*, t. VI (1713), p. 539 ; ce texte sera prochainement réédité dans l'édition critique des traités et opuscules de Nicolas de Clamanges que prépare sous ma direction M. François Bérier.

Gerson et de Clamanges, n'avait, il est vrai, rien d'un humaniste. Retiré, après 1380, au couvent des célestins de Paris, il passa près d'un quart de siècle à rédiger des traités de dévotion assez indigestes, mais aussi à organiser sur le papier une milice européenne, la Chevalerie de la Passion<sup>18</sup>, qui aurait pour tâche de repousser les Turcs et de reconquérir la Terre Sainte. Cette milice, fortement structurée, aurait été formée de contingents de différentes « langues », la présidence revenant à tour de rôle à chaque « langue ». C'était là, sans doute, une utopie, mais elle était pourtant plus réaliste que l'entreprise — bien réelle, celle-là — que mena peu après Jean Sans Peur et qui s'acheva par la défaite de Nicopoli en 1396. Philippe de Mézières décéla très lucidement les causes de cet échec : *divisio* et *propria voluntas*. Hanté par l'idée d'une union de tous les princes chrétiens contre les infidèles, il ne cessa d'exhorter les rois de France et d'Angleterre à mettre fin à leur lutte, et c'est avec une grande joie qu'il salua le bref rapprochement franco-anglais qui marqua le règne de Richard II et qui prit fin brutalement avec l'assassinat de celui-ci.

Ce fut aussi, pour d'autres raisons, la réaction de Jean de Montreuil. Celui que Georg Voigt a — sans doute un peu hâtivement — désigné comme « der erste rechte Humanist in Frankreich » était — je le sais depuis peu — un Lorrain, originaire d'un petit village des Vosges proche de Vittel<sup>19</sup>; mais il n'était pas sujet de l'Empereur, puisque son lieu de naissance formait, avec deux autres villages voisins, une minuscule enclave française en terre d'Empire, enclave qui dépendait du bailliage de Langres. Ce Lorrain était donc champenois, ce qui explique qu'il ait pu être admis au Collège de Navarre, dont les boursiers étaient à peu près exclusivement recrutés en Champagne. Mais, à l'époque où il y étudia, l'illustre maison de la Montagne Sainte-Geneviève n'avait pas encore bénéficié de la réforme à laquelle je faisais allusion tout à l'heure et, parce qu'il était né une dizaine d'années plus tôt que Nicolas de Clamanges et Gerson, Montreuil avait par rapport à ses cadets un retard culturel qu'il ne parvint jamais, en dépit de ses efforts, à rattraper complètement.

En 1378, vers l'âge de vingt-cinq ans, il était encore au Collège, où il enseignait sans doute la rhétorique aux jeunes étudiants ès-Arts; mais il dut entrer peu après comme notaire à la Chancellerie royale, où il se spécialisa très tôt dans les affaires étrangères. C'est à ce titre qu'en mai 1384 il accompagna en Italie l'ancien chancelier de France Miles de Dormans, évêque de Beauvais, et Enguerran de Coucy. Cette expédition avait un double but : d'une part, amener des renforts à Louis d'Anjou qui guerroyait pour la succession du royaume de Naples; d'autre part, tenter de rallier les diverses républiques et principautés italiennes à la cause du prince français. En novembre 1384, le jeune notaire du roi se retrouva ainsi dans Arezzo assiégée par les troupes à la solde des

18. Il en existe plusieurs rédactions en latin ou en français s'échelonnant entre 1368 et 1396. V. Abdel Hamid Hamdy, *Philippe de Mezieres and the New Order of the Passion*, Alexandria University Press, 1964.

19. V. G. Ouy, *Jean de Montreuil (alias de Monthureux-le-Sec), Pétrarque et Salutati*, dans *Miscellanea in onore di Franco Simone*, Torino, 1980, p. 47-55 et 591-593.

Florentins et, Louis d'Anjou étant mort sur ces entrefaites, mena les négociations avec Florence pour la reddition de la ville et le retrait de la garnison française. C'était là pour notre aspirant humaniste une occasion inespérée de prendre personnellement contact avec le chancelier de Florence, l'illustre Coluccio Salutati, que tous considéraient comme l'héritier spirituel de Pétrarque. Il le fit par une courte lettre, rédigée dans un latin balbutiant, que j'ai eu la bonne fortune de retrouver. Dans ce billet, qui nous donne une juste idée du niveau de sa culture à l'époque, Jean s'humilie devant le grand homme, se dépeignant comme une pauvre brute (*belua*) à qui il faut aiguïser l'intellect et ouvrir le filet de la langue, comme on le ferait pour un enfant muet ou un geai apprivoisé ; et il supplie son correspondant d'irriguer de la douce rosée de son éloquence un esprit aride et desséché.

De son côté, mon éminent ami le Professeur Giuseppe Billanovich avait retrouvé la réponse de Coluccio, et nous avons publié conjointement il y a déjà une quinzaine d'années cet échange de correspondance<sup>20</sup>. Le chancelier de Florence répondit en effet longuement et très courtoisement au jeune barbare qui se proclamait son admirateur et son disciple, et il lui fit don à diverses reprises de séries de copies de ses lettres privées et publiques. Jean de Montreuil, qui était très fier de détenir ces textes, ne se contenta pas de s'en inspirer ; il s'en servit même comme de matériel d'enseignement pour initier au style épistolaire ceux qu'il appelait *pueri mei*<sup>21</sup>, c'est-à-dire sans doute les jeunes notaires travaillant sous ses ordres à la chancellerie royale.

Mais le même recueil qui nous a livré l'humble supplique adressée par Jean à Coluccio contient aussi une autre lettre<sup>22</sup> qu'il écrivit d'Arezzo à la même époque et peut-être — qui sait ? — le jour même où il écrivait au chancelier de Florence. Le destinataire de cette autre lettre était un ami parisien non identifié, sans doute quelque ancien camarade d'études au Collège de Navarre. Or, ici, le ton change du tout au tout : notre aspirant-humaniste maudit l'Italie, cette nouvelle Babylone, ce royaume de Pluton, cet antre d'avarice et d'ambition, ce véritable taureau de Phalaris où il se consume ; et il soupire après sa patrie lointaine, Paris, autre Persépolis, fleur qui embaume l'Univers, jardin de délices, asile de toute vertu et de toute science. On pourrait considérer cette épître comme la première formulation retrouvée du thème des *Regrets* qu'illustrera Joachim Du Bellay un bon siècle et demi plus tard. Et il serait à peine exagéré de dire que toute la dialectique des rapports intellectuels franco-italiens, non seulement en cette fin du Trecento, mais jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle inclus, tient dans le rapprochement de ces deux

20. G. Billanovich et G. Ouy, *La première correspondance échangée entre Jean de Montreuil et Coluccio Salutati*, dans « Italia Medioevale e Umanistica » VII (1964), p. 337-374. Texte réédité dans Jean de Montreuil, *Opera*, III, éd. N. Grévy-Pons, E. Ornato, G. Ouy, Paris, CEMI, 1981, n° 229, p. 10-11 et 25-26.

21. Jean de Montreuil, *Opera*, vol. I, *Epistolario*, éd. Ezio Ornato, Torino, 1963, ep. 93, p. 133, l. 36.

22. Texte reproduit en facsimilé dans G. Ouy, *Le recueil épistolaire autographe de Pierre d'Ailly et les notes d'Italie de Jean de Montreuil* (« Umbrae Codicum Occidentium » IX), Amsterdam, 1966, p. XXI et n° 105 f. 46r, édité dans le vol. III des œuvres de Jean de Montreuil, *op. cit.*, n° 230, p. 11-12 et 27-29.

lettres. Il faut toutefois noter qu'à la différence de son ami Nicolas de Clamanges Jean de Montreuil ne cacha jamais son admiration pour Pétrarque, même s'il s'indignait lui aussi de la fameuse phrase : *Oratores et poete extra Italiam non querantur*. Contrairement à Clamanges, qui proclamait ne rien devoir à l'Italie, Montreuil n'éprouvait nulle honte — tout au contraire — à se présenter comme le disciple de Coluccio Salutati qu'il qualifiait d'*imitator meus*<sup>23</sup>, voulant dire par là : « mon modèle » (il ne semble pas avoir totalement compris ce qu'était un verbe déponent), et il chercha toujours à se lier d'amitié avec des Italiens : Filippo Corsini, Bonaccorso Pitti, Antonio Loschi, Andreolo Arese, Leonardo Bruni, etc. au contact desquels il espérait sans doute capter de nouveaux secrets de l'*eloquentia*.

Jean de Montreuil rêvait, en fait, d'être le Coluccio français, et même s'il ne réalisa jamais pleinement ce rêve, il dut cependant d'assez bonne heure prendre une part non négligeable dans la mise en œuvre sinon dans la conception de la politique étrangère du royaume. Il est notamment probable qu'il fut l'un des artisans du rapprochement franco-anglais qui s'ébaucha en 1396. A cette date, écrivant à un prince anglais, il lui promettait :

Grant gloire te sera apareillee es cieulx se par ton esmeute et moyen  
la reformation et union de deux telz royaumes, voire de toute chrestienté,  
se faisoit veritablement<sup>24</sup>.

Hélas, ces riantes perspectives de réconciliation et de paix s'évanouirent dès 1399 avec l'assassinat de Richard II, et la guerre reprit de plus belle. Dès lors, en fidèle serviteur de la couronne, Jean de Montreuil consacra tout son talent à combattre les prétentions du roi anglais au trône de France et à soutenir les droits de son maître. Dans sa correspondance comme dans ses traités politiques, le moins qu'on puisse dire est qu'il ne manifeste guère de « conscience européenne » : rendant grâce au ciel de l'avoir fait naître français et non barbare, proclamant sa haine envers les Anglais, dénonçant la fourberie des Italiens, raillant la grossièreté des Allemands, on le voit, par exemple, s'indigner de ce que, sur le reliquaïre du chef de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, les lis de France occupent moins de place que les aigles de l'Empire<sup>25</sup>.

Donc, encore une fois, le fait que notre humaniste recherchait la compagnie des Italiens ne saurait être interprété comme une manifestation d'esprit européen ou d'internationalisme, mais prouve seulement qu'il était conscient de la supériorité italienne dans le domaine de la rhétorique, et espérait tirer profit de ces contacts, et aussi en faire profiter la chancellerie royale dont il s'efforçait d'améliorer le style.

C'est très probablement ce souci d'acclimater à Paris l'*eloquentia* d'Outre-Monts qui poussa Jean de Montreuil à prendre contact dès 1395 avec Ambrogio Migi et à favoriser sa venue en France.

23. V. Jean de Montreuil, *Epistolario*, éd. cit., ep. 107, 108, 120, etc.

24. Jean de Montreuil, *Opera*, III, éd. cit., n° 232, p. 13-17 et 32-41.

25. *Op. cit.*, ep. 209, p. 317.

Ce curieux personnage étant, parmi tous ceux que nous étudions, le seul à avoir fait allusion à l'Europe, il va falloir le présenter assez longuement.

Ambrogio Migli est longtemps demeuré fort peu et fort mal connu. On ne possédait de lui qu'un seul texte : la longue lettre à Gontier Col publiée par Martène et Durand dans l'*Amplissima Collectio*, lettre datable de 1404 environ, dans laquelle il se répandait en propos venimeux sur le compte de son ex-ami Jean de Montreuil<sup>26</sup>. C'est là qu'Alfred Coville avait puisé bien des éléments pour broser un portrait peu flatté du Prévôt de Lille. Ce que ce dernier écrivait au sujet d'Ambrogio n'était d'ailleurs guère plus aimable ; ni au physique ni au moral la description qu'il donne du Milanais dans ses lettres<sup>27</sup> n'est bien attrayante : un vieillard maigre et chauve au visage fripé, au teint verdâtre et cadavérique ; un fourbe, un voleur, un cuistre qui écrit des vers latins, mais ne sait pas même décliner correctement *porta-portae* ; un athée qui feint hypocritement la piété ; un intrigant qui se livre à des activités factieuses ; un débauché, enfin, ayant des mœurs contre nature.

Sur ce dernier point, nous allons le voir, Jean de Montreuil n'avait peut-être pas entièrement tort. En revanche, pour ce qui est de l'ignorance crasse qu'il attribuait à son ex-ami, il exagérait beaucoup, car, si les poèmes latins d'Ambrogio sont parfois déparés par quelques fautes de versification ou même de grammaire, il n'est pas sûr que Jean de Montreuil, s'il s'y était risqué, aurait été capable de faire mieux.

Mais je commencerai par parler brièvement des sept lettres retrouvées. Elle figurent dans un recueil certainement copié en Bohême, sans doute dans le milieu de la chancellerie de Venceslas, aux alentours de 1400, recueil que j'ai étudié autrefois à la bibliothèque du chapitre de Prague<sup>28</sup>. Ces lettres n'offrent à vrai dire qu'un médiocre intérêt : ce sont surtout — et parfois uniquement — des exercices de style ; on peut toutefois y glaner divers renseignements utiles. Ambrogio s'y présente comme un secrétaire actif et zélé accaparé par son travail et comme un homme vertueux et bon, veillant sur la santé et le bien-être de son vieux père ; et nous apprenons au passage qu'il était employé à la chancellerie des Visconti avant de passer en 1395 au service de Louis d'Orléans à Asti ; mais sans doute faisait-il encore de fréquentes visites à Milan jusqu'à son transfert à Paris vers 1397.

D'autres lettres de ce même recueil offrent un frappant contraste avec ces missives édifiantes. Il y est beaucoup question d'amour, mais de cet amour véritablement *platonique* que flétrissait Alain de Lille dans son *De planctu Naturae*. Nous trouvons par exemple un billet dans lequel un jeune clerc de la chancellerie milanaise remercie un certain *dominus Fi* (peut-être Filippino Migli, lointain parent d'Ambrogio et personnage important dans ce milieu) pour le don d'une écharpe de soie brodée d'or

26. Martene et Durand, *Veterum Scriptorum Amplissima Collectio*, vol. IX, Paris, 1724, col. 1450.

27. V. surtout *ep.* 106, éd. cit., p. 148-159.

28. Ces textes vont être prochainement publiés et étudiés dans un article collectif à paraître dans « Italia Medioevale e Umanistica ».

dont la vue et le toucher percent sa moëlle de flèches voluptueuses. Hélas, ces tendres sentiments sont fréquemment troublés par la jalousie : c'est ainsi que nous assistons à d'âpres rivalités entre les soupirants du jeune et charmant Astolfino Marinoni, celui-là même à qui, quelques années plus tard, le chancelier milanais Antonio Loschi dédiera son *Inquisitio artis in orationibus Ciceronis*.

Pourquoi Ambrogio composa-t-il et fit-il circuler cet étrange zibaldone? Vraisemblablement pour se venger de ceux qui l'avaient fait renvoyer de la chancellerie des Visconti. Quoi qu'il en soit, ce recueil dut avoir un immense succès dans les milieux des chancelleries puisque, quelques années plus tard, une copie s'en retrouvait à Prague. Il est fort possible qu'il en subsiste d'autres dans diverses bibliothèques européennes mal explorées.

Mais il est temps d'en venir aux poèmes, qui seuls nous intéressent ici.

Depuis vingt-cinq ans, je pourchasse vainement dans toutes les bibliothèques un manuscrit ainsi décrit dans l'inventaire dressé en 1417 des livres de Charles d'Orléans demeurés à Blois après la capture du prince par les Anglais : *Lettres closes de Maistre Ambroise metrefiees adreçans a nos seigneurs* : il s'agissait de toute évidence d'un recueil de poèmes politiques, et il est à craindre qu'il n'ait à tout jamais disparu. Mais le hasard m'a cependant permis de remettre la main sur trois poèmes isolés qui, très probablement, figuraient dans ce recueil<sup>29</sup>.

Je passerai rapidement sur le premier des trois, qui n'offre qu'un mince intérêt. Il a été transcrit de la main même d'Ambrogio Migli dans un exemplaire du *Catilina* de Salluste ayant servi à l'instruction des fils de Louis d'Orléans. Ce n'est pas le secrétaire du duc, mais la Sibylle qui parle. Comme dans l'*Enéide*, elle s'adresse aux jeunes descendants d'Enée. Elle leur rappelle tout d'abord leur glorieuse ascendance, tant du côté paternel que du côté maternel ; elle leur prodigue ensuite quelques sages conseils : ils doivent exercer leur corps autant que leur esprit et s'initier à l'art de la guerre ; il leur faut vivre en bonne intelligence, pratiquer la chasteté et rejeter l'avidité et le luxe ; elle leur garantit en outre un avenir glorieux :

Hinc et vos, domini, pariter regnabitis alti  
Enseque victrici magnum lustrabitis orbem.

Ces vers ayant été écrits selon toute vraisemblance en 1404, la pauvre Sibylle ne pouvait évidemment prévoir le désastre d'Azincourt au cours duquel l'aîné des princes, onze ans plus tard, serait capturé et retenu prisonnier en Angleterre pendant un quart de siècle. Il est vrai qu'à défaut de gloire militaire Charles reçut des dieux la gloire poétique ; mais le malheureux Jean d'Angoulême, livré en otage avant même la

29. V. G. Ouy, *Humanisme et propagande politique en France au début du XV<sup>e</sup> siècle : Ambrogio Migli et les ambitions impériales de Louis d'Orléans*, dans *Atti del Convegno su : « Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance »*, Torino, 1974, p. 13-42 (éd. des trois poèmes p. 37-42).

capture de son frère, connu, lui, trente ans d'exil, et n'eut ni l'une ni l'autre.

Les deux autres poèmes sont beaucoup plus intéressants.

Le premier en date, qui est aussi le plus long (114 vers), est explicitement daté de 1404. L'auteur s'en nomme à la fin, et fournit même quelques précisions autobiographiques :

Ambrosii tandem, Miliis cognomen habentis,  
 Italici teneris, Galli maioribus annis,  
 Quem Mediolani, Ligurum regina caputque,  
 Urbs peperit...

On notera tout d'abord qu'Ambrogio se rajeunit un peu : il se dit en effet Italien *dans son âge tendre* et français depuis ; c'est oublier qu'il frisait en réalité la cinquantaine à l'époque où il passa au service du frère du roi. On retiendra aussi le cas, en vérité assez exceptionnel, de ce Ligure se proclamant gaulois : peut-être est-il permis d'y voir l'indice d'une conscience européenne ?

Cette fois encore, l'auteur n'apparaît que comme le porte-parole des puissances célestes. C'est, de nouveau, un personnage de Virgile qui se manifeste : non plus la Sibylle, mais ici Mercure. On se souvient qu'au chant IV de l'*Enéide* il était dépêché vers Enée par Jupiter avec mission de rappeler au Troyen les glorieuses destinées qu'il lui incombait d'accomplir. Il est donc tout naturel que Mercure vienne cette fois annoncer aux nations chrétiennes que le maître de l'Olympe a choisi un descendant d'Enée, Louis d'Orléans, pour dominer le monde.

Voici, sommairement résumé, le contenu de ce message :

Me voici : je suis Mercure, envoyé du ciel pour installer parmi vous, peuples chrétiens, un monarque universel. Ecoutez respectueusement les ordres que j'ai mission de vous transmettre, et gardez-vous d'y désobéir.

De là-haut, Jupiter assiste à toutes vos guerres intestines, à vos désordres, à vos querelles, et à la division de cet empire des Césars, si glorieux jadis.

Les causes de ce grand malheur sont la discorde, la tyrannie, et surtout le nationalisme : chaque peuple n'a souci que de soi-même et réclame pour son prince les prérogatives impériales. Voilà pourquoi se ternit la gloire du royaume d'Europe :

Hinc Europei vanescit gloria regni

et voilà pourquoi pèse sur vous la menace de l'esclavage (sous-entendu de la conquête turque).

Malheureux, quelle folie vous aveugle ? Revenez à la raison et retenez sur vos rivages l'empire du monde.

Mettez-vous tous d'accord sur le choix d'un même prince, qui soit distingué entre tous par l'éclat de sa lignée et, sous sa direction, vous retrouverez votre antique gloire.

La souche julienne, issue de la terre troyenne, surpasse toutes les autres races. Elle s'est illustrée par la renommée de César et par la domination du monde. C'est Jupiter, père des dieux et des hommes, qui



la fonda, et la mère en est Vénus. Dieu lui a conféré le pouvoir à tout jamais ; c'est ce que prophétisa le divin Virgile, qui savait les secrets de la terre et des astres.

D'ailleurs — et c'est là une preuve décisive —, le Christ à qui, peuples chrétiens, vous vouez une dévotion toute particulière, s'intéresse par-dessus tout à la descendance d'Auguste, puisqu'il a ordonné : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », ce qui revenait à dire : de même que Dieu commande au ciel, de même César doit commander sur la terre.

Sans doute, bien des rois partagent cette origine troyenne ; mais il est une lignée qui est supérieure à toutes les autres.

Voyez ces gémeaux des fleurs de lys, unis par l'amour fraternel au point de n'avoir qu'une même pensée et qu'une même volonté. Héritiers de Charlemagne, ils gouvernent cet illustre royaume de France qui l'emporte sur tous les autres par la vaillance, les armes et la richesse autant que l'or est supérieur à tous les autres métaux. Tous deux excellent par la justice et la valeur guerrière ; tous deux sont également beaux et sont revêtus des mêmes habits royaux : on dirait les deux jumeaux célestes, Castor et Pollux, qui étincellent au firmament.

Donc, peuples chrétiens, si vous voulez retrouver la paix et réparer votre Europe en ruines

(Vos igitur prorsus reliquam postponite prolem,  
Christicole populi, placida si pace potiri  
Vultis, et Europe vestre reparare ruynas),

mettez au second rang les autres dynasties, et fixez sur eux seuls vos pensées et vos espoirs. C'est à eux seuls qu'est due la domination du monde : eux seuls méritent pareil honneur.

Charles a plus de dispositions pour les tâches pacifiques et les affaires du conseil, qui ne le cèdent en rien aux entreprises guerrières. En sa qualité d'aîné, il est évident qu'il doit conserver la couronne de France, clef de voûte de l'Empire, et qu'il ne saurait se dessaisir du trône de ses aïeux.

C'est donc au cadet, Louis, qu'il appartient d'accéder au trône impérial, lui qui est tout entier occupé par l'amour sacré du bien public ; lui à qui trois déesses ont prodigué leurs dons, Junon lui ayant apporté la richesse, Vénus la beauté et Pallas la sagesse, et qui, beau comme Mars, est aussi redoutable que lui. Héritier du sang troyen, c'est lui le nouveau César qui fera enfin renaître des siècles d'or.

Toi, Henri, roi d'Angleterre, qui as lâchement décliné son offre d'un combat singulier, rappelle-toi que César soumit jadis ton pays avec le concours de soldats gaulois. Aujourd'hui, c'est l'héritier de César qui prendra possession de ton royaume en vertu du droit de ses pères.

Je me tourne maintenant vers toi, vicaire divin, ô Benoit, qui gouvernes le monde au spirituel. Fais en sorte que ces desseins que je suis chargé de révéler soient accomplis. Toi qui éprouves pour ces deux frères une sincère affection, ceins de la couronne de César la belle chevelure du descendant de César : c'est seulement grâce à la protection

de son glaive impérial que tu pourras rétablir la paix sereine au ciel et sur la terre.

Envoyé des dieux, j'ai fidèlement délivré mon message par l'entremise de ce poème d'Ambroise qui se nomme Migli, italien dans ses jeunes années, plus tard français, à qui Milan, reine de la Ligurie, donna le jour. Maintenant, en cette année où l'on commémore pour la quatorze cent quatrième fois l'accouchement de la Vierge, je regagne ma demeure céleste. Terre, adieu.

Le second poème sur le même thème que j'ai retrouvé paraît un peu plus tardif ; il pourrait dater de la fin de 1405 ou même de 1406. Matériellement, il se présente comme une grande feuille de papier écrit au recto seulement, cette fois encore de la main de l'auteur, en une grosse écriture bien lisible : il est à peu près certain que c'était un placard destiné à être cloué ou collé sur la porte de quelque lieu public comme cela se faisait déjà à cette époque. On sent, à lire ce texte, que la situation n'a pas évolué dans le sens souhaité par Louis d'Orléans et son conseiller italien : les ambitions du nouveau duc de Bourgogne, Jean Sans Peur, contrariaient celles du frère de Charles VI ; la guerre civile menace. Aussi les propos du messenger des dieux reflètent-ils une vive inquiétude :

C'est moi, Mercure, envoyé de nouveau de l'Olympe vers vous, peuples chrétiens, et surtout vers toi, France, fleur de l'Univers, pour vous transmettre des remontrances et des avertissements.

Et il adjure la France de se ressaisir et de renoncer à sa dangereuse folie : le frère du roi doit occuper le rang qui est le sien, et les autres princes doivent respecter la hiérarchie, sinon ce sera la guerre civile avec tout son cortège de malheurs.

Ce second poème n'apporte guère d'éléments nouveaux, sinon un témoignage de la permanence des ambitions de Louis d'Orléans et de l'aggravation de la crise.

L'aspect le plus surprenant de ces poèmes est sans doute le fait que les ambitions impériales de Louis d'Orléans soient passées si longtemps inaperçues des historiens. Pourtant, un simple coup d'œil sur la carte de l'Empire, si l'on y marque toutes les seigneuries dont il avait reçu l'hommage ou avec lesquelles il avait contracté des alliances, suffit à faire voir que ces desseins étaient bien réels et servis par une politique patiente et cohérente : le frère de Charles VI n'était certainement pas un personnage aussi léger, versatile et brouillon que l'ont cru beaucoup d'auteurs. Le nouveau duc de Bourgogne, Jean, qui, précisément à cette époque, venait de succéder à Philippe le Hardi, ne s'y trompait pas, quant à lui, et prenait l'affaire fort au sérieux. Il s'opposa d'autant plus vigoureusement aux ambitions de son cousin qu'elles étaient plus proches des siennes : l'un des deux devait disparaître de la scène. Après trois années d'une lutte sans cesse plus âpre, ce fut Louis qui tomba, un soir de novembre 1407, sous les dagues des assassins.

Au siècle suivant, Charles Quint, petit-fils de Marie de Bourgogne, avec la Franche-Comté, les Pays-Bas et la Toison d'Or, hérita le vieux rêve impérial que Louis d'Orléans n'avait pas été le seul à nourrir. Plus

heureux que l'arrière-petit-fils de celui-ci, François I<sup>er</sup>, il parvint presque à réaliser cet empire du monde chanté en hexamètres par Ambrogio Migli, un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Mais il était plus facile de régner sur d'immenses territoires récemment découverts que d'unifier sous un même sceptre la vieille Europe, où les divers sentiments nationaux, depuis plus de deux siècles, ne cessaient de se renforcer.

Gilbert OUY

## ÉRASME : QUELLE CONSCIENCE EUROPÉENNE ?

Comme on parlait beaucoup d'Erasme il y a un peu plus de dix années (pour célébrer le demi-millénaire d'une naissance dont la date incertaine permit d'étaler largement les cérémonies), on le célébra à l'envi comme le père de l'œcuménisme (à quoi tant de coïncidences invitaient) et comme le père de l'Europe. Numéros spéciaux de revues, articles nombreux peuvent être rassemblés sur ce dernier sujet<sup>1</sup> — et je leur serai redevable. Notons toutefois que, prudent, c'est sous une forme interrogative que Marcel Bataillon traitait, pour un public espagnol, la question : *Erasmio ¿europeo* ?<sup>2</sup> C'est aussi une forme interrogative que je donnerai au titre de cette causerie : *Erasme : quelle conscience européenne ?*

Car ce genre de sujet offre le piège de son illusoire évidence. Quand on cherche un personnage représentatif au XVI<sup>e</sup> siècle de l'idée européenne, le nom d'Erasme surgit immédiatement à l'esprit. Mais à peine la réflexion s'engage-t-elle qu'elle risque de se perdre dans les sables de notions incertaines et, pour ainsi dire, glissantes. Mon dessein n'est pas ici de « recruter » Erasme comme le « saint patron » d'une idée moderne de l'Europe — idée elle-même opaque et oscillante. Sans doute est-il en fait plus exigeant. Reprenons la lecture des textes érasmiens. On sait combien leur clarté est trompeuse, combien l'eau vive de la pensée semble s'y jouer de toute analyse. Cherchons cependant, à travers ce qu'ils disent, ce qu'ils murmurent et ce qu'ils taisent, quelle représentation cet homme, que si promptement on dit européen, pouvait *hic et nunc* — ou plutôt *illic et tunc* — avoir de l'Europe.

Mais comment interroger les textes, alors que le mot Europe ne fait pas partie du discours érasmien ? En effet s'il apparaît — occasionnellement —, c'est, d'abord, de la manière la plus banale, associé à Afrique et Asie, comme la partie d'un tout, le monde, et sans considération de

1. En particulier le n° 4 (1970) de la revue d'*Ethno-psychologie* qui contient : une introduction de la rédaction, intitulée « Un témoin de l'Europe » ; J.-C. Margolin, « Erasme et la psychologie des peuples » ; W. Kaegi, « Erasme, jadis et aujourd'hui » ; « Civisme européen », document intitulé « Erasme, pèlerin de l'Europe » ; A. Stegmann, « Erasme et la France » ; B. Guillemain, « Il n'est pire sourd... (Erasme et Rucellai) ». Voir aussi, dans les *Actes de la Commémoration nationale belge*, Bruxelles, 1970, l'article de L.E. Halkin, « Erasme et l'Europe ». Ajoutons qu'il n'est guère de biographe d'Erasme qui n'ait été amené à toucher la question.

2. *Revista de Occidente*, n° 58 (janvier 1968) : « Algunos centenarios de 1967 ». C'est la version espagnole d'une conférence donnée à l'occasion de l'ouverture de la session d'été de l'Université de Padoue : « Erasme et l'Europe ».

sa spécificité, l'énumération donnant étoffe à la phrase : comme lorsque saint Paul jette devant les Corinthiens son mépris pour « les dieux d'Asie, d'Europe et d'Afrique » (c'est-à-dire tous, à l'exception du vrai dieu)<sup>3</sup> ; ou lorsqu'on évoque, à propos de Quinte-Curce, Alexandre le Grand « bouleversant Asie, Europe, Afrique »<sup>4</sup> ; ou encore lorsqu'il est question de quelque épidémie se répandant « à travers tous les pays d'Europe, d'Asie et d'Afrique »<sup>5</sup>. D'autre part on peut trouver le mot Europe, seul cette fois, employé pour évoquer, de manière diffuse, l'extension d'un phénomène au-delà des frontières nationales. Ainsi de la syphilis — ou encore du luthéranisme. C'est ainsi également que les amis d'Erasme vantent maintes et maintes fois la réputation de notre savant, réputation répandue, et répandant sa clarté, « à travers toute l'Europe ». Ce second emploi, pour banal qu'il soit, signale une *conscience de l'Europe*, comme d'un lieu de relations directes ou indirectes, réelles ou simplement possibles, espace géographique dont on peut approximativement mesurer l'étendue en inventoriant la provenance et la destination des lettres de l'*Opus epistolarum*. Et il convient de ne pas oublier l'intérêt qu'Erasme portait à la géographie, dont il préconisait l'étude dans la lettre à Théobald Fettich qui sert de préface à la *Geographia* de Ptolémée<sup>6</sup>.

Dans cette Europe, Erasme s'inscrit comme hollandais, *homo batavus*<sup>7</sup>. Est-il réellement ancré à cette terre natale, ou bien faut-il penser que l'irrégularité de sa naissance fait de lui un homme « désancré » ? J'imagine au contraire que ces circonstances auront contribué à rendre plus consciencieuse, plus réfléchie, parce que « distanciée », son appartenance à une région de l'Europe qu'il vante si joliment dans l'adage *Auris Batava*. Erasme n'est pas homme de nulle part. Mais il reste que la Batavie est un lieu ambigu, car ce n'est pas une nation, et sa filiation historique reste incertaine (ce qui permet à Erasme de se dire à la fois *Gallus* et *Germanus*<sup>8</sup>). Région non point « perdue » (ce n'est pas la Cimmérie !), mais relativement éloignée<sup>9</sup> — en somme presque aux confins de l'Europe. A la différence de ceux qui sont au centre, au cœur du monde tel que le découpait la civilisation antique, Italiens, ou mieux, Romains, et qui pour cela se prévalent de leur qualité d'héritiers, et même de leur droit d'aïnesse, le Batave se reconnaît « barbare » (le mot revient souvent sous la plume d'Erasme). Comme tel, il tend (c'est un aspect des invasions traditionnelles) à s'approprier l'héritage. Ainsi

3. *Eloge de la Folie*, LXIV.

4. Allen, *ep.* 704, l. 31.

5. *Lingua*, A.S.D., p. 235.

6. Allen, *ep.* 2760 (du 1<sup>er</sup> février 1533), l. 62 : « ceux qui président aux études libérales feraient bien de veiller à inciter à l'étude de la géographie ». On notera aussi l'intérêt qu'Erasme porte à Strabon (cf. *ep.* 25, 629, 663).

7. Voir l'article d'Alois Gerlo, « Erasme, *homo batavus* », dans les *Actes de la Commémoration nationale belge*, Bruxelles, 1970.

8. Allen, *ep.* 421 (à G. Budé), l. 11 : « Rien ne s'oppose à ce que l'on soit à la fois Germain selon la loi, et Gaulois selon la géographie traditionnelle ».

9. Comme l'atteste en particulier un poème latin de Germain de Brie imprimé en tête de l'édition aldine des *Adagia* (1508). Erasme y est célébré comme un génie surprenant né d'un monde barbare, parmi les Bataves, aux bouches lointaines du Rhin...

Erasme est-il un découvreur de l'Europe, qu'il parcourt, campant longuement en France, en Angleterre, en Italie, et à cette croisée des routes qu'est la ville de Bâle ; conquérant de l'Europe — non au sens de guerrier, il va de soi, mais au sens de séducteur —, cultivant amitiés, protections, invitations des grands de toutes nations.

Au reste l'Europe est peut-être moins pour lui un espace géographique qu'un espace psychologique. Espace extrêmement diversifié. S'il ne décrit rien des paysages, il évoque d'un trait aigu (souvent changeant selon les circonstances et selon son humeur) les coutumes et les mentalités. Aussi, dans un article très documenté<sup>10</sup>, Jean-Claude Margolin a-t-il pu voir en lui un précurseur de l'ethnopsychologie. L'humour des Anglais, le raffinement et la brusquerie déconcertante des Français, la simplicité, la franchise et la rudesse des Allemands, la culture, mais aussi la subtilité excessive et la vanité des Italiens ne sont pas sous sa plume des clichés, mais des traits observés, expérimentés. Sa connaissance est concrète et, comme telle, elle est instable, pointilliste. Erasme est un esprit extrêmement attentif à la différence ; il respecte l'esprit des différentes nations. Aussi n'aime-t-il pas qu'un individu refuse d'assumer son identité nationale. A cet égard sa réaction devant Christophe de Longueil est significative. Quoi ! ce Brabançon qui se dit français... et qui devient romain ! Pour la même raison Erasme souligne volontiers chez ses amis les traits qui lui semblent relever spécifiquement du caractère national, en More un Anglais, en Budé, avec une sympathie très inégale, un Français.

Espace géographique et humain très diversifié, l'Europe est aussi un espace politique. Elle a une structure complexe, se constituant d'Etats divers incarnés dans la personne d'un prince. Elle a ses lignes de force. Les provinces les plus florissantes en sont la France et l'Italie<sup>11</sup> — Italie qui est elle-même le champ clos où s'affrontent, rivaux, « les deux plus grands monarques du monde<sup>12</sup> », c'est-à-dire le roi de France et l'Empereur d'Allemagne, en même temps souverain d'Espagne et des Pays-Bas : celui qu'Erasme, *homo batavus*, peut appeler à bon droit « mon prince ». A travers sa correspondance qui constitue souvent une sorte d'éditorial journalistique, on peut voir Erasme, observateur attentif, sensible à l'événement et à la mouvance des choses.

Mais un espace se définit par ses limites. Bornée par les mers sur trois de ses côtés, la péninsule européenne se heurte à l'Est à la pression des Turcs. Le Turc est tout à la fois :

- celui qui surgit d'au delà (barrière géographique) ;
- l'autre, le totalement différent (barrière humaine) ;
- l'ennemi (barrière politique).

Chacun sait que le danger turc n'était pas un danger illusoire, ni lointain. Erasme savait la chute de Belgrade (1521), celle de Rhodes (1522), les incursions réitérées en Valachie, Dalmatie, Croatie. En 1526 ç'avait été, avec la bataille de Mohacs et la prise de Bude, la grande

10. Cité *supra* n. 1, et que j'utilise abondamment dans ce paragraphe.

11. Allen, *op.* 2196, I. 220.

12. Allen, *op.* 1304, I. 336.

tragédie hongroise. En 1529 l'invasion avait été arrêtée de justesse devant Vienne. On parlait (sans trop de conviction, il est vrai) de croisade. Erasme nous a laissé, dans sa longue lettre du 17 mars 1530 au juriste allemand Johann Rinck, une sorte de rapport sur la question<sup>13</sup>. Il ne s'y borne pas à faire l'historique des événements récents, il y évoque tout le poids de la pression turque pendant deux siècles aux frontières de l'Europe. Document capital non seulement par ce qu'il dit, mais par ce qu'il implique.

En effet rien de plus utile que le Turc — pourrait-on dire paradoxalement — puisque, sous sa redoutable menace, l'Europe trouve (en théorie du moins) son identité. Pour qu'une collectivité se définisse comme telle il lui faut le barrage de l'ennemi commun, de l'ennemi absolu. Le Turc offre à l'Europe cette chance historique (on sait que, dans le fait, elle resta divisée, et accueillit le Turc dans le jeu des alliances). L'image dominante du Turc dans la lettre à Rinck est bien celle de l'ennemi absolu, étranger et étrange. Avec quel soin Erasme insiste sur l'obscurité des origines de ce peuple ennemi<sup>14</sup> ! Il insiste aussi sur l'ancienneté de son hostilité qu'il se plaît à faire remonter à l'Antiquité<sup>15</sup>. Mais évidemment l'«étrangeté» des Turcs réside surtout dans leur appartenance à une religion étrangère. Aussi est-ce à leur sujet que, pour la première fois, on peut voir Erasme se poser le problème d'une guerre que, peut-être, il conviendrait de faire... Si son pacifisme vacille ici, c'est parce que ses postulats essentiels, qui s'étaient toujours référés à des coordonnées chrétiennes (— que la guerre est toujours un mal ; — que la guerre entre chrétiens est plutôt sédition que guerre), se trouvent bousculés sous la pression de réalités nouvelles.

Toutefois, si le Turc apporte à la conscience de l'Europe une clôture et la chance d'une définition, il peut aussi, par un mouvement tout contraire, lui offrir la possibilité d'une ouverture et d'un dépassement. Et Erasme le pressent, avec ce qui en lui est toujours disponible à un œcuménisme. D'où les ambiguïtés, et les longueurs, de sa lettre à Rinck. Selon qu'il considère les musulmans comme ennemis du Christ (donc ennemis absolus de l'Europe chrétienne), ou bien comme des chrétiens en puissance, on assiste à l'oscillation de son pacifisme. Ce qui l'emporte, mais au terme d'un douloureux débat, c'est l'inquiétude, l'effroi, devant l'inconscience des princes européens, tout occupés à régler des «affaires internes». Dans un sursaut d'indignation et prenant lucidement la mesure du péril, il se résigne à l'idée d'une guerre, exceptionnellement, et hypothétiquement, sanctifiée, qui coaliserait

13. Allen, *op.* 2285. Mais l'*Opus epistolarum* ne donne que quelques passages du texte ; celui-ci fut publié en 1530, à Bâle chez Froben, sous le titre *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo*, accompagné du commentaire du Psaume 28. Il est évidemment repris dans les *Opera omnia* de Bâle (V, 292) et de Leyde (V, 345). De très larges passages ont été traduits en français par J.-C. Margolin : *Erasme — Guerre et paix*, Paris, 1973. J'emprunte à cette traduction les citations des notes suivantes.

14. «Le nom des Turcs est obscur à un point tel qu'on a du mal à le trouver chez un auteur ancien...» ; «Si grande était l'obscurité de cette nation que...» (*op. cit.*, p. 340).

15. «Cyprien les cite (...) comme étant déjà les ennemis jurés de la puissance impériale» (*op. cit.*, p. 340) ; «Cette race d'hommes dont la barbarie a pendant tant de siècles porté des coups à la Chrétienté...» (p. 341).

contre le Turc les princes d'Europe, ces princes qu'unit — ou plutôt que devrait unir — leur appartenance commune à la religion du Christ.

Tels sont, brièvement esquissés, les éléments de ce qu'on pourrait appeler chez Erasme la *conscience de l'Europe*.

Pour aller au-delà de ces données élémentaires, et tenter de définir chez Erasme quelque chose qui s'apparente à ce que nous, modernes, pouvons entendre sous les mots de *conscience européenne*, il nous faudra suivre un chemin plus malaisé, où notre objet le plus souvent ne pourra être saisi que dans la pénombre, aperçu d'une vue oblique, en reflet, parfois même « en creux », quand il n'aura plus d'autre réalité que l'insatisfaction et le désir. Insatisfaction et désir qui postulent pourtant son existence idéale. Il nous faudra pour l'appréhender user de grilles diverses, les juxtaposer ou les superposer. L'objet que nous regardons n'existe pas encore comme tel ; il n'est pas « dénommé ». Mais une notion peut fort bien préexister au concept qui plus tard permettra de la circonscrire et de l'utiliser comme un des signes de l'algèbre de la pensée. C'est le cas de la notion d'*Europe* (au sens de citoyenneté élargie), dont nous allons quêter les indices dans le texte érasmien.

Quel mot peut éventuellement désigner cette Europe idéale — ou plutôt *idéelle* (car le mot idéale connote rêve, irréalité, alors que nous voulons parler d'une représentation de l'esprit, modèle dynamique qui appelle sa propre réalisation) ? Quel mot donc peut désigner, sous la plume d'Erasme, cette Europe idéale, lien des nations, patrie commune des peuples de la péninsule européenne ? Le premier qui vient à l'esprit est *mundus*, et l'on songe immédiatement au début de sa lettre de 1522 à Zwingli, cette phrase tant de fois citée... et exploitée : *ego mundi civis esse cupio, communis omnium vel peregrinus magis*. Citoyen du monde — ouvert à tous, ou plutôt étranger à tous... Il se faut bien garder d'utiliser ce texte hors de son contexte, et sans tenir compte de ce qu'Erasme bientôt après confie à Marc Laurin :

*Quidam non infimae autoritatis apud Turegos semel atque iterum mecum egit per literas ut illic jus civium acciperem. Ego demirans cur haec ageret respondi me velle civem esse totius mundi, non unius oppidi.*

Ainsi « un notable de Zurich lui ayant écrit par deux fois pour lui offrir le titre de citoyen de sa ville », Erasme « ne voyant pas bien pourquoi cette proposition lui était faite, a répondu qu'il souhaitait être citoyen du monde, et non d'une seule ville ». Il ne s'agissait en somme que de se dérober et, comme on dit, de noyer le poisson. Erasme excelle en cet art de la fuite. Toutefois le choix des moyens ne peut ici nous laisser indifférents, et le texte adressé à Zwingli mérite d'être médité.

— Tout d'abord que faut-il entendre par *mundi civis* ? Chez Erasme *mundus* peut aussi bien désigner l'univers entier que ce petit univers qui est notre cosmos à nous (*orbis noster*), patrie commune des hommes civilisés — correspondant dans l'Antiquité au bassin de la Méditerranée, mais qui a connu, depuis, une translation vers le nord, et s'identifie à cette Europe que nous évoquions dans notre première partie. *Mundus* est donc le mot le plus « vaste » et le plus vague qu'Erasme pouvait



employer pour manifester sa volonté d'échapper à toute définition — éventuellement en les assumant toutes : *communis omnium* <sup>16</sup>.

— On remarquera ensuite que, si Erasme emploie successivement trois expressions (*mundi civis*, *communis omnium*, *peregrinus*), il y a loin de la première, où le mot *civis* implique appartenance et engagement, à la troisième, où *peregrinus* connote au contraire un désengagement et la solitude de l'*homo pro se*. Et c'est d'un terme à l'autre, par le truchement de l'intermédiaire *communis omnium*, qu'Erasme s'esquive. Chacun de ces termes a son orbite propre. Et qui est *civis*, sinon le lettré en la République des lettres ? Qui est *peregrinus*, sinon le chrétien, *homo viator* vers la cité céleste <sup>17</sup> ?

L'idée d'Europe s'aperçoit alors comme à l'intersection de deux réalités spirituelles, deux « internationales »,

— celle des *bonae literae*, c'est-à-dire celle de la science inséparable de la sagesse

— celle du Christ.

Or si Erasme ne nous parle jamais de l'Europe, il parle copieusement de l'une et de l'autre. C'est sur ces orbites idéelles qu'il se situe quand délibérément il se déclare *mundi civis*, *communis omnium vel peregrinus magis*.

Voyons successivement dans quelle mesure, et selon quels modes, la République des lettres, puis la Chrétienté — la Chrétienté idéelle, il s'entend — recouvrent et impliquent l'idée européenne.

### La République des Lettres

Nourris aux mêmes sources du savoir, engagés dans la même entreprise d'exhumation et de restauration des monuments écrits gréco-latins, et opérant selon la même méthode (la méthode philologique), enfin écrivant, et parlant, une langue commune, la latin (lien vertical qui abolit le temps et relie l'Antiquité au présent, lien horizontal entre les nations), les lettrés de pays différents sont unis par-dessus les frontières, de sorte qu'ils se sentent plus proches les uns des autres que ne le sont les citoyens d'une même patrie. Le fracas des armes, « les agitations des rois ne rompent pas les alliances des Muses <sup>18</sup> ». Les missions diplomatiques font figure de congrès internationaux.

Conscience supranationale, certes, mais fragile, et toute théorique. On peut voir Guillaume Budé prendre ombrage comme d'une offense personnelle de toute allusion désobligeante (ou prétendue telle...) à l'esprit français <sup>19</sup>. Thomas More et Germain de Brie se querellent aussi

16. Que l'on songe à l'image du *cordeau blanc*, symbole de stricte égalité, qui revient à plusieurs reprises sous la plume d'Erasme, notamment dans l'adage 488, et dans l'ep. 1840 à G. Budé : « moi, à l'égard de presque toutes les nations, je suis ce qu'on appelle un cordeau blanc. »

17. Cf. la conclusion de l'article de L.-E. Halkin cité n. 1, « Erasme et l'Europe ».

18. Ainsi s'achève le premier paragraphe de la lettre écrite d'Anderlecht à G. Budé (ep. 1233).

19. Cf. Allen, ep. 1812.

vivement que se battent les flottes de leurs pays respectifs. On voit précisément Erasme, conscient du mal qu'une telle dispute fait à la cause des études, s'employer à les réconcilier<sup>20</sup>. Lui-même, dira-t-on, a perdu sa sérénité dans sa polémique contre Lefèvre d'Étaples; mais c'était débat de théologiens où n'intervenait pas de rivalité nationale. Que l'on considère la satire politique d'un Budé (dans le *De asse*) ou celle de l'*Utopie*, elles concernent surtout les réalités française ou anglaise. En revanche la satire d'Erasme garde toujours une portée générale, essentiellement morale. Aussi Erasme paraît-il plus qu'aucun autre se situer sur l'orbite de cet « au-dessus des nations », de cette communauté des savants engagés dans la grande entreprise de la renaissance des études : la République des Lettres.

Est-il donc « européen » ? Ce serait aller trop vite que de l'affirmer. Entre République des lettres et Europe idéale il y a un écart. Car, d'une part, la République des Lettres est élitiste et ne plonge pas de racines profondes dans les réalités nationales. D'autre part, elle est en quelque sorte décalée par rapport à ces républiques réelles que sont les États et les pouvoirs qui les incarnent. Erasme en a pleinement conscience : « ceux qui disposent presque à leur gré de l'histoire ne détestent rien tant que ces études sans lesquelles pourtant nous ne sommes même pas des hommes », écrit-il amèrement<sup>21</sup>. Pour rejoindre République des Lettres et Europe, pour qu'elles puissent coïncider, il faut imaginer un double mouvement :

- la démocratisation, la vulgarisation de la culture ;
- l'accession des intellectuels au pouvoir, ou tout au moins leur influence sur les pouvoirs.

Cette influence n'est encore pour les lettrés qu'une espérance. Dans le fait la République des Lettres se réduit à quelques noms célèbres au premier plan (avec celui d'Erasme comme d'une sorte de super-star...), quelques centaines d'anonymes au second plan, qui admirent et tentent d'imiter, et, dans l'enfoncement, le monde obscur des collègues qui transmet, entretient le message en l'affadissant, le sclérosant, ou le déformant. Cependant le monde va son train : guerres, traités, alliances, échanges économiques qui font passer la puissance réelle d'un port à un autre, d'un État à l'autre, variations des lois, etc. Le lettré essaie de se faire une place auprès des instances de décision ; il participe ci et là à quelque ambassade, quelque « table ronde », dirions-nous ; il obtient parfois (et c'est le cas d'Erasme) le titre de « conseiller » du prince. Mais les événements échappent à ses prises ; il n'en sait voir le plus souvent que la surface<sup>22</sup>.

Et pourtant tout lettré qui se pose le double problème :

- de la diffusion de la culture (culture internationale, puisqu'elle est alors constituée par le fonds commun gréco-latin)

20. La préoccupation d'Erasme est particulièrement vive du printemps 1520 (Brie publie son *Antimôrus* en avril) à l'été 1521. Cf. Guy Lavoie, « La fin de la querelle entre G. de Brie et Th. More », in *Moreana*, n° 50 (1976).

21. Allen, *op. cit.*, t. 480, p. 198.

22. Erasme lui-même en est un exemple. J.-C. Margolin fait remarquer combien il fut abusé par les clauses du traité de Cambrai (*op. cit.*, p. 199).

- de la place de l'intellectuel (porteur de cette culture, germe *européen*) dans la cité et l'Etat, se pose implicitement le problème de l'Europe — et Erasme plus qu'aucun autre.

Son souci de la diffusion de la culture n'est plus à prouver. Il est assez manifesté par l'abondance de ses ouvrages pédagogiques, par sa prédilection pour des formes faciles comme les dialogues familiers ou les paraphrases, son goût des répertoires, énormes certes, mais attrayants, comme les *Adages*, sorte d'inventaire de la culture européenne destiné à la rajeunir afin de la remettre en circulation, etc. L'on a maintes et maintes fois célébré le rôle de l'imprimerie, souligné son caractère international, son implantation en des villes-carrefours, etc. Ce fabuleux progrès technique au service de la République des Lettres, Erasme en use avec un zèle forcené (occupant jusqu'à sept presses à la fois à son service). Et ce n'est pas seulement à la communauté des lettrés qu'il songe lorsqu'il entonne, dans l'adage *Festina lente*, l'hymne à la louange de l'imprimerie. Il songe avant tout à faire descendre la connaissance vers des couches sociales plus humbles, vers les femmes, etc. « J'écris pour les enfants et les ignorants », écrit-il à Budé qui lui reproche le caractère insignifiant de son *De copia*<sup>23</sup>. Et, se comparant au même Budé : « tu as préféré n'être lu que des érudits, moi, autant que possible, du grand nombre<sup>24</sup> ».

Ce développement de la culture ne pouvant se concevoir sans la faveur et l'intervention des princes et de tous les pouvoirs effectifs, on notera l'importance capitale que revêt à cet égard la familiarité d'Erasme avec les détenteurs du pouvoir réel ; elle faisait couler un sang européen dans les canaux nationaux. Ses dédicaces ne sont pas seulement destinées à lui attirer des protections, mais à faire prendre conscience du primat de la pensée et du caractère permanent, universel (en l'occurrence européen) de certaines exigences de la conscience, et d'un capital intellectuel et spirituel commun.

Ici se pose la question du choix de la langue latine, langue véritablement européenne. L'histoire a démenti ce choix (et ce fut sans doute le premier échec de l'idée européenne, que l'échec du latin à demeurer la langue commune des nations d'Europe). Marie Delcourt a pu déplorer qu'Erasme n'ait pas été l'instaurateur de la langue néerlandaise<sup>25</sup> (comme Luther celui de la langue allemande). Ce choix, en ce qui concerne Erasme, ne peut pourtant se dissocier de l'idéologie. Certes, en élisant le latin, il ne prenait pas en son temps un parti original. Et sa vie de voyages, la diversité de ses amitiés, son appétit de connaître et de communiquer, ne lui laissaient guère d'autre alternative. Mais (Marcel Bataillon l'a bien souligné<sup>26</sup>) Erasme a mené sur ce terrain

23. Allen, *op.* 480, l. 75.

24. Allen, *op.* 531, l. 456. L'optimisme avec lequel Erasme mène cette tâche s'exprime dans l'*ep.* 421 : « Ce sont choses si grandes que la malveillance de quelques-uns ne saurait guère m'arrêter... », et dans l'*ep.* 534 : « Dieu immortel, quel siècle je vois poindre !... ».

25. M. Delcourt, *Erasme*, Bruxelles, 1944, p. 21-22. Cité par Fr. Bierlaire dans son article en hommage à M.D., in *Moreana* n° 65-66 (1980).

26. *Art. cit.*, n. 2, p. 2-3.

un combat tout à fait original. En prenant parti contre le cicéronianisme italien, puriste et artificiel, il ne défendait pas seulement son propre mode d'écriture, il manifestait une sorte de prescience de l'Europe. Jouer à démarquer Cicéron peut être bon en République des Lettres, certes pas en Europe. Erasme, lui, n'entend pas restaurer sur des pensers nouveaux le Cicéron antique, Cicéron tel qu'il fut, mais Cicéron tel qu'il serait s'il revivait... à la Renaissance<sup>27</sup>. Le latin est pour Erasme une langue vivante, moderne et chrétienne. Or il n'est pas de langue sans un être dont elle soit le truchement. Au latin vivant d'Erasme correspond, comme en pointillé, cette réalité innommée, l'Europe.

### Chrétienté

Comme il a été permis de l'apercevoir dans sa relation avec la République des Lettres, la conscience européenne d'Erasme peut aussi s'apercevoir dans sa relation avec cette autre internationale, plus large, plus haute, et aussi plus intérieure, celle du Christ. Chrétienté idéale, bien différente de ce que l'on désigne couramment par le mot de chrétienté (soit l'ensemble des nations qui pratiquent la religion chrétienne). Royaume du Christ, qui, on le sait, « n'est pas de ce monde », mais dont néanmoins le chrétien appelle quotidiennement la venue (« Que votre règne arrive... »). Si l'on songe que c'est toujours, toujours au nom de principes chrétiens qu'Erasme prêche et juge, on conclura aisément que sa véritable patrie est la Chrétienté<sup>28</sup>.

Entre la République des Lettres et la Chrétienté, le rapport est réglé, depuis l'*Enchiridion*, selon le rapport des lettres profanes au christianisme, rapport à la fois chronologique et hiérarchique : les études profanes ne sont qu'une préparation aux études sacrées, et elles-mêmes doivent prendre résonance chrétienne (*sonare Christum*). On voit donc que, dans l'ordre de la culture, les deux sphères idéelles, République des Lettres et Chrétienté, qui pouvaient paraître se couper (le domaine des *bonae literae* étant mixte, sacré et profane), tendent à s'embrasser, la *philosophia Christi* attirant en quelque sorte dans son orbe sa sœur profane.

Ce phénomène d'attraction est en fait la grande loi de l'histoire. Le christianisme a vocation universelle en tous ordres ; c'est une force spirituelle de progrès. Certes ce progrès s'opère selon des modes qui nous échappent le plus souvent. Mais le Christ est garant de la validité de nos efforts lorsque ceux-ci s'accordent à l'exigence de l'Évangile. Ainsi s'expliquent, me semble-t-il, chez Erasme les interférences de l'optimisme et du pessimisme. S'il n'a guère le sens de l'histoire<sup>29</sup>, il a de la manière la plus aiguë le sens de l'Incarnation. Le Christ lui apparaît comme le rassembleur de l'humanité totale à la fois dans le temps et

27. Sur les attitudes d'Erasme à l'égard de Cicéron et du cicéronianisme, on pourra consulter ma thèse *Christianisme et lettres profanes*, Lille et Paris, 1976, p. 153-169.

28. Cf. R.H. Bainton, *Erasmus of Christendom*, New York, 1972.

29. On pourra consulter sur ce sujet P.G. Bietenholz, *History and biography in the work of Erasmus of Rotterdam*, Genève, 1966.

dans l'espace. Dans le temps, il met son sceau sur le passé<sup>30</sup>, « baptise » Socrate et Cicéron et, quelles que soient les vicissitudes intermédiaires, il triomphera au dernier jour. Dans l'espace, il fait que tous les peuples, comme tous les hommes, sont frères. Les différences de nature et de race ont désormais moins d'importance que les différences de religion, lesquelles n'ont elles-mêmes qu'une importance transitoire, puisqu'elles sont soumises à la loi d'attraction énoncée plus haut.

Comparée à la notion de Chrétienté, celle d'Europe (dont l'idée nous apparaissait en pointillé derrière la République des Lettres) semble une sphère trop petite, dont les circonstances historiques définissent très provisoirement le rayon : une sorte de pis-aller de l'idéal. Erasme est donc européen dans la mesure où, chrétien, il est « en situation » dans la *respublica christiana*, dans l'*orbis christianus*, qui se trouve alors pratiquement limité aux peuples d'Europe.

Un texte — et c'est le plus précieux document que j'aie trouvé sur le sujet — éclaire assez bien ce jeu de rapports. Il s'agit de la dédicace à Adrien VI du *Commentaire* d'Arnobe sur les *Psaumes*. Erasme, en lui offrant l'édition, félicite Adrien de sa récente élévation au pontificat. Celle-ci tient moins, dit-il, à la faveur des hommes qu'à la puissance de Dieu qui attend du pape qu'il apaise enfin « ces troubles impies du monde chrétien (*orbis Christiani*) qui durent depuis trop longtemps et vont toujours empirant ». « Nous voyons, poursuit-il, les deux plus grands monarques du monde (*orbis*) s'affronter avec acharnement ; il n'est guère de partie de notre monde (*orbis nostri*) qui soit à l'abri des guerres, des massacres, des pillages. Et bien que la religion chrétienne, qui autrefois régnait sur toute l'étendue terrestre (*omnes mundi plagas*), soit maintenant, en raison des difficultés que traverse l'Europe (*Europae*), amoindrie, elle-même pourtant, aussi, est misérablement déchirée par les dissensions funestes des sectes et des schismes. Et tandis que nous nous agitions ainsi, le Turc nous menace »<sup>31</sup>.

Proposer une traduction revient à imposer une interprétation. Or ici le flottement du vocabulaire impose une extrême prudence. Ce texte fait en effet apparaître, dans la représentation d'Erasme, un phénomène de superposition d'images : celle de l'Europe, celle de la Chrétienté. En même temps il suggère, et par la présence du mot *Europa*, et par d'infimes nuances (le glissement d'*orbis Christianus* à *orbis* et à *orbis noster*, et l'emploi successif d'*orbis* et de *mundus*), un diagnostic différentiel. Si Erasme se situe dans l'*orbis noster* (qui est à la fois Europe et Chrétienté réelles), son désir est polarisé par l'idée (dont curieusement il projette le schéma mythique dans le passé) d'une religion chrétienne étendue à l'univers entier (*omnes mundi plagas*) et purifiée des « dissensions funestes des sectes et des schismes ». Ce monde où nous vivons, *orbis noster*, *Europa*, n'est qu'une Chrétienté restreinte et défigurée. Et la conscience d'Erasme est une conscience souffrante, activement tendue vers le modèle, objet de son désir.

On chercherait en vain chez Erasme un projet politique concret, un

30. Cf. W. Kaegi, *art. cit.* n. 1, p. 432-433.

31. Allen, *op.* 1304, l. 326-342.

exposé des moyens, quelque plan ou proposition d'institutions. Il ne produit pas non plus (comme le fait Thomas More) une Utopie, machine bizarre et déconcertante capable de mettre en question par l'étonnement qu'elle suscite toutes les institutions réelles. Le procédé d'Erasme (certes moins attrayant, et trop souvent moralisateur) est de prêcher, de faire voir l'idée. Il prêche inlassablement les principes. Non qu'il semble croire à un progrès prochain. Néanmoins son engagement même, et sa persévérance, attestent sa foi dans le pouvoir de l'idée ; et de ce pouvoir, aussi bien, le Christ même est le garant.

Ce que les écrits d'Erasme manifestent le plus, c'est le sentiment de l'écart entre la réalité (caricaturale, ou plutôt qu'il sait si bien caricaturer) et le modèle, lequel, répétons-le, n'est pas rêve, mais exigence absolue et de prescription divine. Il ne cesse de dénoncer le scandale de cet écart. On a coutume de classer Erasme comme penseur idéaliste. Il vaudrait mieux insister sur son réalisme féroce, son ironie dénonciatrice. S'il proclame si fort ce qui devrait être, c'est pour mieux faire voir le dérisoire de ce qui est. C'est sur ces écarts, ces «abus», que je voudrais brièvement attirer l'attention. On y reconnaîtra les thèmes bien connus de la pensée érasmienne.

— L'Europe réelle est l'Europe des princes. Car le pouvoir effectif s'exerce toujours dans le cadre féodal. Le prince, représentant de l'Etat, se substitue, en tant que personne privée, à l'Etat. L'histoire se tisse d'ambitions personnelles, de mariages étrangers, de disputes d'héritages, etc. On ne tient pas compte du corps social et de ses institutions différenciées qui pourtant seraient consultées avec profit :

Le monde possède tant d'évêques sérieux et savants, tant d'abbés vénérables, tant de seigneurs âgés et instruits par une longue expérience, tant d'assemblées, tant de conseils que nos ancêtres ont créés pour qu'ils servent à quelque chose <sup>32</sup> !

Que ce soit dans le *Panegyrique de Philippe le Beau*, la lettre à Antoine de Berghes, la *Complainte de la paix*, Erasme répète que le prince ne doit pas se comporter en propriétaire, mais en gestionnaire. Remarquons, dans ce dernier texte, l'opposition :

*Les peuples*, si méprisés et si obscurs, fondent des villes magnifiques, les administrent civilement, les enrichissent et les embellissent par leurs soins. *Les satrapes* s'y introduisent furtivement, et semblables aux guêpes, (...) ils éparpillent, brisent et détruisent de la manière la plus impitoyable ce qui a été amassé et construit avec tant de peine par tout un peuple <sup>33</sup>.

Et un peu plus loin :

*La République* est dans la souffrance pendant que *chaque prince* donne satisfaction à ses passions (...). Que *les princes* soient sages non dans

32. *Dulce bellum inexpertis*, trad. J.-C. Margolin (*op. cit.*, p. 140).

33. *Querela pacis*, trad. de Mme Constantinescu-Bagdat, revue par J.-C. Margolin, *ibidem*, p. 222.

l'intérêt de leurs passions, mais dans celui de *leur peuple* (...). Qu'ils soient à l'égard de *leurs Etats* ce qu'un père est pour sa famille<sup>34</sup>.

L'intuition politique d'Erasmus oscille entre l'idéal d'une monarchie tempérée et certaines idées démocratiques<sup>35</sup>, quand il souligne que, dans l'épaisseur du corps social, des catégories (comme les paysans, les simples soldats) sont de perpétuelles victimes.

— La perversion qui vient d'être dénoncée est accrue par les guerres. Tandis que la paix laisse voir et vivre les rouages des nations (on a alors le temps d'« orner Sparte » !), la guerre est le cyclone destructeur de ce qui s'instaure déjà si difficilement :

Tant de qualités natives, tant de vertus, tant d'espérances exceptionnelles, ont été anéanties par une seule bourrasque, en un combat<sup>36</sup> !

On a trop écrit sur le pacifisme érasmien pour qu'il y ait lieu d'y revenir ici. Mais on peut dire que chez Erasmus la prédication de la paix masque la pensée européenne, parce qu'elle en est la condition première.

— Cette pensée européenne, on peut toutefois la découvrir, comme en négatif, dans des textes où Erasmus prêche l'union entre les Etats et où il dénonce les pactes des princes. Penchons-nous sur un des derniers chapitres de *l'Institutio principis christiani*, dont le titre est précisément *De foederibus*. Nous y lisons que le bon pacte est un effet de nature, qui tient compte des réalités (géographique, climatologique, culturelle, sociale), et non des combinaisons de l'ambition. On retiendra combien Erasmus se montre prudent et pragmatique, en conseillant une extension très circonspecte des alliances :

L'amitié se crée et se maintient facilement entre ceux que rapproche la communauté de langue, la proximité des territoires, la ressemblance d'esprit et de mœurs. Il est avec certaines nations de si grandes dissemblances à tous égards qu'il serait certainement bien plus prudent de rompre tout commerce avec elles que de se lier à elles par des traités trop contraignants. Certaines sont tellement éloignées que, le voudraient-elles, elles ne pourraient être d'aucune utilité. Enfin certaines sont si capricieuses, si infidèles à leur parole, et si arrogantes que, fussent-elles toutes voisines, elles seraient inaptes à toute amitié<sup>37</sup>.

Il ne convient pas non plus d'associer trop étroitement des nations que sépare la religion, ou entre lesquelles se dresse la barrière géographique des mers ou des montagnes. On le voit, il n'y a pas chez Erasmus de « rêve européen », il ne se berce pas de chimères, et sait que l'unité ne se construit pas aisément.

34. *Ibidem*, p. 227-228.

35. Sur cette question, on pourra se reporter à l'analyse de P. Mesnard (*L'essor de la philosophie politique au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1935, 2<sup>e</sup> éd. 1951, ch. 2, p. 134), discutant l'interprétation donnée par Mme Constantinescu-Bagdat dans l'introduction de sa traduction de la *Querela pacis*.

36. Adage *Spartam nactus es, hanc orna*, trad. J.-C. Margolin, *op. cit.*, p. 183.

37. *Institutio principis christiani*, A.S.D., p. 207.

— Même regard sans illusion sur la culture de son temps. Tandis que l'héritage antique sort à peine du grand naufrage, ce monde où nous sommes (l'Europe réelle) traîne avec lui le poids mort d'une culture périmée :

(...) la doctrine du Christ se trouve à l'heure actuelle toute contaminée d'écrits de dialecticiens, de sophistes, de mathématiciens, d'orateurs, de poètes, de philosophes et de jurisconsultes païens, si bien qu'il faut passer la plus grande partie de sa vie avant de pouvoir méditer sur les mystères des Ecritures, et, à supposer qu'on y arrive un jour, il faut qu'on y arrive infecté de tant d'opinions profanes que les paroles du Christ choquent absolument ou sont gauchies d'après les théories de ces célèbres penseurs. Et on ne critique pas cela, au contraire. Sacrilège celui qui parle des écrits chrétiens sans s'être rempli au préalable jusqu'aux oreilles, comme on dit, des sonnettes d'Aristote, ou plutôt des sophistes<sup>38</sup>.

Ainsi notre culture est un produit bâtard, comme notre religion est une religion bâtarde...

Ainsi palpite la pensée d'Erasme. Sur son versant optimiste, la grande entreprise de pédagogie humaniste, la renaissance chrétienne, ferment de temps nouveaux. Sur son versant pessimiste, la vision grinçante de la folie, et des échecs de l'humanité. Cette tension tragique, sous l'eau claire d'une pensée agile, c'est la conscience chrétienne, la conscience européenne d'Erasme. Elles sont indissociables. Son geste le plus significatif fut peut-être la dédicace des quatre *Paraphrases* des Evangiles aux quatre rois de l'Europe. A Charles saint Matthieu, à François I<sup>er</sup> saint Marc, à Henri VIII saint Luc, à Ferdinand saint Jean : c'était un signe de croix sur l'Europe malade.

Pour conclure je dirais que, de nos jours, être érasmien, ce n'est pas, ce n'est pas seulement être « européen ». La conscience européenne d'Erasme portait en elle une exigence d'extension. Cette extension doit être conçue à la mesure de la République des Lettres de notre temps, qui souffre assurément de n'avoir pas de langue commune, mais qui le compense par la rapidité de la traduction et de la communication. Et à la mesure de la chrétienté de notre temps, qui, tardivement et difficilement, échappe à l'emprise de la tradition européenne, de ses pouvoirs et de ses institutions. Bref, en nous livrant l'expression ambiguë *ego mundi civis esse cupio*, Erasme a laissé un message ouvert. Il faudrait sans doute désormais entendre le mot *mundus* au sens propre, ce sens vraiment universel, dont la pleine compréhension pour Erasme était encore toute pénétrée d'ombre.

Marie-Madeleine PAYEN de la GARANDERIE

38. *Dulce bellum inexpertis* (op. cit., p. 131).



## UN DES ASPECTS DE LA NAISSANCE D'UNE CONSCIENCE EUROPÉENNE : LA RUSSIE VUE D'EUROPE OCCIDENTALE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Le seizième siècle, « le siècle des Grandes Découvertes », n'est pas seulement l'époque où l'Europe découvre et explore les autres continents ; c'est aussi l'époque où l'Europe achève de se découvrir elle-même en explorant ses confins orientaux, et plus particulièrement la Russie, pays quasiment inconnu de la plupart des Européens à la fin du quinzième siècle.

A ce moment-là, les seuls peuples entretenant avec la Russie des contacts suivis — contacts qui sont loin d'être toujours pacifiques — sont, d'une part, les voisins immédiats de celle-ci, sujets de l'Ordre Teutonique, des rois de Pologne ou de Suède, et, d'autre part, les marchands des villes de la Hanse qui fréquentent régulièrement la Russie depuis la fin du douzième siècle<sup>1</sup>. Quant aux autres pays — et particulièrement ceux d'Europe occidentale qui n'avaient pas ignoré la Russie kiévienne —, ils n'ont plus avec la Russie, depuis l'instauration du « joug tartare », que des contacts très épisodiques, limités à quelques rares ambassades, ou seulement indirects, par l'intermédiaire de quelques rares voyageurs, missionnaires (Plancarpin, Rubrouck) ou marchands (Marco Polo) amenés à traverser, pour se rendre chez le « Grand Khan », des territoires sujets du « Grand Prince » de Moscou.

Si ces voyageurs n'omettent pas de décrire ce qu'ils ont vu en traversant les terres russes, ces évocations ne sont qu'accessoiries dans leurs récits et n'ont guère frappé l'esprit des lecteurs contemporains, surtout avides d'entendre parler des merveilles de l'Extrême-Orient. Donc, si l'on met à part les deux groupes des voisins de la Russie et des Hanséates, on peut dire que, pour la majeure partie des Européens de la fin du Moyen Age, la Russie n'existe pas<sup>2</sup>.

Les choses vont changer considérablement au cours du seizième siècle, comme le prouvent deux signes particulièrement révélateurs. En 1532 paraît, à Bâle et à Paris, le recueil « *Novus Orbis* » ; ce recueil contient, outre des relations de voyages en Amérique, en Afrique et en

1. Ph. Dollinger, *La Hanse* (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), Paris, 1964, p. 42 sq.

2. Sur les relations entre Russie et Occident du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, cf. R. Delort, *La Moscovie du XVI<sup>e</sup> siècle vue par un ambassadeur occidental*, Herberstein, Paris, 1965, présentation, p. 15-34.

Inde, les ouvrages de deux érudits, l'un polonais (Miechowita), l'autre italien (Giovio), sur la Russie<sup>3</sup>.

En cette première partie du seizième siècle, la Russie fait donc partie, au même titre que l'Amérique, des terres récemment découvertes — même s'il s'agit en l'occurrence d'une re-découverte — et dont l'existence n'est encore dévoilée qu'aux lettrés.

A la fin du seizième siècle, une seconde étape est franchie, avec l'apparition dans le théâtre élizabéthain de la mode des « Russian masks » : le Russe, devenu, comme le Turc, une figure familière de comédie, est désormais parvenu à la conscience du « grand public », en tout cas du peuple londonien<sup>4</sup>.

Bien sûr, l'Angleterre est un cas-limite. Il n'en va certainement pas de même en France, puisque Jacques Margeret croit bon d'écrire en 1606, dans son adresse à Henri IV, qu'il faut encourager les voyages, entre autres raisons « pour lever l'erreur à plusieurs qui croient que la chrétienté n'a de bornes que la Hongrie »<sup>5</sup>.

Malgré toutes les restrictions nécessaires, on peut cependant maintenir que la Russie et les Russes réapparaissent peu à peu au cours du seizième siècle à l'horizon mental des peuples d'Europe Occidentale. Bien des textes d'époque<sup>6</sup> permettent de déterminer les modalités et les étapes de cette prise de conscience, qui a déjà fait l'objet — peu en France, mais beaucoup à l'étranger — de nombreuses études<sup>7</sup>. Faute de pouvoir apporter à ce dossier des pièces neuves, sauf peut-être quelques documents émanant des milieux hanséatiques, nous chercherons surtout ici à faire connaître à un public français les principaux textes et les résultats des principales études, tout en centrant plus précisément la réflexion sur le problème suivant : la Russie était-elle ou non, aux yeux des Européens du seizième siècle, un pays d'Europe ? La réponse à cette question nous fournira, par la même occasion, quelques éléments sur l'existence et les modalités de la conscience que les Européens pouvaient avoir de l'Europe au seizième siècle.

3. S. Grynaeus, *Novus orbis regionum ac insularum veteris incognitarum*, Basiliae, 1532, in fol. ; Parisiis, 1532, in fol. L'annaliste polonais Maciej Miechowita (Mathias de Myechow) publia en 1517 à Cracovie un *Tractatus de duabus Sarmatiis Asiana et Europiana*, réédité en 1521, toujours à Cracovie, sous le titre *Descriptio Sarmatiarum Asianae et Europianae*... Dans le recueil de Grynaeus, ce titre est devenu *De Sarmathia Asiana atque Europea*. L'historien italien Paolo Giovio (Paul Jove) publia en 1525 à Rome son *Libellus de legatione Basilii Magni principis Moschoviae ad Clementem VII. P.M.*, in *qua situs regionis antiquis incognitus, religio gentis, mores et causae legationis referuntur*. Le recueil de S. Grynaeus parut en traduction allemande dès 1534 à Strasbourg, sous le titre : *Die New Welt der Landschaften und Insulen, so bis hieher allen Altweltbeschrybern unbekannt, jungst aber von den Portugalesern und Hispaniern im Nidergenglichen Meer herfunden*.

4. Ainsi dans les pièces de Shakespeare, *Love's labours lost* et *A Winter's tale*, dans *Pandosto* de Robert Greene et *A margarite of America* de Thomas Lodge ; cf. K.H. Ruffmann, *Das Russlandbild im England Shakespeares*, Göttingen, 1952, p. 171-172.

5. J. Margeret, *Estat de l'Empire de Russie et Grand Duché de Moscovie*, Paris, 1607, rééd. Paris, 1946, p. 9.

6. Cf. *infra* : Répertoire sommaire des principaux textes du XVI<sup>e</sup> siècle concernant la Russie.

7. Cf. *infra* : Répertoire sommaire des principales études consacrées aux relations entre Russie et Occident au XVI<sup>e</sup> siècle, et plus précisément à l'image que les Occidentaux du XVI<sup>e</sup> siècle se faisaient de la Russie.

Par quel biais, tout d'abord, les Occidentaux du seizième siècle ont-ils eu la révélation de la présence russe et du monde russe ? Chose étrange, pas du tout par ceux qui connaissaient le mieux la Russie, c'est-à-dire les Hanséates<sup>8</sup>. Ces derniers, en effet, n'ont à peu près rien écrit sur la Russie, sauf quelques allusions, dans leurs chroniques urbaines, à certaines péripéties de l'histoire russe, dans la mesure où celles-ci pouvaient avoir une incidence sur le commerce hanséatique en Russie<sup>9</sup>. On peut s'interroger sur les raisons de ce mutisme, quand on sait que beaucoup de marchands de la Hanse passaient une ou plusieurs années de leur vie en Russie — souvent en début de carrière — et pratiquaient souvent relativement bien la langue russe<sup>10</sup>.

De multiples explications se présentent et, en premier lieu, la grande familiarité des Hanséates avec le monde russe : il paraissait inutile de noter des faits que tout le monde, dans les villes de la Hanse, connaissait, soit par le contact direct, pour les nombreux marchands qui se rendaient effectivement en Russie, soit, pour la plus grande partie de la population, par les récits oraux de ces derniers, ou encore par les nombreux objets en provenance de Russie et les représentations iconographiques évoquant les Russes et la Russie<sup>11</sup>. D'autre part, les marchands de la Hanse étaient davantage formés à tenir des livres de comptes qu'à écrire leurs mémoires ; surtout, ils ont très probablement évité d'écrire sur la Russie afin de ne pas risquer de divulguer leurs connaissances auprès de leurs concurrents étrangers, et accélérer ainsi un processus de pénétration qui nuisait évidemment à leur commerce.

N'ayant pas les mêmes intérêts à défendre que les Hanséates, Polonais et Suédois ont produit quelques bons ouvrages qui ont compté,

8. Sur les relations culturelles entre Hanséates et Russes, et la connaissance de la Russie par les Hanséates, cf. N. Angermann, *Kulturbeziehungen zwischen dem Hanseraum und dem Moskauer Russland um 1500*, *Hansische Geschichtsblätter*, 84 (1966), p. 20-48 ; E. Donnert, *Russisch-Deutsche Kulturbeziehungen und hansische Russlandkunde zu Beginn der Neuzeit (Harald Raab in Memoriam)*, *Zeitschrift für Slawistik*, 16 (1971), p. 133-144 ; P. Jeannin, *Entre Russie et Occident au début du XVII<sup>e</sup> siècle : le contexte historique d'un grand document linguistique*, in : *Etudes Européennes, Mélanges offerts à V.L. Tapié*, Paris, 1973, p. 503-524.

9. G. Wiegand, *Berichte über Osteuropa in spätmittelalterlichen Stadtchroniken*, in : U. Liskowski (éd.), *Russland und Deutschland*, Stuttgart, 1974 (*Kieler Historische Studien*, 22), p. 15-37.

10. W. Stieda, *Zur Sprachenkenntnis der Hanseaten*, *Hansische Geschichtsblätter*, 1884, p. 157-161 ; P. Johansen, *Fragment eines niederdeutschrussischen Sprachführers (1551)*, *Zeitschrift für slawische Philologie*, 23 (1955), p. 275-283 ; H. Raab, *Germano-slawisches im Ostseeraum an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit*, *Wissenschaftliche Zeitschrift der E.M. Arndt Universität Greifswald, Ges. und Spr. R.*, 6 (1956-1957), p. 57-60 ; H. Raab, *Die Anfänge der slawistischen Studien im deutschen Ostseeraum*, *Wissenschaftliche Zeitschrift der E.M. Arndt Universität Greifswald, Festjahrgang zur 500 Jahrfeier*, *Ges. und Spr. R.*, 5 (1955-1956), Nr. 4/5, p. 329-340.

11. P. Heinsius, *Schnitzereien am Novgorodfahrer-Gestühl zu Stralsund als Beitrag zum Russlandbild hansischer Bürger im 14. und 15. Jahrhundert*, *Zeitschrift für Ostforschung*, 11 (1962), p. 243-252 ; on pourrait citer encore la statue de bois représentant un marchand de fourrures russe qui se trouve à Lübeck au musée de Holstentor. Les inventaires après décès de marchands de la Hanse comportent nombre d'objets et vêtements de fabrication russe ; cf. M.L. Pelus, *Wolter von Holsten, marchand lubeckois dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'étude des relations commerciales entre Lübeck et les villes livoniennes*, Collection de l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles, n° 15, Paris, 1981, p. 50-61.

au moins pendant les deux premiers tiers du siècle, parmi les meilleures sources d'information sur la Russie<sup>12</sup>.

Dès cette époque, cependant, la première de toutes les sources d'information réside sans contredit dans les récits des voyageurs occidentaux en Russie, dont le nombre s'accroît progressivement au cours du siècle.

Parmi ces voyageurs, on distingue trois catégories. La première est celle des ambassadeurs des souverains européens auprès du Tsar, envoyés de l'Empereur comme Sigismund von Herberstein, qui voyagea en Russie à deux reprises, en 1517 et en 1526<sup>13</sup>, envoyés des rois de Suède ou de Danemark, comme l'évêque finlandais Paul Juusten ou Jacob Ulfeld<sup>14</sup>, d'Elisabeth, comme Jérôme Bowes et Giles Fletcher, du pape, comme le Jésuite Antonio Possevino.

Les marchands forment la seconde catégorie. Les premiers en date des marchands occidentaux à se rendre en Russie dès le quinzième siècle sont les Vénitiens Barbaro et Contarini, qui sont les premiers également à envisager l'établissement, à travers la Russie, d'une nouvelle route commerciale entre l'Orient et l'Occident. Ce projet est repris au tournant du siècle par le Gênois Paolo Centurione<sup>15</sup>, mais, pendant un demi-siècle encore, les marchands occidentaux en Russie restent rares, exception faite de quelques Danois et surtout des Hollandais qui commencent à faire aux Hanséates une concurrence sérieuse au sein même de leur aire commerciale traditionnelle<sup>16</sup>.

12. Jean Bodin cite à la suite de sa *Méthode de l'Histoire* (1566) les ouvrages sur la Russie de Mathieu Miechowitza et Paul Jove (cf. *supra*, n. 3); un autre ouvrage bien connu des contemporains fut celui du Suédois Olaus Magnus, paru à Rome en 1555, *Historia de gentibus septentrionalibus*, et publié en traduction française à Anvers (*Histoire des Pays Septentrionaux*) dès 1561; cet ouvrage faisait suite à un autre du même auteur: *Ain kurze Auslegung und Verklarung der neuen Mappen von den alten Goettenreich und anderen Nordlenden sampt mit den uunderlichen dingen in land und uasser darinnen begriffen biss her also klerlich nieintuuel geschriben*, O.O., 1539.

13. Le baron Sigismund von Herberstein, auteur des *Rerum Moscovitarum Commentarii*, parus pour la première fois à Vienne en 1549, puis réédités et traduits à de nombreuses reprises, a fait l'objet de plusieurs études contemporaines; citons, outre R. Delort, *op. cit.* (cf. *supra*, n. 2), R. Federmann, *Popen und Bojaren. Herbersteins Mission im Kreml*, Graz, 1963; R. Beazley, *Herberstein's Russia*, *Contemporary Review*, 170 (1946), p. 33-38; E. Donnert, *Siegmund von Herberstein. Zur deutschen Russlandkunde des 16. Jahrhunderts*, *Wissenschaftliche Zeitschrift der... Universität Jena*, 7 (1957-1958), p. 77-80; G. Stöckl, *Siegmund Freiherr von Herberstein, Diplomat und Humanist*, *Ostdeutsche Zeitschrift*, München, 7 (1960), p. 69 sq. Herberstein est cité à plusieurs reprises par Jean Bodin dans *La République*.

14. Cf. R. Dencker, *Der finnländische Bischof Paul Juusten und seine Mission in Russland*, in: *Rossica Externa. Studien zum 15. bis 17. Jahrhundert. Festgabe für P. Johansen zum 60. Geburtstag*, Marburg, 1963, p. 37-57. Jacob Ulfeld, noble danois envoyé à Moscou en 1575, publia un récit de voyage paru seulement en 1608 à Francfort sous le titre: *Jacobi, nobilis Dani Frederici II regis legati Hodoeporicon Ruthenicum, in quo de Moscoviticarum regione, moribus, religione, gubernatione et aula imperatoria quo potuit compendio et eleganter exsequitur*.

15. Cf. E. Pommier, *Les Italiens et la découverte de la Moscovie*, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* (Ecole Française de Rome), 65 (1953), p. 250-255.

16. Les Hanséates s'en plaignent, naturellement. Cf. K. Höhlbaum, *Inventare hansischer Archive des XVI. Jahrhunderts. Kölner Inventare*, vol. I, Leipzig, 1896 p. 327 (14. 6. 1540). A plusieurs reprises au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, les villes livoniennes renouvellent l'interdiction faite aux Hollandais et autres non-Hanséates de séjourner plus de trois mois

Au cours des années 1550 interviennent deux nouveautés d'importance capitale : la découverte par l'Anglais Chancellor, en 1553, d'une nouvelle voie d'accès vers la Russie par la Mer Blanche, et la prise, en 1558, par les Russes du port de Narva, sur la Mer Baltique, dont Ivan le Terrible fait, à partir de 1559, l'emporium de l'Empire russe, lieu privilégié où les marchands occidentaux peuvent désormais entrer en contact direct avec les marchands russes sans être obligés de passer par l'intermédiaire des bourgeois des villes livoniennes de la Hanse. Ces deux dates marquent le début de la pénétration simultanée dans l'Empire Russe, par la Mer Blanche et par Narva, des marchands anglais, hollandais, danois et suédois, bientôt suivis par les Italiens et les Français<sup>17</sup>.

La troisième catégorie des voyageurs occidentaux en Russie est celle des « spécialistes », imprimeurs, médecins, techniciens de toutes sortes, soldats aussi, attirés par les Tsars, ceci dès l'époque d'Ivan III<sup>18</sup>. Leur nombre se multiplie sous Ivan IV et Boris Godounov<sup>19</sup>.

Beaucoup de ces voyageurs ont publié des relations de voyage. Si l'on ne compte, pour la première moitié du siècle, qu'une dizaine environ de récits concernant la Russie, la période 1550-1599 en voit fleurir un minimum de 70<sup>20</sup>. La seconde moitié du seizième siècle est donc marquée par un accroissement soudain du nombre des témoignages sur la Russie transmis au monde occidental ; cet accroissement soudain s'explique aisément par la multiplication des voyages qui suit les deux dates de 1553 et 1558.

dans les villes livoniennes, d'y passer l'hiver, de se rendre en Russie et d'apprendre la langue russe. Cf. G. Wentz, K. Friedland, *Hanserezeze IV (1531-1560)*, Weimar, 1941-1970, vol. I, p. 129. Il semble que des marchands haut-allemands aient également pénétré en Russie en passant par la Pologne pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ; cf. K. Höhlbaum, *op. cit.*, *Kölner Inventare*, I, p. 322 (7. 6. 1540).

17. Cf. A. Attman, *The Russian and Polish markets in international trade, 1500-1650*, Göteborg, 1973 ; A. Attman, *The struggle for Baltic markets. Powers in conflict, 1558-1618*, Göteborg, 1979 ; T.S. Willan, *Trade between England and Russia in the second half of the 16th century*, *The English Historical Review*, 68 (1948), p. 307-321 ; P. Jeannin, *L'économie française au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et le marché russe*, *Annales E.S.C.*, 1954, p. 23-43.

18. Cf. N. Angermann, *Bartholomäus Gothan in Novgorod*, *Zeitschrift des Vereins für Lübeckische Geschichte und Altertumskunde*, 45 (1965), p. 141-148 ; N. Angermann, *N. Bulow, ein lübecker Arzt und Theologe in Novgorod und Moskau*, *Zeitschrift des Vereins für Lübeckische Geschichte und Altertumskunde*, 46 (1966), p. 88-90 ; G. von Hansen, *Dr. Nicolaii Bulow, 40 Jahre in Russland*, *Baltische Monatsschrift*, 39 (1892), p. 60-63 ; N. Angermann, *Neues über Nicolaus Bulow und sein Wirken im Moskauer Russland*, *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, N.F., 17 (1969), p. 408-419 ; N. Angermann, *Deutsche Künstler im alten Russland, Kirche im Osten, Studien zur osteuropäischen Kirchengeschichte und Kirchenkunde*, 20 (1977), p. 72-90 ; N. Angermann, *Livländisch-russische Kulturbeziehungen vor Peter dem Grossen*, in : *Russland-Deutschland-Amerika, Festschrift für F.T. Epstein*, hg. von A. Fischer, G. Moltmann, K. Schwabe, Wiesbaden, 1978, p. 10-23.

19. Bon nombre d'Anglais partirent ainsi en Russie. Cf. K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 37-43. Parmi les aventuriers entrés au service des tsars, il faut citer en particulier l'Allemand Heinrich von Staden (cf. *infra*, n. 49) et le Français Jacques Margeret (cf. *supra*, n. 5).

20. Chiffres tirés du répertoire (incomplet) de F. von Adelung, *Kritisch-literarische Übersicht der Reisenden in Russland, bis 1700, dessen Berichte bekannt sind*, St Petersburg-Leipzig, 1846, 2 vol.

Rarement cependant ces relations de voyage atteignent à l'analyse. Deux exceptions notables méritent d'être citées : la «*Moscovia*» de Possevino et le «*Russe Commonwealth*» de Fletcher<sup>21</sup>. Le plus souvent, les récits, quand ils ne sont pas de simples itinéraires<sup>22</sup>, se bornent à une description des choses vues, et ne craignent pas de rapporter comme véridiques des faits plus ou moins fantaisistes, connus seulement par ouï-dire.

Il faut insister sur le fait que tous ces récits, dont l'essentiel est réutilisé par les cosmographes et compilateurs de tout poil, s'apparentent à la littérature des «*Grandes Découvertes*», du fait même que les voyages des Occidentaux en Russie au XVI<sup>e</sup> siècle furent de véritables voyages de découverte et d'exploration : Chancellor découvrit la Russie par hasard, tout comme Christophe Colomb découvrit l'Amérique, en cherchant une route vers l'Extrême-Orient. Les voyages suivants, qui menèrent certains, comme Jenkinson, jusqu'à la Caspienne, et même les voyages entrepris à partir de la Baltique — dans la mesure où ils s'écartent des routes traditionnelles des Hanséates qui ne dépassaient pas Pskov et Novgorod — s'apparentent eux aussi aux voyages d'exploration dans les autres continents. Cette parenté est d'ailleurs soulignée par Belleforest en 1575 :

Ceux qui considéreront les grands déserts qui sont es pays moscovites, et l'estendue des provinces qui vont jusqu'aux Monts Rhipées, non touchées encore d'aucun, je pense qu'ils conjectureront l'espace presque infini de l'Europe vers le Nord... non moins impossible à découvrir qu'a esté de notre temps ce reste d'Afrique, que jamais les Anciens n'avoient pu ni scu visiter<sup>23</sup>.

Les lecteurs des cosmographies et compilations sont, au même moment, touchés par une autre forme de littérature, très en vogue au seizième siècle, et qui représente, à côté des récits de voyage, une seconde source capitale d'information sur la Russie : la masse des pamphlets anti-russes, rédigés pour l'essentiel dans les villes livoniennes (Riga, Reval, Dorpat, Pernau) au moment de l'invasion de la Livonie par les armées d'Ivan le Terrible, en 1558 et au cours des années

21. Antonio Possevino, *Moscovia seu de rebus moscoviticis*, Wilna, 1586 ; cet ouvrage fut de nouveau publié à Anvers l'année suivante sous le titre : *Moscovia. Ejusdem novissima descriptio*. Sur la mission de Possevin en Russie, on peut consulter S. Polčín, *Une tentative d'union au XVI<sup>e</sup> siècle. La mission religieuse du père Antoine Possevin S.J. en Moscovie (1581-1582)*, Rome, 1957 (*Orientalia Christiana Analecta*, 150) ; W. Delius, *Antonio Possevino S.J. und Ivan Groznyj. Ein Beitrag zur Geschichte der kirchlichen Union und der Gegenreformation des 16. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1962 (*Kirche im Osten*, Beiheft 3) ; Giles Fletcher, *Of the Russe Commonwealth, or Maner of Government by the Russe Emperour (commonly called the Emperour of Moskovia) with the manners and fashions of the people of that Countrey*, London, 1591 ; réimpr. par E.A. Bond, *Russia at the close of the sixteenth century*, Works issued by the Hakluyt Society, 20, London, 1856, p. 1-152.

22. C'est le cas par exemple de la relation de Jean Sauvage : L. Lacour, *Mémoire du voyage fait en 1586 en Russie par Jehan Sauvage*, in : *Le trésor des pièces rares et inédites*, Paris, 1855.

23. F. de Belleforest, *La cosmographie universelle*, Paris, 1575, p. 82.

suivantes<sup>24</sup>. Ces écrits polémiques pénètrent, non seulement dans l'Empire, mais aussi dans les autres pays, puisque Jean Bodin y fait une allusion très claire dans sa « République »<sup>25</sup>. Ces pamphlets étaient propres à frapper l'opinion par le caractère « sensationnel » des faits rapportés, en l'occurrence les atrocités perpétrées par les armées russes en Livonie, et ils ont très largement contribué à accentuer le caractère négatif, pessimiste de la vision du monde russe, caractère que l'on trouve déjà, quoique avec plus de modération, dans les récits de voyages.

C'est donc sur les aspects d'une vision pour l'essentiel négative du monde russe qu'il nous faut nous pencher maintenant, tout en essayant de voir si le monde russe est, dans ces conditions, perçu ou non comme européen.

Encore convient-il, auparavant, de déterminer à quel degré de connaissance de la géographie russe ont pu parvenir les Européens du seizième siècle.

Notons d'abord que, malgré des progrès certains, répercutés dans la cartographie, cette connaissance demeure très insuffisante à la fin du

24. K. Höhlbaum, *Zeitungen über Livland im 16. Jahrhundert (1558 bis 1578)*, Beiträge zur Kunde Est- Liv- und Kurlands, II, 1874, p. 115-146; E. Weller, *Die ersten deutschen Zeitungen (1505-1599)*, Bibliothek des Literarischen Vereins in Stuttgart CXI, Tübingen, 1872, Nr. 246, 247, 263, 265. On trouve un premier exemple de ces pamphlets anti-russes dans la « Schonne Hystorie » de 1508. Cf. F. Benninghoven, *Russland im Spiegel der livländischen Schonnen Hystorie von 1508*, in: *Rossica Externa*, Festgabe für P. Johansen, Marburg, 1963, p. 11-35. Dans la même veine que les pamphlets, on peut citer quelques ouvrages plus importants, émanant eux aussi de l'Europe orientale impliquée dans la guerre de Livonie, comme celui de Georg vom Hoff, *Erschreckliche, greuliche und unerhorte Tyranny Iwan Wasilowütz, jtzio regierenden Grossfürsten in Muscow*, Naumburg, 1582; celui de Paul Oderborn, *Johannis Basilidis magni Moschoviae vita*, paru à Wittenberg en 1585, bientôt traduit et publié à Görlitz sous le titre *Wunderbare, erschreckliche, unerhörte Geschichte... des nechst gewesenenen Grossfürsten in der Moschkaw Joan Basilidis Leben*; celui de Reinholt Heydenstein, *De bello Moscovitico*, publié d'abord à Cracovie en 1581, puis à Görlitz en 1590 sous le titre suivant: *Währhaffte, gründliche und eigendliche Beschreibung des Krieges, welchen Stefan Batori... wider den Grossfürsten... geführt*. On peut confronter tous ces écrits polémiques à d'autres témoignages, moins fortement marqués par l'esprit partisan, entre autres: Franz Nyenstede (ou Nyenstädt), *Livländische Chronik, nebst dessen Handbuch*, hrsg. von G. Tieleman, Monumenta Livoniae Antiquae II, Riga, 1839; J. Renner, *Livländische Historien 1556-1561*, hrsg. von P. Karstedt, Lübeck, 1953; B. Rüssow, *Livländische Chronik (Chronica der Provintz Lyfflandt beth in dat negeste 1583 jar)*, éd. E. Pabst, Reval, 1845; A. Bergengrün (Bearb.), *Die Aufzeichnungen des rigaschen Rathssekretärs Johann Schmiedt zu den Jahren 1558-1562*, Leipzig, 1892. On trouverait sur la guerre de Livonie de nombreuses mentions éparées dans les grands recueils de sources livoniennes: F. Bienemann, *Briefe und Urkunden zur Geschichte Livlands in den Jahren 1558-1562*, 5 Bde, Riga, 1865-1876; F.K. Gadebusch, *Livländische Jahrbücher*, 4 Bde, Riga, 1780-1783; J. Reekmann, *Diarium der Stadt Riga von Anno 1574 bis 1600*, Archiv für die Geschichte Liv- Est- und Curlands, hrsg. von F.G. von Bunge, Reval, 1842-1861; C. Schirren, *Quellen zur Geschichte des Unterganges livländischer Selbständigkeit*, 1558-1561, 5 Bde, Archiv für die Geschichte Liv- Est- und Curlands, Neue Folge, Reval, 1861-1880.

25. J. Bodin cite les atrocités commises par divers potentats d'Europe orientale, au nombre desquels figure le Comte Dracula, « qui me fait penser que les cruautés du roi de Moschovie, publiées et imprimées, sont vraisemblables » (*La République*, livre V, Paris, 1583, rééd. photogr. Aalon, Scientia, 1961, p. 679).

seizième siècle<sup>26</sup>. Les confins septentrionaux de la Russie, au Nord-Est d'Arkhangelsk, ainsi que la Sibérie, demeurent des régions à peu près inconnues, dont les Occidentaux ne parlent que par ouï-dire. Il en va de même, *a fortiori*, des confins mythiques entre Chine et Sibérie<sup>27</sup>. Même sur la Russie d'Europe, pourtant mieux connue, beaucoup continuent à écrire des choses aberrantes du point de vue géographique<sup>28</sup>.

Il faut, d'autre part, souligner le caractère encore très vague de la nomenclature géographique, particulièrement en ce qui concerne l'emploi des termes-clés de « Russie » et de « Moscovie »<sup>29</sup>. « Russie » désigne ainsi tantôt l'ensemble des terres russes, tantôt l'Empire du Tsar, tantôt seulement l'Ukraine occidentale, soumise alors au roi de Pologne. Dans ce dernier cas, « Russie » s'oppose à « Moscovie », et c'est même, semble-t-il, l'emploi le plus fréquent du terme au seizième siècle. Nous n'entrerons pas dans les détails en essayant de préciser à quoi renvoient les différents qualificatifs accolés habituellement au mot « Russie » (Russie Blanche, Rouge, Noire). Des problèmes analogues se posent à propos du terme « Moscovie » qui renvoie tantôt à l'ensemble des territoires soumis au Tsar, tantôt à la seule région de Moscou. Quand, enfin, on saura que différentes acceptions du même terme peuvent voisiner sans plus de précision chez les mêmes auteurs, y compris les plus sérieux, on pourra conclure qu'au fond la plupart des hommes du seizième siècle ne savaient pas très exactement de quoi ils parlaient quand ils évoquaient la Russie ou la Moscovie. Certains auteurs, comme Thevet ou Margeret, manifestent cependant le souci très net d'établir une nomenclature géographique précise. Nous continuerons, pour notre part, à employer le mot Russie dans son sens actuel, désignant les terres russes d'Union Soviétique, qui coïncident *grosso modo*, à quelques

26. Sur les progrès accomplis dans la représentation cartographique de la Russie au XVI<sup>e</sup> siècle, cf. H. Michow, *Das erste Jahrhundert russischer Kartographie 1525-1631, und die Originalkarte des Anton Wied von 1542*, Mitteilungen der geographischen Gesellschaft in Hamburg, 21 (1906), p. 1-59; *Weitere Beiträge zur älteren Kartographie Russlands*, Mitteilungen der geographischen Gesellschaft in Hamburg, 22 (1907), p. 125 sq.; *Die ältesten Karten von Russland, ein Beitrag zur historischen Geographie*, Hamburg, 1884; *Das Bekanntwerden Russlands in vor-Herbersteinscher Zeit, ein Kampf zwischen Autorität und Wahrheit*, in: Verhandlungen des Geographentages V, Hamburg, 1885, p. 119 sq. Cf. également U. Mende, *Westeuropäische Bildzeugnisse zu Russland und Polen bis 1700, Ein Beitrag zur historischen Bildkunde*, Bamberg, 1968, p. 75-92; K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 56-66.

27. Les meilleurs auteurs en restent à l'idée d'une frontière marquée par le fleuve « Obi » qui prendrait sa source dans le légendaire Lac « Kitaï ». En fait, ce fameux lac pourrait bien correspondre à l'un des lacs traversés par l'Ob et l'Irtych, ou même au Baïkal, proche de la Chine, et relié à l'Océan Glacial par le système Lénilisseï-Toungouska-Angara. De même les légendaires Monts Riphées ou Hyperboréens sont en général placés à peu près à l'emplacement de l'Oural.

28. C'est ainsi que dans *Le recueil des pais selon leur situation, avec les mœurs, loix et cérémonies d'iceux* (1558), p. 317-319, 334-335, J. Boemus fait apparaître deux fois la ville de Moscou, une première fois, sous le nom de « Moscovie », comme capitale de la Ruthénie-Podolie, une deuxième fois, sous le nom de « Moscva », comme capitale de la Moscovie !

29. Tout le développement qui suit est emprunté à K. Uhryn, *La notion de « Russie » dans la cartographie occidentale du début du XVI<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris-Munich, 1975.



exceptions près (Ruthénie, Podolie), avec les terres russes soumises au Tsar au seizième siècle.

En ce qui concerne l'appartenance de la Russie à l'Europe ou à l'Asie, tous les auteurs à peu près sérieux du seizième siècle ont noté la situation marginale de la Russie, à cheval sur deux continents.

A cette époque, on considère, en effet, suivant l'usage des Anciens, que la limite entre l'Europe et l'Asie suit le cours du fleuve Tanaïs (le Don), puis forme une ligne joignant la source du Don à l'embouchure de la Dvina du Nord, si bien que Moscou se trouve à peu près sur la frontière entre les deux continents<sup>30</sup>.

Malgré la reconnaissance formelle de cette double appartenance, la Russie est généralement perçue comme plus asiatique qu'européenne, et à cela, les preuves abondent : c'est ainsi que, dans l'Atlas d'Ortelius, la carte de Jenkinson est ornée d'une représentation du tsar siégeant sous une yourte de type tartare<sup>31</sup>, que la Russie est souvent oubliée — chez les auteurs secondaires — dans la liste des pays d'Europe<sup>32</sup>, alors qu'elle figure parfois dans celle des pays d'Asie<sup>33</sup>.

La Russie est donc ressentie par les Européens comme un monde totalement étranger, pour des raisons très variées, qui sont tout à la fois naturelles et humaines<sup>34</sup>.

Les conditions naturelles rencontrées en Russie contrastent en effet très fortement avec l'image que tous les écrits du seizième siècle donnent de l'Europe. Celle-ci est toujours louée pour sa fertilité, pour la douceur de son climat tempéré, l'abondance de sa production agricole, le nombre réduit des bêtes sauvages et dangereuses. L'Europe est donc présentée comme habitable dans sa quasi totalité, à deux exceptions près : les sommets des Alpes (encore que certains auteurs s'émerveillent du fort peuplement des montagnes européennes) et les régions septentrionales voisines du Tanaïs et de la Mer Glaciale, c'est-à-dire justement la Russie<sup>35</sup>. Cette dernière est le domaine de la « forêt hercynienne », à

30. A. Thevet donne même le tracé précis de cette ligne qui, des sources du Don, rejoint Pereiaslavl, Souzdal, Totma, Brouzensko, Oustioug, Streltze, puis suit le cours de la Dvina du Nord jusqu'à Kholmogory et Saint-Nicolas (*Cosmographie universelle*, 1575, carte de l'Europe située en tête du t. II).

31. A. Ortelius, *Théâtre de l'Univers*, 1587, p. 91 v<sup>o</sup>.

32. Ainsi, G. Chappuys, dans *L'estat, description et gouvernement des Royaumes et Républiques du monde, tant anciennes que modernes* (1585), parle de divers pays d'Europe, des Turcs, de la Perse, des Hébreux, et même du Royaume d'Utopie, mais ne dit rien sur la « Russie moschique », à laquelle il ne fait qu'une seule allusion, pour la distinguer de la Ruthénie polonaise (Russie « royale ») (p. 24 v<sup>o</sup>, 25, 25 v<sup>o</sup>).

33. J. Signot, dans *La division du monde* (Paris, 1539), ne cite pas la Russie parmi les pays européens ; par contre, il situe en Asie un pays appelé « Ruthie, Russie ou Rassie », « que aucuns veulent dire le pays de Rhodes », et qu'il assimile plus loin avec la « Galathie » (F<sup>o</sup> XIII).

34. Pour tout le développement qui va suivre, cf. T.J.G. Locher, *Das abendländische Russlandbild seit dem 16. Jahrhundert*, Wiesbaden, 1965 (Institut für Europäische Geschichte, Mainzer Vorträge, 40).

35. F. de Belleforest, *La Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, p. 82 ; J. Strumpff, *Gemeyner löblicher Eydenossenschaft Stetten, Landen und Völckern Chronick wirdiger theaten Beschreybung...*, Zürich, 1548, p. 8 : « Europa ist allenthalb lieblich und von menschen bewonet, ausgenommen an wenig orten... gegen Mitternacht bey den Moscobiten und Lituanien, ist es von überiger kette etwas rauch, und von vile der wasseren nit allezeyt wandelbar... Auch ist es in den hohen Alpebirgen etwas schwerer ze wonen... ».

peine défrichée, remplie de bandits et de « bêtes farouches », ours, « loups effroyables de leur noire et hideuse couleur »<sup>36</sup>, « bien plus effrayants que chez nous »<sup>37</sup>; les voyageurs n'y pénètrent pas sans être saisis de crainte<sup>38</sup>. Moins terrifiants que les loups, les rennes, les élans, les bisons et les aurochs sont toujours cités, voire représentés<sup>39</sup>, à titre de curiosités.

Tous les Occidentaux sont frappés par la rudesse du climat : le froid excessif en hiver, la chaleur torride de l'été, les inondations qui rendent le sol impraticable une bonne partie de l'année. Les auteurs répètent inlassablement les mêmes anecdotes d'hommes morts de froid, de la salive qui gèle avant d'arriver au sol, etc.

Le contraste entre la Russie et l'Europe n'est pas moins net du point de vue des institutions, de la civilisation et des mœurs, qualifiées de façon quasi unanime de « barbares » : ce terme, remis à la mode par l'humanisme, revient à tout propos, toujours pour souligner l'« étrange » au sens fort, c'est-à-dire le non-européen<sup>40</sup>.

Ce qui intéresse le plus les Européens dans la civilisation russe est sans conteste la religion.

A ce propos, il faut écarter d'emblée la littérature polémique d'origine livonienne, où le Russe est traité continuellement, pour des raisons politiques évidentes, d'ennemi héréditaire de la Chrétienté, de païen, de fléau de Dieu, à l'égal du Turc ou du Tartare.

Dans le reste des écrits sur la Russie cependant, les Russes se voient fréquemment refuser l'épithète de « chrétiens », et même appliquer celle de « païens », d'abord à cause des différences doctrinales, complaisamment soulignées tant par les Protestants que par les Catholiques.

Ces différences ne sont pourtant pas ce qui choque le plus les Occidentaux : ceux-ci s'étonnent bien davantage de la vie peu exemplaire des papes, de la liturgie orthodoxe avec ses prosternations et ses interminables litanies, du culte des icônes, pratique idolâtre aux yeux des Protestants, et surtout de la très grande ignorance du clergé et des fidèles, violemment critiquée par les Catholiques comme par les Protestants.

36. G. Mercator, *L'Atlas, ou Méditations cosmographiques de la fabrique de ce monde et figure d'iceluy*, Amsterdam, 1609, p. 95.

37. « Diss land... hat über die massen grosse Wœlff, schwartz von farw, vil greüwlicher dan bey uns » (J. Strumpff, *op. cit.*).

38. Cf. la relation de voyage du jésuite Campana, compagnon de Possevin : A.M. Ammann, *Ein russischer Reisebericht aus dem Jahre 1581*, *Ostkirchliche Studien*, 10 (1961), p. 169-170.

39. Cf. U. Mende, *op. cit.*, p. 64-67, ainsi que les planches reproduites dans l'édition française de Herberstein (R. Delort, *op. cit.*).

40. Le contact avec l'Europe occidentale a le don de rendre les Russes moins barbares : c'est ainsi que l'ambassadeur de Basile III, Dimitri Guerassimov, a, dit-on, perdu un peu de ses manières barbares lors de son séjour à la cour pontificale (*Moscowitische Chronica*, Frankfurt/Main, 1576, f° 1 v°, dédicace rédigée par l'éditeur, Sigmund Feyera-bendt), et que l'on considère les gens de Novgorod, à cause de leurs contacts traditionnels avec l'Occident, comme « le peuple le plus honnête et courtois de Moscovie », mais « par fréquentation avec les Moscovites, ils commencent à vestir la nature farouche de ceux qui leur commettent » (A. Thevet, *Cosmographie moscovite*, éd. Galitzine, Paris, 1858, p. 39).

En liaison avec ce thème apparaissent les leitmotivs communs de l'absence, en Russie, d'écoles et d'académies, de l'ignorance générale des langues anciennes comme des autres langues européennes<sup>41</sup>.

Un autre aspect, très généralement souligné, de la barbarie russe, réside dans la civilisation matérielle. A la différence des Samoyèdes, que l'on croit cannibales<sup>42</sup>, des Lapons, des Mordves et autres peuples du Nord qui, non contents d'être idolâtres, se vêtent de peaux de bêtes, vivent dans des huttes ou des cavernes et ignorent la monnaie, les Russes ne sont pas des sauvages<sup>43</sup>.

Leur civilisation matérielle n'en paraît pas moins étrange et barbare aux Occidentaux, plus asiatique qu'européenne en tout cas : Thevet peut dire ainsi que le bonnet de fourrure « sent son tartare »<sup>44</sup>.

Mais c'est surtout dans l'ignorance des techniques dont les Occidentaux sont si fiers que réside la barbarie des Russes. Ces derniers ignorent d'abord l'architecture. Les seules constructions dignes d'intérêt qu'ils possèdent sont l'œuvre d'Italiens et, malgré quelques témoignages d'admiration pour l'habileté des charpentiers russes<sup>45</sup>, on ne trouve en général que mépris pour ces « barbares » incapables de bâtir en pierre<sup>46</sup>.

Autre signe infailible de barbarie pour les Occidentaux : la rareté des imprimeries, signalée par tous les auteurs, et qui explique d'ailleurs en grande partie l'ignorance générale.

Dans le domaine militaire, par contre, les Russes, dotés d'un armement moderne et, en particulier, d'une forte artillerie, bien loin d'être taxés d'infériorité, sont, au contraire, crédités d'une force très supérieure à la réalité<sup>47</sup>, à tel point que l'on en vient à redouter une invasion russe dans le Saint-Empire, qui ferait pendant à l'invasion turque en Hongrie :

Ce seigneur (le Tsar) est terriblement puissant, et que ja est-il prest d'envahyr l'Allemagne, sur laquelle il a desia usurpé une bonne partie de la Livonie... Mais c'est trop parlé des Moscovites ou Russiens... il nous faut seulement prier la miséricorde de nostre Dieu que nous autres Allemands et

41. A propos de la façon dont les Occidentaux ont perçu la religion russe et l'ignorance générale du peuple russe, cf. T.J.G. Locher, *op. cit.*, p. 14-18 ; K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 123-135.

42. « Samoyède » signifie en russe : qui se mange soi-même.

43. Ainsi, A. Thevet (*Cosmographie moscovite*, p. 164), tout en soulignant la cruauté des Russes, précise qu'ils ne sont pas anthropophages ; il a évoqué auparavant les Mordves, qualifiés expressément de « Sauvages » (*Cosmographie moscovite*, p. 25) ; Paul Jove, quant à lui, n'hésite pas à comparer les sauvages du Nord à des singes (*Moscovitische Chronica*, *op. cit.*, f° 5 v°).

44. A. Thevet, *Cosmographie moscovite*, p. 122.

45. En particulier dans le récit de Jehan Sauvage (*op. cit.*, éd. L. Lacour, p. 11-12) : « et n'y a maître maçon qui puisse faire encore guère plus admirable qu'ils font ». Cette admiration, qui va au fort d'Arkhangelsk, se retrouve, exprimée dans des termes très semblables, toujours à propos d'Arkhangelsk, chez A. Thevet, dans sa *Description de plusieurs isles*, f° 2 v°, B.N., MS, Fonds Français, n° 17174.

46. A. Thevet, *Cosmographie moscovite*, p. 18-19 ; il reconnaît tout de même que les Russes depuis quelque temps se sont mis à construire en briques « le moins grossièrement qu'il leur est possible ».

47. Un des pamphlets livoniens attribue au tsar jusqu'à 700 000 hommes d'armes (K. Höhlbaum, *Zeitungens...*, pamphlet n° II) ; cf. K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 102-104.

nos voisins... ne soyons quelquefois subjugués par eux, lesquels par après nous tyranniseront si fort que nous voudrions plutôt estre mortz, soit que ce fussent les Turcs, ou les Tartares, ou bien les Moscovites qui nous feissent tel cas<sup>48</sup>.

Cette phrase du compilateur allemand Surius est très révélatrice de ce que redoutent les Occidentaux de l'expansionnisme russe : outre les ravages et les massacres, c'est encore bien plus le despotisme arbitraire et cruel du régime tsariste.

Les voyageurs occidentaux, pourtant, étaient dans l'ensemble assez mal placés pour parler des institutions russes, la plupart n'ayant pas séjourné longtemps dans le pays, et connaissant mal ou pas du tout la langue russe. Certains, cependant, tels Fletcher ou Possevino, ont cherché à se documenter du mieux qu'ils ont pu. Quelques-uns même ont pu véritablement observer les choses de très près, comme l'aventurier allemand Heinrich von Staden, qui fut de 1564 à 1573 au service d'Ivan le Terrible comme *opritchnik*, et séjourna encore quelque temps en Russie après 1573<sup>49</sup>. Ce dernier apporte sur l'Etat russe des précisions que l'on ne trouve pas ailleurs ; la vision d'ensemble transmise par ce tableau n'est cependant pas moins négative que celle des auteurs moins au fait de la réalité russe<sup>50</sup>. Sans entrer dans le détail des institutions, il nous suffira de dire que, en dehors de quelques remarques favorables, sur le fonctionnement de la justice en particulier, tous les écrits présentent le régime comme une tyrannie barbare, analogue au despotisme turc, et même pire, si l'on en croit les pamphlets livoniens<sup>51</sup>. Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les excès d'Ivan le Terrible qui sont vilipendés. Dès l'époque de Basile III, Herberstein est ébahi du pouvoir absolu du Tsar sur ses sujets, qui se déclarent ses esclaves<sup>52</sup>, et Surius, parlant de la tyrannie exercée par Basile III à l'encontre de ses ambassadeurs, de son clergé et de son peuple, écrit

qu'il faisait à son plaisir de leur vie et de leurs biens, sans que personne lui résistât, voire même se persuadoient-ils qu'il n'avait aultre volonté que celle de Dieu... de sorte que par si grande cruauté cette nation se rendoit fraouche et sauvage, combien que on ne sçaurait bonnement dire si c'est la cruauté de ce peuple barbare qui mérite une telle tyrannie, ou si le peuple est fait si cruel pour être ainsi tyrannisé<sup>53</sup>.

48. L. Surius, *Histoire ou Commentaire des choses mémorables avenues depuis 70 ans en ça par toutes les parties du monde*, trad. française, Paris, 1571, p. 21-22.

49. Heinrich von Staden, *Aufzeichnungen über den Moskauer Staat*, hrsg. und komm. von F. Epstein, *Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandkunde*, Bd. 34, Hamburg, 1930, 2<sup>e</sup> éd. 1964, p. 19 sq., 22 sq.

50. H. von Staden, *op. cit.*, p. 156 : « Dann E. Rö. Kai. Mat. sehen aus diesem schreiben, was in groser not itzunder Reusland stehet. Der grosfürshte hat so grausam und erschrecklich tirannisiret, dass ihm wede geistlich noch weltlich günstig ist ».

51. K.H. Höhlbaum, *Zeitungen...*, p. 138 : « die gewliche über türckische ja wol teuffeliche tyranny des grausamen Moscovittischen feindes... ».

52. Sur la façon dont les Occidentaux perçoivent le régime politique russe, cf. T.J.G. Locher, *op. cit.*, p. 8-13, et K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 78-92.

53. L. Surius, *op. cit.*, p. 17-18.

Cette citation introduit le fond véritable du problème, à savoir la façon dont est perçue la nature même de l'homme russe<sup>54</sup>.

Le portrait moral de ce dernier est en effet peu flatteur chez la plupart des auteurs ; même si on lui reconnaît certaines qualités, comme l'endurance au froid et à la faim, la ténacité pendant les guerres de siège<sup>55</sup>, le sens de l'hospitalité, on blâme en général, outre son ignorance, sa grossièreté, sa brutalité, son peu de respect pour la vie humaine, sa lâcheté sur le champ de bataille. Le Russe est paresseux, ivrogne, débauché, sodomite et, par-dessus tout, il est fourbe. Bref, il a bien mérité la misère dans laquelle il vit et, comme plus d'un le laisse à entendre, s'il est opprimé par le seigneur et par le Tsar, c'est à cause de sa servilité naturelle : le Russe est doté d'une « nature d'esclave »<sup>56</sup>. Quant à la femme russe, dont on vante parfois la beauté et dont on plaint généralement le sort, elle ne bénéficie guère d'un portrait moral plus favorable.

Il reste maintenant à expliquer le pourquoi d'une vision globale aussi négative.

On peut, certes, en rendre les Russes en partie responsables. Les ambassadeurs étrangers, tout comme les marchands, étaient en effet étroitement surveillés, on peut même dire assignés à résidence dans des maisons bien gardées, d'où ils ne sortaient que sous bonne escorte, si bien qu'il leur était difficile de nouer des contacts avec la population et de voir véritablement le pays et les gens. A l'époque d'Ivan IV, cette résidence surveillée était, de plus, fréquemment aggravée de nombreuses vexations, à tel point que certains ambassadeurs ont été traités comme de véritables prisonniers<sup>57</sup>. D'autre part, il est bien certain que les atrocités commises par les armées russes en Livonie, et en Russie même par l'*oprichnina*, n'ont pas contribué à améliorer l'image de marque du régime et des habitants de la Moscovie !

Comme on l'a vu pourtant, cette image est déjà mauvaise dans la première moitié du siècle ; d'autre part, elle n'est pas meilleure chez ceux qui connaissent bien la Russie, comme Heinrich von Staden ou Jacques Margeret.

Les Hanséates, qui pourtant fréquentent régulièrement la Russie depuis quatre siècles, ne semblent pas porter un jugement plus favorable, bien qu'ils aient, en fait, fort peu écrit sur la Russie et sur les Russes en dehors des remarques courantes concernant les marchandises, les prix, les conditions du commerce en général. On peut citer, à cause de la rareté d'une opinion exprimée de façon aussi directe, le passage en latin qui figure à la suite du rapport bas-allemand de l'ambassade hanséatique à Moscou en 1603 :

54. Cf. T.J.G. Locher, *op. cit.*, p. 19-21 ; K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 135-144.

55. Cf. B. Rüssow, *op. cit.*, p. 199-200 : la ténacité des Russes dans les sièges tient à différentes raisons, « erstlich, dass er ein arbeitsam Volk ist und in der Noth zu allerlei gefährlicher und schwerer Arbeit Tag und Nacht unverdrossen... ».

56. K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 137.

57. Ce fut en particulier le sort du malheureux Paul Juusten, cf. R. Dencker, *op. cit.* (*supra*, n. 14).

Russi sunt suspicaces, infideles, fallaces, proditores egregii. Voluntas principis dei voluntas est. Princeps est cubicularius dei. Nicolaum vocant deum tutelarem. Russi sunt religiosi. Singulis diebus ordinarias suas preces absolunt. Rutheni sunt servi et mancipia. Imagines crucis collo gestant. Russi bibuli et proni ad libidinem. Pulcher sexus mulieris. Libidinosae mulieres. Miserrima conditio mulierum; perpetuo fere conclusae tenentur<sup>58</sup>.

Cette image, qui ne diffère en rien de celle qu'ont pu donner, par exemple, les voyageurs anglais, se retrouve à travers les phrases-types fournies au début du dix-septième siècle par le Lubeckois Tönnies Fonne dans son manuel de conversation russe à l'usage des marchands de la Hanse<sup>59</sup>.

Puisque même d'assez bons connaisseurs des réalités russes ne jettent pas sur celles-ci un regard favorable, il faut donc accuser l'ensemble des Occidentaux d'incompréhension.

Reste à savoir à quoi est due celle-ci. Sans doute faut-il en chercher la raison d'abord dans le système de références des Occidentaux, références auxquelles ceux-ci confrontaient ce qu'ils découvraient en Moscovie.

Ces références sont, pour une large part, nationales: c'est aux institutions et aux coutumes de leurs pays que nos voyageurs comparent le régime politique russe, ou encore les mœurs culinaires du peuple russe. La comparaison tourne toujours à l'avantage de l'Occident: les Anglais sont fiers de leur pays et de leur civilisation<sup>60</sup>, les Allemands s'estiment heureux d'être sujets du Saint-Empire et, autant que faire se peut, ils essaient de rester fidèles à leur mode de vie, même en Russie. C'est ainsi que Tönnies Fonne recommande à ses lecteurs d'exiger dans les auberges une nourriture «à l'allemande»<sup>61</sup>.

Il semble cependant qu'au-delà du nationalisme évident des auteurs se profile la conscience d'une civilisation européenne dont serait exclue la Russie.

Cette Europe qui sert de référence est bien sûr toujours, comme au Moyen Âge, une Europe chrétienne, ce qui explique que les Russes soient souvent assimilés aux infidèles, voire qualifiés de païens. Ce critère est cependant loin d'être incontestable, puisque nombre d'auteurs rendent justice à la foi véritablement chrétienne du peuple russe, et que, d'autre part, à la suite de la Réforme, les Européens de tous les bords distribuent généreusement les épithètes de «fléau de Dieu», «païens», etc. à leurs adversaires religieux aussi bien qu'aux Russes.

Plus qu'à l'Europe chrétienne, c'est à l'Europe de la Renaissance que s'oppose la Russie «barbare». Ce terme, qui peut revêtir un sens moral et être appliqué dans ce cas aux Européens aussi bien qu'aux

58. O. Blümcke, *Berichte und Akten der hansischen Gesandtschaft nach Moskau im Jahre 1603*, Quellen und Darstellungen zur hansischen Geschichte 1, 1894, p. 133.

59. T. Fenne, *Low German manual of spoken Russian*, Pskov, 1607, éd. L.L. Hammerich, R. Jacobson, Copenhagen, 1960-1970, I: Fac simile copy, II: Transliteration and translation. Cf. P. Jeannin, *Entre Russie et Occident...*, et *Der Lübecker Tönnies Fonne. Ein Pionier der Slawistik*, Hansische Geschichtsblätter, 91 (1973), p. 50-53.

60. K.H. Ruffmann, *op. cit.*, p. 52.

61. T. Fenne, *op. cit.*, II, p. 14-15.

autres peuples, reçoit le plus souvent, lorsqu'il s'agit des Russes, une signification avant tout culturelle. Les Occidentaux méprisent chez ces derniers l'ignorance ou l'absence de toutes les conquêtes de la Renaissance dont ils sont si fiers, et qui sont d'ailleurs présentées dans les cosmographies comme les apanages de la civilisation européenne : l'imprimerie, la pratique des langues anciennes, les académies et les collèges, l'architecture « classique », l'art de la construction navale et de la navigation.

Est-ce à dire que l'humanisme, avec son exaltation de certaines valeurs bien précises, a été, au fond, un obstacle à la communication entre les peuples ? Faut-il penser que les hommes du seizième siècle, tout au bonheur de forger une nouvelle civilisation, étaient incapables de compréhension et même de sympathie pour les civilisations étrangères ? Certainement pas. L'humanisme avait aussi pour composante une grande capacité d'émerveillement, qui se manifeste, par exemple, à propos de la Chine, en partie aussi à propos de l'Amérique<sup>62</sup>. On en trouve la preuve, à propos de la Russie, dans les relations de l'ambassade jésuite envoyée en Russie en 1580-1581 : Campana, une fois passé le premier mouvement de répulsion, découvre dans les Russes un peuple simple, profondément religieux, plus certainement que l'ensemble des Catholiques, et donc un terrain d'élection pour recevoir la bonne parole<sup>63</sup>. Possevino, plus clairvoyant, tout en remarquant les mêmes qualités, a conscience qu'il sera difficile de les convertir à la religion romaine. Les Jésuites préconisent cependant l'envoi de missionnaires ayant soigneusement étudié la langue et la civilisation russes, acceptant de vivre en Russie à la manière du pays, ainsi que le maintien, au moins temporaire, de la liturgie russe aux offices<sup>64</sup>.

Même si l'on n'en est pas encore à admirer, voilà que se manifestent en tout cas une volonté certaine de compréhension, et même une sorte de respect pour la civilisation russe.

Cette différence d'attitude entre les Jésuites et la quasi totalité des autres voyageurs en Russie s'explique très simplement par la différence des buts recherchés.

L'ambassade de Possevino, envoyé pontifical, poursuivait un double objectif : d'une part, servir d'intermédiaire dans les pourparlers de paix entre le roi de Pologne et le Tsar, d'autre part, poser les premiers jalons d'une éventuelle mission catholique en Russie, qui formerait ainsi un pont entre l'Europe catholique et l'Inde. Mis à part Possevino et ses compagnons, on ne compte guère en Russie d'autres voyageurs aux perspectives missionnaires, et c'est en cela justement que la littérature concernant la Russie se différencie de celle qui touche à l'Amérique ou à l'Extrême Orient : la quasi totalité des récits sur la Russie émane d'hommes qui considéraient celle-ci, avant tout, comme un pays à exploiter.

62. T.J.G. Locher, *op. cit.*, p. 22 ; cf. F. de Dainville, *Les Jésuites et l'éducation de la société française. La géographie des humanistes*, Paris, 1940, p. 100-102.

63. A.M. Ammann, *op. cit.*, p. 185-189.

64. Cf. S. Polčín, *op. cit.*, p. 89-99.

La Russie était, en effet, riche en produits très prisés en Occident, comme les fourrures, les cuirs et peaux, la cire, le suif, le miel, le lin et le chanvre, le fer, produits que nos voyageurs ne se lassent pas d'évoquer tout en vantant leurs qualités. Or, ces produits sont achetés en Russie à très bas prix et revendus en Occident avec une très grosse marge bénéficiaire. C'est ce commerce fructueux qui avait fait de longue date la fortune des Hanséates. Au seizième siècle, surtout dans la seconde moitié, les autres marchands occidentaux veulent eux aussi avoir part à ce pactole, et les ambassades envoyées au Tsar ont le plus souvent pour but l'obtention d'accords commerciaux avantageux.

Ambassadeurs et marchands poursuivaient donc largement les mêmes objectifs, en l'occurrence l'exploitation commerciale d'un pays encore sous-développé, producteur de produits bruts, acheteur d'armes, de tissus et autres produits fabriqués. Quant aux techniciens de toutes sortes qui allaient s'installer en Russie, c'était avec la promesse de gains et autres avantages substantiels; eux aussi profitaient de la supériorité que leur donnait la technologie européenne dans ce pays retardataire. La fourberie tant décriée des marchands russes s'explique dans ce contexte comme le principal moyen de défense d'hommes ignorants des cours de leurs marchandises sur les marchés occidentaux, mais conscients d'être frustrés par leurs partenaires d'une bonne partie des bénéfices qui auraient dû leur revenir. Les marchands occidentaux, d'ailleurs, n'étaient pas en reste en ce qui concernait le manque d'honnêteté, comme le reconnaît Herberstein dans un passage très révélateur :

En affaire, ils (les Russes) agissent d'une façon extraordinairement fourbe et malhonnête, et sans retenir leur langue, contrairement à ce que disent certains livres. Ils proposent un prix, estiment les marchandises à moins de la moitié de leur valeur normale (pour tromper le vendeur) et, en attendant, tiennent les marchands dans le doute et l'incertitude, parfois pendant un ou deux mois, jusqu'à leur faire perdre tout espoir. Mais celui qui connaît leurs habitudes et les mots trompeurs dont ils usent pour faire baisser la valeur d'un article et traîner l'affaire en longueur, n'y prend pas garde ou dissimule; et celui-là vend ses marchandises sans la moindre perte... Ils font tout payer plus cher aux étrangers: ce que l'on achète ailleurs 1 ducat est proposé à 5, 8, 10 et parfois même 20 ducats. Inversement, les étrangers leur vendent parfois 10 ou 15 florins un objet rare qui en vaut à peine 1 ou 2<sup>65</sup>.

Il faut donc comprendre la vision délibérément négative du monde russe comme une conséquence de l'impérialisme économique des Occidentaux: on ne peut peindre sous un jour favorable celui que l'on exploite tout en redoutant ses réactions de défense. La législation hanséatique dans son ensemble vient à l'appui de cette thèse: le mépris et la méfiance vis-à-vis des Russes étaient chez les Hanséates non seulement spontanés, mais obligatoires. Les recès hanséatiques renouvelaient en effet sans cesse l'interdiction de faire crédit aux Russes ou de s'associer avec eux, ceci dans le but clairement exprimé de maintenir les avantages des marchands de la Hanse.

65. R. Delort, *op. cit.*, p. 87-88.



Il convient donc de rajouter au système de références des voyageurs occidentaux la référence impérialiste. En Russie, cet impérialisme est essentiellement économique ; il s'agit avant tout du contrôle du marché russe<sup>66</sup>. Il n'est en effet pas question pour les Européens de réduire la population en esclavage ou de s'approprier des terres, dans la mesure où ils se heurtent à un Etat organisé et puissant.

Cependant, les projets de conquête de l'Empire Russe n'ont pas manqué, et les raisons invoquées sont tout autant économiques que politiques et religieuses, comme le prouve ce passage de Heinrich von Staden :

Wann nun Reusland sambt anderen umbligenden lendern, die keinen herren haben, welche wüste ligen, eingenommen und besetzt seint, alsdann kann man mit dem kuhnig in Persia grenzen... Man kann auch bis an und in Amerikam aus den umbligenden lenderen kommen. Alsdann kan man ganz leichtlich mit dem türkischen Keiser, mit beistandes des kuhniges in Persia, handeln<sup>67</sup>.

D'ailleurs, pendant le Temps des Troubles, Polonais et Suédois ont profité de la vacance ou de la faiblesse du pouvoir pour pénétrer en Russie et essayer de placer leurs candidats sur le trône moscovite.

Il faut donc, en dernier ressort, insister sur cette idée qu'à la base de cette vision de la Russie se trouve la fierté d'appartenir à une Europe en pleine expansion économique et coloniale, fierté qui se trouve exprimée très nettement dans les cosmographies, en particulier dans le *Théâtre de l'univers* d'Ortelius : « Les habitants de cette partie [l'Europe] ont toujours passé les autres nations en subtilité d'entendement et dextérité corporelle ; par lesquelz moyens ilz ont jadis subjugué quasi tout le monde, au moins les parties dont ils ont eu connaissance. » Il en donne pour preuve Alexandre, l'Empire Romain, « et présentement l'Espagne et le Portugal qui entre eux deux dominant les quatre parties du monde. De sorte qu'il semble que les habitants en ceste partie susdicte soient de leur naturel idoines et aptes pour gouverner les autres parties du monde »<sup>68</sup>.

En définitive, c'est la fierté d'appartenir à une Europe impérialiste qui conduit les Européens du seizième siècle à affirmer la supériorité de leur civilisation et l'infériorité des peuples qu'ils ont intérêt à dominer.

Marie-Louise PELUS

66. La thèse de A. Attman, dans *The struggle for Baltic markets* (cf. *supra*, n. 17), est que toutes les guerres qui mettent aux prises dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle les puissances baltiques — et à l'arrière-plan leurs alliés occidentaux — ont pour objectif essentiel le contrôle du marché russe.

67. H. von Staden, *op. cit.*, p. 162-163. On pourrait aussi citer le projet de conquête élaboré par le Livonien Elert Kruse (F. von Adelung, *op. cit.*, I, n° 70, p. 257-270).

68. A. Ortelius, *Théâtre de l'Univers*, 1587, f° 2.

# RÉPERTOIRE SOMMAIRE DES PRINCIPAUX TEXTES ET ÉTUDES CONCERNANT LA VISION EUROPÉENNE DU MONDE RUSSE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

## I. Textes

### A. Textes publiés avant 1846

Cf. F. von Adelung, *Kritisch-literarische Übersicht der Reisenden in Russland, bis 1700, dessen Berichte bekannt sind*, 2 Bde, St-Petersburg-Leipzig, 1846.

B. Textes publiés après 1846, ou bien éditions non citées par F. von Adelung :  
G. Fletcher, *La Russie au XVI<sup>e</sup> siècle*, Leipzig-Paris, 1864 (trad. : Ch. du Bouzet).

J. Sauvage : cf. n. 22.

J. Margeret : cf. n. 5.

S. Herberstein : cf. n. 2.

Campana : éd. en trad. allemande par A.M. Ammann (cf. n. 38) ; texte latin édité par A.M. Ammann, *Ioannis Pauli Campani S.I. relatio de itinere Moscovitico*, Antemurale, 6 (1960-1961), p. 1-85.

H. von Staden : cf. n. 49.

F. Wilson, *Russia through foreign eyes, 1553-1900* (extraits de récits de voyages), London, 1970.

W. Kirchner, *The Russo-Livonian crisis 1555. Extracts from Joachim Burwitz' report of Febr. 19, 1555*, *Journal of Modern History*, Chicago, 19 (1947), p. 142-151.

Voir textes cités dans les notes 14, 24, 40, 45, 58, 59.

Albert Slichting, *De moribus et imperandi crudelitate Basilii Moschoviae Tyranni brevis enarratio*, éd. A.I. Malein, in : *Novoje izvestije o Rossii vremeni Ivana Groznogo*, Léninegrad, 1935.

K.D. Haszler (éd.), *Die Reisen des Samuel Kiechel*, Stuttgart, 1866.

## II. Etudes

### A. Etudes utilisant des textes en provenance de plusieurs pays européens

S.F. Platonov, *Moskva i Zapad*, Berlin, 1926.

T.J.G. Locher, *Het beeld van Rusland in de 16<sup>e</sup> eeuwse europese beschrijvingen*, *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 70 (1957), p. 289-308. Version allemande : cf. n. 34.

T.J. Arne, *Europa upptäcker Ryssland*, Stockholm, 1944.

J.Q. Cook, *The image of Russia in Western European thought in the 17th century*, Minneapolis, 1959.

M. Forstetter, *Voyageurs étrangers en Russie du X<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1947.

V.O. Kljutčevskij, *Skazaniia inostransev o moskovskom gosudarstve*, Moscou, 1916.

G.V. Lukomskii, *Moskoviia v predstavlenii inostransev 16. i 17. vekov*, Berlin, 1923.

I. Ljubimenko, *Les étrangers en Russie avant Pierre le Grand*, *Revue des Etudes Slaves*, 4 (1924), p. 84 sq. et 246 sq.

- A. Jobert, *Les étrangers en Moscovie au temps d'Ivan le Terrible et de Godounov, d'après S. Platonov, Revue Historique*, 196 (1946), p. 150-164.  
 G. von Rauch, *Studien über das Verhältnis Russlands zu Europa*. Fotomechanischer Nachdruck, Wiss. Buchgesellschaft, Darmstadt, 1964.  
 J. Jasnowski, *Eastern Europe and Western travellers during the period of the Grand Tour, Polish Review*, New York, 5 (1960), p. 31-36.  
 U. Mende: cf. note 26.

*B. Etudes utilisant des textes en provenance d'un pays particulier*

*1. Allemagne*

- U. Liskowski (éd.), *Russland und Deutschland* (cf. n. 9).  
*Mélanges P. Johansen, Rossica externa* (cf. n. 24).  
 E. Harder-Gersdorff, *Die niederen Stände im Moskauer Reich in der Sicht deutscher Russlandberichte des 16. Jahrhunderts, Zeitschrift für Ostforschung*, 11 (1962), p. 274-291. Se trouve également dans *Rossica externa* (cf. n. 24).  
 G. Lenz, *Russland und Deutschland im 16. Jahrhundert, Forschungen und Fortschritte*, 27 (1953), p. 180-187.

*2. Angleterre*

- K.H. Ruffmann: cf. n. 4.  
 H. Puls, *Die Beziehungen zwischen England und Russland im 16. und 17. Jahrhundert unter Berücksichtigung des zeitgenössischen englischen Schrifttums über Russland*, Hamburg, 1941.  
 Nombreux ouvrages d'I. Ljubimenko, entre autres: *Les marchands anglais en Russie au XVI<sup>e</sup> siècle, Revue Historique*, 109 (1912), p. 1-26.  
 E.J. Simmons, *English literature and culture in Russia (1553-1840)*, Cambridge (Mass.), 1935.  
 S.H. Baron, *Ivan the Terrible, Giles Fletcher and the Muscovite Merchantry: A Reconsideration, The Slavonic and East European Review*, 56, 4 (1978) p. 563-585.  
 M.S. Anderson, *Britain's discovery of Russia 1553-1815*, London-New York, 1958.

*3. France*

- A. Mansuy, *Le monde slave et les classiques français aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1912.  
 V. Chichmareff, *Gargantua en Russie, Revue du Seizième siècle*, 14 (1927), p. 348-359.  
 A. Kalmykov, *A 16th century Russian envoy to France, Slavic Review*, 23 (1964), p. 701-705.

*4. Italie*

- E. Pommier: cf. n. 15.  
 P.P. Pierling, *La Russie et le St Siège. Etudes diplomatiques*, The Hague, 1967, 5 vol.  
 N. Čarykov, *Le chevalier R. Barberini chez le tsar Jean le Terrible, Revue d'Histoire diplomatique*, 18 (1904), p. 252-274.  
 G. Barbieri, *La potenza della Russia nelle relazioni diplomatiche con la corte sforzesca, Economia e Storia*, 3 (1956), p. 229-259.  
 G. Barbieri, *Milano e Mosca nella politica del Rinascimento. Storia delle relazioni diplomatiche tra la Russia e il ducato di Milano nell' epoca sforzesca*, Bari, 1957.

5. *Pays-Bas*

T.J.G. Locher, *Het beeld van Rusland...* (op. cit., supra, p. 326).

T.S. Jansma, *Olivier Brunel te Dordrecht: de noordoostelijke doorvaart en het westeuropeesch-russisch contact in de zestiende eeuw*, Tijdschrift voor Geschiedenis, 59 (1946), p. 337-362.

6. *Scandinavie*

K. Rasmussen, *O knige Jacoba Ul'felda «Hodoeporicon Ruthenicum»*, Frankfurt, 1608 g., *Skandinavskii Sbornik*, 23 (1978), p. 57-67 (résumé en danois).

7. *Espagne*

A. Lopez de Meneses, *Las primeras embajadas rusas en España*, Cuadernos de historia de España, Buenos Aires, 1946, p. 111-128.

## L'EUROPE «TROIS FOIS CORNUE» DE DANTE À NICOLAS DE CUES

Y a-t-il eu une conscience européenne médiévale dont les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ont hérité, ou bien faut-il reconnaître aux deux derniers siècles de ce qu'il est convenu d'appeler le Moyen Age une originalité foncière et fondatrice dans ce domaine? Il semble bien que le concept d'Europe ne soit au Moyen Age proprement dit — disons, les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles — que le nom de cette contrée dont l'image dantesque utilisée pour donner un titre à cette communication<sup>1</sup>: «trois fois cornue», évoque surtout une configuration géographique simplifiée. Nous voyons au contraire Dante souhaiter que le pouvoir impérial s'affirme dans toute son ampleur sur l'ensemble de cette région du monde à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle lorsqu'il écrit à l'Empereur Henri VII de Luxembourg<sup>1</sup>: «non loin de là tu négliges la terre toscane, et la mets à bandon, non autrement que si tu jugeais limités aux frontières ligures les droits impériaux à défendre; sans t'aviser le moins du monde — on le soupçonne — que la glorieuse puissance des Romains ne saurait être restreinte aux bornes de l'Italie, ni même aux lointaines marges de l'Europe trois fois cornue». Le sud de l'Italie, telle est la première corne, comme le confirme la *Commedia*<sup>2</sup>, «la corne de Pouille, enchastelée de Bar et de Gaète et de Catane», «quel corno d'Ausonia», *promontorium illud Italye*, dont parle également le *De vulgari Eloquentia*<sup>3</sup>: «Ceux qui parlent en langue de si tiennent à partir des dites frontières la région orientale, à savoir jusqu'à ce promontoire d'Italie où commence le golfe de la mer Adriatique et jusqu'à la Sicile»<sup>4</sup>. Dante sait, et il nous le dit, «qu'il n'existe pas sur terre lieu plus aimable que Florence», mais «que, quand il feuillette les volumes des poètes et des autres écrivains, où est décrit le monde dans son ensemble et en son détail, quand (il) raisonne en (lui-même) sur les diverses situations des pays par le monde, et leur distance vis-à-vis des deux pôles et du cercle équateur, (il) considère et juge fermement qu'il y a maintes régions et maintes villes plus nobles et plus délicieuses que la Toscane et que Florence dont (il) tire origine et (est) citoyen, et que force nations ou races usent d'une langue plus utile et plus délectable que les Latins». Qu'est-ce à dire exactement, et n'y a-t-il pas quelque

1. Dante, *Œuvres Complètes*, traduction A. Pézard, Paris, Gallimard, 1965, 76 sq.

2. *Ibid.*, 769, et *Paradis*, VIII, 61, p. 1423.

3. *De vulgari eloquentia*, I, VIII, p. 564 de la trad. cit.

4. *Ibid.*, 559.

inconséquence à enjoindre à l'Empereur d'étendre ses pouvoirs à l'Europe entière, cependant que le poète reconnaît sans peine que des nations autres que l'européenne puissent avoir une supériorité quelconque sur la latinité ?

C'est que, pour Dante comme pour les médiévaux sur ce point, le modèle géographique du monde est d'abord à trouver dans la Bible, qui nous enseigne que « le Seigneur les dispersa — les hommes — sur la face de toutes les régions »<sup>5</sup> et que, comme Dante le rappelle, « l'homme, né en Orient, en vint enfin à atteindre les confins occidentaux » ; c'est alors que « vint un âge où l'Europe entière vit à ses fleuves — à plusieurs tout au moins — s'abreuver pour la première fois gosiers de créatures raisonnables »<sup>6</sup>. On le voit, pour Dante, l'Orient est encore le centre du monde, ce lieu où se produisit pour la première fois un dialogue entre l'homme et Dieu. Bien plus, ces hommes, parvenus en Europe, étaient-ils « des étrangers arrivés de neuf en ces lieux », ou avaient-ils regagné l'Europe comme leur pays d'origine ? C'est ce que Dante ne tranche pas ; ce qui lui importe, c'est qu'« ils apportaient avec eux une langue tripartière » ; autrement dit, la langue va ici s'enraciner dans le sol : « les uns eurent en partage la région méridionale de l'Europe, les autres la région septentrionale ; une troisième famille, ceux qu'on nomme à présent les Grecs, occupèrent une partie de l'Europe et une partie de l'Asie ». Tripartition de l'Europe, donc, à laquelle correspond la tripartition des langues, qui va encore se préciser, et se diversifier à partir d'une unité fondamentale : « Comme nous montrerons plus loin, différents vulgaires tirèrent ensuite leur origine d'un seul et même parler reçu dans la vengeresse confusion des langues. Car depuis les bouches du Danube jusqu'aux marches occidentales de l'Angleterre, toutes les terres que borne d'une part l'Océan — ce « fleuve » immense qui entoure la terre habitée pour les Anciens — d'autre part les lisières d'Italie et de France eurent un seul idiome, encore que par la suite son flot se soit partagé en différents vulgaires, du fait des Esclavons, Hongrois, Teutons, Saxons, Angles et maintes autres nations », qui, ajoute Dante, comme pour bien confirmer l'unité originelle de l'idiome européen, répondent tous *yo* pour affirmer. Mais, bien sûr, le reste de l'Europe dit de triple façon pour affirmer *oc*, *oïl* ou *si* : et voilà les Espagnols, les Français et les Italiens, dont l'unité de langue, le latin, est telle qu'ils emploient à peu près les mêmes mots pour désigner les mêmes choses<sup>7</sup>. Là encore, la régionalisation est étroitement liée à l'idiomatization : ainsi, « ceux qui parlent la langue d'oc tiennent la région occidentale du midi de l'Europe, à partir des frontières génoises » ; en revanche, les tenants de la langue d'oïl sont au septentrion ; nous avons déjà vu où se situaient les usagers du *si* ; pour ce qui concerne ceux qui parlent la langue d'oïl, donc les septentrionaux, ils ont « au levant les Alamans ; au septentrion et au couchant ils ont pour retranchement la mer d'Angleterre ou de Galles, et

5. *Genèse*, XI, 9.

6. *De vulg. eloq.* 562.

7. Comme le fait remarquer A. Pézard, la théorie de Dante coïncide avec celle de Roger Bacon (cf. *trad. cit.*, p. 563, note 6).

pour bornage les montagnes d'Aragon ; au midi enfin ils sont enserrés par les monts de Provence et la pente des Alpes pennines »<sup>8</sup>. On le voit, c'est sur l'ensemble de cette terre européenne que Dante souhaite voir s'étendre le pouvoir universel de l'Empereur auquel il s'adresse dans la lettre citée plus haut ; mais — et c'est là que la contradiction signalée plus haut devient pure apparence — le monarque doit manifester sa puissance au-delà même des marges de l'Europe trois fois cornue, les cornes étant donc, on peut le supposer, d'une part l'Italie méridionale, comme nous l'avons vu, d'autre part la Grèce, enfin l'Espagne. C'est là que Dante révèle ses véritables aspirations à l'universalisme. Les droits impériaux ne sauraient être restreints dans leur exercice à l'Europe car l'Empire « atteint cependant les flots d'Amphitrite par droit inviolable, et c'est à peine s'il daigne laisser aux rondes inutiles de l'Océan l'orgueil de la ceindre — sa baillie — à la ronde »<sup>9</sup>. Car l'Empire, « souffrant violence, a rassemblé à l'étroit sa baillie ». Il y a donc en droit, et comme le disait déjà l'*Enéide*<sup>10</sup>, une puissance élargie aux confins du monde du « César troyen » ; mais il y a eu en fait, et de manière violente, un resserrement de l'exercice des droits impériaux à l'Europe, et même à « un recoin du monde », comme le dit Dante dans la même lettre. Car « l'empire sur tous les mortels revenait à bon droit aux Romains », comme il l'explique dans la *Monarchia*<sup>11</sup>, en raison, notamment, de la noblesse héréditaire d'Enée, dont le lignage emprunte à la fois à l'Asie, à l'Europe et à l'Afrique ses nobles racines, par l'entremise d'Assaracus pour l'Asie, de Dardanus pour l'Europe et d'Electre, fille d'Atlas, pour l'Afrique. C'est Dardanus, en particulier, qui tire d'Europe ses origines, comme le rappelle l'*Enéide*, chant III, 162 sq., Dardanos, fils de Zeus et d'Electra, fille d'Atlas, dont le pays d'origine était Samothrace, mais qui, selon une légende italienne, serait originaire de la ville étrusque de Cortone en Italie centrale. Ce Dardanus italien aurait remporté une victoire sur les populations primitives de l'Italie, les Aborigènes, et aurait ensuite fondé la ville, puis aurait émigré en Phrygie, créant ainsi des liens entre la Troade et l'Italie. C'est en souvenir de ces origines premières de sa race qu'Enée serait revenu dans la péninsule italienne après la chute de Troie. Qu'en Europe la plus noble région soit l'Italie, rien n'est plus évident pour Dante<sup>12</sup> ; mais nous ne nous attarderons pas sur ce thème, pour en évoquer immédiatement un autre, où l'Europe est encore en question, et pour rappeler qu'à l'opinion de Dante l'Eglise n'a reçu de personne, ni du consentement d'aucun peuple, « le droit de fonder en autorité le prince romain, c'est-à-dire l'Empereur », car, ajoute Dante<sup>13</sup>, « qui en doute, quand on voit non seulement tous les Asiatiques et tous les Africains, mais même la plupart des habitants d'Europe, se jeter à cent lieues d'un tel hommage ? » La remarque est d'importance, puisqu'il ne s'agit de rien

8. *De vulg. eloqu.*, trad. cit., p. 564.

9. *Épître VII*, p. 769.

10. *Enéide*, I, 286-287.

11. *Monarchie*, II, III, p. 666 sq.

12. *Ibid.*, II, III, 16, p. 669-670.

13. *Ibid.*, III, XIV, 7, p. 730-731.

moins que de souligner combien, aux yeux de Dante, la chrétienté, la *christianitas*, est loin d'embrasser l'ensemble du monde et que, même restreint à l'Europe, le christianisme romain ne fait nullement l'unanimité parmi les Européens...

Enfin le lien de l'Europe et de l'Occident ne semble guère être remis en question par le poète lorsque, narrant la vie de saint Dominique<sup>14</sup>, il le fait naître à Loharra ou Loare, en Aragon,

en ces contrées où se lève Zéphyre  
ouvrant souëf les feuilles nouvelettes  
dont vous voyez Europe se vêtir,

Zéphyre, c'est-à-dire le vent d'Occident, dont Raban Maur, dans le *De universo* IX, XXV, résume la signification allégorique en en faisant la source des vertus et des bonnes œuvres.

Résumons : on retrouve chez Dante, bien entendu, les principales connotations médiévales de la thématique autour de l'Europe, avec, nous semble-t-il, une conscience encore confuse, ou plus exactement qui n'a pas encore mesuré son importance, de l'appartenance à l'Europe ; face à cette conscience d'Europe encore balbutiante, le thème de la vocation universelle de l'Empire romain n'a aucun mal à triompher. S'il y a un début d'identification de Chrétienté avec Europe, ou du moins, de Chrétienté romaine avec Europe, on ne trouve pas vraiment, chez l'auteur de la *Commedia*, de conscience européenne consciente d'elle-même, si l'on peut dire : l'attraction des Lieux saints et des contrées bibliques, l'importance de l'Orient, d'où est issue la créature raisonnable et loquace, gardent encore tout leur poids. Enfin, il y a Byzance : Dante, par exemple, récuse la légitimité du titre d'Empereur romain conféré à Charlemagne ; pour lui, la Chrétienté d'Orient représente encore une réalité indiscutable ; le christianisme n'est pas encore européen. Cependant, on peut noter aussi chez lui une nette valorisation de l'Occident par rapport à l'Orient ; dans la *Monarchie*<sup>15</sup>, exaltant la puissance du peuple romain, il rappelle que les monarques d'Orient, tant chez les Assyriens que chez les Egyptiens ou les Perses, furent impuissants à dominer l'Occident : ainsi Ninus, comme le rapporte Orose<sup>16</sup>, roi des Assyriens, « tenta par les armes durant plus de nonante années l'empire du monde, et soumit toute l'Asie, jamais pourtant les parties occidentales du monde ne furent ses sujettes ». L'Occident est resté invulnérable, même lorsque Xerxès « passa le bras de mer séparant l'Asie de l'Europe sur un pont jeté entre Sestos et Abydos, ouvrage merveilleux dont il souvint à Lucain dans le second livre de la Pharsale ». L'attitude de Dante à l'égard d'Alexandre le Grec est plus ambiguë : lui non plus ne soumit pas l'Occident ; pour Dante, par ailleurs, la Grèce n'est pas exclusivement européenne puisque, nous l'avons vu plus haut, elle occupe aussi une partie de l'Asie, comme il le précise dans le *De Vulgari*

14. *Paradis*, XII, 46-48, p. 1461.

15. *Mon.*, II, VIII, IX, p. 686 sq.

16. Orose, *Historia adversus paganos*, I, IV, 1.



*eloquentia*. Il rappelle enfin dans la *Commedia*<sup>17</sup> que Constantin a ramené l'aigle romaine vers l'Orient, de Rome à Byzance, à l'inverse du voyage que lui avait fait faire Enée, d'Asie mineure à la terre latine et, comme on sait, Constantin est coupable pour avoir effectué la Donation, pour Dante source de tous les maux. Enfin, il fait dire à Justinien «Votre Occident...», ce qui est bien le signe que la séparation d'avec Byzance est vécue comme telle.

Dante fut-il européen ? Il nous semble difficile de l'affirmer, tout en précisant néanmoins que sa conception de l'Empire romain universel avait tous les caractères d'une utopie dès l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle, qui est celui de la formation d'Etats nationaux comme la France et l'Angleterre et qu'en fait, sinon en droit, en incarnant l'Empire universel dans Rome et la latinité romaine, il en assignait le siège, sinon à l'Europe, du moins à l'Occident dans une de ses parties les plus glorieuses. La collusion de Rome et des visées de la Providence divine reste donc le dernier mot de l'auteur de la *Commedia*, pour qui, comme il le dit dans la *Monarchie*<sup>18</sup>, l'Italie est la plus noble région de l'Europe.

Nous ne rappellerons pas ici les bouleversements du XIV<sup>e</sup> siècle, dont le transfert de la papauté à Avignon, le Grand Schisme d'Occident, la Guerre de Cent ans furent les plus marquants et conduisirent à une refonte des concepts de chrétienté et, par là même, d'Europe, et à l'élaboration de mentalités nouvelles. Nous voudrions seulement, dans la seconde partie de cet exposé, évoquer les manifestations de la conscience européenne à travers quelques textes et montrer comment se constitue, parallèlement au déclin des notions d'Empire universel et de Chrétienté universelle, une sorte de conscience «nationale», elle-même incluse dans un ensemble plus vaste et en même temps mieux circonscrit, celui que forme l'Europe des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Nous n'insisterons pas non plus sur les transformations profondes de la cartographie et de la géographie manifestées par l'apparition des portulans. Ces phénomènes ont été souvent décrits, et notamment par Denys Hay dans son ouvrage intitulé : *Europe: the Emergence of an Idea*<sup>19</sup>, auquel nous renvoyons. Mais il est caractéristique de constater, autour de la thématique de la *translatio Imperii*<sup>20</sup>, qu'à la romanité de l'Empire de Dante va se substituer sa germanité dont Alexandre de Roes, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et Jordan d'Osnabrück, par exemple, élaboraient la doctrine ; ou encore pour justifier et maintenir la présence des papes en Avignon, ces idéologues français qui, tel l'auteur anonyme du *Songe du Vergier*, assuraient que la France était désormais le siège véritable de la chrétienté et, par là, voulaient-ils dire, de l'Europe catholique. Ainsi l'auteur du *Songe* reprend la substance du discours prononcé par Ancel Choquart devant le pape Urbain V en avril 1367<sup>21</sup>, selon lequel «que le pays de France soit

17. Paradis, VI, 1-9, p. 1401-1402.

18. *Mon.*, II, 2, p. 666 sq.

19. D. Hay, *Europe: The emergence of an Idea*: 1957 ; nouv. éd., Edimbourg, 1968.

20. *Les œuvres mineures de Marsile de Padoue*, éd., trad., introd. et notes, par J. Quillet et C. Jeudy, Ed. du C.N.R.S., Paris, 1979.

21. *Le Songe du Vergier*, *Revue du Moyen Age latin*, t. XIII-XIV (1957-1958), Strasbourg, I, CXVI, p. 202 sq., et notre étude, *La philosophie politique du Songe du Vergier: sources doctrinales*, Paris, Vrin, 1977, *passim*.

le plus saint pays que le pays de Rommenie, il appert, et du temps et de la foi chrétienne». C'est en France qu'il y a le plus de reliques, cela pour la foi chrétienne. Comme on dit la terre sainte, «cette terre d'outre-mer que Dieu visita personnellement quand il fut en ce siècle comme homme humain, certes aussi doit estre le pays de France appelé la sainte terre». D'autre part — cela pour le «temps», c'est-à-dire pour l'administration de la preuve historique — «derechef Dieu veuille que le saint Père de Rome reconnoisse l'aide de grâce et de refuge et le réconfort que la sainte Eglise a toujours trouvé en l'hostel de France»<sup>22</sup>. Suit le récit des bienfaits des rois de France à l'égard des souverains pontifes. Le chevalier conclut alors : «que ce pays de France doit être plus esleu pour le siège du saint Père de Romme ne qu'en nul autre lieu de crestienté», d'une part ; que la France et «la notable cité de Paris sont la fontaine de toutes sciences», et notamment de l'ensemble des arts libéraux ; en vertu de la *translatio studii* — qui est ici l'*analogon* de la *translatio imperii* —, «cette noble fontaine c'est assavoir l'estude, fut transportée par Charlemagne de Romme à Paris», d'autre part. C'est pourquoi le pape de Rome a plus de raisons d'élire sa demeure en France qu'à Rome, «pour la plus grande convenience et ressemblance que France a à tout le monde». C'est alors que le chevalier ajoute<sup>23</sup> : «Car comme dient les mesureurs de la mappemonde, Marseille est le milieu du monde».

Puisque nous sommes en France, restons-y en compagnie de maître Nicole Oresme, dont la conscience de son appartenance au pays de France, à l'Europe, à l'Occident et à la chrétienté tout à la fois est manifeste dans son œuvre. Limitons-nous à quelques emplois du mot Europe lui-même : ainsi, dans les gloses du *Livre de Politiques* d'Aristote<sup>24</sup>, nous trouvons un premier usage, référant à la mythologie du terme. Commentant les analyses comparées d'Aristote du régime de Lacédémone et de celui de Crète, Oresme, à l'occasion du rappel des circonstances de la conquête de Troie par Minos, fait de ce dernier le fils de la reine Europe qui donna, selon la légende, à Zeus trois fils, Minos, Sarpédon et Rhadamante.

Le deuxième usage est de nature plus proprement politique : à propos de la détermination des espèces de «policies royales», Oresme oppose, à la suite d'Aristote, celle des barbares à celle de l'Occident ; «car les barbarins selon leurs meurs sont plus serviles gens par nature que ne sont les Grecs, et ceulz de Asye que ceuls de Europe» ; c'est ainsi qu'Oresme traduit le texte d'Aristote qu'il commente ainsi : «Asye la grant est aussi comme la moitié de la terre habitable vers Orient. Et Europe est aussi comme la moitié de l'autre moitié de la partie de Occident vers Septentrion contre Affrique, qui est l'autre partie. Et nous sommes en Europe»<sup>25</sup>, ajoute Oresme, qui dans son commentaire efface

22. *Le Songe du Vergier*, ed. cit., t. I, p. 202.

23. *Ibid.*, p. 206.

24. Maître Nicole Oresme, *Le Livre de Politiques d'Aristote*, éd. A.D. Menut, Philadelphie, 1970, f° 62d, p. 105.

25. *Ibid.*, f° 106b, p. 146, et *Politique*, III, 14, 1285a 20, dont nous donnons la traduction Tricot, t. I, p. 237 : «car du fait que les barbares sont par le caractère

le parallélisme établi par Aristote, non, du reste, entre barbares et Asiatiques, mais entre Hellènes et Européens, prenant soin de préciser que l'Europe est située à l'occident vers septentrion, sans faire la moindre allusion à la Grèce.

C'est ce même thème qu'il reprend peu après lorsque, définissant le régime politique proprement dit comme celui qui est exercé dans une communauté d'hommes libres, car, dit-il, on ne saurait parler de régime politique pour une multitude serve, il ajoute que « cité est de gens francs »<sup>26</sup>, ce qui veut dire en gros qu'elle est composée de citoyens libres, comme c'est le cas, précise-t-il, des habitants de l'Europe, « car ceulz de Asye sont plus serviles en meurs que ne sunt ceulz de Europe. Et ce est a dire que ils — les habitants de l'Asie — ne sunt pas de si franche nature », ce qui veut dire en clair que les Européens sont des hommes libres et qu'ils sont seuls à l'être réellement. Encore est-il que, pour ce qui concerne son jugement à l'égard des Asiatiques, il se trouve avoir à répondre à une objection qu'il veut lever, portant sur le caractère présumé servile des Israélites sous le règne des Pharaons. Le souci qu'a Oresme de défendre le texte biblique dans sa littéralité le conduit à affirmer que, bien que le peuple hébreu fût en Asie, il ne pouvait être de nature entièrement servile, comme le sont les barbares ; néanmoins, s'ils doivent, par respect pour l'Écriture sainte, être considérés comme des hommes libres, ils ne peuvent l'être autant — et ici, c'est l'Européen qui parle — que les habitants de l'Europe, dont la « franche » nature ne saurait être contestée. Il y a là, semble-t-il, plus qu'une simple affirmation de la supériorité des Européens sur l'ensemble des peuples du monde habité, mais une connotation politique certaine, qui associe Europe à liberté, et semble réserver aux seuls peuples d'Europe la capacité d'accéder à un régime politique digne de ce nom. Un autre passage des gloses sur la *Politique* le confirme<sup>27</sup>, où une véritable vision de l'Europe à l'égard des autres parties du monde se manifeste. « Queles gens sunt habiles par nature a bien politizer » ? Aristote oppose, sur ce point, les Grecs « aux gens qui sunt en lieux froids et qui sunt vers Europe », hommes courageux, certes, mais « plus defaillants en entendement et en art ». Oresme n'y veut voir aucun jugement défavorable aux Européens ; au contraire, « par leur force ils se deffendent et gardent leur liberté ». Il est vrai que, malgré son admiration personnelle pour Aristote, le Grec aux yeux d'Oresme, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, est plus un hérétique qu'un descendant de Périclès. L'évêque de Bayeux, manifestement mécontent de l'opinion d'Aristote, fait remarquer alors que le régime d'Alexandre était tyrannique, et qu'Aristote se contredit en affirmant à la fois les capacités politiques des Grecs à vivre en bonne « policie » et à dominer le monde, car un tel projet est contradictoire avec la bonne définition de la policie. Rappelant l'ordre et la configuration de la terre habitable, par référence aux anciens

naturellement plus portés à la servitude que les Hellènes, et les Asiatiques que les Européens...

26. *Le livre de Politiques*, ed. cit., f° 110c, p. 150.

27. *Ibid.*, f° 255b-c-d, p. 296-297.

cosmographes, il dessine de la terre un schéma, somme toute traditionnel, selon lequel les cosmographes «mettent que Grece est en Europe près de Asye et de Affrique», et en conclut qu'«ainsi elle est presque moienne», ce qui veut dire en somme que la Grèce est à mi-chemin entre l'Afrique et l'Europe et que, par conséquent, elle ne figure pas à part entière parmi les trois nations privilégiées de l'Europe de l'époque, France, Empire romain germanique, Angleterre. Oresme voit donc là l'Europe comme une réalité d'ordre, non seulement géographique, mais aussi politique : c'est la région de la liberté et de la bonne police. Sa vision purement géographique de l'Europe reste cependant tributaire de la cosmographie antique et médiévale, telle qu'elle apparaît notamment dans de nombreux ouvrages des Arabes : Oresme reprend à son compte la théorie des climats et, tout en s'autorisant des doctrines du *Quadripartitum*, il soutient qu'il y a une différence dans les inclinations naturelles entre ceux «qui sont vers Orient et ceulz qui sont vers Occident en un mesme climat». Les septentrionaux sont courageux et moins subtils mais ceux qui sont vers midi «sunt plus subtils et moins hardis». Du reste, Grecs et Romains ont bien changé depuis le temps d'Aristote et de Vitruve ; la domination universelle de Rome sur le monde a été pour le moins fâcheuse. Reprenant à sa façon le thème de la *translatio imperii*, Oresme déclare que désormais c'est la France qui détient la puissance politique, suivant la trajectoire bien connue selon laquelle le pouvoir, parti d'Orient, est parvenu «à Septentrion et Occident»<sup>28</sup>. Exaltation, donc, de la puissance de l'Occident, qu'Oresme justifie par le recours aux Psaumes<sup>29</sup>, David ayant prophétisé «prospérité et grâce de Dieu as parties de Occident». L'Orient a vieilli et s'est perverti. Seul le climat tempéré de l'Europe permet à la terre d'être fertile, et aux complexions des hommes, à leurs inclinations, d'être bonnes ; l'astrologie le prouve également.

Au sein de cette Europe, la France conserve une supériorité, celle-là même que Dante accordait à l'Italie, en sorte qu'on peut percevoir combien la prise de conscience de l'appartenance à une nation fait désormais partie des structures mentales. Nous passerons sur les nombreux éloges qu'Oresme fait de la France<sup>30</sup>. Retenons seulement qu'il affirme que «nous sommes mieux colloquez ou logiez que ceux d'Orient»<sup>31</sup>. Indiquons également que, dans ses gloses du *Traité du Ciel et du Monde*<sup>32</sup>, critiquant Aristote, il déclare que, «quant a ce que dit

28. *Ibid.*, p. 298.

29. *Psaume*, 48.

30. *Livre de Pol.*, ed. cit., 244d, p. 286. Oresme écrit notamment : «Et que ceulz (les royaumes) sont plus beneurés ou il (Dieu) est mieux servi, si comme par la sienne grâce ont esté et sunt le royaume de France et la cité de Paris». Retenons surtout que c'est en France que la chrétienté est le mieux installée, pour Oresme, qui reprend l'argument avancé dans le *Songe* par le chevalier dans sa démonstration concernant le même point, selon lequel dès la Gaule l'existence des druides était, d'une certaine façon, la préfiguration de la sainteté de la terre de France. De la même façon, Oresme rappelle que les druides sont les ancêtres de ce qu'il appelle la «gent sacerdotale», qui, ajoute-t-il avec une certaine amertume, «avoient au paiz de France plus grande juridiction qu'ils ont maintenant».

31. *Le livre de Pol.*, p. 354.

32. Nicole Oresme, *Le Livre du Ciel et du Monde*, éd. trad. anglaise de A.D. Menut et A.J. Denomy, Madison, 1968, p. 350.

est, ceulz d'Orient ne sunt en rien plus nobles que nous qui sommes en Occident, au regart de eux en une manière. L'air d'Occident est plus bénigne et plus convenable au salu de nature humaine que n'est celui d'Orient». Saint Jérôme a dit à juste titre qu'en Occident est le soleil de justice<sup>33</sup>. Enfin, après des considérations astronomiques, Oresme conclut que la partie de la terre où nous sommes, l'Europe, est «plus noble que n'est ceste quant a ce»; en la partie du ciel, «laquelle est vers notre pôle, est plus grande multitude de estoilles fichies, grosses et belles qu'en l'autre partie». En définitive, nous sommes «en plus noble assiette de terre que ne seroient ceux qui habiteroient vers le pôle antarctique».

Nous n'avons pas encore évoqué le *Traité de l'Espère*, qu'Oresme a également traduit en français pour le roi Charles V<sup>34</sup>. Rappelons toute l'importance que lui a accordée Pierre d'Ailly, qui succéda à Oresme au collège de Navarre, dans son *Imago mundi*<sup>35</sup>, célèbre pour avoir été utilisée et même annotée par Christophe Colomb. Parfaitement médiévale dans son intention, cette œuvre a pour propos, nous dit le cardinal de Cambrai, de montrer que «l'image du monde, ou du moins la description que l'on peut faire du monde en le représentant comme dans un miroir, n'est pas sans utilité pour l'intelligence des Saintes Ecritures, qui en mentionnent si souvent les diverses parties et surtout celles de la terre habitable»<sup>36</sup>. Mentionnons qu'au cours de sa description des terres habitées Ailly reproche à Orose et à Isidore de n'avoir presque pas parlé du royaume de France établi dans les Gaules et qui est, nous dit-il, aujourd'hui «le plus grand des royaumes d'Europe, ni non plus de Paris sa principale ville, qui est comme la lampe du monde pour l'étude des lettres divines et humaines»<sup>37</sup>. En outre, les positions de Pierre d'Ailly au Concile de Constance ont contribué à faire prendre conscience aux délégués des diverses «nations» de leur appartenance, sinon à l'Europe, du moins à leurs propres pays respectifs. Ce qui nous paraît important

33. *Sancti Eusebii Hieronymi epistulae*, XV, ad Damasum, éd. I. Hilberg, Leipzig, 1910, p. 62.

34. *Traité de l'Espère*, éd. L. Mac Carthy, Unpublished Master's thesis, University of Toronto, 1942.

35. Pierre d'Ailly, *Imago Mundi*, éd. trad. franç. E. Buron, Paris, 1930, 3 vol.

36. Nous citons la traduction française d'E. Buron, p. 126.

37. *Imago mundi*, ed. trad. cit., p. 335. Voici comment Ailly glorifie les mérites de la France : «La Gaule est toute noblesse, comme dit Lucain ; elle a été plus glorieuse par la guerre que les Romains, a dit Salluste ; Claudianus a vanté ses armées heureuses et invincibles ; Horace a chanté son caractère chevaleresque, et ses riches pâturages ; Virgile a célébré la riche et bonne nature de ses habitants comme l'excellence de son éducation ; César a dit sa vaillance à laquelle le monde entier ne saurait résister ; Justin a déclaré que cette austère et belliqueuse nation est la première qui, après Hercule, a su dominer la chaîne des Alpes jusqu'alors invaincue ; Flore a rappelé combien elle sait être terrible et par le poids de sa race et par ses qualités de tout genre ; elle est la fleur et la couronne de l'Empire romain, comme a dit Cicéron ; la mère de toutes les disciplines selon l'expression de Jules Celse ; la patrie du génie comme l'appelle Isidore ; pays dénué de monstres et de laideurs comme disent Quintilien et Jérôme ; la mère nourricière et vigilante de la piété, dicit Tite Live. En un mot et pour abrégier, la Gaule excelle sur tous les royaumes, et, louange suprême dans la bouche de Grégoire, elle est la lampe resplendissante qui illumine, par la clarté radieuse de son orthodoxie, la hideuse perfidie des autres peuples. Cette foi et cet éclat de la Gaule, qu'exalte saint Grégoire, alimentent encore aujourd'hui les travaux de ce concile général que d'envieux compétiteurs s'efforcent de ternir»...

en l'espèce est la référence constante à une définition de la chrétienté et de ses composantes, à savoir précisément les peuples européens représentés dans les « nations ». Cette identification progressive d'Europe et chrétienté romaine constitue, semble-t-il, un pas décisif dans l'apparition, au début du XV<sup>e</sup> siècle, d'une conscience européenne. La régionalisation, si l'on ose dire, de l'idée de chrétienté coïncide avec le déclin de sa vocation universaliste, et avec l'apparition d'un fort sentiment d'appartenance, sinon à une nation au sens moderne, du moins à une communauté linguistique, juridique et politique particulière. Nous avons vu plus haut que la France et l'Italie se disputaient le siège pontifical ; le repli de la chrétienté en Occident coïncide avec l'apparition d'une inquiétude européenne, si bien qu'il est à peine paradoxal de dire que la formation d'une sorte de conscience européenne close est contemporaine de la formation de la conscience nationale. La deuxième raison de cette concomitance est à chercher du côté du déclin de l'idée d'Empire universel, chère à Marsile de Padoue et à Ockham<sup>38</sup>, et à sa localisation en Allemagne.

Il est alors inconcevable d'imaginer d'autre siège pour l'Empire que l'Allemagne, comme c'est également très net chez Nicolas de Cues qui, dans son *De Concordantia catholica*, manifeste bien qu'il n'est pas de ceux qui font du saint Empire le successeur légal et moral de l'Empire romain<sup>39</sup>. Nicolas de Cues est parfaitement conscient, à l'inverse de Marsile de Padoue et d'Ockham, du fait que le détenteur du titre d'Empereur n'a aucun droit à la domination universelle, mais qu'il a tout au plus une sorte de décanat moral dans le collège des princes, sans préjudice, naturellement, de son autorité normale dans les pays qui l'ont élu. La doctrine, courante en France au XIV<sup>e</sup> siècle, du *rex imperator in regno suo*, avait en effet fragmenté et nationalisé l'*imperium*. Rien d'étonnant à ce que, dans ces conditions, le Cusain considère que le pouvoir impérial soit à la fois limité et pourtant loin d'être négligeable, essentiellement dans l'ordre intérieur, au nom du bien commun de l'Allemagne. Et de proposer lui aussi un renforcement de ce pouvoir dans une Allemagne alors en proie aux discords civiles. On peut voir, nous semble-t-il, dans l'idée de concordance si chère au Cusain, une expression claire de sa prise de conscience des réalités nationales au sein de l'Europe, et non de l'Europe elle-même ; il prend bien soin de préciser aussi qu'une telle concordance, qui devrait aller de soi entre princes chrétiens, membres d'un même corps mystique, devrait pouvoir s'étendre d'une certaine façon aux Infidèles, soit qu'ils soient liés aux Chrétiens, comme les Juifs et les Mahométans, par des traditions religieuses, soit qu'il faille bien reconnaître l'existence d'un certain lien, fondé sur la seule raison et la loi naturelle, entre les peuples occidentaux et les autres. Or, puisque la concordance comporte des degrés d'excellen-

38. Cf. Marsile de Padoue, *Œuvres Mineures*, op. cit., et notamment notre Introduction au *De Translatione Imperii*, p. 315-367, où nous analysons également les textes d'Ockham, surtout ceux des *Octo Quaestiones*, éd. T.G. Sikes, Manchester, 1940, dans *Guillelmi de Okham Opera politica*, t. I, p. 1-223.

39. Nicolai de Cusa *Opera omnia*, éd. G. Kallen, Leipzig, 1939, vol. XIV, 3 : *De concordantia catholica*, III, 780 sq. ; *Prefatio*, p. 19 sq.

ce, elle pourra être maximale entre princes chrétiens d'Europe, et minimale avec, par exemple, le roi des Tartares<sup>40</sup>.

En même temps la concordance implique également, fait capital, la limitation du pouvoir universel du Pape. Au temps de Nicolas, la « catholicité » de l'Eglise romaine est un mythe.

Il faut bien voir que, pour lui, le Pape est à la fois patriarche d'Occident et souverain Pontife<sup>41</sup>. Cela, l'Eglise romaine doit le bien comprendre, si elle ne veut pas renoncer à s'unir à l'Eglise grecque ; elle ne doit pas chercher à usurper les prérogatives du patriarche de Constantinople. Autrement dit, l'harmonie que vise la concordance a pour objet le respect des diversités, des particularismes, tant nationaux que religieux. C'est dire combien est claire la reconnaissance de la *divisio regnorum*. Mais l'œcuménisme recherché par le Cusain va plus loin encore. Nous n'insisterons pas ici, mais on sait combien il a vécu avec angoisse et lucidité la menace turque sur Byzance et combien il a tenté d'éviter l'irréparable accompli en 1453. Le *De Concordantia* est de 1433 ; en 1437, Nicolas se rend à Constantinople pour inviter les Grecs au Concile d'Union. En 1453 paraît le *De Pace Fidei* ; en 1461, la *Cribratio Alcorani*.

Dès la Préface du *De Concordantia*, on sent percer le sentiment national : avec ironie, il oppose le génie littéraire des Italiens, « ut natura Latini sunt », à la lourdeur germanique dans laquelle il s'inclut. « Nos vero Alemanni », nous autres Allemands, ce n'est pas sans un labeur acharné, et sans faire violence à notre nature, que nous parvenons à écrire correctement en latin.

Comment comprendre qu'on ait pu qualifier l'Empereur romain d'*Imperator mundi*, alors qu'en fait son règne ne s'étendait nullement à l'ensemble du monde, dont Nicolas énumère, dans la mouvance de ses connaissances géographiques et cosmographiques, trouvées chez Ptolémée, les diverses parties, tout en reconnaissant à l'Europe une supériorité sur les autres, car aucune d'entre elles n'a autant d'hommes que cette terre qui commence, comme il l'écrit, à Constantinople, et finit aux colonnes d'Hercule en Espagne<sup>42</sup> ? On le voit, Nicolas ne se fait guère d'illusion sur l'étendue de l'Empire romain : il est, pour lui, rétréci aux limites de l'Europe. C'est « notre empire chrétien », de même qu'il s'agit de « notre religion chrétienne ». Personne ne nie, dit-il, que les rois du monde soient variés et divers, et même infidèles<sup>43</sup>. Que dire, dans ces

40. *De conc. cath.* III, VII, p. 359, *ed. cit.*, vol. XIV, 3.

41. *Ibid.*, I, XVI, p. 81 sq.

42. *Ibid.* III, p. 355-359 ; Nicolas de Cues ajoute à peu près ceci : c'est en elle — l'Europe — que Rome, cité occidentale, est située, et c'est pourquoi on dit aussi que l'Empire romain occidental est l'Empire du monde entier ; les nations qui lui sont sujettes comportent le plus grand nombre d'hommes. Mais nous voyons maintenant à quoi est parvenu cet empire admirable. C'est pourquoi il convient de dire que si les Romains possédaient *de jure* la monarchie de la manière dite, qu'alors l'Empereur en qui était transférée la puissance serait de droit le maître du monde. Si en revanche il possède cet empire en droit seulement par le consensus de ses sujets, alors il n'est un tel maître que par l'acte de ses sujets, et il faut comprendre qu'il ne domine que les peuples auxquels il commande...

43. *Nullus enim negat reges mundi diversos et varios et infideles*, *De Conc. cath.*, III, p. 360.

conditions, du *De Pace Fidei*? Il ne s'agit plus alors de remettre de l'ordre dans les affaires de l'Empire allemand ou de l'Eglise romaine et, bien qu'il ait travaillé mieux que personne à secourir les Grecs, il pense que ce n'est ni la croisade, ni la guerre sainte qui permettront de résoudre le problème de l'unité et de la paix au sein de la chrétienté européenne et de trouver en même temps une solution de coexistence pacifique avec les Turcs. Il partage, bien sûr, les sentiments d'Aeneas Silvio Piccolomini à l'annonce de la chute de Constantinople<sup>44</sup>. Le futur Pie II, dans une lettre bien connue, écrit en effet au pape Nicolas V que c'est là une seconde mort pour Homère, Platon et toute la culture occidentale. Il écrit aussi, le 21 juillet 1453, à Nicolas de Cues lui-même pour lui exprimer les mêmes sentiments<sup>45</sup>: certes, il y a chez les Latins d'illustres *studia litterarum*, comme Rome, Paris, Cologne, Vienne, Salamanque, Oxford, etc. — notons en passant que les gens d'Oxford, de Vienne et de Cologne font ici partie de la famille latine —, mais leur source, les Grecs, est désormais tarie. Les Turcs sont ennemis des lettres latines et grecques; pour Homère, Pindare et Alexandre, c'est une seconde mort. C'est aussi la mort de la philosophie grecque, bien qu'il en demeure quelque lueur chez les latins. Mais ce désastre culturel déploré par l'humaniste n'est que de peu de poids en comparaison des dommages infligés à la foi chrétienne par la prise de Constantinople, à cette foi chrétienne qui, jadis, occupait le monde entier, et à laquelle il n'est pas permis de subsister dans la paix, même en Europe. Il faut, poursuit le futur pape Pie II, nous affliger du passé et craindre pour l'avenir: des Turcs, plus rien, ou peu de chose nous protège; nous sommes à la portée de leur glaive et, cependant que nous poursuivons nos luttes fratricides, nos frères sont persécutés. Avec un optimisme assez irréaliste, Aeneas Silvio espère que les forces conjuguées des Européens sauveront la *res publica christiana* des dangers qui la menacent. Autrefois l'Italie conquit par les armes la Grèce, l'Asie, la Libye et l'Egypte. Qu'en serait-il si on lui adjoignait les hommes de France et d'Allemagne? Nous savons, poursuit-il, que chaque fois que les hommes de la latinité se sont entendus, ils ont vaincu les peuples orientaux; c'est donc au peuple chrétien de prendre les armes contre Turcs, Sarrasins et autres nations barbares.

Qu'il y ait plus qu'un simple écho des sentiments d'Aeneas Silvio chez le Cardinal de Cues, c'est ce que montre clairement la préface du *De Pace Fidei*. Dans une sorte de songe, le cardinal voit un homme «pieux et zélé», méditant tristement sur le malheur des temps au lendemain de la chute de Constantinople<sup>46</sup>, et assiste à un conseil céleste qui veut tenter de réconcilier la diversité des religions et de les ramener à l'unité présumée par la Vérité qu'elle figure, et qui est la même

44. Cf. l'*Introduction* au *De Pace fidei*, éd. Klibansky-Bascour, Hambourg, 1959, p. IX-X. La lettre, adressée au pape Nicolas V, date du 12 juillet 1453. Cf. également notre article: *L'irénisme dans la rencontre des cultures: le concept de sapientia et le concile universel des religions chez Nicolas de Cues*, Madrid, 1979.

45. *Epist. An Kardinal von Cusa* (Graz, 21 juil. 1453), dans *Enea Silvio Piccolomini, Papst Pius II*, de B. Widmer, Bâle-Stuttgart, 1960, p. 446-454.

46. *De Pace Fidei*, dans *N. de Cusa Opera omnia*, ed. cit., vol. VII, l. 1.



pour tous les hommes. Sans entrer dans le détail de cette œuvre immense, il faut rappeler que l'irénisme qui l'inspire, manifeste également dans la *Cribratio Alcorani*<sup>47</sup>, a pour propos fondamental de tenter une conciliation avec les Turcs désormais installés aux portes de l'Europe et de les désarmer, non par la violence, mais par l'intégration pacifique et le bon voisinage. Il faut instaurer entre philosophes et clercs une discussion pacifique de laquelle naîtront lumière, unité et paix. Dans cette perspective, il est plus que plausible d'imaginer que la lettre de Pie II à Mahomet II, le nouveau maître de Constantinople, est inspirée par l'irénisme cusain. C'est à l'évocation de cette lettre que nous bornerons notre incursion dans l'œuvre considérable d'Aeneas Silvio Piccolomini; c'est ce texte qui manifestera de manière décisive que la conscience européenne était, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une réalité désormais vécue dans la vigilance, la crainte et aussi l'impuissance, il faut bien le dire, par les Européens divisés, renfermés dans leurs nationalismes respectifs. L'arme de Pie II dans cette épître veut être la persuasion. Pour l'auteur du *De ortu et auctoritate imperii*, chrétienté et Europe sont une seule et même chose; pour l'auteur du *De Europa*, restait permanente la préoccupation de sauver la chrétienté européenne. C'est pourquoi cette lettre a une importance toute particulière pour la perception de la conscience européenne. Le pape ne craint pas, par exemple, d'opposer au vainqueur de Constantinople la *potentia christianae gentis*<sup>48</sup>. La thématique de la *christianitas*, de l'*interior Christianitas* s'incarne dans l'Europe, cœur même de cette chrétienté. Bien qu'il y ait des dissensions parmi les nôtres — *nostra gens* —, aucun d'eux ne voudra être sous la domination d'un non-chrétien, car tous veulent mourir dans la foi droite (*fides orthodoxa*).

C'est cette identification de la chrétienté européenne avec la foi véritable qui nous paraît être centrale dans la pensée du pape. Car ceux qui sont sous la domination de Mahomet II sont, certes, enfoncés dans l'erreur, bien qu'ils se disent chrétiens, à savoir, les Arméniens, les Jacobites, les maronites, sans compter, bien entendu, les Grecs eux-mêmes. Aussi Pie II invite-t-il Mahomet à se convertir au christianisme, proposition que d'aucuns ont pu juger extravagante, mais qui s'explique fort bien, nous semble-t-il, si on la considère dans la perspective du *De Pace Fidei* cusain<sup>49</sup>. Il suffira à Mahomet II de recevoir l'eau du baptême et de croire à l'Evangile et, s'il y consent, il n'y aura d'autre prince qui pourra avoir une gloire supérieure à la sienne. Lui-même, Pie II, est disposé à le nommer « Empereur des Grecs et de l'Orient », au siège qu'il occupe actuellement par la violence mais qu'il posséderait alors *de jure*. On peut objecter, poursuit le pape, qu'il est utopique d'imaginer la conversion de Mahomet et de son empire alors que les nations chrétiennes d'Europe se font la guerre; mais ces dernières n'y perdent,

47. La *Cribratio Alcorani* parut en 1461.

48. Voir notamment le texte de Piccolomini édité par A. Desquigne, *L'Incunabile De Captione urbis constantinopolitanae*, texte et traduction française, Paris, 1965; *Pio II (Aeneas Silvio Piccolomini), Lettera a Maometto II*, éd. G. Toffanin, Napoli, 1963. La lettre date de 1461 ou de 1463, c'est-à-dire de la même période que le *De Pace Fidei* de Nicolas de Cues.

49. *Lettera*, ed. cit., p. 113.

répond Pie II, ni la liberté ni la vie<sup>50</sup>, alors que les peuples tombés sous le joug des Turcs tombent en servitude. C'est en effet en Europe que fleurissent les arts libéraux<sup>51</sup>, la philosophie, la théologie, en Espagne, en France, en Allemagne, en Angleterre. Et le pape conclut sa lettre : *Tu ergo, princeps nobilis, qui non es rationis incapax neque ingenii obtusi, collige quae diximus et conserva in mente tua, et consule tibi et tuae genti, et noli esse incredulus, sed fidelis*<sup>52</sup>. Ce que le pape promet ainsi à Mahomet II, c'est l'estime et la considération *apud Europeos et occidentales populos* ; l'Europe entière, dit-il, le célébrera.

Le sens fondamental de cette épître pour notre propos, c'est, nous semble-t-il, le lien qu'établit le pape entre une chrétienté éclatée, réduite à ses provinces européennes, et la liberté de la foi qu'elle implique. Désormais la religion chrétienne a sa demeure en Europe et, du reste, la connivence qu'elle entretient avec la tradition philosophique en est une preuve supplémentaire. D'un côté l'Esprit, la philosophie et la foi chrétienne, en Europe ; de l'autre, la foi mahométane et le monde de la chair. Autrement dit, pour le futur pape, l'unité de l'Europe est purement spirituelle. Avec lui, par conséquent, les vocables Europe et même européen sont vécus comme des réalités historiques concrètes, comme des termes de nature politique et religieuse spécifique. Il faut ajouter qu'ils sont indissociables de chrétienté, et cela, dès la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, puisqu'un Philippe de Maizières, par exemple, dans le *Songe du Vieil Pèlerin*, n'hésitait pas à prédire que « se les princes de la cretienté catholique, ausquelx appartient de deffendre la foy, ne font paix entre eux, et ne mettent au bien publique de la foy catholique, l'Amorath ou un autre apres lui chevetaine des diz Thurcs, avant dix ans, viendront en Pouille et en Allemagne, sans trouver qui les combate un grand temps »<sup>53</sup>. C'est Devocion desespérée qui vient demander secours à la reine Vérité contre Turcs et Sarrasins ; Philippe voit le royaume de Chypre comme « un gracieux hospital des Crestiens d'Occident »<sup>54</sup>. Mais, alors que chez Philippe de Maizières le projet de croisade est ressenti comme réalisable, au XV<sup>e</sup> siècle il est devenu un rêve impossible. Nicolas de Cues, avec la lucidité qui le caractérise, non seulement n'en est point partisan, mais encore la récuse au nom du droit naturel des peuples.

Les quelques textes que nous avons évoqués, de Dante à Nicolas de Cues, manifestent-ils une prise de conscience de la réalité européenne, non seulement géographique, mais aussi historique, politique et religieuse ? Nous pourrions trouver une réponse positive à cette question, mais des malentendus nous guettent. En vérité, le choc de l'invasion turque à Constantinople a été le révélateur de la réalité européenne pour les chrétiens d'Occident ; mais cette prise de conscience, contemporaine de la prise de conscience des particularismes nationaux, se fait sur champ

50. *Ibid.*, p. 117.

51. *Ibid.*, p. 168.

52. *Ibid.*, p. 176.

53. Philippe de Maizières, *Le Songe du Vieil Pèlerin*, éd. G.W. Coopland, Cambridge, 1969, vol. I, p. 253 et 257.

54. *Ibid.*, I, 295-296.

religieux, fondamentalement : sans la prise de conscience de l'appartenance à la *christiana religio*, fondement et unité des peuples d'Occident, un tel processus aurait-il pu se développer ? On peut en douter. Quoi qu'il en soit, c'est d'une Europe close, repliée sur ses frontières, en proie à des conflits internes, que les Européens prennent conscience, c'est-à-dire d'un christianisme territorialisé, ayant renoncé à l'universalisme et à sa vocation première, qui était d'enseigner toutes les nations de la terre, christianisme culturel, pour ainsi dire, auquel les Européens se rattachent avec inquiétude, car ils pressentent que c'est toute une civilisation — la leur — qui est mise en péril s'il venait à être anéanti, sans pourtant qu'ils fassent de grands efforts pour surmonter leurs nationalismes, ni peut-être même leurs régionalismes.

Jeannine QUILLET

## LA PRISE DE CONSCIENCE D'UN CHRISTIANISME ALLEMAND : VERS UNE ECCLESIA GERMANICA ?

Dans la conscience européenne, la perception de la diversité n'est pas moins importante que le sentiment de l'unité. Or la Réformation a subitement et rudement accentué la pluralité des convictions. Qu'à l'origine de ce bouleversement il y ait eu des courants de pensée théologique et des drames spirituels, qui donc le nierait aujourd'hui ? Mais personne, assurément, ne met en doute l'action des aspirations nationales qui renforcèrent considérablement l'élan des mouvements proprement religieux.

Tout à la fois acteur du drame et témoin lucide, Aléandre, le nonce dépêché par le pape à la Diète de Worms, écrivait le 8 février 1521 : « Neuf dixièmes des Allemands ont comme cri de guerre : Vive Luther ; le dernier dixième hurle : Mort à la cour de Rome ! »<sup>1</sup> Cette constatation amère du diplomate romain éclaire à sa façon l'unanimité que le docteur de Wittenberg avait faite autour de lui ; pour quelques années, le peuple allemand et celui qu'il avait reconnu comme son porte-parole et son guide étaient à l'unisson.

Mais l'appel de Luther avait agi à la manière d'un catalyseur ; l'orage qu'il avait fait éclater couvait depuis longtemps. Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles déjà, les Allemands se sentaient méprisés par les « Romains » et, pour compenser les effets de cette humiliation, tendaient à souligner leurs mérites et cherchaient à définir l'originalité de leur nation à l'intérieur de l'organisme ecclésial. Maints auteurs s'étaient faits les interprètes de cette fierté qu'exacerbaient les avanies : Gerhoh de Reichersberg, Walther von der Vogelweide, plus tard Alexandre de Roes et, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, quand la lutte de Louis de Bavière contre la papauté d'Avignon ravivait les passions déchaînées jadis par la guerre du Sacerdoce et de l'Empire, Conrad von Megenberg<sup>2</sup>. Dans le processus qui fortifia le sentiment national en réaction contre une domination ecclésiastique, le siècle qui s'étend de 1418 à 1518 marque

1. P. Kalkoff, *Die Depeschen des Nuntius Aleander vom Wormser Reichstage, 1521*, Halle, 1886 (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, 17), p. 39.

2. Brève évocation de ces premières formes du sentiment national dans P. Joachimsen, *Vom deutschen Volk zum deutschen Staat. Eine Geschichte des deutschen Nationalbewusstseins*, Leipzig, 1916. Sur Alexandre de Roes, R. Folz, *L'idée d'Empire en Occident*, Paris, 1953, p. 149-153. Sur C. de Megenberg, J. Wagner, *Nationale Strömungen in Deutschland am Ausgang des Mittelalters*, Weida, 1929, p. 17-19.

une phase décisive. L'autorité morale de Rome, ébranlée par le Schisme et la crise conciliaire, ne se rétablit jamais entièrement ; l'Etat « acatholique » — le premier du genre —, qui s'était constitué dans le creuset de la révolte hussite, s'avérait irréductible ; le pouvoir pontifical ne se raffermir qu'en se repliant sur l'Italie ; il ne consolida son assise qu'au prix des lourdes concessions qu'exigeaient les monarchies. Or les Allemands, qui avaient observé, mieux que quiconque peut-être, les difficultés de Rome, ne disposaient pas de la puissance politique qui eût été capable d'imposer à la Curie les privilèges dont ils rêvaient ; ils se sentaient, plus que les autres peuples, exposés aux abus dont les conciles avaient étalé l'inventaire largement ; humiliés, ils tentaient de se consoler en exaltant leur valeur méconnue.

Mais quels Allemands ? Les princes et les prélats, bien sûr, mais aussi, au moment où l'humanisme gagnait l'Allemagne, les hommes de lettres qui savaient transformer en un plaidoyer émouvant une argumentation aride et qui pouvaient ainsi gagner à la cause dont ils s'étaient faits les avocats, à défaut du peuple entier, ses classes les plus éclairées. Nous nous efforcerons de suivre la propagation de leurs idées et de mesurer la force de la passion dont elles se chargeaient à mesure qu'elles se répandaient, de haut en bas, dans l'organisme social.

En 1521, la Diète de Worms, celle-là même devant laquelle Martin Luther comparut, mit noir sur blanc les « cent griefs de la nation allemande »<sup>3</sup>. Ce long catalogue des abus dont les Allemands se plaignaient représentait, dans l'esprit de ceux qui l'avaient rédigé, la réponse des Etats à l'appel du réformateur et de ses innombrables partisans. Il n'est pas exclu que d'aucuns aient tenté de diminuer les risques d'explosion en reprenant à leur compte les doléances où s'exprimait le mécontentement populaire. Mais si ce document semblait à ses auteurs susceptible de modifier, dans un sens favorable à la paix, la situation du moment, il n'était pas pour autant le premier du genre. Il avait été précédé par toute une série d'énumérations analogues. Il y avait près de soixante ans déjà, en 1521, que la *natio germanica* faisait savoir que la cour de Rome ne la traitait pas comme l'eût exigé la pure et simple justice. Pour connaître les circonstances dans lesquelles s'était créée cette sorte de tradition, force nous est de remonter le cours du temps jusqu'à l'époque du concile de Constance et plus précisément jusqu'en 1418. Cette année-là fut négocié, puis promulgué le concordat, dit de Constance précisément<sup>4</sup>. Il concernait la « nation germanique », dans l'acception que les Pères conciliaires avaient donnée à ces mots ; ce n'était ni d'une réalité politique, ni même d'une entité linguistique qu'il s'agissait, mais d'un regroupement commode, au sein d'une même section de l'assemblée, des Allemands, des Polonais, des Hongrois et des

3. B. Gebhardt, *Die Gravamina der deutschen Nation gegen den römischen Hof. Ein Beitrag zur Vorgeschichte der Reformation*, Breslau, 1884, p. 89-97.

4. A. Werminghoff, *Nationalkirchliche Bestrebungen im deutschen Mittelalter*, Stuttgart, 1910 (Kirchenrechtliche Abhandlungen, 61), p. 22-32. Voir aussi la présentation très claire de la nation allemande par P. Ourliac, dans le t. 14 de l'*Histoire de l'Eglise (L'Eglise au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire)*, 1962, p. 397-430).

Scandinaves. Cependant, même si ce traité n'était d'aucune façon un accord entre le Saint-Siège et le Saint-Empire, il devait être par la suite considéré comme le premier pas vers la constitution d'une Eglise nationale<sup>5</sup>. Le dispositif de cet accord limitait, en effet, assez sensiblement l'exercice de l'autorité pontificale, tant en matière bénéficiale et fiscale que dans le domaine de la justice ; il ne passait pas sous silence la réforme dont il rappelait, au contraire, quelques-unes des exigences : ainsi prescrivait-il aux cardinaux de réduire leur train de vie, réglait-il le recrutement du Sacré Collège et s'efforçait-il de réserver les emplois les plus importants à des clercs pourvus de grades universitaires. En prévision du concile qui devait se réunir en 1423 conformément à la décision prise par les Pères de Constance, il fut convenu que la validité du concordat durerait cinq ans seulement. Quand expira ce délai, la négociation ne reprit pas entre les Allemands et la Curie. Les guerres hussites faisaient rage et la force de l'hérésie semblait presque irrésistible. A Rome comme dans l'Empire, les soucis que causaient ces événements repoussaient à l'arrière-plan toutes les autres préoccupations. Il fallut attendre le reflux des troupes venues de Bohême, d'une part, et, de l'autre, le rebondissement de la crise conciliaire à Bâle, pour que le problème des relations définies en 1418 par le Concordat de Constance fût à nouveau posé. La Pragmatique Sanction de Bourges, promulguée par le roi de France en août 1438, fut considérée par les princes allemands comme un exemple qu'il convenait d'imiter. La Diète de Mayence, au printemps de 1439, fut la réplique de l'assemblée qu'avait réunie Charles VII au cours de l'été précédent et l'*instrumentum acceptationis*, *Mainzer Acceptation*, ressemblait à la Pragmatique<sup>6</sup>. Dans les deux textes, les décrets de réforme pris par le concile de Bâle étaient reconnus comme la norme qu'il convenait de respecter ; à Mayence, de même qu'à Bourges, des adaptations de cette règle générale aux cas particuliers que présentaient les Eglises nationales étaient demandées. Mais alors que le roi de France avait donné force de loi tout de suite aux décisions de l'assemblée qu'il avait lui-même convoquée, l'*instrumentum acceptationis* n'était pas devenu, lui, un acte législatif ; les modifications auxquelles le pouvoir monarchique en France avait procédé de sa propre autorité, les princes allemands avaient prié le concile de les effectuer. Divisés, affaiblis par leurs rivalités, ils n'étaient pas en mesure de s'appuyer sur cette *Mainzer Acceptation* pour obtenir du Saint-Siège ou des Pères bâlois d'importantes concessions, alors que la monarchie française, forte en raison de son unité, pouvait faire peur à ses partenaires : il lui suffisait de brandir la Pragmatique. Notons toutefois que sur un point l'*instrumentum acceptationis* clarifiait la situation : la *natio germanica* dont ce document prétendait défendre les intérêts correspondait bien, cette fois, à la réalité politique inscrite dans le cadre de l'Empire ; il ne s'agissait plus d'un agrégat de peuples divers regroupés seulement pour faciliter le travail d'une organisation ecclésiastique<sup>7</sup>.

5. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 31.

6. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 33-85.

7. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 41.

L'*instrumentum* n'était qu'une arme médiocre ; les princes, par-dessus le marché, en firent mauvais usage. Leurs tergiversations ne leur permirent pas de prendre position clairement dans le conflit qui mettait aux prises, une fois de plus, un concile et la papauté. Quand, enfin, en 1446, les Electeurs se mirent d'accord entre eux et décidèrent d'adhérer à la cause de celui des deux antagonistes qui souscrirait à l'« acceptation », il était trop tard pour tirer un réel avantage de cette résolution ; les jeux étaient faits ; le Saint-Siège était assuré d'emporter la victoire. Il pouvait compter sur le talent d'un négociateur hors de pair, qui était, de surcroît, un parfait connaisseur de l'Allemagne, Enea Silvio Piccolomini. L'empereur Frédéric III était prêt, pour sa part, à s'entendre avec Rome. Il ne fut pas trop difficile, dans ces conditions, de mettre sur pied un nouveau concordat. Les parties contractantes le signèrent à Vienne en 1448<sup>8</sup>. Il ne limitait pas aussi nettement les prérogatives pontificales que l'accord de 1418 ; il ne réglait que les questions posées par la collation des bénéfices et les élections, d'une part, et, de l'autre, celle des ponctions fiscales qu'entraînait l'intervention du pape dans les nominations ; rien n'était dit ni de la justice, ni de la réforme, ni même des expectatives. Bien entendu, de l'*instrumentum acceptationis*, on ne soufflait pas mot ! En tout état de cause, ce concordat n'était pas susceptible de protéger très efficacement la « nation germanique » contre des excès de pouvoir. Mais, comme aucun organe n'était chargé d'assurer le respect de ce traité, ses dispositions risquaient fort de demeurer lettre morte ou d'être tournées. L'autorité de Frédéric III n'était pas incontestée, tant s'en fallait ; il fut obligé de gagner, pour ainsi dire un par un, les princes à l'idée que ce concordat devait être signé ; le dernier à s'y résoudre fut l'évêque de Strasbourg, en 1476, vingt-huit ans après la négociation de Vienne<sup>9</sup>. L'indépendance des principautés était suffisante pour que chacune eût sa propre politique en matière ecclésiastique. La papauté, loin de contrarier cette dispersion, la favorisait, car elle empêchait, en agissant ainsi, la constitution d'un front uni capable de lui résister ; les princes qui sollicitaient des privilèges pour leurs territoires n'avaient pas de peine à les obtenir<sup>10</sup>. Dans ces conditions, il n'était pas surprenant que la Curie parvint à renforcer son pouvoir. Elle eut recours aux expectatives, dont le Concordat n'avait pas interdit l'usage ; elle multiplia les réserves en faveur des « courtisans » appartenant à l'entourage du Souverain Pontife ; nombreux furent les procès jugés en cour de Rome ; des décimes furent imposées au clergé. La multiplication de ces pratiques fut ressentie comme un abus de pouvoir. Peu de temps après la signature du Concordat, dont les dispositions n'étaient pas assez serrées pour empêcher le Saint-Siège d'étendre son emprise sur l'Eglise dans l'Empire, un mécontentement profond se manifesta. Nicolas de Cues put

8. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 86-109. Sur Piccolomini, « ambassadeur de l'humanisme en Allemagne », voir J. Ridé, *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, Lille-Paris, 1977, p. 165-191.

9. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 96 sqq.

10. Sur la politique ecclésiastique des princes, J. Hashagen, *Staat und Kirche vor der Reformation. Eine Untersuchung der vorreformatorischen Bedeutung des Laieneinflusses in der Kirche*, Essen, 1931.

en mesurer l'importance pendant sa légation, en 1451 ; un factum déposé devant sa porte par un clerc anonyme exprime si bien l'amertume que ressentait alors beaucoup d'Allemands que certains auteurs le considèrent comme le premier recueil de *Gravamina*<sup>11</sup>. Ils ont tort car ce document n'est qu'un pamphlet, rédigé probablement par un clerc de rang subalterne. Mais le ressentiment dont ce texte révélait la gravité, les princes surent s'en servir au profit de leur politique. Ils reprirent les doléances que l'auteur anonyme avait mises noir sur blanc à l'intention du légat et qui, sans doute, étaient largement connues, pour les insérer dans des mémoires destinés à la Cour de Rome. Seules les énumérations des griefs figurant dans des actes officiels sont, à proprement parler, des *Gravamina germanicae nationis*.

Apparemment, le but de ces protestations était clair ; elles devaient faire savoir au Saint-Siège qu'il portait préjudice à l'Empire et qu'il lui fallait prendre garde aux conséquences de sa politique envahissante. En réalité, les choses n'étaient pas aussi simples. L'Empereur avait été le négociateur du Concordat. En dénonçant les empiétements de la Curie, les princes atteignaient le souverain ; ils prouvaient qu'il n'avait pas été capable de protéger ses sujets contre les appétits de Rome et qu'il s'était laissé bernier par la diplomatie pontificale. Les *Gravamina germanicae nationis* étaient donc destinés tout autant à réduire l'autorité de Frédéric III qu'à combattre les abus du pouvoir pontifical. Quelques exemples en fourniront la preuve. En 1452, l'Electeur de Trèves, Jacques de Sierck, eut le premier l'idée d'utiliser cette arme au service de ses ambitions<sup>12</sup>. Conseillé par Jean de Lysura, qui n'était pas plus désintéressé que lui, Jacques appela les princes à s'unir afin d'obtenir et du pape et de l'empereur la réforme de l'Etat et celle de l'Eglise. Il n'hésita pas à demander la réunion d'un concile. « Cette menace, avouait-il sans ambage, sera de nature à rendre le Souverain Pontife plus conciliant ». Frédéric III découvrit très vite le moyen d'apaiser ses opposants. Il leur fit accorder quelques faveurs et cela suffit pour éteindre leur soif de changement.

Quelques années plus tard, une nouvelle manœuvre fut tentée. Comme les acteurs n'étaient plus les mêmes, le style de la pièce changea ; les intentions qui servaient de ressort à l'intrigue n'étaient pas modifiées : il s'agissait toujours de frapper l'Empereur par la bande, en faisant semblant de viser le pape. L'archevêque de Mayence, en 1455, avait pris le rôle tenu trois ans plus tôt par Jacques de Sierck ; le chancelier de Dietrich, Martin Mayr, remplaçait en quelque sorte Jean de Lysura<sup>13</sup>. Mayr était tout ensemble très savant et très habile<sup>14</sup>. Après avoir bien préparé le terrain, au synode d'Aschaffenburg, il parvint à réunir les électeurs à Francfort et leur fit accepter un texte qui contenait un projet fort bien conçu de Pragmatique. L'archevêque s'appuya sur

11. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 3-9.

12. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 9 *sqq.*

13. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 11-27.

14. Sur la carrière de Mayr, voir Riezler dans *Allgemeine deutsche Biographie*, t. 20, p. 113-120. Docteur en droit de Heidelberg, élève de Grégoire de Heimbürg, il a été d'abord au service de Nuremberg.



cette *ordinatio contra gravamina illata Alemanie nationi* pour publier un décret dans lequel il proclamait sa volonté de résister à ces injustices. Le déclin de la vie religieuse y était décrit en termes pathétiques ; l'Allemagne ne pouvait que se transformer en désert, disaient les auteurs de ce texte, tant les ponctions fiscales de la Chambre apostolique épuisaient ses ressources. A ceux qui se plaindraient des abus romains, le décret promettait le secours de syndics désignés à cet effet<sup>15</sup>. Martin Mayr jugea bon de s'adresser à celui des curialistes qui connaissait le mieux l'Allemagne, Enea Silvio Piccolomini, qui venait d'accéder au cardinalat (le 31 août 1457). Le futur Pie II avait tenté, trois ans auparavant, de convaincre les princes allemands réunis à Francfort de s'engager à fond dans la lutte contre les Turcs, maîtres de Constantinople depuis peu. Son plaidoyer n'avait pas remporté le succès que cet avocat éloquent était en droit d'attendre<sup>16</sup>. Ses auditeurs avaient compris qu'on en voulait à leur argent et l'archevêque de Mayence les avait trouvés d'autant plus enclins à le suivre dans l'opposition à la Curie dont la rapacité se dissimulait mal, estimaient-ils, sous le prétexte inédit du danger ottoman. Mayr voulut prouver, sans doute, à Piccolomini que l'Allemagne restait sourde à ses discours et qu'il était grand temps de faire droit à ses requêtes. « Le pape, était-il dit dans cette missive, agit comme s'il voulait détruire notre nation ; il ne respecte ni les décrets des conciles, ni les accords bilatéraux ». Suivait l'énumération des abus dont les Allemands avaient à se plaindre. « Le Saint-Siège ne pense qu'à multiplier les astuces qui lui permettront de dérober de l'argent aux "barbares" ! Et cette nation naguère encore célèbre, qui par la vertu dont elle s'est montrée prodigue et par le sang qu'elle a versé généreusement a mérité l'Empire, autrefois maîtresse du monde, la voici qui, couchée dans la poussière, gémit sur son destin et sa misère ! » Une menace à peine voilée constituait la conclusion de Martin Mayr : « la noblesse allemande est en train de se réveiller, annonçait-il ; elle prépare des ripostes qui pourraient coûter cher à la Cour de Rome ». Enea Silvio Piccolomini ne prit pas l'avertissement à la légère. Il se donna la peine de composer tout un traité dont les développements remplissaient les 150 pages d'un volume in octavo<sup>17</sup>. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette réponse, comme sur le titre de *Germanie*. L'opposition à la Curie dont le cardinal frais émoulu se sentait tenu de plaider la cause ne resta pas longtemps vigoureuse. Comme en 1452, l'Empire se sentit solidaire de la papauté : l'archevêque de Mayence et ses amis ne projetaient rien moins que d'imposer à Frédéric III un associé. Ce roi devait être l'Electeur Palatin, Frédéric. Les diplomates au service du souverain dont ces plans visaient à faire un fantôme dépensèrent des trésors d'ingéniosité. Ils parvinrent à leurs fins. La coalition se brisa. Celui qui l'avait créée, l'archevêque de Mayence, changea de camp et Mayr fut contraint de chercher ailleurs l'emploi qui lui donnerait le moyen de poursuivre ses

15. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 17-25.

16. J. Ridé, *op. cit.*, p. 165-169.

17. J. Ridé, *op. cit.*, p. 169-182. Voir aussi A. Schmidt (trad. et introduction de la *Germania*), *Deutschland. Der Brieftraktat von M. Mayr und J. Wimpfeling's « Antworten und Einwendungen gegen Enea Silvio »*, Köln-Graz, 1962.

menées. L'empereur était sauvé, momentanément au moins, et le pape n'avait plus rien à craindre. Il était présomptueux de les attaquer tous les deux ensemble<sup>18</sup>.

Le mécontentement des Allemands était trop vif pour que le conflit entre eux et la Cour de Rome en restât là. Piccolomini, devenu pape, eut à cœur d'organiser enfin la croisade contre les Ottomans. Le congrès de Mantoue qu'il réunit afin d'établir la paix entre les Etats chrétiens et de mettre sur pied un programme d'action commune accueillit parmi les délégations qui le composaient celle d'Albert d'Autriche. Elle comptait dans ses rangs un homme que la papauté considérait comme un adversaire résolu, Grégoire de Heimbürg<sup>19</sup>. Fidèle à l'idéal conciliaire, il passait pour avoir écrit une *Confutatio primatus papae*. En tout cas, son rôle avait été grand dans le conflit qui avait mis aux prises Nicolas de Cues, évêque de Brixen, et le duc Sigismond. Heimbürg avait animé la résistance aux censures fulminées par Calixte III ; il avait rédigé la protestation dans laquelle le duc et ses sujets en appelaient au concile. La bulle *Exsecrabilis* représentait la riposte du pape, en l'occurrence Pie II, à cette démarche que le Saint-Siège estimait encore redoutable. A Mantoue, Heimbürg poussa les représentants des princes à se dérober aux sollicitations des émissaires pontificaux. Aucun subside ne devait être accordé tant qu'une Diète n'en aurait pas admis le principe<sup>20</sup>. L'archevêque de Mayence, Diether d'Isenburg, qui venait d'être mis en possession de son siège, prit à son service Grégoire de Heimbürg, dont ses procureurs à Mantoue avaient admiré les talents et la vitalité. Diether avait besoin d'un tel allié : les taxes que la Chambre apostolique exigeait à l'occasion de son élection étaient exorbitantes ; il en avait conçu contre Rome un vif ressentiment ; il comptait bien prendre sa revanche. Inspiré par Heimbürg, il reprit à son compte le projet qu'avait eu déjà son prédécesseur. Des relations furent nouées avec Georges Podiebrad, le roi de Bohême, à qui le titre de monarque associé fut promis pourvu qu'il prit l'engagement de s'opposer à toute imposition du clergé par la Curie, de convoquer un concile dans une cité rhénane et de respecter les décrets de Bâle. Heimbürg orchestra la campagne qui visait à ranimer l'esprit d'indépendance. Une rencontre des Electeurs, au printemps de 1461, aboutit à la publication d'une adresse où les griefs contre la politique pontificale justifiaient un appel au concile. Menacés l'un et l'autre, Frédéric III et Pie II agirent de concert. Ils isolèrent Diether d'Isenburg avant de le destituer. Il est vrai que leur adversaire ne s'avoua pas battu. Il fallut qu'Adolphe de Nassau, désigné pour le remplacer, le chassât de son archevêché les armes à la main<sup>21</sup>.

Au total, sous le règne de Frédéric III, l'opposition à la Cour de Rome n'avait pas obtenu de succès. Quand, à ce souverain, moins falot

18. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 28.

19. Sur Heimbürg, voir, dans *Neue deutsche Biographie*, la notice de W. Kemmerer, t. 8, p. 274 *sqq.* Docteur en droit de Padoue en 1429, vicaire général de Mayence, délégué au concile de Bâle, au service de Nuremberg, de Ladislas de Hongrie, d'Albert et de Sigismond d'Autriche.

20. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 31-32.

21. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 32-44.

peut-être que ne l'affirmaient ses ennemis, succéda son fils, Maximilien, le rapport des forces ne fut pas modifié sensiblement. Une fois encore, la comparaison de ce qu'était capable de faire la monarchie française avec ce que réalisait péniblement l'Empire met en évidence la faiblesse politique des Allemands. En 1511, quand Louis XII prenait appui sur les décisions de l'Eglise gallicane pour attaquer de front Jules II, Maximilien, lui, devait se contenter de consultations et de projets plus ou moins fumeux. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet puisque ce fut à l'humaniste Jacques Wimpheling que le souverain s'était adressé. Encore n'est-il pas sûr qu'il ait eu l'initiative dans cette affaire. Il semble bien qu'elle ait été montée par Mathieu Lang, un prélat particulièrement ambitieux qui rêvait d'obtenir le poste de *legatus natus et perpetuus* dont Wimpheling avait été prié de recommander la création<sup>22</sup>. Sur ce point, le seul qui dans le mémoire de l'humaniste offrait l'avantage de la nouveauté, l'attente du souverain ou de son entourage ne pouvait être que déçue : Wimpheling était évasif et se contentait de renvoyer les destinataires de sa consultation au projet présenté quelques années plus tôt par Hans de Hermanngrün. La liste des *Gravamina* n'avait pas été rajeunie ; c'était celle qu'en 1457 Mayr avait insérée dans sa lettre à Piccolomini. Alors que le roi de France agissait, en Allemagne la parole tenait lieu d'action et cette parole n'était ni claire ni ferme<sup>23</sup>.

La papauté n'avait pris la Pragmatique en considération que dans la mesure où ce texte était utilisé par un pouvoir monarchique dont la résolution ne pouvait pas faire de doute. Les *Gravamina* et les coalitions éphémères qui les présentaient ne faisaient que jeter une lumière crue sur la faiblesse politique de la nation allemande. Ils ne sont pas pour autant dépourvus d'importance car ils ont contribué sans doute à faire prendre conscience aux Allemands de la situation dans laquelle se trouvait leur nation. En 1518, les mots de *natio germanica* ne laissaient plus personne indifférent ; le temps était loin où cette appellation s'appliquait d'abord au fourre-tout regroupant, avec les Allemands, les Hongrois, les Polonais, les Scandinaves, voire les Ecossais ! D'autre part, si l'expression d'*ecclesia germanica* n'avait pas encore figuré dans des documents officiels, apparaissaient déjà les institutions qui pouvaient lui donner corps, avant même qu'elle fût admise dans le vocabulaire des diplomates ; en 1445, l'éventualité d'un concile national n'avait pas semblé chimérique ; nous venons de voir qu'autour de Maximilien des ambitieux s'agitaient pour que fût institué le *legatus natus*, qui ressemblait fort au patriarche préconisé par Hermanngrün et même au primat qu'envisageait de demander un écrit anonyme du XII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Enfin, et surtout, les *Gravamina* jouèrent un rôle, que nous aurions tort de négliger, dans le développement d'un patriotisme chargé d'amertume et de ressentiment ; paradoxalement, ils étaient d'autant plus efficaces qu'ils n'aboutissaient qu'à des échecs ; la répétition de ces déconvenues devait

22. Kalkoff, *Forschungen zu Luthers römischen Prozess*, Rome, 1905, p. 105 sqq. ; id., *W. Capito im Dienste Erzbischof Albrechts von Mainz*, Berlin, 1907, p. 38 sqq. ; Werminghoff, *op. cit.*, p. 130 sqq.

23. B. Gebhardt, *op. cit.*, p. 65-79.

24. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 11-21, p. 110-133.

finir par exaspérer ceux qui les éprouvaient, d'autant plus fiers qu'ils avaient été profondément humiliés. Un peu comme l'idée de réforme, celle qui demandait justice pour la nation germanique allait pénétrer dans la mentalité collective. Une fois descendue dans ces profondeurs, elle ne se laisserait plus maîtriser aisément !

Pour donner la forme convenable à leurs projets, dans tous les cas, et, très souvent, pour leur en inspirer l'idée, les princes avaient recours aux hommes de lettres dont ils appréciaient le savoir et le talent. Nous avons entrevu déjà, aux côtés de Jacques de Sierck, Jean de Lysura, Martin Mayr, le chancelier de Mayence, Grégoire de Heimbürg, collaborateur du duc Sigismond d'Autriche, puis de Diether d'Isenburg, enfin du roi de Bohême, Georges Podiebrad. Maximilien sut s'entourer de conseillers qui savaient construire des mémoires solides et, s'il le fallait, tremper la plume dans l'acide ; les juristes étaient les plus nombreux auprès de lui, mais il ne dédaignait pas de prendre les avis des théologiens ou des amateurs de belles lettres. Par l'intermédiaire de Jacques Spiegel, il eut recours à la science de Jacques Wimpheling<sup>25</sup>. Quelques années durant, Ulric de Hutten fut le conseiller d'Albert de Brandebourg, l'Electeur de Mayence, dont les embarras financiers, qu'il voulut surmonter en usant des indulgences, déclenchèrent le processus de la Réformation<sup>26</sup>. Nous n'avons cité que les noms les plus connus, mais les lettrés et les savants étaient nombreux au XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> ; leurs rangs s'épaississaient sans cesse. L'humanisme était en train de conquérir l'Allemagne où des Universités toutes neuves, loin de lui fermer leurs portes, l'accueillaient avec empressement. Il est vrai que la Renaissance littéraire n'était adoptée pleinement qu'à condition de se laisser adapter aux exigences de ses nouveaux adeptes. Ceux-ci ne voulaient pas seulement prouver aux Italiens qu'ils étaient à même d'apprendre aussi bien qu'eux le parfait usage du latin, du grec et de l'hébreu. Ils se proposaient de redécouvrir, eux aussi, le passé de leur peuple ; sans mépriser, assurément, l'antiquité classique, ils s'attachaient passionnément à l'histoire germanique, dont ils comptaient bien reconstituer les hauts faits afin de les exalter<sup>27</sup>. Cette volonté de relever un défi ne se situe pas exactement dans le domaine religieux dont nous avons à nous occuper ici, mais elle a contribué, sans aucun doute, au climat moral dans lequel ont vécu les hommes chargés de rédiger et de diffuser les *Gravamina*. De part et d'autre, tant du côté de Rome que du côté des princes allemands, c'étaient des humanistes qui montaient en ligne. A cet égard, la rencontre de Martin Mayr et d'Enea Silvio Piccolomini ne laisse pas d'être exemplaire. Nous avons entendu déjà la protestation véhémement que le chancelier de Mayence eut le courage d'adresser en guise de félicitation au futur Pie II qui venait de recevoir le chapeau ! Enea Silvio connaissait trop bien l'Allemagne pour prendre cette épître à la légère. Conseiller de Frédéric III, il avait parcouru l'Empire en tous

25. Th. Burger, *Ein humanistischer Jurist, Jakob Spiegel*, Fribourg en Brisgau, 1973.

26. Sur U. von Hutten, voir J. Ridé, « Ulrich von Hutten contre Rome. Motivations et arrière-plan d'une polémique », *Recherches germaniques*, 1979, p. 1-17.

27. De cette valorisation du passé germanique, la thèse de J. Ridé, *L'image du Germain*, examine remarquablement tous les aspects et toutes les phases.

sens et comptait parmi ses amis beaucoup d'Allemands et non des moindres. A Francfort, en 1454, il avait montré qu'il n'hésitait pas à faire l'éloge d'une Allemagne dont il avait redécouvert le tableau composé jadis par Tacite. Mais ses auditeurs avaient senti la flatterie ; le compliment intéressé les avait laissés de glace. La lettre de Mayr exprimait une fierté que les humiliations exaltaient au lieu de l'abattre. Piccolomini, dans la *Germania* qu'il composa tout exprès, ne se contenta pas de répondre habilement que l'Allemagne, loin d'être exsangue, présentait les signes de l'opulence, qu'elle était donc capable de faire la guerre aux Turcs et qu'au demeurant, investie de l'Empire, en raison de ses vertus guerrières, elle avait le devoir de se battre ; le cardinal profita de l'occasion pour donner à ses interlocuteurs une leçon de morale : il les mettait en garde contre l'ingratitude. Leurs ancêtres n'avaient été que des barbares et des païens. L'Eglise romaine leur avait donné l'Evangile et la civilisation. Elle était leur mère, au sens le plus élevé du mot. Comment pouvaient-ils lui refuser les secours dont elle avait besoin<sup>28</sup> ? Le retentissement de cette leçon fut durable ; en 1515 encore, Wimpheling éprouva le besoin de répondre à Piccolomini comme celui-ci, jadis, avait donné la réplique à Mayr. Les thèmes développés par Enea Silvio n'étaient d'ailleurs pas de ceux qu'un diplomate avisé dédaignait ; ils étaient trop bien trouvés. En 1471, devant la diète de Ratisbonne, Campana, un disciple de Pie II, chargé de plaider la cause de Rome, se servit des arguments forgés par son maître ; aussi flatteur que lui, il était moins sincère ; au fond de lui-même, il ne nourrissait que du mépris pour les Allemands<sup>29</sup>. Or, ceux-ci ne repoussaient pas seulement le dédain ou la condescendance ; ils ne voulaient pas de la subordination, dans quelque domaine que ce fût. Ils apprirent donc à manier les armes que contenait l'arsenal intellectuel des Italiens, dans l'espoir de pouvoir bientôt se battre sur le terrain de la culture à armes égales<sup>30</sup>. A leurs rivaux, ils empruntèrent même certains de leurs desseins ; ainsi les humanistes de Nuremberg conçurent-ils le projet d'une *Germania illustrata*. Tous les hommes de lettres n'englobèrent pas dans leurs préoccupations les problèmes religieux ; Celtis et Cuspinian, par exemple, semblent les avoir tenus pour négligeables. Mais l'humanisme rhénan ne pouvait pas dissocier les questions que lui posait l'état des institutions ecclésiastiques des inquiétudes qu'il ressentait en auscultant l'Empire. Pieux et patriotes, Geiler, Brant, Wimpheling et leurs émules avaient en vue la grandeur de l'Allemagne et la pureté de l'Eglise. Conservateurs, ils étaient respectueux de l'autorité ; aussi les attaques directes et brutales contre le Saint-Siège ne leur convenaient-elles pas. Généralement, ils ne critiquaient pas le pape ; ils étrillaient avec d'autant plus d'alacrité pugnace les « courtisans », des curialistes de rang subalterne, des

28. J. Ridé, *op. cit.*, p. 171 ; *Deutschland* (éd. Schmidt), p. 118 et 132.

29. U. Paul, *Studien zur Geschichte des deutschen Nationalbewusstseins im Zeitalter des Humanismus und der Reformation*, Historische Studien, 1936, p. 59 ; J. Ridé, *op. cit.*, p. 182-188.

30. P. Joachimsen, « Der Humanismus und die Entwicklung des deutschen Geistes », *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 1930, p. 436-462.

Allemands presque toujours, qui s'efforçaient d'exploiter tous les avantages de leur situation précisément parce qu'elle était modeste. Wimpfeling s'était fait une spécialité de ces réquisitoires contre les « palefreniers du Saint-Père »<sup>31</sup>. Plutôt que de s'en prendre à Rome, les humanistes exaltaient les vertus du peuple allemand dans l'espoir de les voir, enfin, reconnues et récompensées par la papauté. En tête des qualités qui, selon eux, caractérisaient leur nation, ils plaçaient la fidélité. La franchise était l'inséparable associée du dévouement. Le refus de la rouerie ne laissait pas d'avoir des conséquences désagréables : les Welsches prenaient pour de la naïveté ce qui n'était que droiture ; ils se moquaient des populations germaniques qui continuaient à servir sans défaillance le Souverain Pontife dont l'entourage, pourtant, ne cherchait qu'à leur extorquer de l'argent<sup>32</sup>. Cet indéfectible attachement à la bonne cause avait jadis justifié le transfert de l'Empire des Romains aux Teutons. Cette dignité suprême dans l'ordre politique ne devait plus quitter l'Allemagne ! Les humanistes s'employaient à combattre, d'avance, tout projet visant à donner le diadème impérial à la France qui, depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, semblait le convoiter. De Charlemagne, il fallait montrer qu'il était allemand. Les vrais Francs, affirmait-on, n'étaient pas ceux qui s'étaient expatriés en quelque sorte et, dans les pays de l'Ouest, étaient devenus des *Francigenae*, différents, et de plus en plus, sans doute, des *Franci* restés sous le ciel de Germanie<sup>33</sup>. Sébastien Brant, lorsqu'il écrivit un *De origine et laude civitatis Hierosolymae*, prêta ses propres convictions au pape Urbain II et lui fit dire, à Clermont, aux croisés réunis à ses pieds : *Carolus... magnus vester, o Germani, pene avita origine civis vester, o Franci*<sup>34</sup>. Brant laissait, en l'occurrence, aux Français leur appellation habituelle de *Franci*, mais il qualifiait Charlemagne carrément de *Germanus*. Les hauts faits qu'avaient accomplis Charles et ses compagnons justifiaient une croyance à la vocation exceptionnelle de la nation germanique. Cette épopée n'était qu'une longue suite de services éminents rendus à la chrétienté : à Rome, les Francs avaient assuré la paix et la sécurité ; ils avaient battu les Sarrasins et, d'après Brant, ils étaient allés jusqu'à Jérusalem qu'ils avaient délivrée. *Gesta Dei per Francos*, auraient dit volontiers nos humanistes, puisqu'aussi bien, à les entendre, il n'y avait d'authentiques Francs que ceux d'Allemagne. Le messianisme germanique, tel que l'envisageaient les savants du XV<sup>e</sup> siècle finissant, ne comportait pas que des aspects guerriers. Wimpfeling, lorsqu'il rédigea sa réponse à la *Germania* d'Enea Silvio, se plut à souligner le rôle que des Allemands avaient joué dans l'invention et la diffusion de l'imprimerie. Même l'administration pontificale tire de grands avantages de cette technique, fait observer l'humaniste alsacien : « elle peut faire réaliser en deux ou trois jours par deux ou trois ouvriers ce que deux centaines de

31. P. Joachimsen, *Der Humanismus*, p. 439-444 ; J. Ridé, *op. cit.*, p. 290-344.

32. J. Knepper, *Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den elsässischen Humanisten*, Fribourg en Brisgau, 1898.

33. J. Wagner, *Nationale Strömungen*, p. 62 sqq., 66 sqq.

34. R. Folz (*Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Paris, 1950, p. 559) cite ce passage du *De origine et laude civitatis Hierosolymae*.

copistes n'accomplissaient pas en une semaine de labeur acharné et ses décisions, ses instructions ou ses commissions sont expédiées rapidement dans le monde entier»<sup>35</sup>. Plus sincèrement que les services rendus par la presse à la Curie, Wimpfeling vantait les progrès qu'elle faisait faire à l'instruction religieuse. Les livres que «l'art noble entre tous» produisait en masse contribuaient grandement à répandre la connaissance de la vérité. L'éducation morale, elle aussi, pouvait tirer parti des facilités que procurait l'invention de Gutenberg ; l'ami de Sébastien Brant savait bien que le succès considérable du *Narrenschiff* était dû pour une bonne part à l'imprimerie. La chrétienté tout entière n'était-elle pas l'obligée du peuple qui de cette manière inédite mais combien ingénieuse avait élargi les voies du Salut ? Et Rome n'échappait pas à ce devoir de reconnaissance<sup>36</sup>.

Il était un point de l'argumentation développée par Enea Silvio Piccolomini qui causait quelque embarras aux humanistes. Il leur avait rappelé que la lumière de l'Evangile leur était venue de la Ville éternelle et qu'ils lui devaient pour cette raison une gratitude profonde. Au XII<sup>e</sup> siècle déjà, des clercs de Trèves avaient montré que la Germanie n'avait pas été le moins du monde un pays de mission comme les autres. Saint Pierre y avait envoyé saint Materne et, dans des circonstances dont la légende soulignait à plaisir le caractère merveilleux, lui avait confié sa crosse. Ce geste était diversement interprété. Selon les uns, il signifiait la prééminence de Trèves, non seulement dans l'Empire, mais dans la chrétienté, une dignité que confirmait la présence dans l'ancienne capitale de la tunique sans couture, «... parce que vous dirigez la seconde Rome, écrivaient des clercs à l'archevêque de Trèves, Hilluin, vers 1170, vous avez la mission de conforter vos frères dans la vérité quand le pape tombe dans l'erreur... Pierre, en vous confiant le bâton qu'il avait reçu de Dieu lui-même, vous a donné le pouvoir de vous placer immédiatement derrière lui comme il était lui-même immédiatement derrière le Christ»<sup>37</sup>. D'autres lectures de ce symbole étaient possibles. Après Alexandre de Roes, Pierre d'Andlau, un juriste réputé, l'un des fondateurs de l'université de Bâle, estimait que ce transfert d'un insigne de commandement représentait la *translatio imperii* ; il fondait le droit des Allemands à l'Empire<sup>38</sup>. Wimpfeling répondait autrement mais plus habilement à Piccolomini que Pierre n'était pas un Romain mais un Juif et que, par conséquent, la Ville éternelle n'avait été qu'un relais dans la transmission du message libérateur. L'humaniste alsacien, faisant allusion évidemment aux contributions que Piccolomini considérait comme le témoignage convenable d'une reconnaissance élémentaire, ne se priva pas du plaisir de renvoyer la balle dans le camp des Romains : «en souvenir du bienfait qu'ils ont reçu des Juifs, ne seraient-ils pas tenus d'envoyer chaque année de l'or et de l'argent en Syrie<sup>39</sup> ? » Il n'est pas impossible

35. *Deutschland* (éd. Schmidt), *op. cit.*, p. 204 *sqq.*

36. *Deutschland* (éd. Schmidt), *op. cit.*, p. 205.

37. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 15-18.

38. J. Wagner, *op. cit.*, p. 63, et J. Knepper, *op. cit.*, p. 152.

39. *Deutschland* (éd. Schmidt), *op. cit.*, p. 202 *sqq.*

que Wimpfeling ait connu la tradition selon laquelle saint Materne était le fils de la veuve qu'à Naïm le Christ avait consolée en ressuscitant son fils ! Materne n'était donc pas un Romain mais un Juif et la Germanie ne devait pas grand'chose à Rome ; dans l'ordre de la filiation spirituelle, l'une et l'autre se situaient au même niveau. Elles avaient reçu toutes deux la foi de la Terre Sainte ; un seul intermédiaire les rattachait au Rédempteur<sup>40</sup> !

Tous les humanistes ne firent pas preuve de la même modération dans la réplique. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les prétentions de Rome furent combattues avec une véhémence qui ne cessa de se renforcer jusqu'à ce que l'explosion de la Réforme entraîna pour de bon la plupart des savants et des écrivains de l'Empire dans le tourbillon de la polémique. Aventin, un Bavarois, dont l'influence ne put pas s'exercer librement sur ses contemporains parce qu'il fut rapidement accusé de servir la révolution religieuse, puisa dans une bonne connaissance de l'histoire des leçons de patriotisme, mais son attachement à sa nation n'avait d'égal que le mépris dont il accablait le clergé romain. Ce que l'Allemagne avait enduré, les serviteurs d'une papauté corrompue, cupide et tourmentée par la soif de domination en avaient été les auteurs<sup>41</sup>. La querelle que soutint Reuchlin contre l'Inquisition fut le prétexte dont se servit le groupe qui rédigea les *Lettres des hommes obscurs* pour lancer ce brûlot contre l'Eglise romaine<sup>42</sup>. La violence des attaques atteignit son paroxysme quand Ulric de Hutten se lança dans la bataille avec la fougue de l'aventurier et la brutalité du reître ; dans des écrits tels que le *Vadiscus* et l'*Epistula dissuasoria*, le ressentiment qu'avaient nourri des générations d'Allemands, qui s'étaient sentis humiliés et tondus par la papauté, semblait se décharger d'un seul coup<sup>43</sup>.

Ce que la passion pouvait dicter à des hommes vouant à leur patrie un culte farouche, le manuscrit conservé à la bibliothèque de Colmar nous le montre. Ce texte dont l'auteur n'a jamais été reconnu, mais que la tradition attribue depuis sa découverte au « révolutionnaire de l'Oberrhein », a dû être mis noir sur blanc sans doute vers 1500<sup>44</sup>. Nous n'en conservons qu'un seul exemplaire. Ce n'est donc pas parce qu'il put exercer une influence que nous le citons mais bien plutôt parce qu'il donne une idée des excès provoqués par un sentiment national littéralement déréglé. Si nous en croyons le « révolutionnaire », l'allemand était la langue primitive de l'humanité, celle d'Adam qui n'en connaissait pas d'autre<sup>45</sup> ; du peuple allemand, rien de mauvais ne peut naître et, de par le monde, à travers l'histoire, il n'y eut jamais rien de bon qui ne fût de quelque façon, peu ou prou, allemand : le Christ

40. Königshofen, édité par C. Hegel, *Chroniken der deutschen Städte*, Berlin, 1871, t. IX, p. 713.

41. J. Ridé, *op. cit.*, p. 371-396.

42. P. Merker, *Der Verfasser des Eccius Dedolatus und anderer Reformationsdialoge, mit einem Beitrage zur Verfasserfrage der Epistulae Obscurorum virorum*, Halle, 1923.

43. J. Ridé, « Ulrich von Hutten contre Rome », *op. cit.*, *passim*.

44. *Das Buch der Hundert Kapitel und der Vierzig Statuten des sogenannten Oberrheinischen Revolutionärs* (Ed. A. Franke, analyse hist. G. Zschäbitz), Berlin, 1967. Voir aussi J. Ridé, *L'image*, p. 105-109.

45. *Das Buch*, p. 226.



n'aurait eu nul besoin de venir sur cette terre si n'y avaient vécu que des Allemands ; il ne vint parmi nous que pour racheter Israël<sup>46</sup> ! Les vices s'étaient répandus, cependant, de plus en plus largement, parce que des peuples mauvais s'étaient assuré des positions dont il importait de les débusquer impitoyablement. Le latin était l'instrument le plus redoutable de la perversion ; il était urgent d'en bannir l'usage du culte et de rendre à l'allemand sa place d'unique langue sacrée<sup>47</sup>. Le droit romain, la pire des abominations, devait être aboli. La mission de l'empereur n'était autre que ce rétablissement de l'hégémonie germanique<sup>48</sup>.

Il est probable qu'en suivant l'auteur de ce texte étrange nous sommes sortis du domaine où se mouvaient normalement les lettrés et les érudits, encore que les lectures de ce « révolutionnaire » aient été très étendues. Avant de nous enfoncer résolument dans l'étude des sentiments populaires, jetons un dernier coup d'œil sur les humanistes et rappelons qu'il surent, comme le dit justement P. Joachimsen, faire des *Gravamina* qui n'étaient qu'un sec cahier de doléances le cri d'une nation déchue<sup>49</sup>. Ils surent créer les idées-forces capables de soulever l'émotion et de l'entretenir. A tout le moins, ils donnèrent à ces thèmes la forme qui devait en intensifier l'efficacité. Entre la scène diplomatique où s'affairaient les princes et les prélats et la nation allemande, ils furent les intermédiaires indispensables.

Interrogeons-nous d'abord sur les voies que peuvent avoir suivies les idées et les passions dont nous avons observé l'éclosion ou l'essor dans les cercles d'humanistes lorsqu'elles ont pénétré dans l'âme populaire. Le mot de masses, il est vrai, n'évoque pas exactement la réalité d'un organisme social très complexe. L'émiettement politique du Saint-Empire entraînait la multiplicité des services administratifs et des assemblées représentatives. Le nombre des personnes qui contribuaient au gouvernement des principautés était considérable et celui des délégués que les Etats rassemblaient dans les Diètes, encore plus élevé<sup>50</sup>. Le rôle des villes, et tout particulièrement des villes d'Empire, était, à cet égard, décisif. Les villages eux-mêmes, dans le sud-ouest de l'Allemagne en tout cas, disposaient d'institutions communales dont les attributions n'étaient pas négligeables<sup>51</sup>. Les hommes et les opinions circulaient activement dans cette société où les problèmes d'intérêt commun étaient discutés avec d'autant plus de véhémence que l'inanité des pouvoirs en entravait la solution. A tous les niveaux des délibérations et des décisions intervenaient des notables auxquels leur situation de fortune, leur tradition familiale ou leurs capacités personnelles assignaient une mission

46. *Das Buch*, p. 265.

47. *Das Buch*, p. 299.

48. J. Wagner, *op. cit.*, p. 71.

49. P. Joachimsen, *Der Humanismus*, p. 438.

50. A titre d'exemple, voir H. Lieberich, « Die gelehrten Räte, Staat und Juristen in Baiern in der Frühzeit der Rezeption », *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte*, 1964, p. 120-189.

51. K.S. Bader, *Dorfgenossenschaft und Dorfgemeinde*, Graz, 1962.

de premier plan<sup>52</sup>. Leurs interventions dans les débats révélaient parfois l'ampleur et la qualité de leur information. Nombreux étaient les patriciens ou les bourgeois qui entretenaient avec les humanistes d'étroites relations, consacrées, dans certains cas, par des alliances matrimoniales. Martin Mayr, par exemple, avait épousé Catherine Imhof de Donauwoerth<sup>53</sup>. On sait tout ce que l'humanisme de Nuremberg devait à Willibald Pirckheimer, qui fut homme d'Etat en même temps qu'écrivain et mécène<sup>54</sup>. Peutinger d'Augsburg appartenait à l'une des plus anciennes familles<sup>55</sup> de la ville dont il dirigeait, en tant que secrétaire général, les services administratifs. A Strasbourg, Sébastien Brant se trouvait dans une situation tout à fait semblable<sup>56</sup>. Il approfondissait l'influence que Wimpheling assurait à leurs communes préoccupations en fréquentant assidûment les milieux dirigeants de la capitale alsacienne. A Francfort, Philippe Fürstenberg occupait une position comparable à celle de Pirckheimer à Nuremberg<sup>57</sup>. Nous aurions tort, enfin, de passer sous silence l'audience que pouvaient avoir les membres du bas clergé ; dans une proportion de plus en plus forte, les curés et les vicaires avaient consacré quelques semestres à se donner au moins une teinture de savoir universitaire et, comme l'avait prouvé, dès 1451, le factum remis à Nicolas de Cues, ces clercs n'éprouvaient pas pour Rome que des sentiments d'absolue soumission. Bon nombre d'entre eux, parce qu'ils n'avaient pas de bénéfices convenables, se faisaient maîtres d'école ; l'enseignement ne leur procurait pas seulement un gagne-pain ; il assurait à leurs discours un public réceptif. La rédaction des chroniques leur était souvent confiée. Dans ces récits, plus d'un passage est révélateur de l'état d'esprit qui régnait parmi les bourgeois. Au XIV<sup>e</sup> siècle déjà, Fritsche Closener, un clerc appartenant au patriciat de Strasbourg, n'hésitait pas à faire dans l'histoire de sa ville natale l'éloge de Marsile de Padoue, l'auteur du *Defensor pacis*, sévèrement condamné par l'Eglise<sup>58</sup>. Bien plus tard, et dans une région différente, la *Koelhoff'sche Chronik*, vers 1470, décrivait le flux ininterrompu des florins qui, par centaines de milliers, allaient d'Allemagne en Italie. « Plus que d'autres, notre pays est saigné par Rome. La rareté de l'argent n'a rien d'étonnant ; ce qui peut nous surprendre, c'est qu'il y en ait encore. On s'arrange toujours, là-bas, pour que le civet baigne dans la sauce épicée ! Du temps des païens, l'Allemagne n'était pas exploitée comme elle l'est maintenant, surtout depuis que, voici deux siècles, l'Empire a été dévolu aux Allemands »<sup>59</sup>.

52. E. Maschke, « Verfassung und soziale Kräfte in der deutschen Stadt des späten Mittelalters », *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1959, p. 289-349, 433-476.

53. Riezler, A.D.B., p. 114.

54. J. Ridé, *op. cit.*, p. 366 sqq.

55. J. Ridé, *op. cit.*, p. 349 sqq.

56. H. Rosenfeld, *Neue deutsche Biographie*, t. II, Berlin, 1955, p. 534-537.

57. H. Cellarius, *Die Reichsstadt Frankfurt und die Gravamina der deutschen Nation*, Leipzig, 1938, p. 37.

58. C. Hegel, *Die Chroniken der deutschen Städte*, t. VIII, p. 70 ; Koenigshofen, qui composa sa propre chronique un peu plus tard, reprit à son compte l'éloge fait par son prédécesseur (*ibid.*, p. 473).

59. C. Hegel, *Chroniken*, *op. cit.*, t. XIV, p. 809 sqq.

L'imprimerie diffusa très largement des textes qui, demeurés manuscrits, n'auraient touché qu'un cercle assez étroit de lecteurs. La technique nouvelle, dont les Allemands étaient si fiers d'avoir fourni l'inventeur et d'avoir assuré le succès dans l'Europe entière, semble bien avoir creusé l'appétit de savoir qu'elle avait pour but premier de satisfaire. Une masse de livres de tous formats, du fascicule de quelques feuillets à l'épais in-folio, et des feuilles volantes de toutes tailles, de la vignette au placard, submergea littéralement les pays germaniques. Des torrents d'idées et de passions déferlèrent sur les esprits et les remuèrent. Les sujets religieux occupaient dans cette production énorme une place prépondérante mais, pour notre propos, il n'est pas inutile de mentionner les ouvrages de géographie, dont la quantité n'était pas négligeable, et qui donnaient aux Allemands qui les lisaient l'occasion de comparer leurs croyances et leurs mœurs avec celles d'autres pays<sup>60</sup>.

La presse répandit également sous la forme de *Flugblätter* les paroles et les airs de chants qui peut-être existaient dès avant le XV<sup>e</sup> siècle mais que l'historien peut analyser plus aisément à partir de cette époque grâce à l'information considérablement accrue que met à sa disposition le « multiplicateur » mis au point par Gutenberg ! Il ne reste pas insensible au retentissement que les complaintes donnent aux événements. La guerre menée par la Basse Ligue contre Charles le Téméraire, par exemple, ou le renvoi de Marguerite d'Autriche, la fiancée de Charles VIII, avaient suscité une vive émotion que ces chansons intensifiaient en la propageant ! Strophes et refrains laissent entrevoir, au-delà des réactions suscitées par l'humiliation ou la crainte, les ressorts profonds de la mentalité populaire. Le répertoire, où le sacré prime le profane, met en évidence les caractères originaux de la piété germanique<sup>61</sup>.

Parmi les imprimés qui gonflaient les ballots des marchands, almanachs et « pronostications » n'étaient pas rares ; des astrologues tels que Liechtenberger devaient à ces publications une part de leur célébrité<sup>62</sup>. Dans ces prophéties, les craintes et les espérances des Allemands se dévoilent. Certaines de ces prédictions donnaient la réplique à d'autres, où s'exprimaient les ambitions de la France. Vers 1350, frère Jean de la Roquetaillade, « nourri de la tradition carolingienne française », avait annoncé que l'associé du pape angélique dans son œuvre de réforme universelle serait Charles IV de Luxembourg, « dont les rapports de parenté avec la dynastie des Valois étaient mis en lumière »<sup>63</sup>. Peu de temps après, l'ermite Télesphore de Cosenza fit de

60. C. Wehmer, « Inkunabelkunde », *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 1940, p. 214-232.

61. Voir les pages excellentes que J. Janssen consacre à la chanson populaire dans le classique *Geschichte des deutschen Volkes*, t. 1, 19<sup>e</sup> édit., Fribourg en Brisgau, 1913, p. 279-289. R. von Liliencron, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, 5 vol., Leipzig, 1865-1867, offre aux historiens des documents très riches. Voir aussi Ph. Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied von der ältesten Zeit bis zum Anfang des 17. Jahrhunderts*, Leipzig, 1867, et W. Bäumker, *Das katholische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen*, 4 vol., Fribourg en Brisgau, 1886-1911.

62. J. Franck, *Allgemeine deutsche Biographie*, t. 18, Leipzig, 1883, p. 538-542.

63. R. Foltz, *L'idée d'empire en Occident*, op. cit., p. 181. Voir aussi F. Kampers, *Kaiserprophetie und Kaisersage im Mittelalter*, Munich, 1895, p. 156.

l'empereur germanique le persécuteur du Saint Pontife, et du roi de France le souverain capable de rétablir la justice<sup>64</sup>. A cette version française du rêve messianique, la prophétie de Gamaléon opposa bientôt une interprétation allemande. Dans cet oracle, qui se présentait comme une vision, il évoquait d'abord les méfaits d'un empereur venu du sud ; couronné par le pape, ce monarque redoutable arracherait aux Allemands la couronne mais, précipité de la sorte jusqu'au fond de la déchéance, le peuple germanique se ressaisirait, il élirait son propre empereur né dans la vallée du Rhin, le pays allemand par excellence ; un concile convoqué par ce souverain à Aix-la-Chapelle créerait un patriarche de Mayence auquel serait dévolue plus tard la plénitude des pouvoirs spirituels. Rome serait déchue de son rang et la métropole rhénane deviendrait la capitale de la chrétienté. L'*ecclesia germanica* supplanterait en quelque sorte dans son rôle de *mater ecclesiarum* l'Eglise romaine. Cet oracle circula sous diverses formes à travers les pays germaniques<sup>65</sup>. Le ton en devenait de plus en plus véhément ; en 1409, un prêtre d'Amberg en avait repris, disait-on, les principaux éléments mais il avait évoqué pour finir des violences et des massacres : à l'entendre, les biens ecclésiastiques seraient mis au pillage et les clercs assassinés<sup>66</sup>. La portée de la prépondérance allemande était encore accrue : l'empire universel devenait germanique ; comme l'Italie, la Hongrie, d'une part, et de l'autre tous les Slaves étaient soumis à la tutelle des Allemands. Enfin, entraînés par l'empereur jusqu'en Palestine, les nouveaux maîtres du monde y réalisaient les prédictions messianiques : arrivé devant Jérusalem, le monarque accrocherait son bouclier à l'arbre sec, dont la ramure, soudain reverdie, signifierait l'avènement d'un ordre sans injustice ni faiblesse<sup>67</sup>.

Les auditeurs ou les lecteurs de ces prophéties étaient peut-être d'autant plus tentés de leur accorder du crédit qu'ils pouvaient avoir eu connaissance des récits de voyage où les vertus de leur peuple étaient montées en épingle. Avec le Nurembergeois Gabriel Tetzl, de 1465 à 1467, ils parcouraient la France et l'Espagne ; ils constataient que là-bas « les curés prenaient femme mais ne se souciaient guère de prêcher ; ils ne savaient que les dix commandements, de confession véritable point, seulement, avec le célébrant au pied de l'autel, la récitation du *confiteor* ; qu'importe que les péchés aient été gros ou pas ; personne, d'ailleurs, ne saurait les nommer ; la fréquentation des offices, irrégulière, était toujours faible ; le culte des morts seul tenait à cœur, aux femmes surtout, qui passaient des heures auprès d'imposantes pierres tombales garnies de fleurs, d'herbes odoriférantes et de cierges allumés »<sup>68</sup>. Le Cordelier de l'Observance, Nicolas Glassberger, confirmait cette présenta-

64. R. Folz, *L'idée d'Empire*, op. cit., p. 182 sqq. ; F. Kampers, op. cit., p. 237.

65. A. Werminghoff, op. cit., p. 136.

66. A. Werminghoff, op. cit., p. 136.

67. F. Kampers, *Die deutsche Kaiseridee in Prophetie und Sage*, Munich, 1896, p. 127 sqq.

68. K. Voretzoch, « Reisen Deutscher nach der Provence und Südfrankreich in früheren Zeiten », *Volkstum und Kultur der Romanen*, 1938, p. 306-341 ; 1940, p. 30-110.

tion sévère : en France, selon lui, les églises étaient à l'abandon, les vases sacrés, malpropres ; à la messe ne venait que peu de monde ; aussi l'ignorance était-elle crasse et la superstition largement répandue. La situation française servait de repoussoir : elle mettait en valeur le sérieux et la piété des Allemands qui ne manquaient jamais le service divin et se seraient saignés aux quatre veines pour embellir les édifices religieux<sup>69</sup>. Quand un voyageur venu d'Allemagne retrouvait loin de chez lui, parmi les latins légers et prolixes, un compatriote, qu'il était content d'être au moins quelques moments en compagnie d'un *guter duczer*, et quelle n'était pas sa surprise joyeuse lorsqu'il découvrait, avec Jérôme Müntzer, un médecin de Nuremberg, comme un coin de terre natale transporté par-delà les monts jusqu'en Espagne : à quelques lieues de Valence, le monastère du Val Jésus était occupé par une dizaine de Franciscains observants ; un Allemand, un riche marchand de Ravensburg touché par la grâce, avait fondé cet ermitage ; il en avait fait aménager le chœur, et des stalles commandées en Flandre s'offraient au regard émerveillé de Müntzer. « Dans ce petit cloître tout est parfaitement ordonné ; le jardin, soigneusement irrigué, est fort beau. Quel merveilleux plaisir nous avons goûté là<sup>70</sup> ! » Des impressions de ce genre n'étaient sûrement pas rares : à cette époque déjà, les Allemands voyageaient beaucoup, marchands, étudiants, soldats ou pèlerins, mais l'image qu'ils gardaient dans leur souvenir de leur pays était d'autant plus belle qu'ils rêvaient d'y revenir bientôt.

Essayons maintenant de retrouver cette image dans les témoignages dont nous avons évoqué jusqu'à présent la multiplicité. Comme les individus, les communautés se définissent en s'opposant. Les Allemands découvraient chez les nations qui les entouraient les défauts qu'ils prétendaient éviter eux-mêmes avec le plus de soin. Les étrangers étaient cupides et rusés, les Romains surtout. Avec l'astrologue Liechtenberger, ils étaient disposés à croire que les papes dépouillaient l'Allemagne de ses trésors afin d'assurer à leurs bâtards des situations en vue<sup>71</sup>. Nous avons entendu plus haut l'auteur de la *Koelhoffsche Chronik* se plaindre des curialistes, dont l'astuce inépuisable est au service d'une insatiable cupidité. Ces avares sont impies. La chanson de Dôle, en 1479, présente les Français comme des blasphémateurs, le sacrilège ne leur fait pas peur. Ils se conduisent si mal que la statue de la Vierge se met à pleurer. Les hosties consacrées sont jetées dans la boue puis piétinées<sup>72</sup>. L'orgueil égare ces insensés qui se croient assez forts pour asservir le monde entier. Charles le Téméraire offre l'exemple achevé de ce travers

69. Chronique de N. Glassberger, *Analecta franciscana*, Quarracchi, 1887, t. II, p. 439 sqq.

70. L. Pfandl, *Itinerarium hispanicum Hieronymi Monetarii (1494-1495)*, *Revue hispanique*, 1920, p. 21. Voretzsch, *op. cit.*, 1940, p. 45 (Hans von Waltheim, de Halle, rencontre à la Sainte Baume, en 1474, *ein guter deutscher*).

71. *Die Veyssagunge J. Liechtenbergers*, Cologne, 1528.

72. R. von Liliencron, *Die historischen Volkslieder*, *op. cit.*, t. II, p. 157-159. Les troupes de Louis XI avaient pris par trahison cette ville qui servait de rempart à la Franche-Comté. La francophobie de ce « lied » est d'autant plus curieuse que Dôle était de langue française et que les traîtres étaient des mercenaires allemands, achetés par des Suisses de langue allemande au service du roi de France !

fatal. « Il est le Turc d'Occident qui souille la chrétienté »<sup>73</sup>. Peut-être faut-il voir en lui l'Antéchrist ! Ses sujets et généralement les Welsches ne sont pas meilleurs que leur prince ; voués aux pratiques superstitieuses, ils dédaignent l'instruction religieuse ; la misère et la saleté de leurs églises proclament l'indifférence des fidèles qui devraient avoir à cœur d'entretenir la maison de Dieu. Leurs mœurs ne sont pas plus pures que leur foi n'est vive. L'adultère est une invention du Français. Quant aux Lombards, ils s'adonnent aux vices contre nature qu'abominent les bons Allemands<sup>74</sup>. Les Allemandes parfois se laissent bernier par les Welsches qui n'hésitent pas à les abandonner après les avoir séduites. Le *Lied vom Conzil* plaint les filles de Souabe dont des curialistes sans scrupules ont fait de vulgaires prostituées<sup>75</sup>. Débauchés, ces étrangers sont cruels. Ils torturent les captifs ; ils ouvrent le ventre des femmes enceintes pour en arracher les enfants à naître<sup>76</sup>. Aussi lâches que méchants, ils ne peuvent compter que sur la ruse et le mensonge quand ils affrontent les Allemands. Ils n'ont pas d'arme plus redoutable que leurs discours ; les langues romanes sont capables de pervertir l'âme germanique ; qui ne veut pas s'exposer à la contagion doit se garder d'apprendre le français ou l'italien<sup>77</sup>. Comment pourrait-on considérer ces peuples comme chrétiens ? Ils n'ont ni la foi, ni les mœurs des fidèles dignes de ce nom.

Sur ce fond d'imperfections, les vertus des Allemands se détachent bien<sup>78</sup>. Ils sont fidèles et se font plutôt hacher sur place que de faillir à la parole donnée. Ils sont purs et respectent l'honneur des femmes ; les mœurs contre nature ne leur inspirent qu'une profonde horreur. Ils sont pieux, surtout. Avant de se battre, ils ne manquent jamais de prier. Quand leurs ennemis gesticulent et poussent des cris, eux, à genoux, implorent la protection du Dieu des armées. Mais cette *Frömmigkeit* n'est pas faite de pratiques ponctuelles seulement<sup>79</sup>. Elle est portée par un sentiment religieux dont les cantiques sont l'expression fidèle. A cet égard, la réputation de l'Allemagne ne datait pas de la fin du Moyen Age. En 1148 déjà, Gerhoh de Reichersberg affirmait que ses compatriotes savaient mieux que d'autres chanter le Seigneur<sup>80</sup>. Cette appréciation était confirmée par le témoignage d'un cistercien qui avait accompagné saint Bernard pendant la prédication de la seconde croisade. « Dès que nous eûmes quitté les pays germaniques, le chant « *Christ uns genad* » cessa ; autour de nous, il n'y avait plus personne pour louer Dieu à pleine voix ; le peuple roman n'a pas comme vous des chants bien à lui »<sup>81</sup>. Entre le XII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, le répertoire ne cessa de

73. R. von Liliencron, *op. cit.*, t. II, p. 54.

74. J. Wagner, *op. cit.*, p. 14 *sqq.*

75. R. von Liliencron, *Die historischen Lieder, op. cit.*, t. I, p. 541.

76. R. von Liliencron, *op. cit.*, t. II, p. 159 (Das Lied von Dôle). Voir aussi H. Witte, *Die Armagnaken im Elsass*, Strasbourg, 1890, le récit des atrocités commises par les Ecorcheurs et retenues par les chroniqueurs (en particulier p. 19, 110 *sqq.*).

77. R. von Liliencron, *op. cit.*, t. II, p. 264.

78. J. Ridé, *op. cit.*, p. 1167-1186.

79. B. Möller, « Frömmigkeit in Deutschland um 1500 », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1965, p. 5-31.

80. Janssen, *op. cit.*, p. 289.

81. Janssen, *op. cit.*, p. 289.

s'enrichir. Luther lui-même reconnaissait qu'avant lui les Allemands disposaient de très belles mélodies et de textes édifiants pour exprimer et soutenir leur dévotion. Il goûtait particulièrement : *Christ ist erstanden, Ein Kindelin so lobelich ist uns geboren heute, Nun bitten wir den heiligen Geist*<sup>82</sup>. Les airs de quelque soixante dix de ces cantiques sont connus. Dans une centaine de ces *Lieder* vibrait la joie de Noël ; l'un d'entre eux, *Es ist ein Ros entsprungen*, jouit encore de nos jours d'une grande popularité<sup>83</sup>. Ces textes semblent avoir facilité la pénétration dans les masses de thèmes élaborés par les milieux mystiques<sup>84</sup>. Citons le *Weihnachtslied* fameux qui, non sans raison, est attribué par la tradition à Jean Tauler : *Es kommt ein Schiff geladen bis an den höchsten Bort*. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, Henri de Laufenberg composa pour de nombreuses chansons profanes des poèmes religieux<sup>85</sup>. L'un des plus beaux respire le *Heimweh*, ce mal du pays si typique pour l'âme allemande : *Ich wolt, dass ich daheime wär, ... ich mein daheim im himelrich*<sup>86</sup>. Des dévotions monastiques se retrouvent dans les strophes où le fidèle se propose de bâtir au fond de son cœur une maisonnette ; Jésus en sera le maître, la Vierge, l'économe, l'amour divin, la cellière, la crainte de Dieu gardera la porte<sup>87</sup>. Les hymnes liturgiques les plus connus étaient traduits ainsi que des strophes, moins célèbres peut-être mais en accord avec le tempérament germanique ; le *Media Vita* devenait en allemand *Inmitten unsers lebenszeyt im tod seind wir umbfangen*<sup>88</sup>. Quelques-uns de ces cantiques étaient chantés pendant la messe ; après la communion, l'assistance entonnait un *Lied* d'action de grâces : *Gott sie gelobt und gebenedeit der uns selber hat gespeist*<sup>89</sup>. Les communautés nombreuses étaient guidées par une chorale qui n'avait pas peur de la polyphonie. En 1512 Erhard Orglin fit paraître un recueil de cantiques à quatre voix<sup>90</sup>. N'oublions pas qu'à cette époque la plupart des églises en ville et quelques paroisses de campagne contenaient des orgues. Mais ce n'était pas uniquement au cours des offices que les chrétiens d'Allemagne chantaient. Une exhortation à la vie pieuse, en 1509, conseillait vivement aux pères de famille de consacrer une partie du dimanche après-midi à ces *christliche lieder*<sup>91</sup>. On pense, en lisant ce conseil, aux propos d'Erasmus qui, dans la préface de son *Nouveau Testament*, souhaite que bientôt la femme, en vaquant au soin du ménage, l'homme, en poussant sa charrue, chantent des versets de la Sainte Ecriture. Mais comment ne pas songer également aux textes qui prescrivent au maître de maison de réunir autour de lui tous les siens et de réfléchir avec eux sur les vérités

82. Janssen, *op. cit.*, p. 291.

83. Janssen, *op. cit.*, p. 233, 296.

84. Sur ce processus de diffusion, voir W. Schmidt, « Zur deutschen Erbauungsliteratur des späten Mittelalters », *Altdeutsche und altniederländische Mystik* (Wege der Forschung, 23), Darmstadt, 1964, p. 437-461.

85. Janssen, *op. cit.*, p. 291.

86. Cité par Janssen, *op. cit.*, p. 298.

87. Janssen, *op. cit.*, p. 296.

88. Janssen, *op. cit.*, p. 295.

89. Janssen, *op. cit.*, p. 291.

90. Janssen, *op. cit.*, p. 233.

91. Janssen, *op. cit.*, p. 289.

entendues le matin pendant le sermon ? Les innombrables éditions de prédications, traduites en allemand, qui firent la fortune de certains imprimeurs, prouvent que ce commandement n'était pas resté lettre morte. Elles montrent aussi que les offices de « prédication » fondés dans beaucoup de villes répondaient au désir des fidèles soucieux de connaître et de comprendre, dans la mesure du possible, les vérités de la croyance et les obligations de la vie chrétienne. Les libraires n'avaient pas de peine à vendre les Bibles, dont vingt-deux éditions en allemand parurent avant 1517<sup>92</sup>. La Sainte Ecriture que lut en entier, de la mi-carême à Pâques, une bourgeoise de Souabe, en 1476, était peut-être encore un de ces manuscrits que des ateliers de copistes exécutaient en assez grand nombre jusqu'au moment où l'imprimerie leur fit une concurrence insoutenable<sup>93</sup>. En plus du texte intégral des deux Testaments, la clientèle des éditeurs en recherchait des extraits, des psautiers — il en sortit des presses plus d'une soixantaine —, des *plenaria*, rassemblant les lectures des dimanches et fêtes — on en compte cent trente et un —<sup>94</sup>. Enfin, des recueils de prières aux titres fleuris, tel le *Seelengärtlein* de Brant et Wimpfeling, jouissaient d'une belle popularité parce qu'ils contenaient des oraisons pour toutes les circonstances de la vie<sup>95</sup>.

Pieux et sérieux, les Allemands étaient tentés de se faire une haute idée d'eux-mêmes ! Quand le Welsche parle, l'Allemand agit<sup>96</sup>. Dieu répand sur la nation qui brille par son courage et sa piété ses bénédictions en abondance. N'a-t-il pas précipité les Bourguignons dans le lac de Morat comme jadis il a fait périr Pharaon et ses troupes dans les eaux déchaînées de la Mer Rouge<sup>97</sup> ? En tout cas, la *deutsche Nation* est la servante fidèle du Seigneur. L'Antéchrist des temps modernes, Charles le Téméraire, en a fait l'expérience à ses dépens. Ce « Turc de l'Occident » est vaincu ; les Infidèles d'Orient n'échapperont pas à leur sort. Un empereur viendra ; il portera le nom de Frédéric ; il conduira son peuple de victoire en victoire jusqu'à Jérusalem. *Gesta Dei per Germanos*<sup>98</sup> ! Le messianisme allemand est en train de devenir largement populaire quand se préparent les bouleversements du XVI<sup>e</sup> siècle.

Revenons vers Aléandre. Il n'avait pas seulement constaté que neuf Allemands sur dix soutenaient Luther et que le dixième souhaitait la chute du pouvoir pontifical. Il avait dit nettement qu'à l'origine de cette révolte il y avait la politique de Rome<sup>99</sup>. Ce diagnostic n'était pas complet. Certes, les compatriotes du théologien de Wittenberg en avaient assez des humiliations que représentaient à leurs yeux les pratiques de la Curie, mais ils se rassemblaient en très grand nombre autour du frère

92. B. Moeller, « Frömmigkeit », *op. cit.*, p. 17-27 ; F. Rapp, « Christianisme et vie quotidienne dans les pays germaniques au XV<sup>e</sup> siècle. L'empreinte du sacré sur le temps », *Histoire vécue du peuple chrétien*, Toulouse, 1979, t. I, p. 344-346.

93. B. Möller, « Frömmigkeit », *op. cit.*, p. 20.

94. B. Möller, « Frömmigkeit », *op. cit.*, p. 20.

95. F. Rapp, *Réformes et Réformation à Strasbourg*, Paris, 1974, p. 168 *sqq.*

96. J. Wagner, *op. cit.*, p. 13.

97. R. von Liliencron, *Die historischen Lieder*, t. II, p. 101.

98. F. Kampers, *Die deutsche Kaiseridee*, p. 127.

99. P. Kalkoff, *Die Depeschen*, p. 25, 39 et 102.



Martin parce qu'ils retrouvaient dans ses premiers messages la sensibilité religieuse qui leur tenait à cœur.

L'*Ecclesia germanica*, qui peut-être aurait pu délivrer l'Allemagne des abus, n'avait pas pris corps. Elle n'avait pas même fait franchement son apparition dans le vocabulaire officiel ; la prophétie de Gamaléon est peut-être seule à se servir de ces deux mots<sup>100</sup>. L'Etat dont dépendait la constitution d'un tel organisme n'était pas plus capable de le créer en 1521 que sous le règne de Frédéric III. Après avoir vainement tenté de briser la résistance de Charles Quint, Luther devait se replier sur les principautés et le protestantisme allait, de ce fait, s'inscrire dans ce cadre généralement étriqué. Le morcellement ecclésiastique de l'Allemagne n'était pas près de finir. La formation d'une communauté religieuse unique restait un rêve inaccessible !

Par contre, une manière allemande de vivre le christianisme s'était affirmée pour de bon. Dans une large mesure, elle était l'héritage commun des Allemands, quelle que fût leur confession. Elle n'a rien perdu de sa force. Elle se caractérise par la gravité, le soin minutieux dans l'accomplissement des rites comme dans l'embellissement de tout ce qui sert au culte, l'effort persévérant d'intériorisation, dont la lecture édifiante est l'instrument de prédilection, la recherche d'une émotion qui s'exprime de préférence dans le chant choral, enfin la place centrale qu'occupe la famille, *das christliche Haus*, véritable Eglise domestique. Dans une basilique romaine, de nos jours encore, avec un groupe de pèlerins allemands s'engouffre une atmosphère, faite de douceur et d'âpreté tout ensemble, qui ne s'accorde pas entièrement avec la piété méditerranéenne.

Sans mettre vraiment en péril l'unité de la conscience européenne, l'évolution dont j'ai tenté de suivre les phases l'a probablement enrichie sensiblement. Elle a créé définitivement une sensibilité religieuse à laquelle l'âme de l'Europe, son art et sa littérature, doivent beaucoup.

Francis RAPP

100. A. Werminghoff, *op. cit.*, p. 136.

## LES ESPAGNOLS ET LA CONSCIENCE EUROPÉENNE A L'ÉPOQUE DE CHARLES-QUINT

A la Renaissance, les nations du vieux continent s'affirment, les peuples se rendent compte de plus en plus de tout ce qui les individualise, de tout ce qui les différencie les uns des autres. Mais les manifestations de cette originalité, qui ouvre la voie à un véritable nationalisme, vont de pair avec la prise de conscience — du moins dans certains milieux — de tout ce qui unit les Européens entre eux, de tout ce qui leur donne, au delà de leurs particularités, une communauté de destin. Les grandes découvertes, l'apparition d'un Nouveau Monde, le contact avec d'autres civilisations, avec des peuples dissemblables, ont renforcé cette double tendance. Il en a été ainsi pour la péninsule ibérique qui a joué un si grand rôle dans les expéditions maritimes de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. En particulier, l'Espagne de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, celle qui a eu pour souverain l'empereur Charles-Quint — symbole, aux yeux de certains, de l'unité européenne — ne pouvait pas rester en marge d'une telle orientation. C'est donc la courbe du sentiment européen chez les Espagnols de cette période que nous voudrions évoquer ici.

Les Rois Catholiques avaient, en quelque sorte, préparé la voie à Charles de Gand et à son hégémonie européenne. En effet, dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle et dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, les deux royaumes péninsulaires dont le futur empereur allait prendre possession en 1517 avaient mené une politique extérieure d'expansion dans deux directions complémentaires : vers l'Atlantique pour la Castille, vers la Méditerranée pour l'Aragon (et la Catalogne)<sup>1</sup>. La domination espagnole sur une bonne partie de l'Italie devenait ainsi effective et allait s'étendre sur les Indes récemment découvertes. Grâce aux mariages de leurs enfants, Ferdinand et Isabelle avaient habilement préparé l'avenir et tissé un nœud serré d'utiles relations avec le Portugal, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Autriche<sup>2</sup>. Le commerce actif avec l'Europe du Nord

1. Parmi divers ouvrages, cf. José María Doussinague, *La política internacional de Fernando el Católico* (Madrid, Espasa Calpe, 1944); Luis Suárez Fernández, *Política internacional de Isabel la Católica* (Valladolid, 1965); Antonio de la Torre, *Documentos sobre relaciones internacionales de los Reyes Católicos* (3 t., Barcelona, C.S.I.C., 1949-1951).

2. Rappelons que le prince héritier don Juan avait épousé Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, cependant que l'infante Jeanne s'était mariée à Philippe le Beau, frère de Marguerite. La princesse Isabelle, de son côté, était devenue la femme du roi du Portugal et sa sœur Catherine celle du futur souverain d'Angleterre.

(laine, fer, vin) et la péninsule italienne (blé, riz, épices) avait développé davantage encore les contacts des Castellans et des Aragonais avec les divers pays d'Europe. Et puis le hasard avait bien fait les choses : une série de disparitions princières et royales avaient transformé Charles, le petit-fils des Rois Catholiques, en l'unique héritier des maisons de Habsbourg et de Bourgogne, mais aussi des souverains espagnols puisque sa mère, Jeanne, dite « la Folle », était considérée (à tort ou à raison) comme inapte à gouverner<sup>3</sup>. Dès lors, le jeune monarque apparaissait investi d'une grande puissance. D'ailleurs, au centre de ses Etats se trouvaient les riches Pays-Bas, véritable carrefour industriel et commercial de l'Europe, et au sud l'Espagne, maîtresse d'une grande partie de l'Italie et surtout des Indes. Tout semblait mis en œuvre pour conduire Charles à ceindre la couronne impériale à la mort de son grand-père, l'empereur Maximilien, en 1519. L'Europe ne pouvait, désormais, échapper à une expérience impériale, celle qu'a incarnée Charles-Quint, et cela malgré l'opposition de François I<sup>er</sup><sup>4</sup>.

Certes, l'ensemble politique sur lequel le nouvel empereur allait exercer son autorité ne constituait pas un tout homogène : dispersion géographique, statuts divers, ressources et mentalités différentes, etc. A l'origine, la seule unité qui existait entre les parties de ce conglomerat était la personne du prince. Néanmoins, le temps passant, une certaine communauté d'intérêts et de destin devait parvenir à renforcer quelque peu ce lien ténu, mais pas suffisamment pour que cet Empire survive à son souverain. De toute façon, c'est à partir de cet ensemble que Charles-Quint a pu rêver, du moins jusqu'en 1530, de refaire l'unité de l'Europe sous sa houlette, d'une Europe qui pour lui se confondait avec la *respublica christiana*. Il est vrai qu'il s'était nourri d'idéaux médiévaux (dus en partie à son éducation bourguignonne) qui faisaient de l'empereur l'autorité suprême du monde chrétien, dans le domaine temporel. A-t-il pensé à une monarchie universelle effective, en accord avec la doctrine exprimée par Dante dans son traité *De monarchia*<sup>5</sup>, comme pourrait le laisser croire sa propre devise *Plus Ultra*<sup>6</sup>? Nous

3. Le prince don Juan était mort en 1497, sans descendance. La fille aînée des Rois Catholiques, la reine Isabelle de Portugal, nouvelle héritière des royaumes espagnols, disparaissait en 1498 et le fils qu'elle laissait, l'infant don Miguel, décédait peu après, en 1500. La princesse Jeanne, la deuxième fille d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand, devait donc monter sur les trônes de Castille et d'Aragon. Même si elle porta le titre de reine, elle fut écartée du pouvoir à cause de la démence qui, disait-on, s'était emparée d'elle. On a beaucoup écrit sur ce point et il semble qu'en réalité les raisons politiques aient joué un rôle déterminant dans son éviction.

4. Cf. Fernand Braudel, *El mediterráneo y el mundo mediterráneo en la época de Felipe II* (trad. espagnole, 2 t., México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1953), I, p. 560.

5. Cf. José Antonio Maravall, *Carlos V y el pensamiento político del Renacimiento* (Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1960), p. 208-209. Cf. aussi la synthèse de Frances A. Yates, « Charles-Quint et l'idée d'empire » (in *Les fêtes de la Renaissance. II. Fêtes et cérémonies au temps de Charles-Quint*, Paris, C.N.R.S., 1960, p. 57-97), p. 65-69.

6. Les ennemis de l'empereur et plus particulièrement François I<sup>er</sup> insistèrent à diverses reprises sur l'impérialisme de Charles-Quint, en s'appuyant sur la devise qu'il avait adoptée. — Sur le véritable sens qu'il faut donner à cette formule, cf. spécialement l'étude de Marcel Bataillon, « Plus outre : la cour découvre le Nouveau Monde » (in *Les fêtes de la Renaissance. II*, p. 13-27), notamment p. 23-27.

n'avons pas l'intention d'ouvrir ici le débat sur ce que l'on a appelé «l'idée impériale» de Charles-Quint, les historiens allemands comme Peter Rassow et Karl Brandi la situant dans la lignée dantesque, telle que Gattinara l'avait actualisée, Menéndez Pidal soutenant au contraire que la conception de l'empire dont s'inspirait le monarque était d'origine castillane et qu'elle s'était exprimée dès 1520 dans le discours prononcé par l'évêque Mota devant les cortès de Saint-Jacques-de-Compostelle<sup>7</sup>. Pour l'historien espagnol, Charles-Quint ne cherchait pas à réaliser l'unité politique de l'Europe sous son autorité; il voulait l'entente et la paix des nations chrétiennes pour poursuivre contre l'Islam (le Turc en l'occurrence) la croisade menée pendant des siècles sur les terres d'Espagne<sup>8</sup>. Les travaux d'historiens postérieurs ont montré qu'il fallait nuancer les thèses de Menéndez Pidal en fonction de la chronologie<sup>9</sup>, et certains d'entre eux ne sont pas loin de penser qu'on a donné trop d'importance à l'idéologie dans la façon d'agir du souverain, lequel était pris par le tourbillon de l'histoire et condamné à adopter la solution imposée par les événements<sup>10</sup>.

Quoi qu'il en soit, Charles-Quint avait une haute idée de sa charge et il est probable que jusqu'à la mort de Gattinara et la diète d'Augsbourg — qui devait marquer la cassure irrémédiable entre catholiques et protestants — il a pensé pouvoir refaire sous sa direction (ce qui ne veut pas dire sous sa domination) l'unité de l'*Universitas christiana*, seul moyen de sauver l'unité culturelle de l'Europe et de résister efficacement au Turc. Lui-même a mené effectivement une politique européenne sans s'attacher aux intérêts particuliers de l'un quelconque de ses vastes domaines. D'ailleurs, la Chancellerie avait pour tâche de coordonner les actions de cette politique. A partir de 1518, et jusqu'en 1530, cette coordination a été le fait du Grand Chancelier Gattinara qui s'est appuyé sur le Conseil d'Etat composé d'hommes de diverses origines: Bourguignons, Flamands, Italiens et Espagnols, ces derniers devenant progressivement de plus en plus nombreux.

Cet internationalisme allait dans le sens de la constitution d'une nouvelle Europe aux dimensions de l'ancien empire romain. N'était-ce pas d'ailleurs à la doctrine de la *translatio imperii* que s'était référé Gattinara dans le fameux mémoire adressé au monarque le 12 juillet

7. Cf. *Cortes de los antiguos reinos de León y de Castilla*, t. IV (Madrid, Real Academia de la Historia, 1882), p. 293 sqq., pour le discours de l'évêque Pedro Ruiz de la Mota. — Sur la position de Peter Rassow, cf. *Die Kaiser - Idee Karls V dargestellt an der Politik der Jahre 1528-40* (Berlin, 1932); sur celle de Karl Brandi, dans la lignée de la précédente, cf. son livre: *Carlos V. Vida y fortuna de una personalidad y de un imperio mundial* (trad. de Manuel Ballesteros, Buenos Aires-Barcelona, Ed. Juventud, 1944).

8. Ramón Menéndez Pidal a exprimé ses idées à plusieurs reprises. Cf. par exemple *Idea imperial de Carlos V* (Buenos Aires-México, Espasa Calpe Argentina, 1946) et «Formación del fundamental pensamiento político de Carlos V» (in *Charles-Quint et son temps*, Paris, C.N.R.S., 1959, p. 1-8).

9. Cf. par exemple: José María Maravall, *Carlos V y el pensamiento político del Renacimiento*, op. cit.; José María Jover, *Carlos V y los Españoles* (Madrid, Rialp, 1963); Joseph Pérez, *L'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, Armand Colin, 1973).

10. Fernand Braudel, *Carlo V* (Rome-Milan, C.E.I., 1966); Henri Lapeyre, *Les monarchies européennes du XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, P.U.F., 1967) et *Charles-Quint* (Paris, P.U.F., 1971), etc.

1519, ainsi que l'évêque Mota lors des cortès de Saint-Jacques-de-Compostelle en 1520<sup>11</sup> ? Il n'est donc pas étonnant que la Chancellerie, après l'élection de Charles-Quint, ait ressuscité certaines images mythiques et plusieurs tournures traditionnelles attachées encore à la dignité impériale<sup>12</sup>. Or, l'empire romain germanique était considéré comme ultime par la tradition médiévale. Et au début du XVI<sup>e</sup> siècle on concevait toujours la Chrétienté comme guidée par la Providence vers son unification finale et vers le jugement dernier<sup>13</sup>. On s'exaltait à l'annonce prophétique « d'un seul troupeau et d'un seul berger ».

Comment les humanistes espagnols disciples d'Erasmus et appartenant à l'entourage de l'empereur — ce dernier a constamment résidé en Espagne du milieu de 1522 au milieu de 1529<sup>14</sup> — n'auraient-ils pas vu dans leur souverain l'homme providentiel destiné à être le rassembleur, à instaurer un empire de paix et de fraternité chrétiennes ? L'érasmeisme se met ainsi au service de la politique impériale ; et cela d'autant plus facilement que l'humaniste de Rotterdam lui-même porte le titre de conseiller de Charles-Quint.

Après la bataille de Pavie, en 1525, l'empereur, vainqueur du roi de France, apparaît plus que jamais comme l'unificateur dont l'Europe a besoin, celui qui est capable d'imposer la paix aux princes chrétiens, de réformer l'Eglise grâce au concile et de mener la croisade contre le Turc. Ce sentiment devait être fort répandu dans le petit cercle d'intellectuels castillans qui admiraient Erasme et entouraient Charles-Quint et Gattinara. Parmi eux se détachaient Alfonso de Valdés, Juan de Vergara et le docteur Coronel. C'est d'ailleurs le premier d'entre eux qui, après la défaite et l'emprisonnement de François I<sup>er</sup>, en 1525, affirme, au nom de la Chancellerie, la mission providentielle de l'empereur : Dieu a donné la victoire au monarque pour qu'il fasse taire les dissensions entre les princes chrétiens, combatte les Ottomans, s'empare de Jérusalem et fasse régner partout le christianisme. Ainsi se réalisera la prophétie évangélique : *Fiet unum ovile et unus pastor*<sup>15</sup>.

Cette aspiration s'étend au-delà de la cour puisqu'on la rencontre alors sous la plume de plusieurs Espagnols cultivés, qu'il s'agisse, par exemple, d'un gentilhomme comme don Beltrán de Guevara, le cousin du futur évêque de Mondoñedo<sup>16</sup>, ou d'un prélat juriste comme le

11. Cf. notre livre : *Antonio de Guevara (1480?-1545) et l'Espagne de son temps* (Genève, Droz, 1976), p. 588.

12. Cf. J.A. Maravall, *Carlos V y el pensamiento político del Renacimiento*, p. 104.

13. Cf., dans cet esprit, le livre discuté de Juan Sánchez Montes, *Franceses, protestantes, turcos. Los Españoles ante la política internacional de Carlos V* (Pamplona, C.S.I.C., 1951).

14. Cf. Manuel de Foronda y Aguilera, *Estancias y viajes del Emperador Carlos V* (Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1914).

15. *Relación de las nuevas de Italia, sacadas de las cartas que los capitanes y comisarios del Emperador y Rey nuestro señor han scripto a Su Magestad: assí de la victoria contra el rey de Francia como de otras cosas allá acaecidas. Vista y corregida por el señor grand Chanciller e consejo de su magestad* (colophon : « los señores del consejo de Su Magestad mandaron a mí Alonso de Valdés secretario del ilustre señor gran chanciller que fizesse imprimir la presente relación. Alonso de Valdés », s.d. [mais 1525] ; reproduction en fac-similé). Cf. fol. VII<sup>v</sup>-VIII<sup>r</sup>.

16. Cf. notre livre : *Antonio de Guevara...*, op. cit., p. 588-589, pour cet exemple et pour d'autres.

président de la Chancellerie de Valladolid, Pedro González Manso<sup>17</sup>. C'est elle qu'exprimaient déjà les cortès de Valladolid de 1523 lorsqu'elles demandaient au souverain de «travailler par tous les moyens à faire la paix entre les princes chrétiens et à mener la guerre contre les infidèles»<sup>18</sup>, encore que par «infidèles» il faille surtout entendre les barbaresques. Ce véritable providentialisme se développe pendant l'année 1526<sup>19</sup>. C'est le moment de la ligue de Cognac contre l'empereur : le pape recherche l'appui de François I<sup>er</sup>, cependant que ce dernier pousse le Turc à relancer son offensive en Hongrie. La suite est connue : c'est la défaite de Mohacz du 29 août 1526 au cours de laquelle Louis II, le beau-frère de Charles-Quint, fut tué.

C'est alors que Juan Luis Vives, indigné par l'attitude du Souverain Pontife (qu'il rend responsable des tueries dont l'écho parvient jusqu'à lui), écrit son dialogue *De Europae dissidiis et bello Turcico*. Il y fait une sombre peinture des discordes entre chrétiens (sans passer sous silence les dissensions religieuses) et y montre la nécessité de la paix entre eux, sans laquelle il sera impossible de faire front contre les Ottomans<sup>20</sup>. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'humaniste valencien met en avant l'exigence d'une Europe solidaire, ce qui équivaut, pour lui, à une Chrétienté unie<sup>21</sup>. Et il en arrive à ne pouvoir envisager la paix qu'après une victoire providentielle de l'empereur, l'unificateur des chrétiens<sup>22</sup>.

Charles-Quint devient ainsi l'instrument d'une volonté divine qui devra même s'imposer au pape puisque ce dernier met obstacle au retour de la paix et à l'unité du monde chrétien. La politique impériale se fait donc nettement anti-romaine et prend en compte, de plus en plus, la nécessité d'un concile général.

C'est dans ce contexte que se déroulent la prise et le sac de Rome, en 1527, par les troupes de l'empereur, sous les ordres du connétable de Bourbon. Les disciples espagnols d'Erasme y voient une preuve supplémentaire de la mission providentielle de Charles-Quint, chargé de restaurer l'Eglise du Christ et de faire régner la paix et la fraternité en Europe<sup>23</sup>. Et c'est encore Alfonso de Valdés qui, à la fin du mois de juillet 1527, rédigera le message de l'empereur aux princes chrétiens<sup>24</sup>. Il écrira aussi le fameux *Dialogue sur ce qui s'est passé à Rome* dans lequel

17. Cf. la lettre écrite par Pedro González Manso à Charles-Quint le 12 décembre 1526 (in *Corpus documental de Carlos V*, I, éd. de Manuel Fernández Álvarez, Salamanca, C.S.I.C., Universidad de Salamanca, Fundación Juan March, 1973, p. 120).

18. *Cortes de los antiguos reinos de León y de Castilla*, op. cit., t. IV, p. 367.

19. Cf. Marcel Bataillon, *Erasmus y España* (México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1966), p. 226 sqq.

20. Cf. le texte dans Luis Vives, *Obras completas* (éd. et trad. de Lorenzo Riber, 2 t., Madrid, Aguilar, 1947-1948), II, p. 39-61.

21. Cf., par exemple, la lettre à Adrien VI : *De Europae statu ac tumultibus* (ibid., II, p. 9-18), qui date de 1522.

22. Cf. la lettre de Vives à Cranevelt du 10 juin 1526 : «Dicen que son muchos los conjurados contra Carlos, y ésta es la fatalidad de Carlos, que no puede vencer sino a muchos para que sea más sonada su victoria. Todo esto son trazas de Dios para demostrar a los hombres cuán flacas son nuestras fuerzas engreídas contra su poderio» (*Obras completas*, II, p. 1774 a-b).

23. Cf. Marcel Bataillon, *Erasmus y España*, p. 228.

24. *Ibid.*, p. 366.

il lave le monarque de toute faute et rejette sur le pape la culpabilité des événements romains, cependant qu'à la suite de l'humaniste de Rotterdam il manifeste son pacifisme et son espoir de voir l'Eglise réformée pour le plus grand bien de la *respublica christiana*<sup>25</sup>. Et c'est en des termes semblables que s'exprime Vives, en apprenant ce qui est advenu à Rome<sup>26</sup>. Mais il faudra bientôt déchanter... Le concile ne sera pas pour sitôt et le jeu diplomatique compliqué qui caractérise cette période conduit à un rapprochement avec le Souverain Pontife afin de pouvoir lutter contre les Français en Italie et imposer la paix espagnole. C'est le moment que choisit Charles-Quint pour répondre, dans le célèbre discours de Madrid de 1528, à ceux qui l'accusent de convoiter la monarchie universelle : il affirme, avec force, qu'il n'a aucune visée expansionniste<sup>27</sup>. Un an plus tard, c'est le voyage à Bologne pour recevoir la couronne impériale des mains du pape, véritable symbole de l'autorité suprême dans le domaine temporel... C'est en quelque sorte, aux yeux de tous, la reconnaissance des efforts de Charles-Quint pour pacifier et unir la communauté chrétienne dans le cadre de l'Europe.

En 1530, l'irénisme paraît devoir triompher à la diète d'Augsbourg. Les contacts préliminaires entre catholiques et protestants semblent prometteurs. Les érasmiens espagnols — Alfonso de Valdés surtout — ont mis de grands espoirs dans ce dernier essai de réunification du monde chrétien. Mais c'est l'échec. Le durcissement orthodoxe va suivre, des deux côtés. La chrétienté (et l'Europe, par conséquent) va irrémédiablement être coupée en deux. Gattinara n'est plus et Valdés va disparaître. Le temps n'est pas loin où il ne fera pas bon en Espagne être disciple d'Erasme...

C'est toute une politique qui s'effondre ; ce sont les rêves messianiques qui s'effacent. On aura beau croire, encore, aux vertus du concile général — que Vives dans son traité *De concordia et discordia* de 1529 appelle de tous ses vœux —, le découragement gagne les meilleurs esprits, les plus libres, les plus européens. 1530, n'est-ce pas la ligne de partage des eaux ?

Et pourtant le danger turc est imminent. Vers le milieu de 1532, Soliman est aux portes de Vienne. Toute l'Europe est menacée. Charles-Quint met en avant l'idée d'une véritable croisade contre l'Infidèle, idée qu'il va essayer de faire partager à ses sujets espagnols. A son appel, plusieurs nobles castillans, comme le duc d'Albe, apportent leur aide à l'empereur. Cependant, la situation a changé en Espagne et l'on est loin de l'euphorie qui a suivi la bataille de Pavie : le souverain pourra compter de moins en moins sur la bonne volonté des Espagnols.

25. Cf. *Diálogo de las cosas ocurridas en Roma* (éd. de José F. Montesinos, Madrid, Espasa Calpe, 1956 ; col. « Clásicos castellanos », 89). Cf. également les pages que Marcel Bataillon consacre à ce dialogue (*Erasmus y España*, p. 368 sqq.).

26. *Ibid.*, p. 381.

27. Cf. ce discours dans Alonso de Santa Cruz, *Crónica del Emperador Carlos V*, op. cit., II, p. 454-458. A propos de ce texte, cf. R. Menéndez Pidal, « Formación del fundamental pensamiento político de Carlos V », p. 7, et ce que nous-même avons écrit : *Antonio de Guevara*..., p. 347.

Même l'expédition contre Tunis, en 1535, sera loin de faire l'unanimité, bien qu'une partie de la noblesse s'y soit trouvée engagée<sup>28</sup>.

Quant à la paix entre les chrétiens dans le cadre de l'Europe, elle s'estompe chaque jour davantage. Ainsi qu'on l'a écrit, «la paix de la Chrétienté n'était possible ni sans la France, ni contre la France, ni avec la France»<sup>29</sup>. C'est que la puissance de Charles-Quint a suscité trop d'inquiétudes et ce que François I<sup>er</sup> a recherché ce n'est pas une unité, qui apparaissait factice et dangereuse vue de France, mais un équilibre des forces. L'empereur, toutefois, continuera à affirmer son désir d'établir la paix entre les princes chrétiens. C'est ce qu'il dira à Rome, en 1536<sup>30</sup>. C'est ce que lui demandent ses sujets espagnols. C'est ce qu'expriment les députés de Cordoue aux cortès de 1542<sup>31</sup>. Mais cet objectif est d'autant plus difficile à atteindre que Charles-Quint, défenseur de la foi catholique, doit aussi lutter contre les protestants allemands.

Et cependant c'est en Allemagne qu'un fidèle serviteur impérial, l'Espagnol Andrés Laguna, grand médecin humaniste, va prononcer, le 22 janvier 1543, un des plus vibrants plaidoyers pour la paix et l'unité européennes. Ce *Discours sur l'Europe* sera imprimé aussitôt et largement diffusé<sup>32</sup>.

Le docteur Laguna était à Metz depuis 1540; il y exerçait comme médecin et remplissait en outre des fonctions officielles. A l'automne de 1542, il obtient un congé, dont il va passer la plus grande partie à Cologne. L'essai de compromis avec les protestants, que l'empereur a recherché à Ratisbonne, vient d'échouer. Laguna qui, à Metz, a tenté de favoriser un catholicisme ouvert susceptible d'accueillir les partisans de la Réforme, répond à l'appel de l'Université de Cologne, laquelle est alors le centre européen de l'irénisme. Dans l'*aula magna* de cette université, où a pris place un parterre choisi, il prononce une harangue qui, malgré son caractère rhétorique et les artifices qui en font un brillant exercice d'école, est une pathétique adjuration. S'inspirant d'Erasme, et plus directement des *Adagia* et de la *Querela pacis*<sup>33</sup>, il en appelle aux consciences endormies de ceux qui, par leurs dissensions et leur égoïsme, contribuent à l'anéantissement de l'Europe. Celle-ci, que l'auteur met en scène et qui exhale ses plaintes, est identifiée, dès le début du discours, à la république chrétienne: *Orbis Europaeus Christianus*. Il la présente

28. Cf. Ramón Carande, *Carlos V y sus banqueros* (3 t., Madrid, Sociedad de Estudios y publicaciones, 1959-1967), II, p. 481; J.M. Jover, *Carlos V y los Españoles*, p. 135.

29. Cf. F. Braudel, *El mediterráneo...*, I, p. 430.

30. Cf. Manuel Fernández Álvarez, *Carlos V. Un hombre para Europa* (Madrid, Ed. Cultura Hispánica, 1976), p. 124-125.

31. Cf. *Cortes de los antiguos reinos de León y de Castilla*, t. V (Madrid, Real Academia de la Historia, 1903), p. 174.

32. Le discours fut publié à Cologne, en 1543, peu après avoir été prononcé. Nous utilisons la reproduction en fac-similé de ce texte qu'accompagne une traduction en espagnol (Madrid, Joyas Bibliográficas, 1962).

33. Cf. Marcel Bataillon, «Sur l'humanisme du docteur Laguna. Deux petits livres latins de 1543» (*Romance Philology*, XVII, 1963, p. 207-234). Cf. plus directement p. 211-218.



sous les traits d'une femme « éplorée, estropiée, mutilée, décharnée »<sup>34</sup>. Elle se réfère à peine aux ennemis extérieurs (les Turcs) et s'en prend, en revanche, aux princes chrétiens qui la détruisent de l'intérieur. A la suite de l'humaniste de Rotterdam, Laguna dénonce ainsi les guerres intestines entre ceux qui se disent disciples du Christ et il prêche le retour à la concorde et à l'unité des chrétiens, seul moyen de redonner à l'Europe sa belle santé d'antan. Cette *Querela Europae*, qui fait souvent penser à la *Querela pacis*, est en même temps une exaltation de Charles-Quint, investi de la mission divine — il est expressément qualifié de « divin Charles »<sup>35</sup> — de ramener la paix entre les princes chrétiens, de restaurer l'unité et la force de l'Europe afin de pouvoir lutter contre les véritables ennemis de la foi<sup>36</sup>. Ce sont également tous les artisans de la politique impériale (du roi des Romains Ferdinand aux conseillers érasmiens Perrenot de Granvelle et Cornelius Schepper) que l'auteur couvre de louanges. Mais cette *declamatio* est une des dernières manifestations d'adhésion enthousiaste au rêve européen de Charles-Quint, qui émane d'un disciple espagnol d'Erasmus. Les idéaux qu'un Alfonso de Valdés avait faits siens sont nettement battus en brèche. Le découragement s'installe. L'abdication et la retraite à Yuste de l'empereur s'annoncent à l'horizon.

Il y aura, certes, la victoire de Mühlberg, en 1547. Cependant, elle ne résout rien et le célèbre sonnet de Hernando de Acuña (*Un monarque, un empire, une épée*), si souvent cité comme une preuve de l'acceptation par les Espagnols des grands desseins de Charles-Quint, est une œuvre de circonstance, écrite peu après la bataille et puisant son inspiration à des sources italiennes<sup>37</sup>. C'est qu'au contraire le nationalisme triomphe de plus en plus en Espagne.

Néanmoins, entre 1520 et 1545, les humanistes érasmiens espagnols ont eu une conscience européenne développée. N'avaient-ils pas été formés au contact de diverses universités étrangères, dont Paris? N'avaient-ils pas à leur disposition une langue universelle, le latin, devant qui les frontières n'existaient pas? N'étaient-ils pas des esprits cosmopolites comme leur maître à penser, véritable président de la « république des Lettres »? Au-delà de leur nationalité d'origine, ils se sentaient solidaires à l'intérieur d'une même communauté façonnée par une culture chrétienne. Le retour à l'unité de l'*Universitas christiana*, c'est-à-dire à une Europe unie forgée par un idéal humaniste de paix et de fraternité entre les hommes, sous le signe d'un authentique évangélisme, leur a paru un objectif réalisable. Aussi ont-ils mis tous leurs espoirs en Charles-Quint, l'empereur qui semblait choisi par Dieu pour accomplir cette mission, non certes pour dominer l'univers mais pour réaliser,

34. Cf. *Discurso sobre Europa*, p. 119-121.

35. *Ibid.*, p. 161.

36. *Ibid.*, p. 161-163.

37. Cf. Francisco Márquez Villanueva, « Giovan Giorgio Trissino y el soneto de Hernando de Acuña a Carlos V » (in *Studia Hispanica in honorem R. Lapesa*, II, Madrid, Cátedra-Seminario Menéndez Pidal y Ed. Gredos, 1972, p. 355-371); Gabriele Morelli, *Hernando de Acuña. Un petrarchista dell'epoca imperiale* (Università degli Studi di Parma, 1977), p. 108 sqq.

dans le cadre de l'Europe, cette nouvelle république chrétienne à laquelle ils croyaient. Certains de ces humanistes, comme Vives, Valdés, Laguna, etc., appartenaient d'ailleurs à des familles de nouveaux chrétiens d'origine juive. N'ont-ils pas été poussés par l'atmosphère d'ostracisme à l'égard des *conversos*, qui se développait dans la péninsule ibérique, à regarder plus loin que les limites de leur propre pays, à le fuir parfois, à se sentir citoyens d'un ensemble plus vaste, celui qui correspondait à leur forme de culture ?

D'autre part, ces mêmes humanistes étaient issus des classes moyennes. Ils faisaient souvent partie de familles liées au monde du négoce. Le développement de l'industrie castillane, du commerce international dont Medina del Campo était un des centres actifs, le cosmopolitisme de la cour impériale où les marchands et les banquiers étaient nombreux, tout cela a contribué à lancer les hommes d'affaires espagnols sur les routes de l'Europe et a provoqué un élargissement de leur horizon culturel. Les négociants de Burgos, par exemple, spécialisés dans le commerce de la laine, étaient en grand nombre hors des royaumes péninsulaires, aussi bien à Anvers ou Bruges qu'à Londres, La Rochelle ou Florence<sup>38</sup>. Et l'essor rapide de Séville, uni à la conquête et à l'exploitation du Nouveau Monde, a été également un facteur déterminant d'ouverture et d'échanges multiples, d'attrait aussi pour les étrangers. Les grands marchands castillans comme les Dueñas, les Espinosa, les Portillo et, après le milieu du siècle, les Ruiz<sup>39</sup>, avaient des contacts avec la plupart des pays européens. Il était nécessaire, pour eux, de s'insérer dans un système de relations et de dépendances réciproques. C'est ce que traduit Tomás de Mercado, l'un des Espagnols qui se sont penchés sur les problèmes moraux posés par l'essor du commerce, lorsqu'il écrit que « tous dépendent les uns des autres »<sup>40</sup>. Cet « universalisme mercantile et financier » — pour reprendre l'expression employée par José Antonio Maravall<sup>41</sup> — ne pouvait que favoriser la prise de conscience de tout ce qui, par-delà les différences nationales, donnait aux peuples de l'Europe une communauté de destin.

Mais la plupart des Espagnols n'ont pas opéré ce cheminement constant du nationalisme au cosmopolitisme et inversement. Les vues de Charles-Quint leur étaient en grande partie étrangères : ils n'ont été préoccupés que par les problèmes affectant directement l'Espagne.

Dans leur grande majorité, ils ont rejeté la politique impériale. Le désaccord avec leur souverain a été patent dès le début du règne. Ils ont refusé l'intégration à l'empire. Ils ont rejeté la prééminence de la dignité

38. Cf. R. Carande, *Carlos V y sus banqueros*, I, p. 271.

39. Cf. R. Carande, *ibid.*, I, p. 333 sqq. ; Bartolomé Bennassar, *Valladolid au Siècle d'Or* (Paris-La Haye, Mouton & Co, 1967), p. 341 sqq. ; Henri Lapeyre, *Une famille de marchands : les Ruiz* (Paris, Librairie Armand Colin, 1955) ; etc.

40. Cf. Tomás de Mercado, *Suma de ratos y contratos* (1<sup>re</sup> éd. : 1569 ; éd. moderne de Restituto Sierra Bravo, Madrid, Editora Nacional, 1975), liv. IV « De cambios », chap. 3, p. 314.

41. Cf. José Antonio Maravall, *Estado moderno y mentalidad social (siglos XV a XVII)* (2 t., Madrid, Ed. Revista de Occidente, 1972), I, p. 195.

impériale que Charles mettait en avant. Pour eux, comme l'indique le chroniqueur Alonso de Santa Cruz, «l'Espagne était exempte d'empereurs car être roi de Castille a plus d'importance que d'être empereur d'Allemagne»<sup>42</sup>. Il est vrai que les accompagnants de leur monarque se sont comportés avec une telle rapacité, entre 1517 et 1519, que les Espagnols ont eu l'impression que leurs intérêts nationaux seraient sacrifiés à la politique impériale, que l'Espagne porterait le poids principal de cette politique. En cela ils ne se sont pas trompés. C'est ce refus national, et même nationaliste, qu'a exprimé violemment la révolte des *comuneros*<sup>43</sup>. Après l'échec de l'insurrection, la Castille a bien été obligée de se soumettre, mais dans ses profondeurs elle est restée nettement hostile à la politique européenne de Charles-Quint, même si elle s'est vue contrainte à la financer pour la plus grande part, grâce surtout à l'or et à l'argent venus des Indes. L'empereur le reconnaissait d'ailleurs lorsqu'il écrivait à son frère Ferdinand : «Je ne puis estre soubtenu sinon de mes royaumes d'Espagne»<sup>44</sup>.

Toutefois, il y a eu un moment où le monarque a probablement été en communion avec ses sujets espagnols : c'est après Pavie, ainsi que nous l'avons déjà indiqué. Il est fort possible que, dans l'euphorie de la victoire, les Castillans aient largement cru à la mission providentielle de leur souverain. Mais cette mission, de leur point de vue, devait rapidement conduire à éliminer les barbaresques d'Alger qui écumaient les côtes méditerranéennes de la Péninsule. Ils durent vite déchanter.

En 1526, après Mohacz et l'accentuation de la menace turque en Europe centrale, l'empereur fait prêcher la croisade et réunit les cortès à Valladolid en 1527 afin d'obtenir de nouveaux subsides pour combattre Soliman. Cependant, la Castille refuse l'aide souhaitée : pour elle, le danger turc est moins important que d'autres, plus concrets. Et dorénavant, elle aura toujours la même attitude, aussi bien en 1532 qu'en 1535, malgré l'active propagande menée dans le pays en faveur de la politique impériale<sup>45</sup>. Le chroniqueur Lorenzo Galíndez de Carvajal traduit bien le sentiment général lorsqu'il note que l'action contre Soliman concerne davantage l'Allemagne, l'Italie et même la France que l'Espagne<sup>46</sup>. Quant à Martín de Salinas, le chargé d'affaires du roi des Romains Ferdinand auprès de Charles-Quint, il écrit à son maître de façon significative :

Les Castillans tiennent pour une grande mystification la venue du Turc et ils pensent que c'est une invention de Sa Majesté pour leur soutirer de l'argent<sup>47</sup>.

42. Cf. Alonso de Santa Cruz, *Crónica del Emperador Carlos V*, I, p. 204.

43. Cf. Joseph Pérez, *La révolution des « Comunidades » de Castille (1520-1521)* (Bordeaux, Institut d'Etudes Ibériques et Ibéro-Américaines, 1970).

44. Sur l'opposition espagnole à l'empire, cf., par exemple, Bernardo Blanco-González, *Del cortesano al discreto. Examen de una decadencia* (Madrid, Gredos, 1962), p. 505 sqq. Pour la citation, cf. R. Carande, *Carlos V y sus banqueros*, I, p. 159.

45. Cf. José María Jover, *Carlos V y los Españoles*, p. 49 sqq.

46. Cf. R. Carande, *Carlos V y sus banqueros*, II, p. 437.

47. *Ibid.*

L'idée de croisade n'arrive à avoir une véritable résonance dans les royaumes espagnols que s'il s'agit de lutter contre les barbaresques. Et néanmoins les Castillans devront attendre 1541 pour que l'empereur entreprenne la désastreuse expédition d'Alger. La correspondance de l'impératrice Isabelle, régente en Espagne, pendant l'absence de son époux entre 1529 et 1536, est explicite, de ce point de vue<sup>48</sup>. Antonio de Guevara, le célèbre auteur du *Marc-Aurèle*, qui se trouve à la cour en 1531, reflète parfaitement, lui aussi, cet état d'esprit<sup>49</sup>. Et ce n'est pas parce que, au cours de l'été 1538, les velléités éphémères de croisade ont inspiré à un Espagnol le fameux *romance Sevilla la realeza...* dans lequel il incite ses compatriotes à combattre contre le Turc qu'il faut croire à un changement dans les réactions des Castillans<sup>50</sup>.

L'Espagne, dans ses profondeurs, se replie de plus en plus sur elle-même. Il est vrai que les secteurs les plus conservateurs de l'Eglise et de l'Etat, ainsi que l'Inquisition, ont rapidement estimé que de l'extérieur venaient les idées pernicieuses, notamment l'hérésie luthérienne et même « l'hérésie érasmienne ». S'ouvrir à l'Europe, aux idées soutenues par les disciples espagnols de l'humaniste de Rotterdam, c'était risquer de perdre son âme. Il fallait donc veiller aux frontières, filtrer les livres, surveiller les propos, s'en remettre à l'orthodoxie nationale. Le nationalisme qui se développe en Espagne après 1530 prend ainsi un tour nettement rétrograde. Le point d'aboutissement de cette tendance sera le cordon sanitaire imposé par Philippe II et en premier lieu la décision prise par le souverain en 1559, peu après son accession au trône, d'interdire à ses sujets (afin de les protéger des idées nocives) de suivre les cours des universités étrangères ou d'y enseigner, exception faite de celles de Bologne, Rome, Naples et Coïmbre. Une longue régression commence : pendant longtemps la pensée et la science espagnoles ne seront plus au diapason de l'Europe. Il faudra attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour que l'Espagne s'ouvre nettement à l'esprit européen.

Etrange courbe, en vérité, que celle de la conscience européenne chez les Espagnols de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans un pays en expansion, qui se prolonge au-delà des océans, qui découvre de nouvelles civilisations et affronte les problèmes posés par la conquête du Nouveau Monde, le sentiment d'appartenir à une communauté européenne, celle de la *respublica christiana*, se manifeste avec force surtout dans le cercle des intellectuels érasmiens qui entourent Charles-Quint. Mais il a besoin, pour s'exprimer, de l'adhésion à une politique impériale pétrie de providentialisme et en partie anachronique. Par ailleurs, les réactions nationalistes qui accompagnent la constitution, à la Renaissance, des Etats modernes et souverains, au lieu d'amener la majorité des

48. Cf. María del Carmen Mazarío Coletto, *Isabel de Portugal, Emperatriz y Reina de España* (Madrid, C.S.I.C., 1951). Cf. par exemple les lettres du 21 février et du 21 mai 1531 (*ibid.*, p. 306 et 316-317).

49. Cf. la lettre adressée par Antonio de Guevara à Charles-Quint le 14 octobre 1531 (A. Redondo, *Antonio de Guevara...*, p. 400-401).

50. Cf. Marcel Bataillon, « Sevilla la realeza... » (in *Homenaje a la memoria de Don Antonio Rodríguez Moñino*, Madrid, Castalia, 1975, p. 651-684).

Espagnols à mesurer ce qui les différencie des autres peuples d'Europe mais aussi tout ce qui les unit à eux, les conduisent à se refermer sur eux-mêmes et à se protéger des influences extérieures. Ce déséquilibre, cette tension entre nationalisme et conscience européenne est la traduction, en dernière analyse, de la crise des valeurs reçues que traverse l'Espagne.

Augustin REDONDO

## LES RÉFORMÉS ET LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

Le titre même de la communication est équivoque : la référence à la notion d'Europe concerne une notion géopolitique plus tardive que le XVI<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, si le mot « Réforme » a en première ligne une résonance religieuse, il prend sur le plan territorial une portée politique du fait de l'adoption de la Réforme par des princes ou des autorités temporelles, qui entraîne l'application aux sujets du choix de l'autorité<sup>1</sup>. Les territoires qui adoptent la foi nouvelle ou conservent l'ancienne se répartissent sur le territoire que l'on appellera l'Europe d'une façon qui a subi des variations au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et ne se stabilisera qu'après la guerre de Trente ans.

La notion de Chrétienté valable au Moyen Age s'appliquait en fait à un ensemble de territoires et aux habitants de ceux-ci et elle peut être considérée comme s'appliquant à l'Europe. Les humanistes substituent à cette notion celle de *regna* et les expressions de *corpus christianum* et d'*unitas ecclesiae* ne sont que des désignations applicables à des sujets de princes temporels<sup>2</sup>.

Sur le plan religieux, l'adoption des idées de la Réforme entraîne directement l'abandon de l'idée de Chrétienté, mais les Réformateurs ne se satisfont aucunement de l'existence d'églises limitées à des églises locales ou à des églises correspondant à un Etat, ils veulent maintenir les liens avec le corps spirituel tout entier, ils ont l'obsession de l'unité et estiment que la rupture n'est pas une fin en soi.

Bien que le caractère religieux ait évidemment précédé le caractère politique, nous examinerons en premier lieu les aspects politiques plus visibles.

1. Cette ambiguïté est mise en relief par divers auteurs : Henri Weber, *Eléments de rupture entre la Renaissance et la Réforme en France (1535-1550)*, dans *Réforme et Humanisme*, Montpellier, 1977, p. 219-240. Ainsi p. 222 : La religion est aussi liée aux grandes orientations politiques... ; Georges Livet, dans *Horizons européens de la Réforme en Alsace* (Mélanges offerts à Jean Rott), Strasbourg, 1980 : *Europe, Alsace et Chrétienté... Quelques réflexions*, p. 357-359 et p. 360, où il note l'action des Réformateurs pour donner une âme et un corps à la nouvelle église, d'autre part maintenir dans la mesure du possible les liens avec le corps spirituel tout entier, et, dans ce domaine, la politique a son mot à dire.

2. Michel François, Allocution de clôture au Colloque de Tours sur *L'Humanisme français*, p. 378 : Les humanistes ont substitué la notion d'Europe à celle de Chrétienté ; Georges Livet, *L'équilibre européen de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1976, p. 42, sur la persistance de l'idéal chrétien ; Henri Weber, *art. cit.* (ci-dessus note 1), *loc. cit.*

# I. Aspect politique de la question

Le principe de l'identité de religion du prince et de ses sujets est incontesté et il est appliqué à la suite de la prédication de la Réforme dans le Saint-Empire<sup>3</sup>. Chaque prince, chaque ville d'Empire adopte l'une ou l'autre confession et ainsi, à côté des cadres politiques anciens, distingue-t-on des territoires évangéliques, réformés et catholiques. La Réforme introduit un nouvel élément déterminant dans le souci de l'équilibre européen. Cette rupture se marque non seulement dans l'Empire, mais aussi d'une façon générale dans ce qu'on appelle l'Europe, qui est ainsi morcelé et divisé selon des critères religieux. Les rapports politiques qu'entretiennent ces entités sont modifiés par le rattachement à une croyance. On verra Michel de l'Hospital dire aux Etats d'Orléans : « Il y a maintenant plus d'amitié entre un Anglais et un Français de la même religion qu'entre deux Français appartenant à des croyances différentes »<sup>4</sup>; dans diverses circonstances, la solidarité religieuse est supérieure aux considérations nationales, mais on constate cependant que les préoccupations politiques n'empêchent pas que des alliances se nouent entre entités politiques de confession différente : on voit le roi de France envoyer des délégués aux réunions de la Ligue de Smalkalde en 1536<sup>5</sup>. Même face aux Turcs, les Etats chrétiens n'arrivent pas à constituer un front commun qui puisse faire croire à l'existence d'une Europe<sup>6</sup>.

Ce n'est qu'à la fin du siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît une prise de conscience de la nécessité d'une reconstruction générale de l'Europe comme de la France dans les différents domaines entraînant un équilibre européen et, pour la France, le maintien de l'alliance avec les princes protestants<sup>7</sup>.

La conjonction de la Réforme religieuse et des préoccupations politiques n'empêche pas les théologiens de se soucier du rétablissement de l'unité religieuse, mais en dehors de toute idée « européenne », c'est-à-dire en se fondant sur des idéaux religieux, même si le concours des autorités temporelles est demandé ou plus ou moins imposé par celles-ci.

Même en ce qui concerne l'expansion de la foi chrétienne, la distinction des confessions se confondra avec les problèmes politiques : on connaît la tentative de colonisation en Floride, destinée à utiliser les

3. Les problèmes abordés dans cette partie de notre travail font l'objet de développements remarquables dans l'ouvrage de Bernard Vogler, *Le monde germanique et helvétique à l'époque des Réformes*, tome I, Paris, S.E.D.E.S., 1981, au chapitre II : « Le déferlement religieux (1517-1525) », notamment p. 66 sqq., et au chapitre III : « L'établissement des Eglises luthériennes (1526-1542) », notamment p. 105, ainsi que dans le chapitre VI : « Transformation politique, prospérité économique et vie culturelle », le paragraphe : « L'essor du territorialisme », p. 203-207.

4. Georges Livet, *op. cit.* (ci-dessus note 2), p. 64.

5. Jean-Daniel Pariset, *L'activité de Jacques Sturm, stettmeister de Strasbourg, de 1532 à 1553*, dans *Strasbourg au cœur religieux du XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 254.

6. Georges Livet, *op. cit.* (ci-dessus note 2), p. 67.

7. Georges Livet, *op. cit.*, chapitre II, paragraphe 3 : « Henri IV et la prise de conscience : le système européen », p. 73 sqq.

Réformés français pour créer une colonie dont les colons furent massacrés par les Espagnols comme Huguenots alors que le Roi avait protesté contre ce massacre de ses sujets<sup>8</sup>.

Les aides apportées aux Réformés français par des Etats allemands doivent être considérées en fonction des pratiques de recours aux mercenaires étrangers ; les secours financiers accordés par des princes ne sont en aucune façon des éléments de manifestation d'une solidarité des collectivités politiques européennes, car ils sont accordés en fonction d'intérêts politiques.

## II. Aspect religieux confessionnel

Sous cette rubrique, nous utiliserons divers textes de Réformateurs et théologiens qui montrent le souci de ceux-ci de rétablir des liens entre les chrétiens ou d'en créer entre ceux qui ont adopté des idées réformées particulières sur certains points, en l'absence d'une autorité internationale telle que la papauté, car l'influence de Genève ne va en aucune façon jusqu'à dicter des positions aux Eglises réparties dans les Etats. On voit en effet les nombreuses divergences qui ont existé par les confessions de foi adoptées par les Eglises et à propos desquelles auront lieu des négociations dans une perspective d'unification ou au moins de reconnaissance réciproque d'appartenance à une union de foi. Ce souci d'union est tel que l'on voit des propositions qui tentent de s'échapper des cadres ecclésiastiques ou politiques pour se placer sur le seul terrain de la foi.

Sur le plan religieux, une première tendance doit être signalée, la tendance érasmiennne de l'*unitas ecclesiae*. Des projets de rétablissement de l'unité religieuse sont élaborés en particulier par Melanchthon, Bucer et Hédion. La réponse de Bucer à Sadolet est donnée dans le *De amabili ecclesiae concordia* de 1533. Signalons aussi l'entente entre Allemands luthériens et Suisses par la concorde de Wittenberg<sup>9</sup>.

En dehors du cadre des églises et des puissances séculières, il est intéressant de connaître le projet exposé dans une lettre du 20 décembre 1544 émanée d'Aonio Paleario, adressée à Luther, Melanchthon, Bucer, Calvin le lendemain de la désignation des délégués pontificaux au Concile de Trente<sup>10</sup>. L'auteur reproche à Paul III et à la Curie romaine de se préparer avec toutes les ressources du droit canonique et des sophistes à raffermir dans le concile leur puissance non seulement sur les croyants mais aussi sur l'empereur, les rois et les princes ; il critique les évêques corrompus à un tel point qu'on ne peut considérer que leur réunion en concile puisse avoir une valeur. Il souhaiterait la réunion d'un

8. Voir la note que nous avons rédigée pour le Colloque tenu à Lyon en 1981 par la Société d'histoire ecclésiastique de la France sur le thème *L'idée missionnaire en France au XVI<sup>e</sup> siècle*.

9. Bernard Roussel, *Martin Bucer et Jacques Sadolet : la Concorde possible (automne 1535)*, *Bull. Soc. hist. protest. fr.*, 1976, p. 507-524, notamment p. 507-510.

10. Salvatore Caponetto, *Aonio Paleario (1503-1570) e la Riforma protestante in Toscana*, Torino, 1979 ; voir les remarques de l'auteur, p. 73 sqq., et le texte lui-même, p. 217-222.



concile saint, solennel, irréprochable, non corrompu, qui serait convoqué par ordre de l'empereur, des rois, de représentants des cités, qui en Angleterre, France, Germanie, Espagne, Italie et tous autres pays où est invoqué le nom du Christ, organiserait l'élection d'hommes experts dans les choses divines et n'étant en rien suspects d'être liés à la corruption papale. La première élection appartiendrait à la *plebs sancta* au sein des cités; puis deux délégués, un du parti populaire, l'autre du parti patricien seraient choisis, leurs noms étant portés à la connaissance des rois et princes, et ces députés se réuniraient pour choisir six ou sept hommes pris dans n'importe quelle nation indépendamment de la grandeur de celle-ci. A leur tour, le pontife et tous les évêques choisiraient douze évêques de vie recommandable et sainte qui imposeraient les mains aux élus du second degré pour qu'ils reçoivent les dons du Saint Esprit. La *plebs sancta* pourrait choisir librement un élément quelconque de la communauté chrétienne au-dessus et indépendamment de la division née de la Réforme protestante. Ce concile serait donc vraiment représentatif de la « Chrétienté », en fait européenne, et le message est adressé aux personnages considérés comme les plus représentatifs des idées réformées.

On sait que, pour les Réformés, l'église est la communauté de base, limitée à un territoire donné, mais ces églises ont le souci de manifester leur union; cette unité de l'église visible est manifestée dans une correspondance entre Calvin et l'archevêque Cranmer fin avril 1552<sup>11</sup>. Dans sa lettre, Cranmer déplore les hérésies et les disputes sur les dogmes de la religion et souhaite que se réalise un accord sur la doctrine de l'Evangile et les dogmes; pour cela il souhaite que les hommes doctes et pieux qui surpassent les autres par leur science et leur jugement se rassemblent en quelque lieu sûr où, après s'être consultés et avoir formulé des avis, ils examineraient tous les points de la doctrine ecclésiastique et fourniraient ainsi à la postérité une œuvre revêtue d'une grande autorité, non seulement sur les questions de fond, mais aussi sur les manières de s'exprimer. Une telle façon de faire s'avère d'autant plus nécessaire que le concile de Trente a confirmé les erreurs professées notamment sur la Cène. La réponse de Calvin est évasive: il est d'accord pour souhaiter une réunion d'hommes des principales églises qui, après examen des divers chapitres de la foi, remettraient par leur avis commun une doctrine certaine de l'Ecriture, mais il pense qu'une des causes essentielles de la séparation des églises provient des princes qui négligent le salut de l'église et de la piété, chacun d'eux ne se préoccupant de la paix que pour lui sans se soucier des autres. On voit, dans cette réponse, le mélange des aspects politiques et religieux, l'union religieuse ne pouvant, selon Calvin, être réalisée qu'avec l'aide des princes et même avec une action directe de ceux-ci.

Dans les propositions abordées, il n'est plus question que de réunir les chefs des Réformés des divers pays et non plus tous les Chrétiens.

11. Le texte est situé dans la pensée de Calvin dans l'ouvrage de François Wendel, *Les sources de la pensée religieuse de Calvin*, p. 236 sqq.; il est publié dans les *Opera Calvini*, t. 14, n° 1614, col. 306 en ce qui concerne la lettre de Cranmer, et n° 1619, col. 312-314 en ce qui concerne la réponse de Calvin.

Cette même position se manifeste également dans les lettres que Calvin adresse au roi Edouard VI<sup>12</sup> comme à d'autres souverains pour les inciter à adopter ou à diffuser et généraliser la Réforme.

On pourrait penser qu'une notion européenne se manifesterait sous la forme d'une opposition aux Turcs opposés aux Chrétiens et non à des Etats territoriaux<sup>13</sup>; or Bullinger, dans le texte connu sous le titre de Lettre aux Hongrois, note que les Turcs, qui ont de nombreux Réformés sous leur autorité en Hongrie, marquent à ceux-ci une certaine bienveillance. Castellion, dans le *Conseil à la France désolée* de 1562<sup>14</sup>, remarque que le Turc maintient les Chrétiens et les Juifs, ses sujets, contre la violence qui pourrait leur être faite et ce du fait qu'ils sont ses sujets et non en raison de sa religion qui n'a que du dédain à l'égard des Chrétiens et des Juifs.

Dans la Lettre aux Hongrois de Bullinger<sup>15</sup>, on trouve une énumération des grands Etats qui constituent en fait l'Europe chrétienne: la France, les Espagnes, l'Italie et la Germanie, la Pologne et la Pannonie en grande partie (ce qui correspond à la Hongrie et la Basse Autriche); l'accord de ces grands Etats sur une religion est certes une bonne raison en faveur de cette croyance, mais saint Paul à lui seul, par ses épreuves, a amené encore plus de peuples à se ranger à la foi chrétienne. Les Chrétiens peuvent vivre parmi les Papistes comme parmi les Turcs et les Juifs, comme sous la domination romaine. On ne trouve là aucune idée d'une union des Chrétiens sur un plan européen, qu'il s'agisse de Réformés ou de Chrétiens en dehors de toute confession.

Avec le règne d'Henri IV se manifestent encore des projets de libre et saint concile pour réconcilier la Chrétienté<sup>16</sup>, mais aussi l'idée d'un synode international pour rapprocher les confessions protestantes ou «toutes Eglises réformées de la Chrétienté». Les auteurs modernes, en traitant du synode de Dordrecht, estiment que celui-ci constitue un événement considérable, manifestant un consensus ecclésiastique assez général au sein des Eglises réformées de l'Europe occidentale au début du XVII<sup>e</sup> siècle (1618-1619)<sup>17</sup>; mais si l'objet de ce synode était théologique, il a été convoqué par les Etats généraux des Pays-Bas à la suite d'un appel adressé au roi Jacques de Grande-Bretagne et aux Très Illustres princes, Comtes illustres et puissantes Républiques pour qu'ils envoient des gens doctes et des théologiens de l'Eglise réformée. En

12. La correspondance de Calvin et Edouard VI a été publiée par Albert-Marie Schmidt.

13. Déjà Erasme, dans l'adage *Dulce bellum inexpertis*, disait: *Atqui quos vocamus Turcas, magna ex parte semichristiani sunt: fortassis propiores vero christianismo quam plerique nostrum sunt* (cité par Pineau, *Erasme, sa pensée religieuse*, Paris, 1924, p. 271, note 66).

14. Sébastien Castellion, *Conseil à la France désolée*, éd. Droz, Genève, p. 74.

15. Henri Bullinger, *Brève et pieuse institution de la religion chrétienne écrite aux ministres des églises du Christ et autres serviteurs de Dieu dispersés en Hongrie*, traduction française publiée dans *Divers Aspects de la Réforme aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Etudes et Documents*, Soc. de l'hist. du protest. fr., 1975, p. 241-286, notamment p. 283; la question de l'accord des Etats est traitée p. 256.

16. V.R. Patry, *Philippe Duplessis-Mornay*, Paris, 1933, p. 546 et 548.

17. Nous nous référons à l'édition pet. in 8° parue en français en 1619. Edition moderne par Pierre Marcel dans *Revue réformée*, tome XIV, n° 55, 1963/3.

réalité il s'agissait de mettre fin à une doctrine considérée comme schismatique et d'établir une unité de doctrine entre les Eglises calvinistes, puisque les Eglises luthériennes n'étaient pas concernées.

L'aspect politique n'était pas absent de cette réunion, et on sait que le roi de France interdit aux pasteurs désignés par le synode national d'y participer. Les Eglises de France adoptèrent ultérieurement les canons de Dordrecht.

On constate que, si la Réforme s'est propagée sur tout le territoire de l'Europe, au sens moderne du terme, ce cadre géographique n'a entraîné aucune unité entre les Eglises qui se sont établies au sein des Etats ; des liens se sont institués entre unités politiques dont les autorités avaient adopté la Réforme, d'ailleurs en distinguant soigneusement les Luthériens et les Réformés se rattachant au Calvinisme, malgré les tentatives de rapprochement entre ces deux confessions sur le plan religieux.

Le problème politique s'est posé au point de vue de l'équilibre européen qui a dû compter sur l'existence des Etats protestants comme tels, bien que ce caractère n'ait souvent pas été déterminant au regard d'intérêts purement politiques ou militaires. Sur le plan religieux, les tentatives d'union se sont placées au point de vue du maintien de principes de foi et de la recherche de la fidélité évangélique.

Michel REULOS

# DES LIVRES POUR L'EUROPE ? RÉFLEXIONS SUR QUELQUES OUVRAGES POLYGLOTES (XVI<sup>e</sup> SIÈCLE — DÉBUT XVII<sup>e</sup> SIÈCLE)

## Introduction

Le Français n'a que haine et mépris pour les Allemands, les Italiens n'ont que haine et mépris pour tous les autres peuples. Il est donc évident que cette division des langues a entraîné la rupture entre les esprits, le changement des mœurs, le changement des intelligences et des préoccupations, si bien qu'on peut véritablement l'appeler la pépinière de tous les malheurs<sup>1</sup>.

Aussi longtemps que le mythe de la *confusio linguarum*, chargé de sa valeur expiatoire, est tenu par une large partie des élites pour source de division entre les peuples et pour cause lointaine mais pérenne de l'hostilité qui les oppose, le rêve européen est menacé de se briser au moment même où il se forme, à moins qu'il ne consente à s'évader dans la nostalgie d'une *lingua humana* «définitivement perdue»<sup>2</sup> ou à se réfugier dans un langage voué à la seule *sodalitas* comme le latin. Mais voici que dans le cours du XVI<sup>e</sup> siècle nous dérivons peu à peu «de Babel à la Pentecôte» — pour paraphraser le titre d'un article topique de Jean Céard<sup>3</sup> —, qu'à la notion pessimiste de *confusio* tend à se substituer celle, «utilement équivoque, de *linguarum varietas*»<sup>4</sup>, comme si ce qui formait entrave devait désormais fortifier la croissance du mythe européen.

De cette migration des mentalités, la production polyglotte porte, dans sa manière particulière, témoignage. Le «mithridatisme» trouve sa caution en un Joseph Scaliger qui dessine une Europe des langues; ses fantassins dans la foule pittoresque des «maîtres ès langues»; et ses rêveurs appliqués en la personne d'un Noël de Barlaimont ou d'un Jean de Tournes.

1. M. Luther, *In primum librum Mosis enarrationes*, cité par C.-G. Dubois, *Mythe et langage au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970, p. 54.

2. C.-G. Dubois, *op. cit.*, p. 27.

3. «De Babel à la Pentecôte: la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI<sup>e</sup> siècle», *B.H.R.*, t. XLII (1980), p. 577-594.

4. J. Céard, *art. cit.*, p. 581.

## I. L'Europe des langues

Comment celui qui ne connaîtrait que sa seule langue maternelle peut-il espérer communiquer ? C'est la question que pose Francisco de Villalobos dans sa préface en langue espagnole à une édition de Louvain, chez Bartolome Gravius, des *Colloques* de Noël de Barlaimont<sup>5</sup> :

Quien pudo jamas tener amistad con hombres de diversas naciones con sola su lengua maternal ? Quien jamas hizo buen menage con sola su lengua ? pues que esto asi recibe este libro, en el qual describe la declaration destas quatro lenguas Flamenca, Francesa, Latina y Espanola, las quales, si procurares d'entender, y hablar hallaras que no solamente te es este libro util, pero te ser necessario y que sin el no puedes passar<sup>6</sup>.

Disposition favorable aux langues étrangères, qu'informe et structure le classement généalogique (et non hiérarchique) proposé par Scaliger. L'odyssée de ce texte vite devenu canonique en raison de la personnalité de son auteur, ce Joseph Scaliger qui, selon le *Thresor des Langues de cest univers*, « a démontré... par l'impression de son œuvre de *Emendatione temporum*, qu'il entend toutes les langues de cestuy Univers parfaitement », mérite d'être rapporté ici. Scaliger adresse une lettre en mars 1599 à Paul Merula qui, en 1605, en fait la substance du chapitre « *Europaeorum linguae* »<sup>7</sup> de sa *Cosmographiae generalis libri III*. C'est là que Jean Doujat le compile pour le citer, après l'avoir traduit, au début de son *Moyen aisé d'apprendre les langues qui, par leur origine, ont de la conformité avec celles que nous savons, mis en pratique sur la langue espagnole*<sup>8</sup> :

... Joseph Scaliger reconnoist onze langues Meres ou Capitales dans l'Europe, les unes grandes, les autres petites. Les grandes sont le Latin, le Grec, le Teutonique ou Allemand, et l'Esclavon, dont les differents dialectes sont en usage dans plusieurs Royaumes et sont incomparablement de plus grande étendue que les autres Langues primitives, qu'il appelle moindres pour cette raison, et qu'il reduit à sept, sçavoir le Basque, le Breton ou Gallois, l'Irlandois, le Finlandois, (auquel se rapporte le langage des Lappons), le Hongrois, le Tartare, & l'Albanois.

Il importe à notre propos que ce panorama large et ordonné, signé de l'un des astres de la critique érudite, soit de la sorte placé sous les yeux d'un acheteur de livret pédagogique, au terme d'une instructive *translatio studii*. D'un point de vue aussi largement européen (on ne trouve plus aucune trace chez Scaliger des préventions qu'avait pu faire

5. Sur Barlaimont, v. *infra* et le catalogue de l'exposition *Le livre dans la vie quotidienne*, Paris, B.N., 1975, p. 75.

6. Cité par A. Gallina, *Contributi alla storia della lessicografia italo-spagnola dei secoli XVI e XVII*, Firenze, Leo S. Olschki, 1959, p. 78.

7. Partis II, caput viii, p. 271-273 de l'édition plantinienne de 1605. A comparer avec l'attitude traditionnelle, plus normative (« la société des langues issue de Babel (...) a ses nobles et ses roturiers » : C.-G. Dubois, *op. cit.*, p. 64), mais à rapprocher de la position d'un Bibliander.

8. Paris, 1646 (B.N. X. 19691 et Rés. X. 2081 (bis)), p. 4.

naître quelques décennies plus tôt chez un Gesner la traduction de la Bible en hongrois<sup>9</sup>), les différences qui séparent les langues parlées dans les grandes nations de l'époque s'estompent.

La pratique éditoriale a du reste précédé le prosélytisme linguistique des doctes, comme le montre le destin d'un usuel du temps, le *Dictionarium* d'Ambrogio Calepino<sup>10</sup>. C'est au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle que ce dictionnaire rédigé à l'origine en latin et qui conservera toujours ce trait dominant devient polyglotte : l'édition vénitienne de 1546 ajoute au latin l'italien mais la même année l'édition anversoise se veut « pentaglotte », entendons qu'elle ajoute trois langues vulgaires, le français, l'allemand et le flamand au latin et aux quelques mots grecs que renfermait le texte original. Est-ce un hasard si, au moment où les grands foyers économiques — tels que les entend Fernand Braudel<sup>11</sup> — achèvent de glisser de la Méditerranée vers la Mer du Nord, l'imprimeur flamand s'ouvre au monde contemporain, le Vénitien le refuse (il faut attendre 1570 pour que cette ville accueille d'autres langues) ? Pendant ce temps les éditeurs lyonnais introduisent l'espagnol (en 1559) et le français (en 1565) auxquels s'ajouteront plus tard l'hébreu (en 1570), le polonais, le hongrois et l'anglais (en 1585 — signalons au même moment l'intérêt porté par Thetvet au slave) et alors que le flamand sera évincé. C'est à Bâle toutefois que seront imprimées les éditions les plus ouvertes puisqu'elles compteront, de 1590 à 1627, après réintégration du flamand, onze langues. On observera avec intérêt que ce chiffre décroît au XVII<sup>e</sup> siècle dans tous les centres concernés : la France, par exemple, ne donne plus alors que huit langues, l'Italie sept (les mêmes moins l'anglais que ce pays ne donne jamais).

De cette histoire riche en développements, plusieurs leçons sont à retenir. Tout d'abord, et ce trait ne caractérise pas le seul *Dictionarium* de Calepin puisqu'il s'applique aussi aux vocabulaires polyglottes, sommaires et portatifs qui voient le jour à partir de 1477<sup>12</sup>, une tendance à l'accroissement du nombre de langues proposées qui ne se dément qu'au XVII<sup>e</sup> siècle. S'explique-t-elle par de seules considérations économiques ou commerciales ? Bien qu'il ne convienne pas de négliger ce souci — le Calepin, produit banalisé, proposé par des maisons concurrentes au même moment, exige pour être attractif améliorations et amplifications —, la coïncidence entre l'attitude favorable des élites à l'endroit des langues et leur multiplication dans un usuel du fonds doit être relevée. D'autre part cet exemple privilégié permet de discerner quelques centres particulièrement zélés dans la diffusion des langues : cette ouverture, nous le vérifierons plus loin, correspond à une sensibilité européenne plus vive qu'ailleurs. A l'opposé, si nous éliminons les choix en faveur de telle ou telle langue qu'expliquent le plus souvent la

9. J. Céard, *art. cit.*, p. 583, citant Conrad Gesner dans son *Histoire des animaux*.

10. Ce développement repose tout entier sur le travail d'Albert Labarre, *Bibliographie du « Dictionarium » d'Ambrogio Calepino (1502-1799)*, Baden-Baden, Valentin Koerner, « Bibliotheca Bibliographica Aureliana », XXVI.

11. Voir aussi les pages essentielles d'Henri-Jean Martin dans *Livres, pouvoirs et société*..., t. I, p. 303 sqq.

12. A. Gallina, *op. cit.*, p. 25-39.

stratégie locale et l'héritage des modèles, une Europe des quatre, limitée à l'italien, au français, à l'espagnol et à l'allemand, se dessine, intangible ; c'est elle que nous retrouvons dans un autre ouvrage à succès, le *Vocabulere de cinq langages latins Italien Fransoys Spagnol et Aleman*, publié pour la première fois par François Garon à Venise en 1526 et souvent réédité, y compris à Rouen, par la suite<sup>13</sup>. Si les langues qui ressortissent à la *Romania* se trouvent tout naturellement associées, comme le laissait entendre la généalogie linguistique scaligérienne, il convient de tisser avec l'allemande des liens mythiques d'autant plus forts qu'ils échappent plus à l'évidence de l'opinion commune. C'est à quoi s'emploie Pierre Bense-Dupuis<sup>14</sup> qui pose par hypothèse que « la langue Française est l'Allemande mesme » — la comparaison des lexiques le démontrerait — tandis que François Guedan décerne en tête de son *Institution de la langue florentine et toscane* un brevet d'« européenité » à l'idiome des Germains : « ... les Alemands ont voulu communément accompagner et conjoindre... avec la leur specialement la Française, Italienne, et Espagnole. Et en cela ils sont à louer car ils font comme les abeilles lesquelles tirent le suc, comme de la langue Française la douceur, de l'Italienne la mignardise, et de l'Espagnole la gravité<sup>15</sup>. »

Réalité à la fois épistémologique et pratique, l'Europe des langues existe d'autant mieux à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle qu'aucune langue pour l'Europe ne s'impose encore. Il reste cependant encore à transformer dans les faits une diversité, qui n'est plus conçue comme un obstacle ou un châtiment, en une solidarité des peuples : c'est la mission que les pédagogues, encouragés par les éditeurs, se donnent.

## II. L'ambition des maîtres ès langues

Pour ceux qui ont entrepris de faire connaître des langues étrangères à leurs contemporains, Babel constitue moins une malédiction qu'une aubaine :

C'est une belle chose... et un grand don de Dieu, que l'homme soit capable de sçavoir et apprendre la diversité des langues,

s'écrit Guedan<sup>16</sup> qui distingue aussitôt du don extraordinaire accordé par le Seigneur aux Apôtres le jour de la Pentecôte, le don ordinaire qui s'acquiert par l'étude et qui contribue — nous retrouverons cette argumentation — à la conservation de la paix, à l'essor du commerce et à l'amitié entre les nations.

Il était donc naturel que ces maîtres ès langues, comme ils se

13. A. Gallina, *op. cit.*, p. 32. Edition en huit langues à Paris chez Pasquier Le Tellier, 1546, et *apud alios*.

14. Il enseigne aussi bien dans ses ouvrages (v. Cioranescu, XVII<sup>e</sup> s., 11342-11347) le latin que l'espagnol, l'italien et l'allemand.

15. Paris, Jean Gesselin, 1602, p. 23 (B.N., Rés. X. 1991).

16. *Op. cit.*, *ad loc.*

nomment volontiers, s'adressassent en priorité à la jeunesse<sup>17</sup>. Mais ils refusent avec force de se laisser enfermer dans le ghetto, de plus en plus discrédité à leur moment<sup>18</sup>, de la littérature enfantine. Gomez de Trier, en tête du *Jardin de récréation*<sup>19</sup>, se défend d'avoir écrit son *Verger des Colloques récréatifs en langue François et bas Allemand*<sup>20</sup> pour le seul public scolaire et déplore qu'il

est encores à présent estimé et tenu avoir esté fait seulement pour l'usage et utilité de la tendre jeunesse afin que par propos pareils elle peut parvenir à la cognoissance des dictes langues. Et que pour ce regard, les Adolescents et ceux qui sont aagez (principalement les Gens de qualité et lettres) ne l'ont daigné lire, comme ne pensans ny croyans y rencontrer chose qui fut à leur goust, ou qui leur peut apporter aucune delectation. Ains contemplant seulement le dict livre par dehors... le mesprisent... je n'ay jamais basti le dict verger pour la tendre jeunesse...<sup>21</sup>

Ce mouvement d'humeur en dit long sur la difficulté du pédagogue à voir reconnu son mérite. C'est, il est vrai, qu'il ne va pas de soi à un moment où aucun diplôme ne vient sanctionner des disciplines qui ne s'étudient pas encore, sauf circonstances particulières<sup>22</sup>, dans les universités. Aussi tous nos pédagogues exhibent-ils des titres divers destinés à persuader de leur compétence : rappel bibliographique (Gomez de Trier a traduit en flamand de l'italien la *Civile Conversation* de Guazzo<sup>23</sup>) ; recours à un autochtone choisi en raison de sa pureté linguistique (ce n'est que par ce biais que sont reconnues les idiolectes à l'ordinaire dissimulés avec soin<sup>24</sup>) :

amy lecteur,... pour me mettre à couvert d'un Cartel moy qui suis François, j'ay pris un Allemand pour second... naturel de Mayence, au moins de quatre lieues pres, qui est le lieu sans contredit où l'on parle mieux Allemand...<sup>25</sup>

Ceux qui prétendent faire connaître leur langue maternelle ne manquent pas de le faire savoir : dans la célèbre querelle qui l'oppose à Oudin, Ambrosio de Salazar<sup>26</sup> reproche à son ennemi de n'être pas

17. Il est vrai que leur situation sociale (précepteurs, régents) détermine souvent le choix de ce « narrataire ».

18. Voir dans les actes du colloque de Goutelas (*R.H.R.*, sept. 1980, n° 12) remarques et références sur ce point dans ma communication : « Aspects de l'hostilité à la littérature populaire ».

19. Amsterdam, 1611 (B.N. Z. 7151).

20. Publié s. l. en 1605, puis, sous forme remaniée, en 1623.

21. Au Lecteur.

22. C'est ainsi qu'il existe un poste de « maistre en langue françoise » à l'université de Strasbourg au début du XVII<sup>e</sup> siècle. V. Jacques Hatt, *Les Colloques françois et allemands de Daniel Martin*, Strasbourg, 1929, p. 5, et F. Brunot, *H.L.F.*, t. V, p. 115 sqq.

23. Dans l'« Avis au Lecteur », du *Jardin de Recreation*.

24. Voir N.Z. Davis, *Society and Culture in Early France*, édit. de 1975, p. 197, et les nuances apportées par A. Dufour, *B.H.R.*, t. XLII (1980), p. 774.

25. Bense-Dupuis, *op. cit.*, Au Lecteur.

26. Nous suivons A. Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, Paris, 1900.



«Español natural» et de mieux savoir le germanique (Oudin est au service des Fugger) que l'espagnol.

Tantôt la diffusion des langues se heurte à des obstacles continents :

Je ne doute point que quelques uns ne se scandalisent voyant que c'est vouloir enseigner la langue de nos ennemis,

écrit Oudin<sup>27</sup>, qui connaît peut-être l'hispanophobie d'Henri IV et sa colère en apprenant que l'on a surpris le dauphin en train de lire un livre en cette langue. Tantôt, au contraire, rien ne paraît devoir lui résister. C'est ainsi que l'auteur optimiste du *Miroir general de la grammaire en dialogues*<sup>28</sup> prétend dispenser ses lecteurs de tout séjour linguistique en Espagne :

avec l'aide de ce livre je vous puis asseurer avoir cogneu personnes qui l'ont apprise par la seule lecture, en sorte qu'ils osent entreprendre disputer contre ceux qui ont passé leur enfance en Espagne

et évitent de ce fait de

se mouiller les pieds aux passages et rivières qui se rencontrent avant que parvenir aux monts Pyrénées.

La prétentieuse bouffonnerie de ce slogan publicitaire ne doit pas faire oublier que l'indifférence aux réalités (et aux difficultés) de la communication orale est le trait majeur de la production polyglotte<sup>29</sup>. Pour un Jean Blanchet qui rédige dans notre langue une méthode pour prononcer et orthographier le castillan<sup>30</sup>, pour un Daniel Martin<sup>31</sup> qui entre — avec une certaine complaisance il est vrai — dans le détail des obligations prosaïques du voyageur, combien d'insipides «guidon», «clef», «rozier» ou «thesor» dont la pratique débouche — c'est leur commune ambition — sur la capacité à lire quelques auteurs recommandables pour l'élégance et la pureté de leur style. C'est ainsi qu'au palmarès du *De Pronuntiatione linguae gallicae* (1580) de Claude de Sainliens, anglicisé en Claudiius Hollybande<sup>32</sup>, figurent l'*Amadis de Gaule* d'Herberay des Essarts, les *Vies* et les *Morales* dans la version d'Amyot, les *Œuvres* de Clément Marot, le *Printemps* d'Yver, l'*Histoire universelle du monde* de Belleforest et le *Théâtre du Monde* de Boaistuau. Et Sainliens de souligner qu'on ne trouvera chez ces auteurs «aucun mot d'origine étrangère»<sup>33</sup>.

27. Préface à sa *Grammaire et observations de la langue espagnolle*, Paris, Orry, 1597.

28. A. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 44.

29. J. Céard, *art. cit.*, p. 579-580.

30. *Advertencias...*, Paris, 1615 (non rencontré, signalé par Cioranescu, *Bibliographie de la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 12366).

31. J. Hatt, *op. cit.*, p. 136, 158, 160.

32. Sur lui, voir l'ouvrage de Lucy E. Farrer, Paris, Champion, 1908. Le *De Pronuntiatione* date de 1580.

33. L.E. Farrer, *op. cit.*, p. 30-31.

Mais si le livre est le lieu de l'apprentissage des langues et celui de l'exercice de leur connaissance, pourquoi ne pas le transformer en espace polyphonique, à la fois théâtre et trésor d'une Europe qui n'existe nulle part ailleurs que dans ses livres ?

### III. L'utopie polyglotte

C'est le maître d'école anversois Noël de Barlaimont qui a laissé sous la forme d'une prosopopée aux acheteurs en tête de ses *Colloques ou dialogues, avec un Dictionnaire en sept languages*<sup>34</sup>, la profession de foi la plus européenne que j'aie rencontrée :

Vous qui projetez de fréquenter des routes éloignées de votre patrie, de vous attarder en d'autres royaumes et de savoir dans ce cheminement en Europe la langue et son maniement pour revenir chez vous capables de faire entendre autant de langues étrangères, dites-moi : qu'est-ce qui nous aide à se consacrer à une si grande tâche ?

En armes Mars tout puissant fulmine, partout se déchaîne la guerre, mille conflits surgissent : mais moi je suis venu à vous par un sentier nouveau, moi le maître né pour la connaissance octuplée de huit langues.

Plus de soucis, c'est chez vous (mais à l'étranger en vous) que je vous apprendrai moi-même ce qu'il faut apprendre. Suivez-moi bien : j'emploierai des langages variés et l'étranger s'étonnera — si l'expression reste bien en mémoire — de visiter les nations étrangères, de s'imprégner avec la langue des gestes et des mœurs en usage au moyen de phrases juxtaposées... prenez soin de consacrer votre temps à d'honnêtes études, de me prendre comme guide en ce tout début, d'écouter puis de répéter les phrases une fois apprises.

Vous allez en Italie ou au royaume du puissant Ibère, si vous gagnez les territoires de l'Angle, des rejetons jamais tranquilles de Francus, si vous fréquentez le royaume Germain de Jupiter ou les Belges aux champs féconds, ou s'il vous plaît d'aller voir la lointaine Lusitanie je vous guiderai dans une région aux routes sûres...

Les encouragements que l'enseignant prodigue sont lénifiants. Mais croit-il lui-même que les plus suffisants de ses lecteurs — apprendraient-ils par cœur son ouvrage comme il le leur conseille — seront en mesure de comprendre et de se faire comprendre dans des idiomes aussi particuliers que le portugais ou le flamand après étude de son « Assimil » croupion ? Ou se voue-t-il à quelque thérapeutique psychologique en munissant le candidat au voyage d'un viatique qui prévient ses angoisses<sup>35</sup> ? Comment ne pas voir dans la chaude promiscuité où sont disposés des langages aussi divers l'annonce d'un entendement des Autres étendu (provisoirement ?) aux dimensions de l'Europe ?

34. Leodii, apud Henricum Hovium, 1610 (B.N. X. 9067).

35. *La Peur en Occident, passim*. Voir aussi les perspectives ouvertes par le travail de Micheline Baulant, « Groupes mobiles dans une société sédentaire : la société rurale autour de Meaux aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », in *Les marginaux et les exclus dans l'histoire, Cahiers Jussieu* 5, U.G.E., 10/18, 1979, p. 78-121.

Les éditions polyglottes de textes littéraires<sup>36</sup> poursuivent des ambitions plus hautes mais moins larges. Moins larges parce qu'elles ne dépassent jamais quatre langues, plus hautes parce que, négligeant d'enseigner les rudiments, elles s'adressent à un public soucieux de perfectionnement, voire de pureté. Longtemps elles sont demeurées bilingues. Dans la plupart des grands pays européens les éditeurs ont fait une place dans leur production à des traductions juxtalinéaires, extrapolées des colloques scolaires, qui prétendent permettre aux doctes de contrôler leurs connaissances. A l'examen, cette prétention apparaît fort exorbitante<sup>37</sup>. Car très souvent ces professionnels avisés se bornent à agglomérer au texte original une traduction libre que ne protège plus aucun privilège, comme nous le verrons.

Beaucoup semblent agir sous le poids de contingences : si en France à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle Abel l'Angelier, Lucas Breyer et le gourmand Nicolas Bonfons se sont engagés dans cette voie, c'est qu'ils disposaient en la personne de Gabriel Chappuys<sup>38</sup> d'un traducteur très (trop ?) littéral dont l'activité convenait à merveille à ce propos. On discerne cependant déjà à la même époque chez un Claude Micard le souci de mettre au point une politique éditoriale concertée où les impressions bilingues de langues vivantes complèteraient et prolongeraient des textes pédagogiques latins-français en disposition juxtalinéaire<sup>39</sup>.

Est-ce toutefois le fait du hasard si l'entreprise la plus ourdie et la plus soignée en faveur de l'édition polyglotte est due à l'héritier de la famille de Tournes ? Exilé en Suisse pour les motifs religieux que l'on sait<sup>40</sup>, Jean ne se satisfait pas de l'exploitation de son fonds, bien assurée cependant par la vocation exportatrice de Genève qui alimente — grâce à des déguisements typographiques lorsqu'il est nécessaire<sup>41</sup> — Hambourg, l'Angleterre, la Hollande ou le Danemark ; il lui faut « imprimer quelque petit livre ». Or il s'est avisé que

presque tous les livres qu'on publioit pour le soulagement et proffict de ceux qui prennent plaisir à apprendre les vulgaires de nostre siècle, estoient traictés d'amour, peste et ruïne de la jeunesse...<sup>42</sup>

36. Double vocation qui appelle deux modes de lecture indépendants. A la différence des manuels élémentaires, et en raison directe de l'intérêt de l'ouvrage qu'elles renferment, elles peuvent être utilisées comme des éditions en une langue, sans que le lecteur s'occupe des versions qui lui sont proposées. Dans ce cas, elles sont bien plus littéraires que polyglottes en dépit de leur apparence.

37. Voir dans Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 207, la savoureuse « correction » par l'auteur d'une copie de version due au « mauvais élève » Salazar.

38. L'Angelier donne par exemple en 1583 les *Dialogues philosophiques* de G. Cinthien et en 1585 la *Fiamette* de Bocace, tous deux traduits par Chappuys ; il réimprime aussi à plusieurs reprises le *Courtisan* de Castiglione ; à signaler encore, toujours sous la même présentation, le Pétrarque bilingue de Jérôme d'Avost (1583). Breyer (associé à M. Guillemot) publie l'*Hecatomphe* d'Alberti.

39. V. *Studi francesi*, n° 61-62, p. 177-179.

40. Pour plus d'information, voir la bibliographie d'A. Cartier.

41. H.-J. Martin, « La Circolazione del libro in Europa ed il ruolo di Parigi », dans *Libri, editori e pubblico nell' Europa moderna...*, a cura di Armando Petrucci, Bari, Laterza, 1977, p. 149-150.

42. *Libro llamado Menosprecio de Corte*, s.l., Jean de Tournes, 1591, p. 720.

Ce souci, qui fait écho aux préoccupations du La Noue des *Discours politiques et militaires*<sup>43</sup>, ne manque pas d'actualité et la pointe vise les responsables français d'éditions bilingues que nous citions plus haut<sup>44</sup>. Il publiera donc une nouvelle édition de l'un des plus grands succès de la littérature anti-curiale, le *Mespris de Cour* du franciscain espagnol Antonio de Guevara :

... j'ay voulu mesler le proffit avec le plaisir, imprimant en trois langues ce livre qui depuis le commencement jusques à la fin contient une perpetuelle exhortation à la vertu avec une detestation des vices qui regnent aujourd'huy au monde, et notemment és cours de la plus part des grands Princes, l'imprimant (...) és trois langues les plus communes et les plus cheries entre toutes celles de la Chrestienté<sup>45</sup>.

Le projet rencontre des obstacles matériels :

J'ay pris l'Espagnol sur l'exemplaire imprimé à Anvers. L'Italien je l'ay recouvré à grande difficulté de l'impression de Venize. Le François un mien ami et patriote [Louis Turquet, de Lyon ; mais le texte vit dans notre langue depuis 1543<sup>46</sup>]... m'a faict ce plaisir de me le traduire de l'Espagnol<sup>47</sup>.

Mais dans quelle mesure importe-t-il à l'éditeur que le bijou typographique qu'il invente, en ne ménageant rien pour que sa présentation visuelle soit séduisante, serve la cause de la connaissance des langues ? La résignation tranquille avec laquelle il constate qu'entre l'espagnol et l'italien « le sens et les paroles estoient quelque peu divers » montre assez que l'essentiel pour lui est ailleurs : « toutes deux tendoyent à bonne instruction ». Sous ce dernier rapport l'ouvrage peut satisfaire aussi bien les tenants de la morale post-tridentine que les fidèles de Calvin. Beaucoup plus donc que d'une communication par les langues, de Tournes se fait le vulgarisateur d'une nouvelle morale européenne où chaque lecteur, quelles que soient ses préférences religieuses, pourra se reconnaître. Et les deux autres titres qu'il imprimera selon des principes identiques, la *Galatée* de G. de La Case et le *Théâtre du Monde* de Boaistuau<sup>48</sup> en 1598 et 1619, obéiront aux mêmes préoccupations militantes. Relevons cependant que le premier des deux, *La Galatée*, procurera selon son éditeur

43. Cf. W.H. Huseman, « François de La Noue, la dignité de l'homme et l'institution des enfants nobles », *B.H.R.*, XLII (1980), p. 7-25.

44. A compléter par les indications fournies par les bibliographies de Lever et Arbour.

45. *Op. cit.*, p. 744.

46. Traduction d'Antoine Alaigre, publiée pour la première fois par Dolet (Claude Longeon, *Bibliographie des œuvres d'Etienne Dolet*, Genève, Droz, T.H.R., 1980, n° 203).

47. *Op. cit.*, p. 720.

48. Comme permet de le mesurer l'apparat critique de notre édition du *Théâtre du Monde* (Genève, Droz, T.L.F., 1981), de Tournes ne s'est pas borné à soigner l'exécution matérielle du volume (sur laquelle on verra le *Manuel du Libraire* de Brunet), mais il a aussi récrit le texte aussi souvent qu'il lui a paru fautif, obsolète ou théologiquement peu sûr.

double plaisir, l'un pour la diversité des langues qui y est, l'autre pour les bons enseignements qu'il contient.

Ainsi se trouvent conjuguées les deux ambitions qui, au cours de la période étudiée, se sont agrégées à un mouvement plus ancien, la pédagogie des langues vivantes. Alors qu'un texte comme le *Livre des Mestiers de Bruges*<sup>49</sup> se voulait réponse aux obligations nées du développement du Grand commerce en essor à la fin du Moyen Age, plusieurs des œuvres que nous avons rencontrées, tout en se réclamant, elles aussi, d'une vocation pratique — que je ne songe pas à minorer —, participent en un premier temps du seul mouvement qui subvertit le mythe de Babel, subversion dont elles forment l'illustration la plus concrète, et qui s'autorise du précédent canonique des grandes bibles polyglottes. Cette sensibilité de notre corpus à l'actualité culturelle et idéologique se traduit ensuite par sa disponibilité envers le souci pédagogique ou la grande entreprise parénétique de la fin du siècle.

Mais cette confusion des tâches n'apparaît que comme un moment fugitif. Assez vite la pédagogie des langues retrouve en se fondant sur un nouveau mythe, lui aussi d'origine biblique mais antonyme de celui auquel il se substitue, le mythe de l'Arche de Noë, sa nouvelle légitimité dans l'ordre de l'imaginaire. L'Europe des langues demeure bien le champ de la *Janua aurea* de Comenius<sup>50</sup>, dont les éditions les plus tardives grouperont jusqu'à huit langues mais dont les versions les plus divulguées se bornent au latin, au français, à l'allemand et à l'italien<sup>51</sup>. Elle campe le décor polyphonique d'un savoir total :

Icy... comme en un abrégé & sommaire, je te représenteray le monde universel ; et t'y montreray toute la langue Latine, Française, Italienne et Allemande<sup>52</sup>.

Et l'image dont se réclame l'auteur est bien cette arche — la première de nos utopies ? —

où il est beaucoup plus facile de reconnaître du regard tous les animaux... qu'en parcourant la terre entière.

49. Voir J. Gessler, *Le Livre des mestiers de Bruges et ses dérivés*, Bruges, 1931. Sans toutefois s'abandonner à des déductions téméraires : « ... one must be on guard against the temptation to make too much of occasional medieval anticipations of trends that could not be really launched until after printing (c'est nous qui soulignons)... A unique bilingual lexicon cannot do the same work as hundred of thousands of trilingual reference guides... » (E.L. Eisenstein, *The printing press as an agent of change*, Cambridge University Press, 1979, vol. I, p. 93).

50. A. Gallina, *op. cit.*, p. 131-149.

51. Celles qu'impriment les Elzevier (leur liste dans la bibliographie de Willems). J'utilise l'une d'elles, celle de 1644.

52. Comenius, *op. cit.*, *ed. cit.*, p. 5.

### Conclusion

Comment comprendre ce renfermement ? La production polyglotte prétendait répondre à un besoin de communication ; elle satisfaisait aux exigences de l'imaginaire. Habillée à l'ordinaire en livre d'usage (la même remarque s'applique aux cosmographies, almanachs, routiers, ouvrages de cuisine ou de médecine), voulue et parfois fabriquée par des esprits persuadés que l'Europe passe par la Pentecôte des langues et des cultures, elle se heurte à une réalité immobile sur laquelle sa pédagogie dérisoire et faraute ne peut exercer aucune action. D'autant plus difficiles à cerner qu'elles se tapissent derrière le nécessaire et le concret, ce sont bien en vérité des pratiques mythiques qui ont encouragé un temps l'impression en plusieurs langages. Que ces dernières changent, que le rêve européen se déprenne de la question des langues (c'est chose faite dès lors que, sous l'action conjuguée des puissances nationales, des impérialismes culturels et du caporalisme pédagogique des Pères, l'une des langues de l'Europe parvient à s'imposer aux autres comme véhicule commun), et, sauf initiatives individuelles, nous voyons se tarir la production polyglotte. En serait-il allé de la sorte s'il s'était agi d'authentiques livres d'usage ?

Michel SIMONIN

## L'EUROPE INTELLECTUELLE DE J.A. de THOU

C'est dès l'âge de vingt ans que J.A. de Thou songe à écrire l'*Histoire de son temps*<sup>1</sup>. En contact permanent avec les milieux humanistes, dès ses années d'études<sup>2</sup>, puis au cours de ses voyages en Italie<sup>3</sup>, en Hollande et en Allemagne<sup>4</sup>, au cours desquels il s'efforce surtout de rencontrer le maximum de savants de toutes disciplines, il n'est pas surprenant qu'il ait recueilli — notés le plus souvent à la date de leur mort — près de 400 noms des célébrités contemporaines<sup>5</sup>.

Si, comme historien, il tente d'expliquer le mécanisme des événements des cinquante années d'une histoire complexe, souvent tragique, il n'essaie pas d'extraire de son inventaire d'hommes de lettres et de savants des courants, des tendances, et moins encore une histoire du progrès humain.

Nous verrons que, presque à son insu, il s'en dégage une vision cohérente, à la fois sur le sens du travail intellectuel, la place du savant dans la société et le développement d'une intelligentsia européenne issue du premier âge humaniste.

Les divers pays sont inégalement représentés. Malgré son relatif déclin dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Italie conserve encore la première place : philosophes, avec D. Barbaro, Sadolet, les trois Strozzi, les deux Telesio, S. Erizzo, Zabarella, A. Piccolomini, G.B. Egnazio, voire peu connus comme S. Corrado, qui enseigna le grec à Bologne, ou G. Argentorario, connu peut-être de de Thou pour son séjour à Lyon,

1. *Mémoires*, p. 26. Les références renvoient à l'édition de Londres, 1734, 16 volumes. Antoine Teissier a isolé des *Histoires* les *Eloges des hommes savants*, et l'édition finale, publiée à Leyde en 1715, n'a cessé d'enrichir la première édition de 1683. L'auteur, réfugié en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes, a exploité utilement les grands bibliographes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Bayle, M. Freher, M. Adam, V. André. Ses tendances calvinistes transparaissent dans ses appréciations. Suivant les listes chronologiques de de Thou, il omet certains auteurs qui interviennent en cours de texte. Il ne tente à aucun moment des appréciations comparées ni des regroupements significatifs.

2. Le large cercle de Dorat, les professeurs successifs du Collège de France, ses amis M.A. Muret et J. Scaliger et le curieux témoignage des *Thuana* (cf. note 38).

3. A la suite de Paul de Foix, l'une des figures les plus intéressantes du siècle, dont il fait un éloge mérité. Enquête systématique autour des savants de son temps à Turin, Milan, Pavie, Mantoue, Venise, Padoue, Bologne, Florence, Sienne et Rome.

4. En 1578, Belgique et Hollande. En 1579, l'Allemagne : Strasbourg, Bade, Stuttgart, Ulm, Augsburg, Constance et Bâle.

5. Chiffre approximatif : des 430 noms mentionnés, certains ne le sont qu'occasionnellement. Il faut en retrancher 65 de l'Index de Teissier, ajoutés analogiquement par lui, et en ajouter une vingtaine, omis.

dont le succès reposa sur sa censure de Galien ; théologiens comme F. Nobili et Ant. Fregoso, Sixte de Sienne ; historiens nombreux : Guichardin, hors de la période des *Histoires*, donné comme l'incomparable modèle ; Foglietta, Lippomano, Ciacone (l'historien de la Papauté, continuateur de Platina), Sigonio, Varchi, Paruta, P. Jove et, moins célèbres, Adriani, auquel il déclare devoir beaucoup, ou Lazare Sorranzo, vénitien, qui écrivit sur les Turcs ; juristes, outre le célèbre Alciat, que ses séjours en France eussent suffi à sauver ; L. Peto ; bons serveurs des lettres, comme les imprimeurs Alde et Giolito ; femmes savantes, avec O. Morata, Vittoria Colonna ou Lorenza Strozzi. Les savants ont leur place habituelle : Ramusio, pour son *Corpus* des historiens du Nouveau Monde ; naturalistes et médecins : S. Porti, J. Mercuriale, Fallope, Cesalpini, voire de moindres seigneurs comme Benedetti ou Gratarolo, le célèbre mathématicien Tartaglia.

La littérature tient ici une place inhabituelle chez de Thou : Gelli, Speroni, le Tasse, Folengo, Bembo, Vida, Molza, Valeriano, B. Rota, les deux Giraldis, Trissino, et les théoriciens de la Poétique aristotélicienne, Vettori, Magioraggio, Robortello, Castelvetro et, moins connu de nos jours, Jason de Nores. Exception notable : l'œuvre de critique d'art de Vasari et les théories musicales de Zarzino y trouvent place. Tenter de souligner les lacunes de ce tableau serait oiseux. Mises peut-être à part quelques absences surprenantes comme Botero (1540-1617), Aldobrandini (1522-1605), Th. Bozio (1548-1610), A. Gentile (1551-1611), dont les dates peut-être excusent le silence de de Thou bien qu'il ne se soit pas interdit à l'occasion d'évoquer des vivants, l'ensemble est assez complet et hiérarchisé, selon la confirmation de la postérité.

On retiendra cependant quelques cas représentatifs, pour des auteurs relativement oubliés de nos jours. L. Capilupi l'intéressa pour son récit de la Saint-Barthélemy ; Massimo Margunio pour son rôle au concile de Trente ; V. Gentile supplicié à Berne, J. Marsilio, A. Quirini, victimes de l'Inquisition romaine, ainsi que Sarpi, réfugié et brillamment accueilli en France.

La présentation des humanistes et savants allemands est l'une des plus originales des *Histoires*. On sait par ses *Mémoires* qu'il s'y était particulièrement intéressé<sup>6</sup>. Quelques humanistes et philosophes, de la première génération surtout : Glareanus, ami d'Erasme, Beatus Rhennanus, le pacifique, Jean Rivius, professeur de belles lettres dans diverses Universités, dont vingt cinq ans à Cologne, Skegius, médecin, qui n'exerça jamais, mais fut surtout un grand commentateur d'Aristote, G. Xylander, traducteur d'œuvres grecques en latin, commentateur d'Homère, Euripide et Théocrite, et occasionnellement mathématicien, dans ses commentaires à Euclide, J. Forster, hébraïsant, Jean Lonicer, trilingue, retenu pour ses traductions du grec, mais surtout ce Frédéric Sylburg, autre traducteur et professeur à Marbourg, sont bien oubliés.

6. Il interroge à Strasbourg Lobel et Gissen, à Bade, H. Languet réfugié, à Augsbourg, J. Wolf, à Bâle, Th. Zwinger, B. Amerbach, Platter...



La mention du dernier tient sans doute à sa collaboration au *Thesaurus* grec d'H. Estienne.

Mais de Thou retient surtout des savants et des théologiens — sa double curiosité essentielle, que nous retrouverons plus tard.

Même trilogie (humanistes, théologiens, savants) pour les Pays-Bas, avec P. Nannus, Macropedius, Vaseus, Levin Torrentius, Ch. Langius, A. Junius, Viglius, Janus Douza, Papius, Molanus, Brentzen, L. Fruter, Utenhove, Mercator et Gemma et évidemment Lipse. Exception louable : le succès européen du musicien Orlando Lasso. Curiosité : un Arnaud de Lens, qu'il faillit laisser dans l'oubli, faute de renseignements sur sa biographie, un Paul Leopard, «qui aima mieux demeurer caché dans un petit collège». De Thou l'a sans doute connu, soit par Scaliger, soit parce qu'il refusa un poste au Collège Royal.

La Suisse, fortement liée au mouvement des idées en Europe, sur les deux versants italien et allemand, grâce aux Universités de Zurich et de Bâle, grâce surtout à la très importante imprimerie bâloise<sup>7</sup> — en particulier Oporin —, aurait pu fournir plus de noms : de Thou y avait séjourné, toujours en quête d'informations. Les réformateurs : Zwingle, Vadianus, géographes en même temps que théologiens, Benoit Aretius, «célèbre à Berne»; Hedion, Cassander<sup>8</sup>, le grand helléniste itinérant Jérôme Wolf, l'historien Simler et surtout les savants Driander, Gesner, Vesale, Plater, tous passés à la postérité, Dasypodius et Louis Lavater, Th. Erastus exceptés.

L'Angleterre est la moins représentée. Sans doute mentionne-t-il Ascham, Wyatt et Carew, mais, à part le théologien Witaker, mort à Cambridge, n'apparaissent liées à l'histoire religieuse que les tentatives d'implantation calviniste, avec Bucer, et les polémiques entre catholiques et anglicans, avec Creighton, condamné par le Parlement de Paris, Blackwell et Campian.

L'Espagne, si l'on s'en tient au seul humanisme, n'est pas mal vue avec Ximenes<sup>9</sup>, Arias Montano, Carranza, en passant par Mendoza, Gelida, Vergara, A. Gomez et Ciacon, les historiens Mariana, Luis Avila et Ambrosio de Morales, le collecteur des Conciles Loaysa, Luis de Leon, le théologien Fr. Turrian, qui se fit Jésuite à la fin de sa vie, alla en Allemagne et mourut à Rome.

Le grand canoniste Antoine Augustin vécut surtout à Rome. Jérôme Zurita a droit à un éloge mitigé, pour avoir été secrétaire de l'Inquisition, mais son Histoire d'Espagne est au-dessus de tout éloge. Diego Covarrubias allia les affaires de l'Etat à une solide érudition canonique.

Quelques rares exceptions du côté littéraire pour la brillante Louise Sigée, le polémiste entêté Gines de Sepulveda, et le musicien aveugle Salinas, excellent helléniste et poète élégant.

7. Sur cette production bâloise, voir Manfred Welti, *Der Basler Buchdruck und Britannia*, Basel, 1964.

8. Sur cette intéressante figure conciliatrice, cf. mon article : «Cassander, victime des orthodoxies», in *Aspects du libertinisme au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1974.

9. De Thou abrège souvent ses notices, quand il peut renvoyer à une monographie contemporaine : ici la *Vie de Ximénès* par Alvaro Gomez.

L'actualité historique lui fait faire une place à Furio Ceriolano (1532-1593), théologien et humaniste de second plan, pour avoir tenté, quoique Conseiller intime de Philippe II, d'apaiser les troubles des Pays-Bas.

Si le Portugal ne comporte que peu de noms, c'est qu'il en a exclu tout ce qui concerne les conquêtes, qu'il connaît pourtant fort bien<sup>10</sup> : on n'y trouvera même pas leur illustre chantre, Camoens.

Du côté humaniste, Gouvea et son équipe, si directement liés à la France, ne pouvaient être oubliés, ni Juan de Barros ou André de Resende, poète, orateur et théologien. Jérôme Osorio avait enseigné à Paris et à Bologne et son œuvre théologique, poétique, morale, historique avait connu un trop grand succès pour être négligée.

On peut s'étonner pourtant de l'absence de Damian de Goes (1501-1573), qui fut ambassadeur en France, en Angleterre, en Allemagne, au Danemark, en Suède et en Pologne, lié à Bembo, Sadolet, Glareanus, Nannius, Sigismond Gelen — tous connus de de Thou et moins illustres que lui ; il connut une fin lamentable par l'ingratitude de sa patrie ; recherché par l'Inquisition, enfermé au monastère de Batalha, puis relâché, on le trouva mort chez lui, peut-être assassiné.

Quelques noms de l'Europe orientale sont parvenus jusqu'à lui : elle est, il est vrai, partie intégrante de l'Europe humaniste et a parfois égalé ou surclassé l'Occident au XV<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>.

La raison de leur présence est simple : ils sont directement reliés à l'histoire. La Hongrie est représentée par A. Dudith, Sambucus et Zegedin. Le premier est bien connu ; Sambucus fut historiographe et médecin de Maximilien II et Rodolphe II, à Vienne. Son œuvre est considérable et, comme le remarque de Thou, « il ramassa les écrits des Anciens auteurs avec tant de diligence et il employa des sommes si immenses à les faire imprimer que sa libéralité peut être égalée à celle des Princes... »

Etienne Zegedin (1505-1572), « théologien de grande réputation parmi les siens », élève de Luther et de Melanchthon, prêcha en Hongrie, fut deux fois prisonnier des Turcs, et publia des commentaires à l'Écriture, des modèles de sermons, et quelques ouvrages polémiques contre Rome.

La Pologne est présente, avec les théologiens J. Wusek, traducteur de la Bible, Solokowski, qui publia les *Actes* de la dispute de Wittenberg, et Jean Wigand (1523-1587), d'origine allemande, créé par Etienne Bathory évêque de Posnanie. Il fut l'un des rédacteurs des *Centuries de Magdebourg*.

10. Cf. mon article : « L'Amérique de Du Bartas et de de Thou » (Colloque *La découverte de l'Amérique*), Paris, Vrin, 1968.

11. En particulier, M. Corvin. Sur l'ensemble, patiemment réédité par l'Académie hongroise, sous la direction de T. Klanicsay, voir *Histoire de la littérature hongroise*, Tome I, Budapest, 1978 ; et, pour la Pologne, les études de Bogdan Suchodolski, Stanislas Tarnowski, Konstanty Grzybowski et le récent ouvrage en français de Tadeusz Wyrwa, *La pensée politique polonaise à l'époque de l'humanisme et de la Renaissance*, Paris et Londres, 1978.

Starnigel enfin, médecin, connu la célébrité à l'occasion d'une maladie extraordinaire : occasion pour de Thou de faire une longue histoire de la peste en Europe (XIII, 416).

La France n'a pas de position trop privilégiée. La littérature n'occupe qu'une place de second plan, sauf les poètes, quand ils sont très grands : Ronsard et du Bartas ont cet honneur ; dans leur orbe, avec une esquisse de hiérarchie, Du Bellay, à qui sont préférés Belleau, Chandieu, et Fl. Chrestien, Pelletier du Mans, apprécié plutôt comme mathématicien, La Boétie, Amyot, dont le Plutarque n'est pas l'essentiel et dont les traductions sont « plus élégantes que fidèles » ; Jodelle et Grévin, avec les modestes débuts du théâtre moderne, Macrin et Passerat, poètes délicats, Muret et Dorat, humanistes complets et maîtres de toute une génération.

Comptent plus pour de Thou les humanistes philologues : il évoque — hors programme — Lefevre, « flambeau des sciences et belles lettres naissantes », et Budé, puis Chatelain, J. Perion, Grouchy, Ramus, Le Roy, Turnèbe et « le plus grand de tous », J. César Scaliger et son fils Joseph-Juste « qui est son égal ».

Les juristes lui semblent si essentiels — et d'autant qu'ils jouent souvent un rôle européen — que, malgré l'oubli des honnêtes praticiens<sup>12</sup> et la présence de quelques grands qui n'ont rien écrit, comme Mangot, Duranti ou — pour une raison sans doute intéressée — Renaud de Clutigny<sup>13</sup>, il ne manque presque aucun des grands : Tiraqueau, Brodeau, Coquille, Cujas, du Tillet, Duaren, Bodin, Ch. du Moulin et, à une place un peu surfaite, Pibrac et Pithou<sup>14</sup>.

Les savants ne sont évidemment pas oubliés : mathématiciens, avec Viète, O. Finé et son disciple Botéon, médecins, comme A. Mizauld, A. Ferrier, Louis Duret, Joubert, Fernel et — oublié pour nous, faute d'écrits — Jacques Houllier, Rondelet, enfin, malgré le mépris de Rabelais ici nommé et celui de de Thou, qui le regarde comme un plagiaire<sup>15</sup>.

Mais la place la plus large est réservée aux savants de l'histoire religieuse : Calvin, Bèze, M. Wolmar, E. Vinet, Jacques de Billy, J. Toussain, J. Mercier, P. Danès, Vatable, Génébrard.

### Histoire religieuse

L'histoire religieuse a particulièrement retenu de Thou. Ses *Histoires* s'ouvrent sur la situation de la Réforme en 1545 et, à ce titre, il mentionnera plusieurs fois les Vaudois, J. Hus, Luther ou Zwingli.

12. Bien oubliés encore de nos jours, les Rebuffi, J. Brèche, J. de Coras, Chasse-neuz, Guénois, J. Duret, Miraulmont, J. Papon...

13. C'est à lui que succède de Thou comme Conseiller d'Etat en 1588.

14. P. Pithou est un ami de toujours. De Thou n'insiste ni sur ses œuvres ni sur sa conversion au catholicisme, pas plus que sur son frère François.

15. Plagiaire de G. Pellicier, évêque de Montpellier. Curieusement, de Thou omet Jacques Delechamps, célèbre botaniste, qu'il a pourtant rencontré à Lyon.

S'il considère sans ambages les Vaudois comme hérétiques, il n'en loue pas moins leur civisme, leur piété et leur charité, qui les distinguent des anabaptistes ou de certains illuminés, fauteurs permanents de troubles. Il mettra plusieurs fois en avant l'argument des luthériens qui s'indignaient que l'on n'eût pas tenu parole à Jean Hus et condamne, en citant leurs principales victimes, les intolérances du papisme et des sectes, quelles qu'elles soient : Armand Palearius, brûlé par l'Inquisition, ainsi qu'Arias Garcia, Vasquez et Ponce de Leon, Carew et Wyatt en Angleterre, Valerio Gentile, antitrinitaire supplicié à Berne ; Servet, à propos duquel il souligne la responsabilité de Calvin ; Melchior Hofmann, anabaptiste, mort en prison à Strasbourg, mais il ne semble pas déplorer particulièrement les huit jésuites exécutés en Angleterre en 1596, malgré leur insistante profession d'innocence.

Il signale les calvinistes français chassés ou exilés volontaires : H. Doneau, Hotman, P. Viret. Les alternatives de passage du luthéranisme au calvinisme en Saxe s'assortissent de prisons et d'exils relevés par de Thou<sup>16</sup>.

Sa relative impartialité envers les calvinistes ne témoigne d'aucune sympathie secrète.

Aucun jugement d'ensemble sur Calvin : il évoque à diverses reprises ses positions théologiques sur la grâce, sur la Cène, sur la médiation du Christ<sup>17</sup>. Th. de Bèze joua selon lui un rôle modérateur à Poissy, insistant sur le fait que les réformés n'étaient pas des séditeux, sans juger de leur attitude ultérieure, mais il souligne que catholiques ou luthériens se rencontrent contre lui chaque fois qu'il est question de la position calviniste sur la Cène ; il se contente de noter enfin que Bèze, au Synode de Nîmes en 1572, qu'il présidait, donna au clergé la forme qui lui manquait encore ; il rappelle enfin l'intolérance de Genève contre « libertins » et anabaptistes.

De Du Plessis-Mornay, il ne retient ni son importante action politique auprès d'Henri de Navarre ni l'élévation spirituelle de ses derniers écrits, mais raconte longuement la célèbre conférence de Fontainebleau contre du Perron où, de l'aveu des réformés eux-mêmes, il ne remplit pas le rôle qu'on espérait de lui.

A propos de Zwingli il rappelle surtout que les images et la messe furent prosrites à Zurich dès 1515 et que, par la suite, il refusa plusieurs conférences capables de régler les différends sur la Foi. Faisant encore allusion à une dispute publique dans les Grisons en 1595, il note l'échec de ces rencontres ; mais ce sont les catholiques qui en publient les Actes. De Thou passe d'ailleurs sous silence la plupart des persécutions dont ils furent l'objet en France et glisse d'insidieuses remarques sur leur intolérance dans les pays où ils sont en force.

De Thou a le plus grand respect pour les théologiens luthériens : l'irénique Jean Brenz, professeur à Halle, qui redouta la répression du cardinal Granvelle, sans que toutefois de Thou note qu'il s'opposait à Luther en 1528 sur la répression des anabaptistes.

16. G. Peucer, enfermé par le duc Auguste, subit une prison de dix ans ; Languet réussit à s'enfuir.

17. V, 631.

Son disciple, M. Chemnitz, enseigna trente ans à Brunswick et passa pour le meilleur théologien de la confession d'Augsbourg. De Thou note toutefois que, consulté par Jean George de Brandebourg en vue d'une conférence sur la réunion des églises protestantes, il s'opposa fermement au préalable, au point de vue calviniste sur la présence réelle à la Cène.

Le jugement sur Jacques Andrea, recteur de Tubingen, va dans le même sens. S'il commence par le désigner comme «un ennemi du Pape et de l'Eglise romaine», il ne souligne ensuite que ses controverses avec les calvinistes, et particulièrement T. de Bèze.

S'il cite M. Bucer d'abord comme une victime de l'intolérance, Marie la Sanglante faisant exhumer son corps, il le cite aussi pour avoir refusé la confession d'Augsbourg.

De Jérôme Zanchi, dont nous avons parlé, il loue le «profond savoir en matière de théologie». C'est qu'il «traite toujours les points de doctrine avec beaucoup de modération et ne se montra jamais éloigné de se prêter à la paix de l'Eglise»<sup>18</sup>.

Caspar Hedion, son ami, professeur à Strasbourg et prêchant à Bâle et à Mayence, est aussi parmi les modérés.

Jean Vigand, «un des plus habiles théologiens qu'eussent les protestants», est fait évêque de Poméranie en Prusse par Etienne Bathory et travaille à l'*Histoire ecclésiastique* de Fl. Illyricus.

Mais Osiander, d'abord partisan de Luther, puis désavoué par lui et ennemi de Melanchthon, ne trouve grâce aux yeux de de Thou ni sur le plan théologique pour avoir propagé «des erreurs sur la prédestination», ni sur le plan politique, sa doctrine ayant suscité des troubles en Prusse.

Il note, sans insister, la collaboration de Jacques Sturm à l'*Histoire* de Sleidan, et lui décerne le titre d'«ornement de la noblesse d'Allemagne». Sleidan n'est pourtant mentionné qu'en raison de sa participation au concile de Trente et de sa fidélité aux du Bellay.

P. Martyr, son continuateur, Jean Wolf, Valentin Strigel, de Heidelberg, le théologien hongrois Zegedin, pasteur à Bude, Jérôme Ziegler figurent parmi les commentateurs de l'Ecriture ou les historiens de l'*Histoire ecclésiastique*.

Le théologien de Cambridge, Witaker, a le bref éloge d'avoir écrit contre les historiens catholiques ou réformés, Campion, Dureus, John Dury<sup>19</sup>, Stapleton. Souvent, la partialité de de Thou éclate à propos des Jésuites<sup>20</sup>, bien qu'il ait honnêtement et scrupuleusement narré l'origine de la Compagnie et la haute figure de Loyola.

«Agents de l'étranger», ils fomentent, selon lui, des troubles en Allemagne, en Pologne, en France évidemment. Il ne peut oublier qu'on applaudit à Rome la Saint-Barthélemy, dont pour lui le Père E. Auger fut le fauteur à Bordeaux, et que Camille Capilupi en publia à Rome

18. En réalité, Zanchi n'est pas un apôtre de la tolérance. Il écrit : «Le pieux prince peut forcer ses sujets idolâtres, tels que les catholiques, à assister à des cultes orthodoxes...» (cité par le P. J. Leclerc, *La tolérance au siècle de la Réforme*, Aubier, 1955, t. I, p. 283).

19. Cf. W.K. Jordan, *Toleration*, II, 349 sq.

20. Influencé qu'il est par la période française de 1585 à 1595 et l'attitude de son père, auteur de leur bannissement.

une apologie écrite<sup>21</sup>. Il évoque d'autre part la bulle de Sixte V, excommuniant Henri III, contre laquelle tous les politiques modérés s'insurgèrent en France. De Thou souligne à ce propos le rôle, assez oublié de nos jours, de P. de Belloy<sup>22</sup>.

Il ne fait aucun doute pour lui que les Jésuites français sont inféodés à l'Espagne autant qu'à Rome et il ne doute pas de la complicité du Jésuite Varade avec Barrière en 1594, ni de la responsabilité du collège parisien dans la tentative de Jean Châtel, où le père de de Thou saisit l'occasion de prononcer un ultime réquisitoire<sup>23</sup>.

Il rapporte avec complaisance les discours hostiles de Pasquier, de S. Marion, de Passerat, professeur d'éloquence qui les traite d'«oiseaux infâmes animeaux à deux pieds»...

Malgré le courage de son attaque contre les Turcs, Sigismond Bathory, en Transylvanie, ne semble guère qu'un malheureux prince manipulé par les Jésuites et notamment l'Espagnol Alonso Carillo, infidèle à un pacte signé avec l'occupant turc, désireux de se débarrasser de ses ennemis intérieurs, à la tête d'une armée avide de butin<sup>24</sup>.

Mais, dans l'affaire récente des catholiques anglais, bien qu'il cite objectivement l'apologie que fit des Jésuites pendus Guillaume Alain (Allyn), cardinal de Malines, de Thou semble ne pas douter du complot ourdi à Rome et Douai, dont E. Campian fut la principale victime. Il ne parle pas de ses controverses et cite au contraire R. Charnock, qui fit contre eux l'apologie de la position anglicane.

De Thou rend toutefois justice à quelques-uns d'entre eux : Plaute Benci, toscan, qui avait été, il est vrai, l'élève de Muret, très aimé de de Thou, est loué pour sa «vertu et son érudition et la candeur de ses mœurs». Appréciation très voisine pour Maldonat (de Thou ajoute «un jugement exact» à la «candeur des mœurs et la piété») : il avait été son élève, il est vrai, au collège de Clermont.

Il use de termes ironiquement féroces contre tous les ligueurs, Louis d'Orléans, Renaud de Beaune, Génébrard, dont il sous-estime l'œuvre, J. Boucher, D. Lambin, mort de peur à l'annonce de l'assassinat de Ramus, le cardinal de Pellevé, mort de colère à la nouvelle de la prise de Paris.

De Thou ne s'intéresse pas spécialement aux «libertins» spirituels ni aux marginaux<sup>25</sup>. Il retrace correctement la carrière de P. Martyr et de B. Ochin. Le premier, derrière lequel se profile J. de Valdès, «confident de tous ses desseins» à Naples, instigateur d'une société secrète qui compta parmi ses membres Vittoria Colonna, «dame d'une piété, d'un mérite et d'une modestie singulière», se lia à Lucques avec le Juif

21. Capilupi n'est pas Jésuite.

22. Catholique modéré, il publia six livres successifs, de 1585 à 1591, en faveur d'Henri III excommunié, puis de la succession d'Henri de Navarre, contre le «Brutum fulmen».

23. XII, 334. qui aboutit à l'arrestation, la torture et l'expulsion des PP. Guéret et A. Hay.

24. XII, 237.

25. Étudiés en particulier par le P. J. Leclerc, *op. cit.*, note 18. Sur Carnesecchi, omis par lui, voir O. Ortolani, *P. Carnesecchi*, Florence, 1963.

converti Emmanuel Tremellio, Martinengo, Paul Lasitio et J. Zanchi, puis dut passer à Zurich, puis en Angleterre où il soutint une dispute publique sur la Cène, confirmée dans son ouvrage. Le second, «excellent prédicateur», l'y accompagna, après Zurich, Bâle et Strasbourg, «pour y expliquer les Ecritures à Oxford, par ordre du Roi»...

Mais G. Blandrata, qui prêcha en Transylvanie et en Pologne, soutint, selon de Thou, des «opinions absurdes», ainsi que François David — en fait son disciple et victime de Blandrata (ce que ne dit pas de Thou), qui propagea le «poison» en Pologne des «dogmes impies d'Arius» et, selon lui, mourut fou.

Aucune indulgence non plus pour Georges David, traité d'imposeur, qui troubla les Pays-Bas, vécut incognito à Bâle et ne fut démasqué qu'après sa mort: il fut exhumé et ses restes brûlés. Fr. Stancaro<sup>26</sup> est simplement mentionné pour ses «opinions singulières» sur la médiation du Christ au synode de Pinczow en 1559.

Qu'il ait ignoré Schwenkfeld, mort en 1561, Mino Celsi, auteur d'un traité irénique publié à Bâle en 1577, Valentin Weigel, apparemment bon luthérien saxon, très critique envers la nouvelle Eglise et mystique indépendant, dont les œuvres ne furent connues que plus tard — leur manque de notoriété peut expliquer le silence de de Thou. On comprend moins l'absence de Laski, principal réformateur de la Pologne, mort en 1560.

Ce que recherche d'abord de Thou, ce sont les gens «candides» selon son terme, c'est-à-dire de bonne foi, sérieux dans leur science et tolérants, ce qui ne veut pas dire non engagés, la tolérance passant pour lui par une dénonciation verbale de l'intolérance.

Les *Histoires* s'ouvrent par une longue profession de foi sur ce point<sup>27</sup>.

«Il a paru plusieurs autres sectes de notre temps. En vain pour les réprimer on a tenté la rigueur des supplices... C'est ce que nous voyons en Allemagne, en Angleterre, en France, où l'on ne peut dire qui y a le plus souffert, de la tranquillité publique ou de la religion»<sup>28</sup>.

Nous avons vu comment il dénonce les persécutions de tous bords.

Il loue l'empereur Ferdinand, le duc de Savoie Emmanuel Philibert d'avoir assuré la paix religieuse, pour le premier non sans avoir multiplié les conférences pacifiques — avec deux hommes — au demeurant honnis des calvinistes — F. Baudouin, «l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps... qui, ayant d'abord embrassé la doctrine des protestants, mais l'ayant ensuite abandonnée, après une exacte lecture des Pères, conserva la même modération»... et G. Cassander, «homme également savant et modéré».

Aussi, malgré une dénonciation constante des actes fâcheux de presque tous les Papes de son temps, ne ménage-t-il pas les éloges à tous les grands prélats, souvent aussi tolérants que grands humanistes:

26. Jugement sévère du P. J. Lecler: «le type le plus accompli de l'esprit brouillon».

27. Préface à Henri IV.

28. I, 318.

Carranza, dont Salinas alla porter la défense à Rome, Sadolet, les du Bellay, A. de Harlay, Ossat qu'il connut à Venise et pour qui il obtint l'absolution d'Henri IV, Tolet, premier cardinal Jésuite qui œuvra dans le même sens, et même le cardinal de Tournon, pacifique, quoique anti-protestant.

Chez les théologiens, Thomas Erastus, de Bâle, critiqué par les calvinistes, approuvé de Bullinger, «s'étant élevé au-dessus des sciences humaines» après avoir été grand philosophe et grand médecin, ou Jean Molanus de Louvain, «fort savant dans l'Histoire ecclésiastique», peuvent clore une liste d'exemples vivants des modèles proposés par de Thou.

Il s'est longuement et passionnément intéressé à l'histoire religieuse, non seulement en historien, par le récit des conférences élaborées en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en France, dans l'examen des questions théologiques, mais par un profond intérêt personnel et un élan de piété, qui le portent à composer des paraphrases poétiques de quelques psaumes<sup>29</sup>; c'est lui d'ailleurs qui invite P. Picherel à composer un commentaire sur saint Paul<sup>30</sup>.

Il ne manque pas de citer tous les hébraïsants de son temps, à quelque confession qu'ils appartiennent : Conrad Pellican, l'un des grands initiateurs, mort à Zurich en 1556, tôt passé à Luther, et le plus épargné par la critique de R. Simon ; A. Maès, mort âgé à Clèves, «esprit droit, sincère, ouvert» ; A. Caninio, qui parcourut l'Europe et mourut à Paris en 1557, attaché au Chancelier Duprat ; J. Forster, professeur à Wittenberg ; Sebastien Munster, bâlois, plus célèbre pour sa *Cosmographie* ; la savante tolédane Louise Sigée — un peu bas-bleu, qui étale ses connaissances dans une lettre en cinq langues adressée à Paul III ; Henri Moller, mort en 1589, utilisé par Mélanchthon et Th. de Bèze ; Cornelius Bertram, élève de Turnèbe, qui enseigna à Genève et Frankental ; Jean Mercier, successeur de Vatable au Collège de France ; le cardinal Sirleto enfin, mort en 1585, à qui Pie IV confia la bibliothèque Vaticane. De Thou a eu connaissance de sa riche bibliothèque privée et de ses notes manuscrites sur les Psaumes.

C'est à Sirleto et à son successeur Antoine Caraffa qu'on doit l'édition grecque de la Bible, dite *Vaticane*. De Thou s'est beaucoup intéressé à ces éditions. Il remonte à celle d'Alcala, qui lui donne l'occasion de parler du cardinal Ximénès. Il consacre une page entière à l'analyse du texte et au rôle particulier de Ferdinand Nuñez (Pinciano) qui s'illustra aussi dans les lettres et les sciences, et mourut à Salamanque en 1553, et à Fr. Vergara, par ailleurs auteur de la première grammaire grecque espagnole ; Flaminio Nobili édita la Bible latine de Sixte-Quint ; Bibliander, ami de Pellican, travailla avec P. Cholin à celle de Zurich qui fut reprise, pour son couronnement, par Plantin, avec

29. Glissés en particulier dans les *Mémoires*, aux moments critiques de sa vie spirituelle.

30. Il le rencontre à Châlons en 1584. Picherel est alors âgé de soixante dix-neuf ans.



l'aide de Jean Levinus et G. Canter, cependant que J. de Sonneck, de Souabe, en étendit la diffusion par ses traductions en turc et en slavons.

Sans qu'il veuille juger de leurs mérites respectifs, il ressort pleinement que ces théologiens, bien formés, ont participé et souvent consciemment, comme on le verra pour la Bible de Ch. Estienne, à cette formation de la véritable république des lettres, studieuse et tolérante.

Les progrès de l'Histoire de l'Eglise lui sont tout aussi familiers. Et d'abord les *Commentaires* aux Ecritures. Outre ceux des théologiens de la confession d'Augsbourg, dont nous avons parlé, et des éditions de la Bible, il cite les très orthodoxes ouvrages de J. Cochlée, le redoutable adversaire de Luther, et de J. Ziegler, retiré lors de la menace turque sur Vienne près de l'évêque de Passau, édités par Jacob Fugger.

Sur des textes particuliers, de Thou connaît les commentaires aux Psaumes d'Heresbach, la traduction de Desportes, ceux, tôt célèbres, au *Cantique des Cantiques* de Luis de Leon.

Pour la Patristique, il retient l'édition de saint Augustin par Gregoso, celle de Tertullien et de Cyprien par Jacques Pamelius, évêque de Saint-Omer, l'ensemble des éditions d'Henri Gravius, vingt ans professeur à Louvain, mort prématurément à Rome, et de Latino Latini, qui publia peu, mais annota infatigablement tout ce qu'il trouvait.

Latini intéresse déjà l'Histoire ecclésiastique. Arnaud Artenius publie une traduction de Flavius Josèphe, Jérôme Wolf<sup>31</sup>, par ailleurs bon helléniste, collecteur de nombreux auteurs anciens, édite à Bâle, avec traduction latine, Zonaras, Nicéas, Grégoras<sup>32</sup>. Jean Langius, mort en 1567, conseiller aulique de Ferdinand, édite l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste, également publiée à Bâle. De Thou ne mentionne pas ses éditions de saint Justin ou de Grégoire de Nazianze.

Don Garcia Loaysa, archevêque de Tolède, collecte les Conciles d'Espagne.

On voit que, dans ce domaine, l'orthodoxie l'emporte. Il n'en va pas de même avec les ouvrages généraux, objets, il est vrai, avec les *Centuries de Magdebourg* et Sleidan, de trop fameuses controverses.

Après l'histoire religieuse, les savants occupent une place exceptionnelle dans les *Histoires*.

Trois idées se dégagent du morcellement des notices bibliographiques : une science en progrès dans tous les domaines ; le caractère essentiel de la recherche fondamentale ; le double trait humaniste des savants : élargissement diversifié de leur savoir, caractère exemplaire de leur vie, dévouée au bien public et à la République des lettres.

31. Bel exemple aussi de mobilité. D'une riche noblesse des Grisons, mais sans aide de son père, il gagna sa vie pour faire ses études à Tübingen, puis parcourut la France et l'Italie dans des postes divers. Les Fugger lui assurèrent à Augsbourg le poste de bibliothécaire et principal du collège.

32. Ses traductions furent diversement appréciées : il fut loué de Joseph Scaliger, Huet et Baillet, critiqué d'Henri Estienne.

### Sciences naturelles

Les sciences naturelles intéressent beaucoup de Thou. Il raconte sa visite au jardin des plantes exotiques du chanoine de Liège, Jean Langius, et il découvre chez F. Platter, visité à Bâle en 1579, les fossiles de Gesner, un âne sauvage (?) et une marmotte<sup>33</sup>. Il en oubliera de lui faire une place dans son *Histoire*. Il note les éditions, suit les querelles : M. Guilandin, prussien qui enseigna à Padoue, écrit des plantes et des fossiles, en désaccord avec Mathéoli ; il se fera juger lui-même par Joseph Scaliger.

J. Mathez de Rochlitz, mort à cinquante-deux ans après un sermon sur la mort, s'occupe aussi de mines et de fossiles, qu'il observa dans sa Silésie natale. Léonard Fuchs, qui pratiqua les lettres et la médecine, et fut un de ces hommes que se disputaient les princes<sup>34</sup>, se consacra finalement à l'histoire des plantes, qui fit sa réputation.

Rembert Dodonée enseigna et pratiqua, lui aussi, la médecine, et s'intéressa de préférence aux plantes aquatiques. Cesalpini, professeur de la Sapience et médecin de Clément VIII, aurait découvert avant Harvey la circulation du sang. Il s'intéressa aussi aux minéraux, mais c'est son *De plantis* (1583), dans lequel il précise les justes critères de classification, que retint la postérité.

L'œuvre de Gesner est immense et il n'en publia qu'une faible partie. Gaspar Wolf s'en chargea après sa mort. De Thou le loue autant pour ses éditions d'ouvrages médicaux et théologiques que pour son *Histoire des animaux*, parue fragmentairement : quadrupèdes, vivipares, ovipares, oiseaux, poissons et animaux aquatiques, plus admirée que ses travaux sur les plantes et sur les minéraux, dans lesquels il fut devancé par son élève Michel Mercati.

Sans partager le mépris de Rabelais pour G. Rondelet, il lui reproche plutôt d'être plagiaire : celui qu'il utilise est Guillaume Pelicier, homme d'une grande érudition. Il loue enfin S. Porti, encore un médecin, de son ouvrage sur les poissons, ainsi qu'Edmond Wotton.

### Géographie

Malgré des progrès plus importants à cette date en géographie<sup>35</sup>, il n'oublie pas néanmoins les deux grands noms de l'époque : Ortelius dont il cite le *Théâtre de l'univers*, les enquêtes scrupuleuses sur place et l'œuvre cartographique « sur les anciens auteurs » et Mercator, Wallon lui aussi, assez généreux pour ne pas publier ses propres cartes jusqu'à l'épuisement des exemplaires d'Ortelius et qui consacra la fin de sa vie à examiner, sous l'angle de sa spécialité scientifique, la chronologie de l'Écriture, non sans y ajouter des commentaires sur l'*Épître aux Romains*, *Ezéchiel*, l'*Apocalypse*, en théologien authentique.

33. *Mémoires*, I, 49.

34. Cosme de Médicis, Charles Quint, le prince d'Anspach.

35. Cf., dans ce volume, l'exposé de J. Céard.

### Astronomie

En dehors des résultats plus spectaculaires apportés de Copernic à Tycho-Brahé<sup>36</sup>, de Thou est attentif aux progrès des Universités allemandes. Copernic (hors de la période des *Histoires*) n'est mentionné, avec Regiomontanus et Képler, héritier des écrits de Tycho-Brahé, qu'à propos de celui-ci, « d'un commun consentement prince des astronomes » ; le luthérien Jean Funk, auteur de Tables astronomiques, intéresse plutôt de Thou comme victime des Polonais. Il semble avoir mieux connu celles de Cyprien Léowitz, calculées jusqu'en 1606. Le Hessois J. Driander, qui enseigna médecine et mathématiques, associa à la théorie les applications pratiques, en inventant et perfectionnant plusieurs instruments.

Georges Rheticus (Joachim), né dans les Grisons, mort en Hongrie, fut l'un des premiers défenseurs du système copernicien, qu'il glosa dans plusieurs ouvrages.

Quant au Strasbourgeois Conrad Dasypodius, il travailla surtout à recueillir le plus possible des textes antiques de sa spécialité, glosa les Tables alphonsines et s'orienta vers des travaux sur l'optique comme le Portugais Pierre Nuñez (Nonius), célèbre aussi en mécanique et en navigation.

### Astrologie

Mathématiciens ou médecins sont souvent astrologues. De Thou ne manque pas de relever ce trait commun de l'Europe de son temps. Il note, sans commentaires, diverses prédictions réalisées : l'annonce, par J.B. Benedetti, de la prise de Pignerol et de sa propre mort ; Vésale aurait prédit celle de Maximilien, d'Egmont, y compris l'heure ; Bodin, que de Thou soupçonne de magie, l'année et le mois de la paix de Henri IV. J. Schoner excella dans l'art de tirer les horoscopes, mais, dans son éloge de Thomas Erastus, de Thou le loue d'avoir « réfuté par des raisons invincibles cette astrologie qui entreprend de prédire la fortune des hommes par les astres »<sup>37</sup>.

Il ne croit pas non plus à l'alchimie. Le Vénitien Marc Bragadino, capucin défroqué, fit des expériences publiques à Venise et à Padoue : l'imposture découverte, il s'enfuit en Bavière et eut la tête tranchée à Munich.

36. Copernic, Kepler et Galilée sont hors de la période des *Histoires*. De Thou devait être informé de l'importante activité de Peiresc, mais respecte scrupuleusement — malheureusement pour nous — son cadre chronologique.

37. On notera aussi son silence sur Nostradamus (1503-1566), dont il ne pouvait ignorer la notoriété.

## Médecine

Le nombre des médecins dignes de la postérité est considérable. En dehors de la réputation de Fallope, Fracastor, Fernel, Vésale, Wier, Mercuriale, L. Joubert, de Thou semble s'être intéressé aux questions physiologiques, à en juger par la place qu'il donne à deux étrangetés qui suscitèrent des polémiques européennes.

Peut-on vivre sans manger, pendant des semaines, voire des années ? De Thou narre longuement des cas observés par divers médecins en Allemagne, en Suisse, en France, notamment entre 1595 et 1600 : tous publièrent leurs sentiments sur la question, sans mettre en doute la réalité des faits ; ils ne polémiquaient que sur les causes de survie : Fr. Citois contre Harvet en France, Lentulus à Berne, Georges Fabricius à Cologne, Laurent Joubert dans un livre plus explicite.

Le P. Del Rio, lui, regardait ces prodiges comme œuvre démoniaque.

De Thou relève également, sans juger, le récit d'un médecin de Helmstädt, qui alla tester longuement une dent d'or sur un enfant de sept ans : anomalie de la nature, moins surprenante que ces monstres et prodiges, dont de Thou, comme les plus rationalistes de ses contemporains, donne quelques exemples.

Mais le plus souvent il se contente de noter ceux qui se sont illustrés dans l'édition ou la discussion d'Hippocrate et Galien, les grands anatomistes, supérieurs aux Anciens, Fallope et Vésale, ceux dont les liens personnels font progresser et diffusent leur savoir, J.B. Montano et son élève J. Crato, L. Duret et son élève J. Heurnius, disciple aussi de G. Mercuriale, Anuce Foez, le plus soigneux éditeur d'Hippocrate.

Mais de Fracastor, s'il retient, comme il se doit, la qualité poétique de sa *Syphilide*, il préfère noter son exercice gratuit de la médecine et sa manière humaniste d'embrasser les sciences, « ayant expliqué par quantité de doctes écrits beaucoup de choses que les anciens avaient ignorées ou qu'ils avaient prises d'une autre façon qu'ils ne devaient ».

C'est ce même dépassement de leur spécialité qu'il loue chez Jacques Skeg, Peletier du Mans, Gentien Hervet ou Jacques Grévin, et plus encore chez Fernel, « honneur de toute l'Europe ».

Le mérite d'Antoine Mizauld est d'avoir composé « des ouvrages très savants et très sensés », celui de L. Joubert, dont on vient de voir pourtant l'étrange position, d'avoir écrit sur les *Erreurs populaires* ; de Jacques Houllier<sup>38</sup>, d'avoir « apporté un jugement si éclairé par une profonde méditation qu'il guérissait heureusement les maladies désespérées » et de n'avoir pas eu le temps d'achever ses nombreux manuscrits<sup>39</sup>.

On retiendra qu'il ne porte pas une attention particulière à la démonologie et notamment aux célèbres traités de Jean Wier ou de Bodin.

38. Selon les *Thuana*, il était membre d'un cercle qui réunissait le dimanche matin aux Cordeliers, outre de Thou et Houllier, Pithou, Hotman, Dupuy, Le Fevre.

39. Sur Houllier et les sciences contemporaines, voir la très remarquable étude de J. Céard, *La nature et les prodiges*, Genève, Droz, 1977.

Sur Paracelse, nommé surtout à cause de son glossateur Bodenstein, il est imprécis et méfiant : « plus célèbre par la nouveauté de son savoir, laquelle lui attira beaucoup de sectateurs, que par la solidité de ses raisonnements ».

## Histoire

L'histoire a été l'une des grandes conquêtes de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : histoire générale de l'Europe, enracinement historique national ou local, synthèses tendant à dégager une philosophie politique, pro-, anti- ou crypto-machiavélienne en particulier<sup>40</sup>. De Thou, qui récrit à sa manière cette histoire européenne<sup>41</sup>, ne semble guère s'être soucié de ses prédécesseurs immédiats, mais sa règle de mentionner les morts illustres lui en fait rencontrer quelques-uns : sa liste est ici particulièrement lacunaire.

Contre Sleidan et les *Centuries de Magdebourg*, Surius le chartreux et Baronius, qui reçut pour son œuvre un chapeau de Cardinal, dominant l'époque, sans que de Thou le mentionne expressément.

Il retient — et avoue s'en servir — le continuateur de Guichardin, G.B. Adriani, le polygraphe N. Vignier, dont il apprécie surtout la *Chronologie*<sup>42</sup>, « car dans ce livre admirable on voit les véritables origines des peuples et des familles, toutes les révolutions et les commencements des Empires... », l'historien génois Foglietta, qu'il utilise également, le Corpus des voyages de Ramusio<sup>43</sup>, du Feron, qui donna une suite à Paul Emile, Ciacone pour l'histoire des Papes, après Platina.

Pour les autres, c'est assez sèchement qu'il signale leurs travaux intéressants des domaines limités : pour l'Italie, Varchi, Paruta, P. Jove, Giambullari ; pour la Saxe ou la Silésie, Jacob Gureus ou l'ouvrage polémique de l'Espagnol L. Avila contre Albert de Brandebourg, Simler et V. Schud, moins connu, pour la Suisse ; le classique Bonfinio pour la Hongrie, Morales, qui continue Ocampo pour l'Espagne, L. Soranzo et Jean Leunclavius, celui-ci humaniste complet par ailleurs<sup>44</sup>, qui s'était informé de l'histoire byzantine et avait appris le turc avant de publier ses *Historiae musulmanae* pour le Proche-Orient.

40. En particulier, l'essor européen du tacitisme. Cf. mon article : *Le tacitisme, programme pour un nouvel essai de définition*, in *Pensiero politico*, II, 3, Florence, 1970, et la bibliographie.

41. Une sérieuse étude sur de Thou historien manque. Le meilleur travail d'ensemble est celui de S. Kinser, *The Works of J.A. de Thou*, La Haye, 1966.

42. Le titre réel est *La Bibliothèque historique* (1587), 3 vol. in-folio.

43. L'étude de la bibliothèque de de Thou est délicate. Le catalogue, édité par Quesnel en 1679, ne permet pas de juger de sa situation en 1610, et l'on ne saurait même se fier à la présence des ouvrages publiés avant cette date. Elle devait pourtant être considérable, étant donné la curiosité de de Thou, les vingt mille écus dépensés et la participation de J. Scaliger, Casaubon, les frères Dupuy, Saumaise, J. Sirmond à sa constitution.

44. XI, 186. Latiniste et helléniste, son principal ouvrage concerne le droit grec et romain, canonique et civil. Il a traduit et annoté Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Xénophon, Zosime, M. Paléologue, diverses annales turques...

Exception intéressante : il connaît la *Perfection politique* de Paruta, dont il sait qu'elle a été publiée avec un traité sur la vie contemplative, «soliloque qui inspire la piété et la véritable magnanimité».

S'il mentionne à l'occasion les traductions (le plus souvent du grec en latin) des historiens antiques, en particulier, sans grande estime, le Diodore et le Plutarque d'Amyot, il leur préfère de loin les grandes reconstitutions sur les mœurs, la grandeur ou la décadence de l'empire romain de Regiomontanus, N. Vignier, Richard Streinius, baron d'Autriche, et surtout de Sigonio ou d'Onofrio Panvinio.

Il aime à signaler les monographies des figures de premier plan : Ximénès, Melanchthon, Marguerite de Navarre, Bullinger, Philippe de Neri...

Mais l'historien ne manque pas d'évoquer beaucoup d'ouvrages touchant à l'histoire contemporaine : le siège de Sancerre par Jean de Léry, la Saint-Barthélemy célébrée par le Romain Capilupi, les actes des disputes théologiques (Solokowski, Cassander, Du Plessis-Mornay) ou les étapes du Concile de Trente, les polémiques imprimées autour de la Ligue ou des catholiques anglais.

Néanmoins aucune image particulière de l'Europe ne se dégage de cette approche historique occasionnelle.

### **L'humanisme polygraphe**

Il en va tout autrement de l'Europe humaniste. Il faut entendre par là les savants de tous ordres qui s'intéressent à des aspects divers d'une culture, toujours fondée pour de Thou sur la tradition gréco-latine, dont la vie studieuse, conjointe à l'activité publique — politique ou intellectuelle —, entretient des relations suivies avec d'autres pays et qui visent, par le maintien du latin dans leurs écrits, à une diffusion européenne.

A cet égard, leur nationalité importe d'autant moins que leur mobilité, le caractère européen des Universités ou des petites capitales allemandes ou italiennes, outre les grandes — Rome, Paris, Bâle, Anvers ou Leyde — par le jeu de l'imprimerie, efface leur biographie propre.

Ecrivains et mécènes sont rarement dissociables et, dans la perspective de de Thou, ce Paul de Foix qui le guida d'abord, les Du Bellay ou le Cardinal de Tournon<sup>45</sup> relèvent de la fonction humaniste européenne qui transparait chez les écrivains qu'il retient, comme chez les grands diffuseurs cultivés, P. Manuce, Plantin, Oporin, G. Morez, à la culture polyvalente.

Aussi n'omet-il aucun des grands aristotéliens du siècle, Aristote restant pour lui le modèle de l'unité de la connaissance.

Il remonte occasionnellement à Argyropoulos et D. Barbaro, comme à des initiateurs dépassés, et cite les grands commentateurs successifs : Perion, Grouchy, Skegius, Cyriaque Strozzi, Majoraggio, Zabarella, R. Piccolomini, Jules Scaliger, Charpentier, L. Leroy, celui-ci malgré un goût platonisant.

45. Protecteur de Danès, Lambin, Muret, V. Lauro.

D'une manière générale, il aime à souligner l'éclectisme des connaissances chez les savants du temps, leur passion des bibliothèques et leur souci philologique. S. Speroni, dont notre temps n'a retenu que l'œuvre littéraire, excellait en philosophie, mathématiques et Ecriture sainte, de même Rivius, R. Streinius, qui joignit aux Antiquités romaines la science du droit et de la théologie, comme le Hongrois Erasme Osuald, qui travailla simultanément aux mathématiques et à l'hébreu, le chanoine belge Ch. Langius à Cicéron et à la botanique...

Furent d'utiles humanistes ceux qui se consacrèrent à en diffuser l'histoire ou à dresser des corpus: Vasari et ses *Vies des architectes*, Dasypodius dressant l'inventaire des mathématiciens anciens, Antoine Riccoboni rédigeant l'histoire de l'Université de Padoue, le Vénitien Echin et son traité des monnaies anciennes, ou ce jeune inconnu, mort à vingt-cinq ans, qui rassemblait tous les grammairiens latins.

Mais deux figures, auxquelles il consacre de longues notices, dessinent bien ce portrait de l'humaniste idéal, tel que le conçoit de Thou. Jules-César Scaliger, «si excellent que l'Antiquité n'en a point eu qu'elle puisse mettre au-dessus de lui», louable pour sa noblesse, sa réputation militaire, qui «bien qu'il se fût appliqué tard à l'étude, y fit un si grand progrès... qu'à l'exacte connaissance qu'il avait de toutes les parties de la philosophie il ajouta la perfection de la langue latine, et principalement de la grecque...»

Pierre Pithou — que nous retrouverons pour ses qualités intellectuelles et humaines — «avait appris plus de choses que personne n'en a jamais su, car comme il n'avait point d'autre dessein que de préférer toujours le bien public à ses autres affaires... il communiquait ses découvertes à ceux qu'il croyait avoir quelque talent pour les lettres...»

«Jamais personne n'a mieux entendu un seul auteur que Pithou entendait tous les anciens grecs et latins... il savait l'histoire de France et celle des étrangers, les origines des peuples, la chronologie, les successions des familles, les guerres, les alliances, les traités... les lois, les mœurs, les coutumes des provinces et des villes en particulier». Voici une histoire européenne d'où toute abstraction est absente, faite par et pour les hommes. De Thou analyse ensuite ses connaissances juridiques et ses incursions occasionnelles dans d'autres domaines<sup>46</sup>, enfin ses aptitudes à servir le bien public. «Bien qu'il eût toujours refusé les dignités et les honneurs qu'on lui offrait, le désir qu'il avait d'être utile à sa patrie le portait à exciter continuellement ceux qui étaient dans les premiers emplois... Aussi les ministres n'entreprenaient-ils rien de considérable sans l'avoir auparavant consulté...»

46. Un traité latin sur la procession du Saint Esprit, des fragments de saint Hilaire publiés par Josias Mercier, un commentaire à Phèdre. Sa mémoire fut longtemps défendue par le même Josias Mercier, P. Dupuy, A. Loisel et encore au XVIII<sup>e</sup> siècle par J. Boivin. Le P. Labbe donna en 1609 une édition de ses œuvres complètes.

## Juristes

Fortement marqué par son milieu, « politique » et gallican, de Thou fait évidemment une place exceptionnelle et souvent louangeuse à l'excès à ses contemporains français, plus souvent pour leur rôle politique que pour leur compétence, mais en soulignant toujours leurs vertus privées de probité et de désintéressement, trop favorable à son père, le chancelier Christophe de Thou, qui demanda en 1594 l'expulsion des Jésuites, ou à ses amis personnels, Claude Dupuy et Pithou.

Il n'en résume pas moins avec probité, dans la longue analyse du procès intenté par le Parlement contre les jésuites, l'exposé du président Duret en leur faveur et la solide défense historique imprimée de P. Barni.

Il mentionne Armand A. du Feron, conseiller au Parlement de Bordeaux, pour ses *Commentaires aux Coutumes*, Tiraqueau, qui donnait chaque année « un enfant à l'Etat, un livre au public ».

L'éloge de Fr. Olivier est plus mitigé. S'il loue la qualité des premiers édits élaborés sous son égide et une tolérance certaine pour les protestants, son retour aux affaires, après un premier limogeage, ne fut qu'un « honteux esclavage », de l'aveu d'Olivier lui-même. Il se réjouit de la réhabilitation de J. Etienne Duranti, trois ans après son lâche assassinat à Toulouse en 1589, par les catholiques factieux, malgré ses tentatives pour maintenir la paix dans la ville. Jacques Mangot, mort en 1587, à trente-six ans, avocat général, eut surtout pour mérite d'être « bon catholique et bon citoyen », « inviolablement attaché à son souverain, également savant et éloquent sans fard et sans ambition, sans attachement pour les richesses au milieu des grands biens qu'il possédait... »

Même éloge pour Jacques Faye d'Espesse : « homme d'une érudition profonde, d'une éloquence rare, fameux d'ailleurs par plusieurs ambassades, par son expérience consommée et son attachement inviolable au service du Roi » : il en mourut prématurément en 1590 à quarante-sept ans, pour avoir suivi Henri IV dans ses rudes expéditions militaires.

Jacques Cujas, qui mourut la même année, « jouit de son vivant de la gloire que son mérite lui attira... » C'est « le plus grand et le seul juriste qui nous reste après ces premiers législateurs de qui nous tenons le droit ». De Thou glose cette mort d'un long paragraphe lyrique sur le malheur des guerres civiles « dont la Religion était le prétexte ».

Disparu en même temps que Cujas, H. Doneau n'a droit, sans mention de ses œuvres, qu'à ce jugement dédaigneux ; il eut « d'autant moins de réputation que toute sa vie il se fit un jeu d'écrire et de parler contre ce grand homme ».

Il ne garde guère de l'œuvre importante de Charles du Moulin que sa position intransigeante lors de l'édit de 1550 et, sans louange spéciale, sa participation aux *Commentaires des coutumes*. Il ne signale de Lambert Daneau que sa mort à Orthez, en 1596. Guy Coquille, « qui avait autant d'équité que de science », fut trop modeste et trop peu productif. On venait le consulter à Nevers, mais il ne connut une juste célébrité qu'après sa mort, en 1603.



On a vu qu'il ne citait H. Doneau et Hotman qu'en raison de leur obligation de fuir à l'étranger la persécution religieuse.

En effet, il ne s'intéressa guère aux progrès de la science juridique et à l'action civique des nombreux praticiens de son temps.

Il ne cite ni Conan, ni Grégoire Rebuffi, Fauchet, Charondas, Damhoudère, Lalouette, J. de Coras, Loisel, Loyseau<sup>47</sup>, illustres dans leurs personnes ou leurs œuvres, et souvent à l'étranger<sup>48</sup>.

De Thou accorde néanmoins un éloge tout spécial à Jean Bodin, «vaste génie versé dans toutes les sciences», dont il cite avec précision les ouvrages — l'*Heptaploèmes* excepté —, qui aurait eu des entretiens «secrets et familiers» avec Henri III, avant de perdre ses bonnes grâces et d'entrer au service du duc d'Alençon. Est-ce parce qu'il fut ligueur que de Thou prononce cet étrange jugement sur la *République*: «En faisant connaître la vaste et profonde érudition de l'auteur, il fait voir aussi... beaucoup de vanité et d'ostentation».

Les juristes étrangers sont assez rares. Si l'histoire l'amène à parler incidemment de tous ceux qui exercèrent des charges publiques, en Allemagne notamment, il ne mentionne guère que des hommes qui se sont rendus célèbres pour d'autres raisons que leurs travaux.

Gabriel Paleotto, «grand jurisconsulte, profond théologien, d'une vie exemplaire et recommandable par la régularité de ses mœurs», gravit tous les degrés de la Cour romaine et faillit devenir Pape à la mort de Sixte-Quint.

De Thou fait un bel éloge d'Antoine Agostini, longtemps à Rome au service du Pape et qui, créé archevêque de Tarragone, poursuivit son histoire du droit canon et mourut en 1586 avant d'avoir publié son édition des Conciles tant grecs que latins.

Son ami Fulvio Ursini fut à la fois savant restaurateur de l'Antiquité gréco-latine, bon canoniste et théologien.

A ce titre, Antoine Caraffa, qui illustra le cardinalat par sa piété et son érudition, en fit l'un de ses collaborateurs (avec P. Morin et Fl. Nobili) pour l'édition de la Bible de Sixte-Quint. Lui-même «corrigea plusieurs défauts du droit canonique», fit un recueil de *Décrétales* et prépara une collection des Conciles grecs et latins, achevée par Fr. Borromée.

Toutefois, Luca Peto, professeur à Rome, illustre dans son pays, lui paraît «fort inférieur à nos jurisconsultes français».

C'est sans doute pour avoir publié à Bâle ses *Vitae recentiorum jurisconsultum* en 1557<sup>49</sup> que Johann Fischart, l'un des derniers élèves de Zazius, est un des rares juristes allemands retenus.

47. L'omission de René Choppin (1537-1606) peut être volontaire: on l'expulsa de Paris comme ligueur en 1594.

48. Deux traités de J. de Coras furent réédités à Cologne en 1590 et 1596. Josse Damhoudère avait eu droit à une édition in-folio à Anvers en 1646, présente dans beaucoup de bibliothèques européennes par la suite.

49. Il ne semble pourtant pas que de Thou les ait exploitées: Fischart parle des siècles antérieurs et s'arrête à Zazius.

## Histoire littéraire

De Thou n'a qu'un médiocre intérêt pour l'histoire littéraire. Pour la France, il mentionne Ronsard comme « le plus grand poète de son temps », sans s'attacher autrement à son œuvre ; derrière lui, Belleau, le second après lui ; du Bellay a « des agréments d'esprit » : il cite les *Regrets*, sous le titre de *Tristes*, et mentionne les *Jeux Rustiques* ; Pontus de Tyard a de l'érudition ; il en signale les derniers ouvrages : le *De recta nominum impositione* et les notes à Philon ; quelques mentions occasionnelles de du Perron, surtout pour son rôle politique. Du Bartas a droit à un éloge plus solide : de Thou l'avait rencontré ; il loue sa modestie et la célèbre *Semaine* « dont on a vu à l'envi tant de traductions latines et italiennes ». Il n'oublie pourtant pas R. Garnier, un moment ligueur, qui serait mort de chagrin en raison des troubles du royaume et composa neuf pièces, après La Péruse et Jodelle.

Le hasard — un passage à Chinon en 1580 — le fit s'intéresser un peu plus à Rabelais, qui lui inspira, outre un poème — « L'ombre de Rabelais » —, un jugement mitigé : « savant dans les langues grecques et latines et fort habile dans sa profession (de médecin)... Sur la fin de ses jours, il s'était jeté dans le libertinage et la bonne chère » (!). Quant à son livre « très ingénieux, (d') une plaisanterie souvent bouffonne et basse, il divertit... par le ridicule qu'il donne à tous les états de la vie... »<sup>50</sup>.

Il se lia d'amitié avec Montaigne en Guyenne et à la Cour ; celui-ci lui donna « des éclaircissements pour son histoire »<sup>51</sup> et, en 1588, lui confia son scepticisme sur la religion des deux prétendants au trône : « C'est un beau prétexte pour se faire suivre de ceux de leur parti, mais la Religion ne les touche ni l'un ni l'autre »... Sa notice nécrologique en 1592 mentionne son amitié pour La Boétie et la mairie de Bordeaux. Sur les *Essais*, voici le jugement : « Il faisait profession d'une noble franchise, comme il paraît par ses ouvrages intitulés *Essais* qui en seront de sûrs garants à la postérité la plus reculée ».

La poésie latine, qu'il pratiquait souvent lui-même, le retient un peu plus. Bien qu'ils soient nettement antérieurs, il nomme Sannazar, Pontano et Marulle, les grands ancêtres.

Il analyse fort inégalement ceux qu'il retient et souvent, quand ils eurent d'autres talents, il oublie de mentionner leurs vers : ainsi de P. de Mondoré, X. Betuleius, Passerat, Th. de Bèze ou de Petrus Nannius, de Ch. Utenhove.

P. Jove, sur lequel il porte un jugement aussi sévère que sur Bembo, ne l'intéresse que comme historien, à la plume vénale.

A. Papius, liégeois, « entendait la poétique ».

Ceux qu'il célèbre par ouï-dire, semble-t-il, sont J. Lotichius, « le meilleur poète allemand après Eoban Hess », et à un degré moindre G. Sabinus, Fracastor, pour avoir reçu les éloges de Sannazar et de J.C. Scaliger, Frischlin, « qui avait un merveilleux talent pour la poésie »,

50. *Mémoires*, p. 240.

51. *Mémoires*, p. 19 et 136.

de même qu'au jugement de Muret, qui semble avoir été son conseiller dans ce domaine, Jérôme Amaltei «l'emportait sur tous les poètes italiens»<sup>52</sup>.

Deux curiosités: il cite le poème sur la prise d'Alger de Fr. Franchini et les Hymnes pour toutes les fêtes de l'année, sur le modèle des *Odes* d'Horace, de la dominicaine de Prato, Lorenza Strozzi, morte en odeur de sainteté.

Il nomme encore P. Melissus, bibliothécaire d'Heidelberg, et J. Micyllus, helléniste de Francfort, mais surtout des Français, sur lesquels il porte des jugements parfois singuliers. S. Macrin «réveille l'étude de la poésie»: de son œuvre fort diverse il ne retient que les vers adressés aux du Bellay et «les chastes amours de sa Gelonis.»

L'Écossais Buchanan, Français d'adoption, a droit à un vibrant éloge, mais pour son *Histoire d'Ecosse* et, selon Ronsard, de ce «qu'il n'avait rien de pédant»; mais de son œuvre latine, il omet les plus célèbres, ses tragédies bibliques, et ne cite curieusement que sa *Paraphrase des Psaumes*.

Même omission du *Coesar* et des *Juvenilia* de Muret, dont il se garde de retracer la vie orageuse, mais dont il loue l'influence et les liens humanistes avec les Portugais de Bordeaux.

Jugement fort voisin pour Dorat, qui «excella dans la poésie et prit tant de soin de ses écoliers qu'ils y firent des progrès très considérables»; mais il analyse l'édition posthume de ses poèmes en appelant de ses vœux une édition critique.

Jacques Grevin appartient à la poésie française plus qu'à la médecine. De Thou retient non ses tragédies, qui connurent pourtant la notoriété, mais sa traduction de Nicandre en vers.

Quant aux deux Scaliger, ses amis, pour lesquels il manie l'hyperbole, même silence sur l'*Œdipe* de Joseph-Juste et simple mention, sans autre précision, des vers grecs et latins de Jules-César.

De Guy du Faur de Pibrac enfin, un autre intime de de Thou, il rappelle seulement les «beaux vers qu'il donne au public», sans dire qu'il s'agit des célèbres *Quatrains*, traduits en vers grecs et latins par Fl. Chrestien, puis de nouveau en latin par Augustin Prevot.

Un cas singulier ici encore: c'est sans doute son appartenance au monde parlementaire qui lui apprend que Renaud de Clutigny, abbé de Flavigny, laissa «plusieurs pièces en vers malheureusement périées, hormis une ou deux, qui sont écrites avec tant de politesse qu'on ne peut les lire sans être convaincu de la beauté de son génie»...

Il a finalement porté plus d'attention à la poésie italienne, pour laquelle Muret fut sans doute son principal informateur<sup>53</sup>: elle connut, il

52. Dans cette grande famille d'humanistes, François, Paul, Jean-Baptiste et Jérôme, dont les membres s'adonnèrent tous à la poésie latine, Jérôme ne semble pas surpasser les autres, notamment son frère Jean-Baptiste (1525-1575), dont les œuvres seules ont été rééditées en 1750.

53. De Thou ne semble pas avoir utilisé le *De poetis nostrorum temporum* (1551) du Ferrarais L.G. Giraldi, qui s'intéresse à la période précédente, malgré l'évocation de quelques poètes encore vivants. Sur des noms qu'ils ont en commun, les notices et les jugements diffèrent. Muret, d'ailleurs, qui séjourna quatre ans à Ferrare, a pu l'informer

est vrai, avec Mario Molza, Olimpia Morata, Girolamo Vida, le Trissin, Bernardo Rota et le Tasse, une ère brillante, devenue tôt européenne.

### Mobilité

De Thou, toujours soucieux dans ses brèves notices de tracer des courbes de vie ou de carrière, a omis peu de savants, dont la mobilité, trait bien caractéristique de l'époque, est un trait dominant.

Il est assez naturel qu'il ait cité la plupart des étrangers accueillis en France : Allemands professeurs au Collège de France, comme Stadius, l'Écossais Buchanan, passé de Bordeaux à Coïmbre, avant de devenir précepteur de Jacques VI (VII, 665), les juristes qu'on s'arrache à prix d'or : Alciat, Cujas, les théologiens comme Angelo Canino, spécialiste de langues orientales, qui passa à Venise, Padoue, Bologne, en Espagne, en Hongrie, avant Rome et la France.

L'arrière-plan religieux et les intolérances des diverses confessions jouent un rôle important : fuite ou mobilité tantôt pour des raisons de propagande (l'imposteur G. David, qui prêche en Hollande un nouveau prophétisme, son homologue François David, disciple de Blandrata actif en Pologne, où il diffuse « les dogmes impies d'Arius... », véritable poison : VIII, 710) ; tantôt pour échapper à l'Inquisition espagnole, dont il ne manque pas de relever quelques suppliciés notoires<sup>54</sup>, aux intolérances de quelques villes réformées<sup>55</sup>, aux vengeances populaires, comme le cardinal Beaton, assassiné dans son château, pour avoir durement prêché contre la réforme luthérienne.

Cornelius Bertram, élève de Turnèbe et de Canino en France, fuit la persécution française, enseigne deux ans l'hébreu à Genève, puis à Frankental, au Palatinat, avant de revenir mourir à Lausanne. De Thou signale ses ouvrages sur la *République des Juifs*<sup>56</sup> et un parallèle de l'hébreu et de l'arabe (Genève, 1574), mais non sa Bible, retraduite sur l'hébreu, corrigeant celle d'Olivet.

Jérôme Zanchi de Bergame suit P. Martyr à Strasbourg et passe quelque temps en Angleterre. Après des années d'enseignement à Chiavenna et Bâle, il professa à Heidelberg, où il mourut.

Les savants sont souvent demandés par les princes. Charles-Quint, puis le duc de Clèves, à Duisbourg, protégèrent le célèbre astronome et géographe Gérard Mercator, originaire de Juliers et formé à Louvain.

Les bons théologiens finissent presque tous à Rome : Henri Gravius, J.B. Amaltes, le docteur Navarre, Romulo Amaseo, Azpilcueta, Ciacone ou Regiomontanus, pour la réforme du calendrier.

Bien qu'en général de Thou ne s'occupe ni des architectes ni des artistes, il retient le cas d'Orlando Lasso. Après des séjours en Sicile et à Milan, il serait resté en France sans la mort de Charles IX, qui l'y

plus abondamment, mais ses vingt années romaines fournirent à de Thou une documentation plus large et plus récente.

54. Ponce de Leon, Arias Garcia et A. Vasquez, brûlés à Valladolid (III, 411).

55. Servet et Genève ; Brentius, luthérien, menacé à Halle, Bâle et Zurich...

56. *De politia judaica*, Genève, 1580.

avait appelé. Il fut appelé à Naples, à Rome, en Angleterre et dans les Flandres, à la Cour de Bavière enfin où il retourna pour mourir à Munich, à soixante-treize ans.

### Indépendance et risque

Jérôme Maggi — attiré il est vrai par le gain — devint juge à Famagouste (Chypre). Captif des Turcs jusqu'à sa mort, « dans un déplorable et cruel esclavage, il se consolait par les exemples d'Esopé, de Menippe, d'Epictète et d'autres semblables sages ».

Jean Brentius, professeur de théologie à Halle, risque sa vie après vingt-sept ans d'enseignement, menacé par Granvelle, le conseiller de Charles-Quint. De son côté, Viglius fut arrêté par les Etats de Hollande, qui le jugeaient trop lié au parti espagnol.

« L'électeur de Saxe, Auguste, scrupuleusement attaché à la confession d'Augsbourg, persécuta et chassa de ses Etats tous ceux qu'il soupçonna de suivre les sentiments de Zwingle ». Languet prit la fuite, Gaspard Peucer souffrit une longue prison et plusieurs autres furent maltraités à ce sujet. Christien son fils lui succéda et rétablit les calvinistes.

A sa mort, son chancelier est enfermé. U. Pierius, professeur à Wittemberg, fut emprisonné pour le même sujet et C. Gundermann, qui enseignait à Leipzig, en fut alarmé et prit la fuite... Mais il fut découvert, et arrêté... »

L'astronome luthérien Jean Funk est enfermé par les Polonais. Le théologien hongrois Zegedin, outre les persécutions turques, subit « de grandes inquiétudes » à Budapest pour ses prêches.

Certains choisissent délibérément une vie modeste, sinon la pauvreté. Le Florentin D. Gianotti refuse les offres avantageuses de Cosme de Médicis et opère une retraite studieuse à Venise ; J. Zabarella, qui ne quittera pas Padoue, écarte celles de Sigismond de Pologne.

C'est la mort qui libéra Cujas des difficultés de l'époque. De Thou s'élève au lyrisme pour marquer la solitude du savant dans un pays troublé. « Cujas, que les sentiments de son cœur aussi bien que sa profession portaient à l'amour de la justice et de l'équité, voyant que parmi ces troubles le Droit était foulé aux pieds et la liberté opprimée, que la fraude et une détestable hypocrisie avaient banni la religion et la candeur de la société... et que non seulement il était épié par les scélérats, mais qu'ils avaient conspiré sa mort... quitta avec joie le monde... »

### Liens personnels

Par delà les liens que suscitèrent les princes éclairés comme Ferdinand, Etienne Bathory, Maximilien, Sigismond, les grands ducs allemands ou l'activité internationale traditionnelle de Rome qui facilitait relations et échanges ultérieurs, outre la mobilité des professeurs

d'Université et les expériences personnelles des voyages que les savants poursuivent pour accroître les connaissances de leur domaine<sup>57</sup>, selon une tradition vieille de plus d'un siècle et qui va s'accroissant, se créent des liens personnels — hasard, affinités ou recherche — entre membres de cette *République des lettres*, dont parle si souvent de Thou.

N'insistons pas sur la sienne propre : il songeait à son œuvre. Outre ses amis français, la plupart déjà mentionnés ici, il rencontra en Italie J. Mercuriale, Nifo, Vettori, Vasari, Alexandre Piccolomini, Paul Manuce, Sigonio, Gambara ; aux Pays-Bas, Ch. Langius, André Maes, Viglius ; à Bâle, Basile Amerbach, Th. Platter, Th. Zwinger ; à Augsbourg, Fugger, Jérôme Wolf...

Claude du Puy, célèbre avocat au Parlement de Paris, « le plus illustre de toutes les personnes lettrées », n'a rien publié. Mais, élève de Lambin et de Dorat, très apprécié des juristes étrangers, il était lié aux humanistes vénitiens Ursino, P. Manuce, Vettori, Sigonio<sup>58</sup> et au Génois Vincent Pinelli, « homme versé en toutes sortes de sciences et protecteur déclaré de tous les philologues ». Et de Thou d'ajouter à son propos : « La République perdit en lui un excellent citoyen et je perdis un ami qui m'était lié par ma femme et avec qui j'étais uni par la conformité de nos goûts et de nos études ».

En dehors de leur mobilité personnelle, on ne compte plus les liens qui unissaient les lettrés avec les plus grands, Erasme ou Juste Lipse, ou de moindres personnages, Muret, Viglius ou Scaliger.

Le musicien aveugle, François Salinas, était en relations avec Paul IV, le duc d'Albe, Juan Alvarez, Quiroga, Rodrigue de Castro et le cardinal Granvelle, Luis de León...

Déjà, au milieu du siècle, le Ferrarais L. Gr. Giraldis avait pu dresser un panorama européen — sans doute partial et incomplet — des *Poètes* de son temps<sup>59</sup> qui reposait surtout sur ses expériences propres et celles de quelques proches : l'Allemand Grunter, Damian de Goes, le Grec Ph. Callimaque...

Le phénomène se poursuit, fortement intensifié par un mécénat plus nombreux et souvent lui-même qualifié<sup>60</sup>, un très large développement des Universités, d'importantes imprimeries que fréquentent les humanistes eux-mêmes, des confrontations philosophiques, littéraires, religieuses, savantes qui franchissent les frontières des États.

Rappelons, sur le plan religieux, les échos des diverses conférences allemandes et particulièrement l'*Interim* d'Augsbourg, le concile de Trente, les réactions à la Saint-Barthélemy.

57. Thévet ou Leunclavius en Orient, J. Wier et Fallope parcourant l'Europe pour parfaire leur expérience médicale, A. Romanus quittant Wurzburg pour visiter F. Viète...

58. A. de Harlay fit son oraison funèbre. Un *Tumulus poétique* fut publié en 1607...

59. Cf. note 53. Le *De poetis* évoque plus de cent cinquante noms : cf. mon étude : *Le De poetis de L.G. Giraldis* (Colloque de Ferrare, 1980, à paraître).

60. Thévet nous apprend, par exemple, que « Princes, gens de qualité, ministres d'Etat et savants de tous les endroits du monde » venaient voir O. Finé chez lui. On a vu, tout au long de l'exposé de de Thou, les compétences personnelles de personnages de haute naissance, Italiens, Suisses, Allemands, Espagnols, de bien des cardinaux et des papes eux-mêmes, comme Paul III ou Pie IV, dans la lignée des grands pontifes du XV<sup>e</sup> siècle, Martin V, Nicolas V et Pie II.

V. Pinelli « eut d'étroites liaisons avec les personnes de distinction en France, en Allemagne, en Espagne, dans les provinces les plus reculées de l'Europe »...

A. Dudith, dans ses pérégrinations et ses hésitations religieuses même, se fit des amis durables à Padoue, en Angleterre, en France et dans les diverses cours lettrées où il joua un rôle, auprès de Sigismond, Maximilien II, Rodolphe...

Selon de Thou, Anuce Foez, médecin des ducs de Lorraine, fut « prié par ceux qui cultivaient la médecine en France, en Allemagne et en Italie de faire une traduction entière de toutes les œuvres d'Hippocrate »... malgré celle, récente, de Jérôme Mercuriale, « où il n'avait pas réussi »<sup>61</sup>.

Et le chauvinisme réapparaît dans la conclusion : « C'est ainsi que la France, qui l'a toujours emporté sur les autres nations par rapport à la médecine, surpassa encore les Allemands et les Italiens... »

L'un des cas les plus représentatifs est celui de Viète. Tôt célèbre par quelques essais qui surprennent l'Europe savante, H. Romanus de Wurzburg propose à l'Europe un problème, que Viète résout sans peine. Romanus s'empresse de lui rendre visite en France et passe un mois avec lui. Sa réforme du calendrier grégorien intéresse un mathématicien de Raguse, qui la présente sans succès à divers cardinaux romains. L'essentiel de l'œuvre de Viète fut publié après sa mort par un Ecossais, Alexandre Anderson<sup>62</sup>.

### Activités publiques

De Thou évoque volontiers le rôle des humanistes auprès des princes. Il cite les précepteurs de François I<sup>er</sup>, J. Cholin pour l'histoire naturelle, Chatelain pour les sciences et Budé, qui assumait la fonction autrement importante de chancelier.

R. Belleau enseigne Charles de Lorraine.

Amyot forma Charles IX et Henri III.

Justus Jonas est précepteur du duc de Saxe.

Martin Chemnitz fut le conseiller en matière religieuse de tous les princes luthériens : Frédéric de Danemark, Louis, électeur palatin, Auguste de Saxe, Jean-George de Brandebourg, Jules, duc de Brunswick.

Wolfgang Lazius, après avoir été médecin dans l'armée de Hongrie, devient conseiller et historiographe de Ferdinand. N. Vignier, calviniste reconverti à la lecture des Pères, le sera d'Henri III, en même temps que son médecin. Antoine Boba dut son chapeau de cardinal à son rôle auprès d'Emmanuel-Philibert<sup>63</sup>, après avoir dirigé le Sénat de Turin.

Hermann Cruser, médecin et juriste lui aussi, sera toute sa vie conseiller du duc de Clèves.

61. Sa traduction latine commentée des œuvres complètes d'Hippocrate parut à Francfort en 1595.

62. Le savant Mersenne refit l'édition : Leyde, 1646.

63. Après une efficace intervention dans l'affaire du Montferrat.

A. Gouvea le fut, à la fin de sa vie, d'Emmanuel-Philibert de Savoie; A. Augustin devint vice-chancelier d'Aragon, D. Covarrubias, président du conseil royal, H. Languet, chef du Conseil de Saxe. Les Suisses de Saint-Gall portèrent à la direction du canton le modeste Vadianus; J. Fischart dirigea Francfort durant quarante-quatre ans.

Ce mariage de la vie active et de la vie intellectuelle est pour de Thou, plus que l'enseignement universitaire pour lequel il manifeste souvent quelque dédain, le caractère essentiel et nécessaire du véritable humaniste.

Don Diego de Covarrubias joignit à son action de professeur de droit à Salamanque les charges de Corregidor de Burgos et de Grenade, avant de devenir en 1572 président du Conseil privé.

Seb. Erizzo, Vénitien, abandonne dix ans l'action publique, y revient à quarante ans et meurt estimé «pour son grand savoir et sa rare prudence aux manèges des affaires». Hurtado de Mendoza fut gouverneur de Sienne: de Thou égratigne au passage son inhumanité.

Le célèbre pamphlétaire Hubert Languet, réfugié en Allemagne, devint tour à tour chef du conseil de Saxe et conseiller du prince d'Orange. Le juriste Fichard exerça pendant quarante-quatre ans la charge de syndic de Francfort.

Zwischem Viglius, professeur de droit à Bruxelles, exerça la difficile fonction de président du Conseil privé sous Marguerite de Parme; jugé trop fidèle, malgré une modération certaine, à la cause espagnole, il fut arrêté par les États et mourut solitaire<sup>64</sup>; Janus Douza fut gouverneur de Leyde et soutint le siège espagnol.

Pour les moins capables ou les persécutés, des charges moins lucratives assurent la paix du travail. Jérôme Wolf trouve la fin d'une vie errante grâce à Ulrich Fugger, qui le nomme principal d'un collège et bibliothécaire de la ville d'Augsbourg. Paul Melissus achève une carrière itinérante comme bibliothécaire de l'électeur Palatin.

Les médecins, dont le choix a été ou sera confirmé par une œuvre écrite, jouissent d'un sort privilégié.

P. Nuñez fut médecin d'Henri de Portugal; Jean Crato, de Breslau, sera médecin et «conseiller de trois empereurs». Jean Wier, le célèbre adversaire des procès de sorcellerie, le fut aussi de Charles-Quint, Maximilien et Ferdinand, avant d'achever sa longue carrière auprès du duc de Clèves. Le botaniste Dodonaeus le fut de Rodolphe II, avant de devenir professeur à Leyde «où il eut beaucoup de succès». Jacques Grévin suivit Marguerite de France à Turin et y mourut prématurément à trente ans; Jacques Alexandrin, de médecin, devint conseiller à Vienne et Maximilien l'éleva aux plus grands honneurs.

Jacques Typot, Flamand, passa toute sa vie à la Cour de Suède; Jérôme Mercuriale fut appelé près de Maximilien, malade, le sauva, mais

64. De Thou, qui l'avait rencontré à Bruxelles, est ici, en se limitant à un point anecdotique, particulièrement insuffisant sur sa carrière juridique internationale: Avignon, Bourges, Padoue, Munster, Pise, Ingolstadt, et sur sa vie exemplaire; retourné dans sa patrie et navré des cruautés du duc d'Albe, il se fit prêtre et fonda un hôpital à Zuichem et un collège à Louvain.



refusa de demeurer à Vienne. Anuce Foez, premier médecin d'Henri II, puis de la ville de Metz, sa patrie, refusa les offres de plusieurs princes étrangers.

### Vertus humanistes

Ce que de Thou retient le plus souvent d'un homme, c'est le sens d'un humanisme vécu. Droiture, équité, désintéressement dans le service public, candeur de mœurs : les formules varient à peine.

Le juriste Nicolas Gerbel est « aussi recommandable par la douceur de ses mœurs que par sa doctrine », Fr. Roaldes, l'un des maîtres de de Thou, témoigna toute sa vie de « piété, candeur et savoir », Covarrubias joignait à une grande érudition, droiture... et habileté (il eut surtout un rôle politique). Bertrand Du Mesnil, auquel succède de Thou, associait « érudition, probité, et prudence ». L'hébraïsant Jean Mercier maintint toute sa vie « candeur, modestie et mœurs très innocentes ». Azpilcueta, mort à Rome, avait « beaucoup d'érudition, de piété et de sincérité » ; en outre, négligeant ses œuvres, de Thou cite « deux exemples considérables de constance et de fidélité »<sup>65</sup>.

Malgré le succès européen de son œuvre, ce qu'il retient de Juste Lipse, c'est : « sa vertu et son érudition furent sa noblesse ».

C'est une autre forme de générosité que pratiquent les défenseurs des lettres, imprimeurs, comme Plantin, qui ne put payer ses dettes à Anvers, Paul Manuce qui y laissa sa santé. Sambucus ou Arnaud de Lens, « habile » à publier autrui, et l'oublié Fr. Sylburg qui « négligea sa propre gloire, pour des travaux d'utilité publique ».

Charité vivante avec le médecin vénitien Gian-Battista Rasario, qui ne faisait pas payer ses malades et aidait les nécessiteux ; « érudition, candeur et extrême charité » chez l'espagnol Furio Ceriolano, que Charles-Quint confia à Philippe II, ou F. Nuñez, qui légua tout aux pauvres.

On s'élève encore avec Jean du Bellay, pour qui de Thou prononce le mot de sainteté, plus évidente encore chez un bénédictin de Brescia, Isidore Clario, tout dévoué à la charité, dont la mort suscita un grand concours de peuple devant un corps qui resta quinze jours intact.

Son ami P. Pithou rassemble à peu près toutes les vertus recherchées par de Thou : « pureté de mœurs, probité exacte, piété sincère, esprit admirable, profonde capacité dans les sciences qu'il embrassa... jugement solide dégagé de toutes passions... Il préféra toujours l'intérêt du public au soin de ses propres affaires... passant sa vie dans les bibliothèques... excitant, exhortant et aidant même à faire la même chose... en sorte qu'il ne perdait jamais de vue le progrès des sciences et l'utilité de la république des lettres »<sup>66</sup>.

65. L'un intéresse particulièrement de Thou : c'est un hommage à Paul de Foix ; l'autre, plus remarquable, est la défense de Carranza, emprisonné par l'Inquisition, dont Azpilcueta obtint, grâce à Rome, la libération.

66. Cf. aussi *Mémoires*, p. 235.

### Conclusion

Ainsi, sans l'avoir recherché, en raison de sa méthode annalistique, de Thou a laissé un panorama culturel de l'Europe relativement complet et intellectuellement honnête.

S'il a délaissé systématiquement le domaine des beaux-arts et s'il s'est peu intéressé à la littérature, il garde le plus grand respect pour les grands humanistes, qui donnent un sens au progrès de l'esprit humain, forment aux mœurs probes et maintiennent la plénitude d'une vie partagée entre l'action et la réflexion.

Grande époque pour lui que celle de ce mécénat agissant, où les princes sont eux-mêmes savants, tiennent à leur cour des gens pour les entretenir de choses de l'esprit, où les juristes sont hébraïsants et poètes, où les savants ne s'enferment pas dans leur spécialité, où les Universités s'ouvrent à un recrutement international.

La philosophie garde toute sa plénitude de fonction humaniste. Aristote reste le maître d'un système complet des sciences de la nature et de l'homme.

Des historiens, il retient aussi bien ceux qui approfondissent l'Antiquité, leur passé national ou tentent l'analyse de l'époque contemporaine.

Son intérêt pour le droit fondamental et, par-delà, l'esquisse d'une philosophie politique établie sur plus de justice et de raison, entraîne des lacunes fâcheuses pour les honnêtes praticiens.

Si la réforme a produit quelques dangereux agitateurs en Allemagne, en Hollande, si l'Eglise traditionnelle et occasionnellement les Eglises nouvelles ont entraîné des réactions d'intolérance, et particulièrement en France et aux Pays-Bas, elle eut le plus souvent le double effet bénéfique d'une liberté d'expression et d'un refuge physique pour les persécutés, d'autant plus recherchés par le camp adverse qui leur donne des postes lucratifs inespérés.

Les domaines essentiels de la culture sont pour de Thou l'histoire religieuse et les sciences : il fait montre de la plus large compréhension et d'un minutieux recensement pour la première ; pour les secondes, s'il juge mal de l'astronomie ou de la médecine, il saisit tout l'intérêt des mathématiques et des sciences naturelles.

Il aboutit ainsi au portrait-type de l'intellectuel authentique engagé dans la vie active, capable d'indépendance d'esprit au prix de risques certains, respectant d'abord dans ses écrits probité et tolérance, mais avant tout modèle vivant de vie exemplaire, s'élevant, s'il le peut, au-delà de la compétence exceptionnelle, jusqu'à la piété et la charité.

André STEGMANN

## LA NOTION DE RÉPUBLIQUE CHRÉTIENNE CHEZ LES MÉMORIALISTES DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

En dépit du conflit franco-espagnol qui domine toute la première moitié du siècle en Europe occidentale et des luttes religieuses qui déchirent ensuite la France, on perçoit assez nettement chez les mémorialistes français du XVI<sup>e</sup> siècle le sentiment que les grands Etats occidentaux appartiennent à une même communauté chrétienne et que les guerres qui les opposent peuvent être considérées comme de véritables guerres civiles.

Ce sentiment s'explique d'abord par l'arrière-saison d'un idéal chevaleresque qui, bien que déclinant, est encore capable d'imposer aux membres d'une aristocratie, vouée par essence au métier des armes, le respect de certaines traditions. Si le médecin polygraphe Symphorien Champier fait publier en 1510, à la suite de ses *Hystoires des royaulmes d'Austrasie*, un *Ordre de chevalerie* qui présente de troublantes similitudes avec les traductions françaises médiévales du *Libre de l'orde de cavalleria* de Raymond Lulle<sup>1</sup>, c'est qu'il considère comme actuel encore un code de chevalerie fort proche dans ses grandes lignes de celui que Léon Gautier devait dégager plus tard de l'étude des chansons de geste médiévales. La défense de la chrétienté contre les infidèles apparaît dans ce code comme la justification primordiale de l'institution chevaleresque :

Tout ainsi comme nostre seigneur Dieu a esleu les clerks pour maintenir la saincte foy catholique avec escriptures et raisons contre les mescreans, aussi Dieu de gloire a esleu les chevaliers affin ce que à force d'armes ils vainquent et surmontent les mescreans...<sup>2</sup>.

Que cette institution suppose une éthique commune aux différents pays occidentaux, nous en trouvons le témoignage, au début de ce siècle,

1. Lyon, 1510. Il suffit de comparer le texte de l'*Ordre de chevalerie* publié par Champier avec les manuscrits de la traduction française du *Libre de l'orde de cavalleria* de Raymond Lulle (ms. fr. 1971, 1972, 1973, 1130, 19809 et 19810 de la Bibl. Nat.), manuscrits datant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, pour se rendre compte que Champier n'a fait que traduire Lulle ou éditer une traduction ancienne de ce livre, écrit en 1274 par le philosophe catalan, selon l'opinion de Miguel Batllori (Ramon Lull, *Obras literarias*, in «Biblioteca de autores cristianos», Madrid, 1948, p. 97).

2. S. Champier, *Ordre de chevalerie*, in P. Allut, *Etude biographique et bibliographique sur S. Champier*, Lyon, 1889, p. 278. Cf. Léon Gautier, *La Chevalerie*, Paris, 1884, p. 33.

dans les récits consacrés à Bayard par ce même Champier<sup>3</sup> ou par le Loyal Serviteur<sup>4</sup>. Parce qu'il incarne au plus haut degré les vertus chevaleresques, ce héros, entré de son vivant déjà dans la légende, jouit de l'estime de ses adversaires. Rappelons, parmi les scènes les plus significatives évoquées par Champier, celle où le chevalier, fait prisonnier à la fameuse journée des Eperons, est conduit devant Henri VIII et l'empereur Maximilien, qui a été jadis son compagnon d'armes devant Padoue. Les souverains traitent Bayard comme leur égal et l'Empereur, qui souhaiterait attacher le chevalier à son service, s'offre à payer sa rançon<sup>5</sup>. D'après le Loyal Serviteur, la mort de Bayard suscite dans toute l'armée espagnole une profonde affliction, motivée surtout par le regret des qualités morales du héros, et ses adversaires, conscients de la «grosse perte que fait aujourd'hui toute chevalerie», lui rendent des honneurs funèbres aussi solennels que s'il eût été l'un des leurs<sup>6</sup>.

Si on en croit les mémorialistes du temps des guerres d'Italie, les coups d'épée sportivement échangés sur les champs de bataille n'excluent pas des rapports très courtois entre les combats. Avant la bataille de Ravenne, par exemple, le Loyal Serviteur rapporte que les capitaines français et espagnols étant allés «s'ébattre» à l'aube échangèrent des propos d'une grande cordialité. Gaston de Foix fit savoir aux Espagnols, qui avaient mis pied à terre pour le saluer, qu'il était prêt, afin d'éviter une effusion de sang, à rencontrer leur vice-roi en combat singulier<sup>7</sup>. L'entrevue de Louis XII et de Ferdinand d'Aragon à Savone nous apporte également une preuve de l'estime que Français ou Espagnols pouvaient porter aux chefs militaires adverses et le témoignage de Guichardin vient sur ce point confirmer celui du Loyal Serviteur ou de Jean d'Auton. Chacun des deux princes y rendit hommage aux capitaines de l'armée ennemie et, tandis que Louis XII louait Gonzalve de Cordoue, Ferdinand faisait l'éloge de Bayard et de Louis d'Ars<sup>8</sup>.

Les récits de Jean d'Auton ou du Loyal Serviteur accordent une place prépondérante à l'exaltation des prouesses individuelles ou collectives, car la vaillance est, aux yeux de ces auteurs, vertu chevaleresque par excellence. Mais ce culte voué à l'héroïsme se traduit tout aussi bien, du moment qu'il s'agit de signaler à la postérité les κλέα ἄνδρῶν, par un éloge des actes valeureux accomplis par les ennemis de la France que des prouesses des Français. C'est ainsi que Jean d'Auton loue la défense énergique des Espagnols au siège de Canose ou leur hardiesse au

3. S. Champier, *Les Gestes, ensemble la vie du preulx chevalier Bayard...*, Lyon, 1525, rééd. in «Nouvelle Bibliothèque bleue», Paris, 1918.

4. *Le Loyal Serviteur*, éd. J. Roman, Paris, S.H.F., 1878.

5. Champier, *Gestes*, éd. 1918, p. 48 et 153.

6. *Loyal Serviteur*, ch. XLV, p. 421.

7. *Id.*, ch. LIV, p. 317.

8. *Id.*, ch. XXVII, p. 135; Jean d'Auton, *Chroniques*, éd. de Maulde de la Clavière, Paris, S.H.F. 1889-1895, t. IV, p. 349: «Plusieurs des capitaines françois et autres gentilshommes de la maison et des pencionnaires du Roy se trouverent pour accueillir, trecter et festyer les Espaignoz, combien que, peu de temps devant ce, eussent entre eulx eu mortelle guerre et à la deffortune des François». Cf. Guichardin, *Histoire d'Italie*, éd. Buchon, l. VII, ch. III, p. 300. L'auteur souligne l'admiration qu'on éprouvait dans l'entourage de Louis XII pour le «Grand capitaine».

Garigliano et, pour vanter la bravoure de Prospero Colonna, gentilhomme romain qui avait vigoureusement soutenu le choc des gens d'armes français devant Vigevano, le mémorialiste déclare qu'il «faisoit d'armes ce que preux chevalier povait faire» et était digne de la «chevaleureuse gent romaine» dont il était issu<sup>9</sup>.

Ces actes valeureux assurent l'honneur du chevalier, notion complexe qui comporte à la fois le sentiment du devoir bravement et loyalement accompli à l'égard de son Dieu, de son pays et de son prince, et le souci constant d'accroître sa notoriété aux yeux de ses contemporains en engrangeant des gerbes de mérites terrestres. Notion essentiellement aristocratique aussi, puisqu'il s'agit pour le chevalier de faire valoir un patrimoine de gloire militaire dont il a hérité en même temps que de son nom. Nous en avons la preuve dans la fière répartie de La Palice, refusant à Padoue de mettre pied à terre et de combattre aux côtés des fantassins allemands parce qu'il estime que les gentilshommes français ont plus leur honneur «en recommandation» que les lansquenets de Maximilien<sup>10</sup>. L'honneur chevaleresque, valeur respectée dans les différents pays de l'Occident chrétien, exige une loyauté mutuelle des adversaires donnant à chaque chevalier la possibilité de faire, à chances égales, et conformément à certains usages admis de part et d'autre, la preuve de sa bravoure. C'est pourquoi Symphorien Champier fustige la perfidie des Espagnols qui, en s'attaquant aux chevaux de leurs ennemis, les empêchent de poursuivre le combat dans des conditions équitables<sup>11</sup>. Le code chevaleresque va de pair avec un droit des gens qui limite dans une certaine mesure les violences de la guerre. Ce serait forfaire à l'honneur que de maltraiter un gentilhomme prisonnier et Bayard n'admet pas que l'Espagnol Sotomayor le calomnie sur ce point. Il considère quant à lui que l'honneur de son adversaire est souillé par sa malhonnêteté et sa mauvaise conscience<sup>12</sup>. C'est qu'aussi bien les règles auxquelles se doivent d'obéir les chevaliers chrétiens ont un fondement moral. Elles s'intègrent dans une éthique fondée sur une foi religieuse dont les principes fondamentaux ne sont pas atteints par les controverses qui provoqueront, dans la deuxième moitié de ce siècle, de sanglants déchirements. D'une manière générale, les mémorialistes du XVI<sup>e</sup> siècle considèrent Dieu comme un «donneur de victoire» soutenant les défenseurs des justes causes. «Dieu garde toujours les gens de bien et leur honneur»: voilà ce que Champier fait proclamer par les Espagnols à la mort de Bayard<sup>13</sup>. Et le même auteur de nous rappeler que l'honneur chevaleresque doit un jour déboucher sur la suprême consécration d'une béatitude impérissable :

Au lict d'honneur en parement de gloire  
Tendu du ciel de céleste mémoire...<sup>14</sup>.

9. J. d'Auton, *op. cit.*, t. III, p. 265 ; t. I, p. 193.

10. *Loyal Serviteur*, ch. XXXVII, p. 183.

11. Champier, *Gestes*, p. 73.

12. *Loyal Serviteur*, ch. XXI, p. 102.

13. Champier, *Gestes*, p. 90.

14. *Id.*, p. 278.

Le rhétoriqueur Jean Bouchet se consolera de même de la mort de Louis de La Trémoille, tombé à Pavie, en songeant à la gloire promise aux preux chevaliers,

Lesquels sont mors quant aux corps par canon,  
Mais éternel sera leur bon renom.  
Dieu veuille qu'ainsi soit-il des âmes  
Qui n'ont laissez leurs corps chargez de blasmes<sup>15</sup>.

On s'attendrait normalement à ce que cette éthique chrétienne impliquât, tout au moins dans la période qui précède la Réforme, le respect de l'autorité pontificale. Christine de Pisan ne proclamait-elle pas, au siècle précédent, la suprématie du pape dans son *Livre des faits d'armes et de chevalerie* et n'affirmait-elle pas, après son maître Honoré Bonet, le droit qu'avait le souverain pontife de guerroyer pour la défense de la foi, ainsi que l'obligation pour les princes chrétiens de le seconder<sup>16</sup>? Mais la question se trouve en fait compliquée par les options des papes en tant que souverains temporels et par le jeu subtil des alliances. Il faut compter également avec les sentiments plus ou moins gallicans de certains mémorialistes, ou avec leur dévotion à la politique royale : lorsque la conjoncture détermine un antagonisme entre les intérêts de Rome et ceux de leur propre pays, c'est, d'une manière assez générale, le sens national qui prévaut chez les auteurs de ce temps, laissant apparemment à l'arrière-plan de possibles problèmes de conscience.

Jules II ne fut guère épargné par ses contemporains et, sans attendre les railleries de Rabelais faisant de lui un ridicule marchand de petits pâtés dans l'enfer d'Epistémon<sup>17</sup>, Jean Lemaire de Belges et Gringore s'en prennent vigoureusement au pape casqué<sup>18</sup>. Il vaut donc la peine de relever, parce qu'assez exceptionnels, les sentiments que le Loyal Serviteur prête à Bayard : ce mémorialiste fait en effet de son héros un chrétien inconditionnel et ultramontain, pour qui le pape ne cesse à aucun moment d'être le lieutenant de Dieu sur la terre. En dépit des « pratiques » tentées par Jules II et de sa déloyauté manifeste envers le duc de Ferrare et les Français des alliés, Bayard refuse tout net qu'on l'empoisonne et parle même de faire pendre « le galant qui veult faire ce beau chef-d'œuvre »<sup>19</sup>.

On ne doit pas s'étonner, en revanche, que l'attitude des Du Bellay vis-à-vis de la papauté varie en fonction des fluctuations de la politique

15. Jean Bouchet, *Panégryric du chevalier sans reproche*, Poitiers, 1527 in-4°, « Epistre de l'acteur... à Reverend pere en Dieu, frere Jehan d'Auton », ff. A1-A3, vv. 139-142.

16. Cf. E. Nys, *Christine de Pisan et ses principales œuvres*, Bruxelles, 1914, p. 68-69.

17. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXX ; éd. A. Lefranc, Paris, 1922, t. IV, p. 314.

18. En 1511, pour soutenir la cause de Louis XII contre Jules II, Jean Lemaire écrit le *Traité de la difference des schismes et des conciles de l'Eglise* (Lyon, in-4°, 38 ff.). Quant à Gringore, il compose à la même époque plusieurs factums de circonstance où il attaque le Pape, entre autres *La Chasse du cerf des cerfs* (s.l., vers 1510, in-8°, 15 pp.) et, en 1512 porte à la scène les démêlés de la France et du Saint-Siège avec le *Jeu du Prince des sots* (Paris, 1511 in-8°, 44 ff.).

19. *Loyal Serviteur*, ch. XLV, p. 246.

internationale : ils furent, on le sait, de fidèles serviteurs de François I<sup>er</sup> et Montaigne, non sans quelque sévérité, déplore de trouver dans leurs *Mémoires*, comme chez Joinville, Eginhard ou Commynes, un « grand dechet de la franchise et liberté d'écrire »<sup>20</sup>. A Jules II les Du Bellay reprochent de ne pas s'être conformé au traité de Cambrai et, après avoir laissé les Français reprendre seuls pour son compte un certain nombre de places aux Vénitiens, de s'être ligué avec l'Empereur contre Louis XII, « qui estoit leur bienfacteur »<sup>21</sup>. Ils le blâment également d'avoir incité les Suisses à venir menacer Dijon<sup>22</sup>. Même animosité à l'égard de Léon X qui, après s'être entendu avec François I<sup>er</sup> au lendemain de Marignan, lors d'une rencontre à Bologne, eut à son égard une attitude pour le moins ambiguë et prit prétexte d'une affaire de bannis pour se rapprocher de Charles Quint<sup>23</sup>. Aussi les mémorialistes ironisent-ils sur la superstition du Pape, considérant comme de bon augure l'effondrement d'une tour du château de Milan<sup>24</sup>, ou même sur la mort du souverain pontife, provoquée, disent-ils, par la trop grande joie d'avoir vu les Français perdre cette ville<sup>25</sup>. En revanche, même s'ils soulignent les attermolements de Clément VII au moment de l'approche des troupes de Bourbon, ils rejoignent les autres mémorialistes de l'époque — par exemple l'auteur de la *Cronique du Roy François*<sup>26</sup> — dans leur indignation devant le sac de Rome, dont ils imputent les excès à la haine des lansquenets protestants, et se font l'écho du scandale provoqué par la captivité du chef de la chrétienté<sup>27</sup>. De l'entrevue de Marseille en 1533 à celle de Nice en 1538 les *Mémoires* des Du Bellay mettent en relief la politique de bascule de Clément VII et de son successeur Paul III, soucieux d'empêcher l'hégémonie dans la péninsule italienne d'un des deux grands de l'Europe occidentale, mais plus encore leurs efforts pour arrêter les progrès de l'hérésie par la réunion d'un concile universel et rétablir la paix dans une Europe menacée par l'invasion turque. Cela dans un contexte diplomatique rendu particulièrement délicat, selon ces mémorialistes, par les ambitions et la mauvaise foi de Charles Quint. En réponse aux pressions exercées par l'Empereur sur Paul III, par l'intermédiaire d'une ambassade d'Ascanio Colonna, afin de l'amener à adhérer à une ligue pour la défense de l'Italie, les Du Bellay prêtent au Pape un discours au style indirect dans lequel il déclare notamment :

20. Montaigne, *Essais*, I, II, ch. X, éd. P. Villey, Paris, Alcan, 1923, t. II, p. 121.

21. Du Bellay, *Mémoires*, éd. Bourrilly-Vindry, S.H.F., t. I, p. 21 sqq.

22. *Id.*, t. I, p. 35.

23. *Id.*, t. I, p. 78 sqq., 115-117, 171-178.

24. *Id.*, t. I, p. 180.

25. *Id.*, t. I, p. 203-204.

26. « Qui estoit une piteuse et lamentable chouse pour tout le bien public de la crestienté de veoir le saint Pere, tenant le siege de saint Pierre et ayant en terre le tiltre de grant vicair de Dieu estre captif ès mains des crestiens mesmes qui luy portoient aussi peu de reverance que eussent faict juifz ou sarrazins » (*Cronique du Roy François*, éd. Guiffrey, Paris, 1860, p. 45).

27. Du Bellay, *Mémoires*, t. II, p. 24-32 ; p. 61-62.

... qu'il ne pouvoit blâmer l'avis et consideration de Sa Majesté Imperiale, de transferer, si possible estoit, la guerre hors d'Italie ; mais qu'il loueroit trop plus qu'elle ne fust ny là n'ailleurs entre les chrestiens ; car en quelconque part qu'elle se fasse, soit en France, soit en Italie, entre sadite Majesté et le Roy de France, tousjours falloit-il que le sang chrestien y fust espandu, et qu'il s'en ensuivist l'amoidrissement et debilitation des principales forces de la chrestienté...<sup>28</sup>.

Ces *Mémoires* montrent au demeurant qu'en dépit de l'hostilité sporadique de la papauté envers la France, les Du Bellay prennent en considération le rôle de chefs de la chrétienté assumé par les papes et veulent souligner à quel point Charles Quint et François I<sup>er</sup> tiennent compte dans leurs débats de l'autorité morale du pontife romain<sup>29</sup>.

Mais, sous le règne de Henri II, les démêlés de la France et du Saint-Siège, aggravés par la guerre de Parme, détermineront derechef chez les mémorialistes des sentiments peu favorables à l'égard de Jules III, l'Homenaz du *Quart Livre* rabelaisien. Dans ses *Commentaires des guerres en la Gaule belgique*, François de Rabutin n'hésite pas à mettre en cause directement la responsabilité du chef de l'Eglise dans les hostilités qui opposent en 1553 Français et Impériaux. Les dévastations provoquées par ce conflit le rendent sceptique, quant aux efforts qu'aurait, disait-on, tentés le légat pontifical pour négocier une trêve et il se voit

contraint de dire avec pitié que le Pape devrait avoir un grand regret en sa vie, ayant esté l'occasion d'une si sanglante et très cruelle guerre<sup>30</sup>,

ou il note avec une amertume mêlée d'ironie que le Pape entreprend ces démarches pour arrêter la guerre,

non... sans grand remord et synderese de sa conscience d'en avoir été le premier auteur<sup>31</sup>.

28. *Id.*, t. III, p. 240. Cf. t. II, p. 370-380.

29. En 1531, on voit le Roi et l'Empereur chercher à rassurer Clément VII de leurs « pratiques » respectives (*Id.*, t. II, p. 128). Les ambassades des deux rivaux se succèdent à Rome. François I<sup>er</sup> se déclare prêt à participer à une éventuelle croisade (t. II, p. 130) et envoie les cardinaux Tournon et Grammont plaider la cause du roi d'Angleterre (t. II, p. 149-174) ; Charles Quint, quant à lui, négocie la question du concile (t. II, p. 278-280). L'entrevue de Marseille semble concrétiser le rétablissement d'une paix pourtant précaire (t. II, p. 193-206 et 226-231) et troublée par de graves incidents comme l'affaire Merveille, dont le Roi s'empresse d'informer le Saint-Siège (t. II, p. 217). En 1536, nouvelles menaces de guerre et les deux rivaux veulent persuader le nouveau Pape, Paul III, de leur bon droit (t. II, p. 311, 314, 315, 318, 319, 323, 324, 333, 337, 338). Des interventions de l'ambassadeur de France répondent aux conférences de l'Empereur avec le Pape (t. II, p. 341-347). François I<sup>er</sup> réplique par une lettre à la violente harangue de Charles Quint à Rome (t. II, p. 354 sqq., 375 sqq., 402 sqq.). En dépit de sa déclaration de neutralité le 24 avril, le Pape ne cesse d'être sollicité par des missions et des ambassades (*Id.*, t. II, p. 389-392, t. III, p. 12-22, 116, 235 sqq.). Une fois la paix rétablie, François I<sup>er</sup> informe le Pape de son accord avec Charles Quint : mission de François de Rohan en novembre 1539 (t. IV, p. 2). Quand l'affaire Fregose et Rincon menace à nouveau la paix en 1542, François I<sup>er</sup> fait part à Paul III de ses griefs (t. IV, p. 10-16).

30. F. de Rabutin, *Commentaires des guerres en la Gaule belgique*, éd. G. de Taurines, Paris, S.H.F., 1932, t. I, p. 227-228.

31. *Id.*, t. I, p. 252.



Boyvin du Villars, voulant quant à lui montrer à quels mécomptes peuvent conduire les alliances, note que Jules III fut dupe des ambitions impériales en se faisant, dans l'affaire de Parme, le complice d'une injuste agression<sup>32</sup>.

La manifestation de sentiments nationalistes suscités par la rivalité de la France et de l'Empire, avec pour conséquence une critique assez acerbe de la position parfois prise par la papauté à l'égard des adversaires de leur roi, n'empêche cependant pas les mémorialistes d'être en général conscients de la solidarité nécessaire de l'Occident chrétien face au péril grandissant que représente la menace de la puissance ottomane. Et c'est surtout en fonction du problème turc que devient sensible la notion de République chrétienne.

Sous Louis XII, nous voyons déjà le chroniqueur Jean d'Auton reprocher aux Espagnols et aux Portugais d'avoir provoqué par leur absence l'échec de la croisade de Métélin<sup>33</sup>. Sous François I<sup>er</sup>, la progression des troupes de Soliman en Europe orientale suscite une inquiétude accrue dont rend témoignage la *Cronique du Roy François*. Le tragique siège de Rhodes, en juillet 1522, remplit son auteur d'indignation et il impute la défaite des chevaliers de Saint-Jean à la rivalité des princes chrétiens, pour qui ce fut « grant honte et infameté... de laisser perdre ung si noble lieu qui estoit la deffense de toute crestienté »<sup>34</sup>. Lorsque la flotte de ces mêmes chevaliers s'empare de Modon en 1531, il fait remarquer qu'ils auraient pu s'emparer de Constantinople s'ils avaient reçu une aide suffisante<sup>35</sup>. Il salue la victoire de del Vasto à Tunis comme un succès de tout l'Occident chrétien, et s'émeut peu après de la nouvelle d'un important débarquement turc sur la côte italienne, avec « trois cens cinquante mil hommes de pied et cent cinquante chevaux »<sup>36</sup>. Assez paradoxalement, ce chroniqueur, qui épouse les querelles de son prince et narre avec une ironie mordante la « maigre entreprise » de Charles Quint en Provence, incorpore dans son récit une relation de l'expédition d'Alger exaltant la vaillance de l'« Africana » et la bravoure de l'Empereur qui s'expose au danger au milieu de ses soldats et demeure imperturbable sous le feu de l'artillerie ennemie<sup>37</sup>. C'est qu'aussi bien il fait maintenant jouer à Charles Quint un nouveau personnage et le conquérant orgueilleux, imprudent et inhumain dont les folles ambitions mettaient en danger l'Occident chrétien, devient le valeureux champion de la chrétienté, traversant les mers pour aller porter la guerre aux infidèles. Le chroniqueur du Roi François ne fait plus de difficultés pour attribuer à l'adversaire de son

32. Boyvin du Villars, *Mémoires*, éd. Buchon, Paris, 1836, p. 502-505.

33. J. d'Auton, *Chroniques*, t. II, p. 155 et 194-195.

34. *Cronique du Roy François*, p. 30.

35. *Id.*, p. 91. Cf. P. Varillon, *L'Épopée des chevaliers de Malte*, Chambéry, 1957, p. 127.

36. *Cronique du Roy François*, p. 225-227.

37. *Id.*, p. 337-362. D'après l'opuscule de Villegagnon, *Caroli V imperatoris expeditio in Africam, ad Argieram*, dédié au Cardinal du Bellay en 1542.

souverain le rôle qu'il devait revendiquer lui-même à la Diète de Ratisbonne<sup>38</sup>.

Fourquevaux, l'auteur présumé des *Instructions sur le faict de la guerre*, qui admire l'excellente organisation militaire des Turcs et cite en exemple les qualités d'endurance, de discipline et de courage dont font preuve les soldats du Sultan, n'en redoute que plus leurs armées et lance un pathétique appel aux princes chrétiens, dénonçant comme des mutineries les conflits qui les opposent et les invitant à tourner leurs armes contre les infidèles pour pouvoir, avec toutes leurs forces unies, délivrer leurs frères chrétiens de la servitude<sup>39</sup>. Cette « guerre sainte » lui tient tellement à cœur qu'il la donne dans la conclusion de son ouvrage comme la justification essentielle des réformes militaires qu'il propose. Si l'armée doit être restructurée, déclare-t-il, c'est :

principalement pour nous en servir contre les ennemis de la Foy, si tant est que le Roy entreprenne quelque voyage contre eulx, comme chacun s'attend qu'il fera, ou bien qu'il attende leur venue sur ses terres, au cas qu'ils nous viennent assaillir sur nostre fumier, comme il est taille d'advenir bien tost, si nostre Seigneur n'y met la main<sup>40</sup>.

Ce point de vue rejoint celui qu'exprimait en 1514 Remy Rousseau, dans ses *Ruses et cautelles de guerre* où, après avoir démontré que la France avait sans cesse bénéficié de la protection divine, il proclamait que son pays, longtemps détourné de son devoir par la guerre franco-anglaise, se devait d'être à la pointe du combat pour « debeller les infidèles et recouvrer les pertes de chrétienté »<sup>41</sup>. La conclusion de Fourquevaux est aussi, dans sa tonalité, fort proche de celle de Claude de Seyssel mettant à la fin de la *Grand Monarchie de France* tous ses espoirs dans le nouveau règne et témoignant de sa confiance en Dieu pour permettre à François I<sup>er</sup> de devenir le champion de la chrétienté<sup>42</sup>.

Les Du Bellay sont certes aussi conscients du danger turc que ces théoriciens politiques et militaires. Nous n'en voulons pour preuve que cette phrase relative à la prise de Rhodes :

En ce temps, Soliman, roy des Turcs, voyant tous les princes chrestiens en guerre, entreprist de mettre en son obeissance l'isle de Rhodes ; ce qu'il fit, après l'avoir assiégée huit mois, par faulte d'estre secourue des princes chrestiens<sup>43</sup>.

Ils ont également le sentiment que la rivalité de François I<sup>er</sup> et de Charles Quint fut contraire aux intérêts de la chrétienté, comme en témoigne leur regret que la mort d'Arthus Gouffier ait interrompu les

38. *Cronique du Roy François*, p. 322 sqq.

39. Fourquevaux, *The Instructions sur le faict de la guerre*, éd. G. Dickinson, Londres, 1954, f° 2 r-v.

40. *Id.*, f° 109 r-v.

41. Remy Rousseau, *Les ruses et cautelles de guerre*, Bibl. Nat. Rés. V 3188, f° H7.

42. C. de Seyssel, *La Grand Monarchie de France*, Paris, 1557, p. 80 v°.

43. Du Bellay, *Mémoires*, t. I, p. 212.

négociations amorcées en 1519 avec Guillaume de Croy pour un rapprochement des deux princes :

Ladite mort fut cause de grandes guerres... car s'ils eussent achevé leur parlement, il est tout certain que la chrestienté fust demourée en repos pour l'heure ; mais ceux qui par après manièrent les affaires n'aimaient pas le repos de la chrestienté comme faisoient lesdits de Chievres et le grand maistre <sup>44</sup>.

Seulement, si la défense de la République chrétienne est plus d'une fois mise en avant dans les tractations diplomatiques arbitrées par le pape Paul III <sup>45</sup> et si les mémorialistes ne cachent pas à quel point l'idée d'une croisade contre le Turc tient à cœur à Charles Quint, ils sont assez embarrassés, et pour cause, pour répondre aux reproches que l'Empereur adresse à plusieurs reprises à François I<sup>er</sup> d'empêcher cette salubre coalition <sup>46</sup>. Nous ne les voyons jamais justifier cette alliance, insolite pour l'époque, d'un roi de France avec une puissance musulmane.

Bien que Henri II ait, à cet égard, poursuivi la politique de son père, Boyvin du Villars, beaucoup plus libre vis-à-vis de l'autorité royale, ne dissimulera pas sa réprobation au sujet de cette alliance. Certains passages de ses *Mémoires* pourraient certes nous inciter à le taxer d'incohérence, car ils font état de l'appui utilement apporté aux forces françaises d'Italie par « l'armée turquesque » opérant en Méditerranée. Mais le mémorialiste ne fait alors que citer sans commentaire personnel des dépêches reçues par Brissac <sup>47</sup>. Ne nous étonnons pas non plus de trouver sous sa plume une justification toute pragmatique de l'alliance turque :

Quant au Turc, chacun pouvoit considerer et recognoistre qu'il est permis, et selon Dieu et selon les hommes, aux princes injustement assaillis, comme estoit Sa Majesté, de s'aider et indifferemment prevaloir, pour la tuition et deffence de son estat, de toutes sortes d'armes et de partys, et que les maux qui en adviennent devoient estre tousjours attribués et vengés sur les agresseurs, tels qu'estoient ceux qui attaquoient injustement Sa Majesté, lesquels, sous un simulé zelle de religion et du bien universel de la chrestienté, vouloient avoir la clef des champs pour gourmander et mettre indifferemment le pied sur la gorge à tout le monde <sup>48</sup>.

En invoquant la nécessité de se défendre par tous les moyens contre les injustes agressions de l'Empereur, Boyvin ne fait que résumer les instructions données par le Roi à ses ambassadeurs. Mais il se défie quant à lui de tels alliés : Dragut s'est montré quelque peu déloyal lors des opérations de Corse en 1553 <sup>49</sup> et les Génois ont réussi en 1558 à

44. *Id.*, t. I, p. 95.

45. *Id.*, t. II, p. 370, 378, 380 ; t. III, p. 19, 240.

46. *Id.*, t. II, p. 40-41, 48-49, 129, 136, 172, 175, 310 ; t. IV, p. 40-41.

47. Boyvin du Villars, *Mémoires*, p. 599, où le mémorialiste cite une dépêche du Roi à Brissac, en date du 1<sup>er</sup> juin 1553, et p. 773.

48. *Id.*, p. 551.

49. *Id.*, p. 629. Sur ces opérations de Corse, cf. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1966, t. II, p. 245-246.

corrompre le chef de la flotte turque<sup>50</sup>. «Voylà le fiat qu'il y a en la patenostre des Infideles», s'écrie-t-il<sup>51</sup>. Et la mauvaise foi des Turcs lui fournit l'occasion de dévoiler, dans une assez longue digression, le fond de sa pensée, sans crainte de blâmer clairement la politique royale. L'alliance turque, qui ne lui paraît pas moralement justifiable de la part d'un prince chrétien, a eu pour résultat de regrouper les Allemands contre François I<sup>er</sup>, de coûter fort cher à ce roi, sans autre effet pratique que l'attaque de Nice, et surtout :

que vingt-cinq mil ames chrétiennes furent emmenées esclaves, crians vengeance à Dieu contre l'auteur de ces maux...<sup>52</sup>.

A l'époque des guerres civiles, deux des mémorialistes les plus représentatifs des partis antagonistes ont sur le problème turc des opinions divergentes. Monluc, qui déplore la rivalité de François I<sup>er</sup> et de Charles Quint, dans la mesure où elle a permis à Soliman d'étendre son empire<sup>53</sup>, et qui regrette vivement de ne pas avoir participé à la bataille de Lépante<sup>54</sup>, admet cependant la légitimité de l'alliance turque, dès lors qu'il se place, en tant que chef militaire, sur le plan de l'efficacité stratégique et ne songe qu'à ce qui peut servir la cause française. D'où la fameuse boutade qui ne tient nullement compte de la solidarité des nations chrétiennes :

Quant à moy, si je pouvois appeler tous les esprits des enfers pour rompre la teste à mon ennemy qui me veut rompre la mienne, je le ferois de bon cœur ; Dieu me le pardoint<sup>55</sup> !

Le problème turc revêt une telle importance pour François de La Noue qu'il y consacre quant à lui deux importants chapitres des *Discours politiques et militaires* (XXI-XXII). Pour dénoncer d'abord les «alliances faictes par les princes chrestiens avec les mahumetistes», car elles sont contraaires en premier lieu à la morale, qui doit être le fondement de toute politique ; elles sont en outre néfastes, comme l'ont montré, depuis Guy de Lusignan, tous les accords conclus avec ces ennemis de la foi, uniquement soucieux de leurs propres avantages et auxquels Dieu n'a permis d'accroître leur puissance, grâce aux «dissensions, meschancetez, trahisons, desloyautez, oisiveté, avarices, legeretez et deffiances de tous les Estatz de la Chrestienté» que pour servir de fléau divin et «punir les pechez de tous les autres peuples»<sup>56</sup>. De telles alliances ne peuvent être recherchées par des princes chrétiens que par un condamnable désir de

50. Boyvin du Villars, *Mémoires*, p. 819-822. Ce chef était Piali-Pacha. Cf. F. Braudel, *op. cit.*, t. II, p. 260.

51. Boyvin du Villars, *op. cit.*, p. 819.

52. *Id.*, p. 638-639.

53. Monluc, *Commentaires*, éd. P. Courteault, N.R.F., 1964, p. 31.

54. *Id.*, p. 746.

55. *Id.*, p. 81-82.

56. La Noue, *Discours politiques et militaires*, éd. F.E. Sutcliffe, Genève, Droz, 1967, p. 417 sqq.

vengeance et autant vaudrait aller « dans les bois louer des brigans pour tuer dans sa propre maison son parent ou son amy, pour quelque dispute survenue », que de recourir à l'aide d'un peuple dont la prise de Constantinople a amplement démontré la cruauté<sup>57</sup>. Il n'est pas vrai — et La Noue, sur ce point, s'oppose directement à Monluc — qu'on ait le droit d'user de tous les moyens pour triompher de son adversaire<sup>58</sup> ; pas vrai non plus que la faiblesse de la France à cette époque lui interdise de renoncer à une alliance qui n'a eu pour conséquence que de provoquer des maux épouvantables là où les Turcs sont intervenus et de déconsidérer le royaume aux yeux de l'étranger<sup>59</sup>. Au lieu de s'en prendre aux « hérétiques » le Pape et les princes chrétiens feraient mieux de « fulminer » contre ce peuple impie et d'entreprendre une guerre pour réprimer sa tyrannie<sup>60</sup>. C'est pourquoi La Noue dresse ensuite un véritable plan de campagne, non sans avoir insisté sur le danger que court l'Occident, en dépit d'un apparent répit, et sur l'impérieuse nécessité de mettre fin au plus tôt aux guerres extérieures ou intestines — celle des Pays-Bas en particulier — afin de créer les conditions requises pour une telle croisade<sup>61</sup>.

En ce qui concerne Brantôme, dernier mémorialiste français de ce siècle, son admiration pour la valeur militaire ne connaît pas de frontières : Dragut, L'Ouchaly et Barberousse prennent place dans son panthéon des « grands capitaines » entre Garcie de Tolède et le marquis de Santa Cruz. Mais ce fervent zéléteur de la grandeur espagnole n'oublie pas de mettre à l'actif des soldats du « tercio » les succès remportés sur les Turcs et les Barbaresques<sup>62</sup>.

Il semble donc que l'idéal chevaleresque commun aux différents pays de l'Europe occidentale ait contribué à développer le sentiment que ceux-ci étaient les héritiers d'un même patrimoine moral et culturel, en dépit des conflits armés dans lesquels les princes pouvaient entraîner leurs peuples. Certes l'unité de la République chrétienne fut, après la guerre de Cent ans, particulièrement ébranlée par la rivalité de la France et de l'Empire, puis par les luttes intestines qui déchirèrent la France ou les Pays-Bas. Mais, d'un autre côté, le péril turc fait sentir à plus d'un mémorialiste la nécessité de la ressouder. En revivifiant l'esprit de croisade, les succès de l'armée ottomane donnent un regain d'actualité

57. *Id.*, p. 426.

58. « Or quand un prince se void pressé de ses ennemis et son païs en neccessité, il luy semble et à ceux qui le conseillent, que pour le conserver il doit chercher tous moyens qui peuvent servir. Et c'est (peut estre) ce qui en a rendu beaucoup trop libres à bastir des alliances avec les barbares. Toutesfois le fruit qu'elles leur ont apporté a esté si petit, que peu se sont trouvez qui bien tost ne se soient repentis de leur legereté » (*Id.*, p. 418).

59. *Id.*, p. 427-430.

60. *Id.*, p. 431-433 et p. 446-447.

61. Discours XXII, p. 437 sqq.

62. Brantôme, *Grands Capitaines étrangers*, éd. L. Lalanne, Paris, S.H.F., 1864-1882, t. II, p. 48 sqq. Sur l'éloge du Tercio, cf. notamment les *Rodomontades espagnoles*, éd. Lalanne, t. VII, p. 9 sqq.

aux controverses ouvertes au temps d'Innocent IV et poursuivies à la fin du Moyen Age par Honoré Bonet et Christine de Pisan sur la légitimité d'une lutte armée contre les Infidèles<sup>63</sup>.

Etienne VAUCHERET

63. Cf. E. Nys, introduction à l'*Arbre des batailles* d'Honoré Bonet, Paris, 1883, p. XXI-XXV.

## LA DIMENSION EUROPÉENNE DE LA RÉFORME DES PAYS RHÉNANS

Si la diffusion des idées de Luther ne s'est pas limitée à l'Allemagne, puisque la vague de fond provoquée par ses écrits se fait sentir dans une grande partie de l'Europe, toutefois la perspective des princes et théologiens lors de l'établissement des Eglises luthériennes s'est en fait rétrécie à l'Empire. De manière générale le luthéranisme s'est limité à l'espace politique de l'Empire et à la germanité linguistique qu'il n'a débordés que vers les pays scandinaves, les communautés germanophones de l'Europe orientale et le comté de Montbéliard.

Des perspectives plus vastes n'apparaissent que dans la ville de Strasbourg, puis dans les villes et territoires réformés du Palatinat à la Suisse.

### I. La dimension européenne de Strasbourg

Celle-ci se limite en fait à deux fortes personnalités, le stettmeister Jacques Sturm et le réformateur Bucer et disparaît lors de l'*Interim*.

Jacques Sturm, homme politique formé par l'humanisme, dirige durant plus de deux décennies la diplomatie strasbourgeoise<sup>1</sup>. Homme de grand talent, représentant « l'alliance intime d'un homme et d'une cité »<sup>2</sup>, il a vite compris que la situation entièrement nouvelle provoquée par la Réforme nécessite une politique qui trouve ses fondements non plus dans une alliance d'intérêts économiques et dynastiques, mais dans une communauté idéologique. Un des artisans de la Ligue de Smalkalde qui réunit dans une alliance militaire les princes et les villes qui ont introduit la Réforme, il a beaucoup contribué à l'union entre les villes de Haute-Allemagne et les princes et tenté d'y inclure les Suisses réformés. Il a favorisé le renforcement du protestantisme dans l'Empire, où il bénéficie d'une considération exceptionnelle de la part de nombreux princes et conseillers.

Sturm a également été soucieux de s'ouvrir vers l'étranger pour défendre politiquement la Réforme et accroître son influence, en particulier vers la Suisse et la France : l'inclination pour la France est une originalité de la politique strasbourgeoise entre 1530 et 1550.

1. Sur Jacques Sturm, cf. G. Livet, J. Rott et J.D. Pariset, « J.S., Stettmeister de Strasbourg », in *Strasbourg au cœur religieux du XVI<sup>e</sup> siècle*, Strasbourg, 1977, p. 207-266.

2. G. Livet, *art. cit.*, p. 235.

De son côté Bucer a fait preuve d'une ouverture sur la majeure partie du monde européen<sup>3</sup>. Avec les cités impériales d'Allemagne du Sud il a pratiqué une politique d'échanges de pasteurs, de contacts pour assurer l'unité théologique ; en fait Bucer a joué un rôle moteur sur le plan politique et religieux. En Allemagne rhénane il a participé à la tentative d'introduction de la Réforme dans l'électorat de Cologne et contribué à mettre sur pied les institutions ecclésiastiques en Hesse. Face à l'espace francophone, Strasbourg est devenu un important refuge pour de nombreux réfugiés de Champagne, de Lorraine, de Bourgogne et des Pays-Bas. En même temps les presses ont imprimé de nombreux livres religieux entre 1525 et 1540, en latin et en français, en vue d'une diffusion aux frères dispersés en France, rôle que va assurer Genève après 1540. De manière indirecte, par l'intermédiaire de Calvin qui s'est inspiré du modèle strasbourgeois pour la liturgie genevoise, il a contribué à modeler la liturgie et la discipline de Genève et des Eglises réformées de France, de même que par ses relations anglaises il a exercé une influence sur les rédacteurs du *Common Prayer Book*. En Europe centrale il a noué des relations avec les frères de Bohême, dont certains ont été marqués par lui. Il entretint aussi des relations épistolaires avec des Hongrois, dont plusieurs, après avoir été ses disciples à Strasbourg, joueront un grand rôle<sup>4</sup>.

Mais avec l'*Interim* cette solidarité européenne va s'arrêter en 1548. La disparition des grandes personnalités va susciter le repli de la ville sur elle-même dans un luthéranisme orthodoxe et craintif, situé en plus sur une frontière de catholicité.

Strasbourg s'aligne sur les luthériens, protégés par la paix d'Augsbourg et repliés dans l'espace linguistique germanique et scandinave, mise à part une ouverture temporaire sur le slovène et le comté francophone de Montbéliard.

## II. La solidarité européenne des réformés

Le relais de la solidarité est alors pris par les calvinistes en raison de leur situation juridique et politique précaire qui explique leur conscience plus vive du danger catholique qui leur est commune. Dans l'espace rhénan ce sont le Palatinat électoral, réformé depuis 1563, et les cantons helvétiques de Bâle et de Zurich, auxquels on peut adjoindre Genève.

La dimension européenne est perçue et diffusée en premier lieu par les réformateurs eux-mêmes, en particulier Bullinger, Calvin et Théodore de Bèze. Tous les trois sont demeurés en contact épistolaire avec leurs anciens étudiants, ainsi qu'avec des princes, des hommes d'Etat, des

3. Cf. les articles de H. Guggisberg, E. Weyrauch, R. Stupperich et B. Hall in *Strasbourg...*

4. J. Bérenger, « Strasbourg et l'affirmation de la Réforme en Hongrie », in *id.*, p. 391-400.



nobles, des diplomates, des juristes et des théologiens. Henri Bullinger<sup>5</sup> dirige l'Eglise de Zurich comme successeur de Zwingli avec le titre d'*antistes* de 1531 à 1575. C'est le plus grand épistolier du siècle : 11 700 lettres sont conservées, contre 7 500 pour Melanchthon, 4 300 pour Calvin, 4 000 pour Luther. Il était en correspondance avec plus de 500 personnes dispersées à travers toute l'Europe, en France, dans l'Empire, aux Pays-Bas, en Scandinavie, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Ecosse, en Autriche, en Hongrie, en Pologne, etc. Son bureau constitue une véritable chancellerie où sont enregistrés tous les événements contemporains. Le magistrat de Zurich et les diplomates viennent y chercher des informations. Cette correspondance constitue un véritable trésor pour l'histoire politique et ecclésiastique, à la fois des Cantons helvétiques et de toute l'Europe.

A côté des lettres, certains livres de Bullinger sont largement répandus, en particulier sur le Rhin inférieur, en Westphalie et à Brême. Le recueil de sermons *Decades* a connu deux éditions en français (1559 et 1570). Le traité d'édification *Hausbuch* a été édité neuf fois en néerlandais entre 1563 et 1622 et trois fois en anglais entre 1577 et 1587. En Angleterre, il est un conseiller très écouté à la fois par les évêques anglicans et les puritains, au point de jouer un véritable rôle d'oracle. L'évêque de Salisbury le considère comme « la seule Lumière de notre génération ». Il réussit même à devenir l'ami de Grindal, archevêque de Canterbury et donc chef de l'Eglise anglicane.

Son influence s'étend aussi en Hongrie et en Transylvanie où ses œuvres influencent les sermonnaires. D'après le secrétaire hongrois en poste à Vienne en 1551, c'est Bullinger qui a le plus contribué à diffuser la Réforme en Hongrie par ses écrits.

Son contemporain Calvin bénéficie d'un réseau étendu de correspondants, le roi Sigismond II de Pologne, le grand chancelier de Radziwill, les rois Gustave Vasa et Eric XIV de Suède, Christian III et Frédéric II de Danemark. En Angleterre il correspond avec Edouard VI, la reine Elisabeth, le duc de Somerset et Thomas Crammer, archevêque de Canterbury, en France avec plusieurs princes de sang et des aristocrates, dont Condé et Coligny, en Allemagne, avec des princes, des théologiens et des paroisses réformées, soit en fait avec toute l'Europe hormis l'Irlande, l'Espagne et le Portugal.

Le réformateur de Genève a influencé l'histoire européenne de trois manières : il contribue à susciter une politique européenne en rendant la diplomatie plus dynamique, il modifie la vie politique intérieure en renforçant selon les cas les pouvoirs intermédiaires ou le pouvoir monarchique, enfin il établit des liens entre la politique étatique et une politique confessionnelle active<sup>6</sup>.

5. Sur Bullinger, cf. A. Bouvier, *Henri Bullinger d'après sa correspondance avec les réformés et les humanistes de langue française*, Zurich-Neuchâtel, 1940 ; *Bullinger-Tagung 1975*, éd. par U. Gaebler et E. Zsindely, Zurich, 1977 (contient dix articles sur divers aspects de Bullinger) ; *Heinrich Bullinger, Gesammelte Aufsätze zum 400. Todestag*, 2 vol., Zurich, 1975.

6. E.W. Zeeden, « Untersuchungen über die Briefe Calvins an Fürsten und Obrigkeiten », in *Saeculum*, 15, 1964, p. 132-152.

Enfin Théodore de Bèze, un remarquable diplomate, est également en relation avec presque toute l'Europe comme l'atteste sa correspondance, publiée actuellement jusqu'en 1569<sup>7</sup>. Pendant près d'un demi-siècle il envoie des lettres, des théologiens, des livres et des conseils dans toute l'Europe et intervient comme chef spirituel dans les affaires ecclésiastiques. Il devint l'âme des relations entre Genève et les Pays-Bas, l'Angleterre, la Hongrie et la Transylvanie. En Hongrie il entretenait des relations étroites avec Menius à Debrecen, dont le successeur Hellopoeus a été étudiant à Genève jusqu'en 1567. La *Confession* de Bèze est reconnue comme confession de foi officielle aux synodes de Tarczal en Hongrie en 1562 et de Torda en Transylvanie en 1563. A sa demande, le synode de Debrecen adopte à l'unanimité en 1567 la *Confessio Helvetica posterior*, reconnue en 1566 par toutes les Eglises protestantes suisses. Des étudiants hongrois se font régulièrement immatriculer à Genève et Bèze est en correspondance avec plusieurs pasteurs de Transylvanie.

Par contre il a moins de chance en Angleterre. Malgré sa dédicace à la reine Elisabeth de sa traduction du *Nouveau Testament*, Bèze est détesté par elle. Il est vrai qu'il a toléré l'impression à Genève d'un pamphlet *Sur l'horrible gouvernement des femmes*.

L'attitude ouverte des réformateurs a permis l'apparition d'une communauté spirituelle et théologique à travers toute l'Europe, sensible en particulier dans la mobilité estudiantine.

A Genève, d'après le Livre du Recteur<sup>8</sup>, les Français prédominent, mais on trouve aussi bien des Néerlandais, des Allemands, des Ecossais, des Anglais et des Hongrois. A Bâle on dénombre pour la période 1550-1620 500 Français, 250 Néerlandais, 150 Polonais, 100 Anglais, 70 Italiens et 70 Danois. A Heidelberg, les étrangers représentent un tiers entre 1560 et 1620.

	Allemands	Etrangers	Français	Hollandais	Suisses	Européens de l'Est	Venus des Iles britan- niques et Danois
1570-1575	426	210	92	39	30	31	14
1585-1590	581	338	107	80	56	67	25
1610-1615	673	264	37	53	54	93	24

Nombre d'étudiants à Heidelberg

Dans le corps professoral, les autochtones ne sont pas toujours exclusifs. A Heidelberg, la plupart des professeurs avant 1600 sont des étrangers parfois illustres. On relève par exemple à la faculté de droit les noms de Baudouin, Doneau et Godefroy et à celle de théologie ceux de Boquin et de Toussaint.

7. La correspondance de Théodore de Bèze est en cours de parution sous la direction d'A. Dufour et † H. Meylan, 10 volumes parus, Genève, depuis 1960.

8. Sur les étudiants à Genève, v. S. Stelling-Michaud, *Le Livre du recteur de l'Académie de Genève (1559-1879)*, Genève, 1959: t. II à VI, *Notices biographiques des étudiants A-S*, Genève, 1966-1980.

Les trois villes universitaires de Genève<sup>9</sup>, Bâle et Heidelberg bénéficient également d'imprimeries actives qui éditent les œuvres de nombreux auteurs étrangers en latin ou en traduction allemande : ainsi, à Heidelberg, on a recensé six éditions de Bullinger, neuf de Bèze, et seize traductions d'ouvrages publiés en français.

Jusqu'à l'apparition de l'arminianisme existe un consensus théologique profond dans tout l'espace réformé européen, attesté en particulier par la présence de pasteurs étrangers dans plusieurs Eglises réformées : au Palatinat, il s'agit surtout d'anciens étudiants de Heidelberg, dont douze Suisses et quinze Néerlandais. Certains étudiants du Palatinat et du duché de Deux-Ponts ont complété leur formation théologique ailleurs : 38 à Herborn (Nassau), 19 à Bâle, 11 à Genève, 5 à Brême, 4 à Leyde et 3 à Sedan. Globalement on recense parmi les 978 pasteurs connus du Palatinat entre 1560 et 1620, 70 originaires de la Rhénanie inférieure, 48 de Nassau, 23 Suisses, 19 Néerlandais et 4 Hongrois.

Certains traités théologiques bénéficient d'une diffusion européenne. L'*Institution chrétienne* de Calvin, qui a connu trois éditions à Heidelberg, est présente chez les deux tiers des pasteurs bipontins de 1609. La *Summa* de Bullinger a été acquise par 20 % du clergé. L'*Enchiridion* (un ouvrage de référence) du Hongrois Fegverncki a connu plusieurs éditions à Bâle et à Genève et les *Loc*i de son compatriote Szegedin au moins six éditions en Suisse. La *Confession* de Bèze a connu trente éditions en trente-cinq ans, en latin, français, italien, néerlandais et anglais.

Dans les bibliothèques de 54 pasteurs bipontins réformés en 1609, les auteurs étrangers à l'Allemagne tiennent une place non négligeable : Bullinger vient au deuxième rang par le nombre de livres présents avec 160 titres, suivi d'Erasme avec 156. Calvin apparaît avec 129 titres, le successeur de Bullinger à Zurich, Gwalter, avec 90, Bèze avec 82, Oecolampade, le réformateur de Bâle, avec 30, Pierre Vermigli avec 27 et Zwingli avec 26<sup>10</sup>.

Rappelons également que le synode de Dordrecht (1618) rassemble des réformés de toute l'Europe et manifeste pleinement la solidarité au niveau continental.

Celle-ci se traduit également sur le plan humain et financier. De nombreuses villes réformées ont accueilli des colonies de coreligionnaires en fuite, favorisant par là un véritable brassage. Le rôle d'accueil de Genève et de Bâle est largement connu. Au Palatinat électoral quatre colonies avec de larges privilèges sont installées à Schönaue, Otterberg, Frankenthal et Saint-Lambert pour les huguenots et les réfugiés des Pays-Bas. Elles sont à l'origine d'une industrialisation de la région et leur activité en fait de véritables ruches, à l'image de celles de la Flandre.

La solidarité financière est une réalité vécue. En décembre 1577, le consistoire de Neustadt au Palatinat remercie celui de Genève pour sa

9. Sur l'imprimerie à Genève, cf. Paul Chaix, Alain Dufour et Gustave Moeckli, *Les livres imprimés à Genève de 1550 à 1600*, Genève, 1966 ; H.J. Bremme, *Buchdrucker und Buchhändler zur Zeit der Glaubenskämpfe. Studien zur Genfer Druckgeschichte 1565-1580*, Genève, 1969.

10. B. Vogler, *Le clergé protestant rhénan au siècle de la Réforme*, Paris, 1976, p. 248-250.

générosité « que les particuliers de vostre église ont si libéralement contribué » et qui apporte « un merveilleux soulagement à nos frères ». La collecte pour les réfugiés palatins chassés par la restauration luthérienne a rapporté en 1577 800 florins à Zurich, 400 à Schaffhouse et à Genève <sup>11</sup>.

Lors de la menace en 1589 du duc de Savoie contre Genève, celle-ci bénéficie d'avances des marchands de Francfort et de Nuremberg, du comte palatin Jean-Casimir, des Etats de Hollande et de Frise. De 1536 à 1593, Genève a reçu par voie d'emprunt environ 21 100 écus d'or de ses coreligionnaires. Elle a bénéficié en 1590 et en 1603 de collectes organisées dans tout l'espace réformé européen, soit l'Angleterre, la France, les Provinces Unies, certains territoires allemands, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, la Transylvanie et la Pologne <sup>12</sup>.

A la fin du siècle, les Hongrois organisent une quête pour l'académie de Genève. Les comptes d'aumône de Meisenheim, dans le duché de Deux-Ponts, ont dépensé huit florins en 1604 en signe de solidarité avec Genève après la menace de l'Escalade.

Enfin, sur le plan politique, Genève, Zurich et le Palatinat ont accordé leur soutien aux huguenots par des ambassades et des médiations à la Cour de France, des négociations avec l'Angleterre, des dons et une aide militaire, concrétisée par cinq expéditions palatines. S'y ajoute aussi une aide sous des formes diverses aux coreligionnaires des Pays-Bas dans leur lutte contre l'Espagne.

Ainsi une partie des protestants a pris conscience de la solidarité qui les unit à l'ensemble de leurs frères dans la foi sur le plan européen. Ce fut d'abord le cas à Strasbourg grâce à Jacques Sturm et Bucer, soit un rôle précurseur qui annonce la fonction de la métropole rhénane aux XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Puis le relais est pris par le monde réformé, à la fois par nécessité (sentiment d'insécurité, peur des catholiques) et par volonté missionnaire, qualifiée de *spiritus seditiosus* par les adversaires catholiques et luthériens. Les réformés ont eu la capacité de proposer un idéal à la jeunesse de l'époque, de sorte que leurs universités et académies, disposant de maîtres de valeur, ont su attirer et former des milliers d'étudiants, originaires de toute l'Europe, dépassant ainsi les frontières nationales. En fait ils ont su édifier une nouvelle Europe, distincte de l'Europe catholique et latine qui est alors également en formation. Cette attitude confirme qu'une idéologie religieuse est capable de dépasser les frontières nationales.

Bernard VOGLER

11. F. von Bezold, *Briefe des Pfalzgrafen Johann Casimir*, Munich, 1882, t. I, p. 289.

12. M. Koerner, *Solidarités financières suisses au seizième siècle*, Lausanne, 1980, p. 393-398 ; B. Vogler, *Le monde germanique et helvétique à l'époque des Réformes 1517-1618*, Paris, 1981, p. 442-444 et 478-481.

## QUELQUES MOTS DE CONCLUSION

Je ressens profondément que je suis un des moins qualifiés pour conclure ce colloque, puisque je ne suis nullement un véritable spécialiste. Mais, en tant que latiniste, je parle ici la langue de tous et cela m'autorise peut-être à exprimer les sentiments de tous.

D'abord, un sentiment de tristesse. C'est Verdun-Louis Saulnier qui aurait dû parler ici. Tout ce colloque s'est fait dans son souvenir, dans notre fidélité.

Ensuite, un sentiment de grande reconnaissance envers toutes celles qui nous ont accueillis, qui ont organisé notre rencontre, qui l'ont animée de leur grâce aimable et toujours souriante. Au fur et à mesure que passaient ces journées, que le soleil baignait ces pelouses où beaucoup d'entre nous ont de si bons souvenirs, il semblait qu'il n'y a rien de plus facile que d'organiser un Congrès et que celui-ci se présentait en somme comme un charmant prolongement des garden-parties d'antan. Mais nous savons tout ce qu'il a fallu de travail, de générosité, de dévouement à Madame Cazauran, à Madame Autrand et à leurs collaboratrices pour arriver à une réussite si élégante : nous leur disons toute notre gratitude, ainsi qu'à Mademoiselle Follet, qui nous a accueillis.

Certes, je ne veux pas insinuer que nous soyons ici en un lieu de frivolité. On y travaille, et sérieusement ! C'est une École Normale Supérieure qui a fourni son cadre à nos recherches. Le programme des études y implique à la fois le latin, le grec, le français, les langues modernes, la philosophie, l'histoire. Une telle répartition, une telle rencontre aussi, coïncide parfaitement avec l'objet de notre colloque et avec le type de culture qu'il a mis en lumière.

J'ajoute qu'en tant que Français, que Parisien, je dois exprimer notre reconnaissance à nos collègues étrangers, qui sont présents parmi nous. Grâce à eux, c'est l'Europe qui parle ici de l'Europe, en un dialogue.

Il n'est pas possible de résumer en quelques mots les enseignements de notre colloque. Je dirai pourtant que j'ai été frappé par l'extrême convergence des résultats et des méthodes.

Quant aux méthodes, j'ai noté la place qu'y tenaient les textes et les langages. Je pense à nos remarques sur le latin (langue de culture qui doit son succès à la fois à son universalisme, à sa permanence, mais aussi à la richesse de ses moyens créateurs, issus à la fois de la rhétorique et des *elegantiae* traditionnelles). Je pense aussi aux observations d'ordre

esthétique qui viennent d'être présentées sur le baroque, véritable expression stylistique de l'Europe. Surtout, nous avons constaté que les méthodes de l'histoire, les enquêtes statistiques sur les manifestations des mentalités, ne nous sont pas étrangères. Mais, dans leur analyse, nous faisons la part grande au conscient. Je lisais, dans la brochure qui nous a été remise au début du Congrès, *l'interview* si « européenne » de Fernand Braudel. Notre Colloque, appuyé sur les textes, leurs figures, leur rhétorique, leur terminologie, n'a cessé de montrer en quel langage se traduisaient (ou ne se traduisaient pas) pour les contemporains les profondes réalités sociales, économiques, psychologiques.

Et finalement, avons-nous répondu à la question ? Nous nous demandions s'il existe, au temps de la Renaissance, une apparition ou une évolution originale de la conscience européenne. Peut-elle servir de source ou de modèle à notre temps ?

Nous avons reconnu à l'idée d'Europe une présence géographique et noté qu'elle vient à la fois de Strabon et de Ptolémée. Mais déjà nous pressentions que la notion manquait parfois de consistance : l'Europe de Strabon, avec tous ses caps, ressemble quelque peu à la Grèce. Chacun a l'Europe qu'il veut ou qu'il mérite, celtique ou romaine, espagnole ou germanique. Attention aux alibis !

Serions-nous pessimistes ? Nous avons assisté à des drames historiques : la conquête turque, la conquête américaine, qui a d'autres inconvénients, les guerres de religion, qui, assurément, contribuent à établir un clivage entre le nord et le sud : il n'existait pas après Charlemagne. Nous avons compris par quelle nécessité profonde se sont instituées les nations modernes, dont chacune construit son État sur un type universel et cherche à combiner son individualité avec sa domination.

Europe machiavélienne, où la force individuelle cherche à s'accorder avec la connaissance humaniste de l'universel. Mais, en face d'elle, s'affirmait, dès le temps de Pie II, la réflexion fondamentale qui peut encore valoir pour notre temps, et que nous avons mission, en tant que savants, de présenter aujourd'hui à nos contemporains : l'Europe est avant tout constituée par un lien de culture, lien intellectuel qu'incarnent les bonnes lettres — grecques et latines —, lien spirituel, que manifeste la chrétienté. Or, il faut défendre ensemble la chair, l'intelligence, l'esprit. Telle est la vocation même de l'humanisme. L'idée d'Europe naît dans toute sa force au moment où s'affirme, dans le danger, une telle unité.

Avec Aeneas Sylvius Piccolomini, Mathias Corvin, Érasme ou Valla, nous proposons à l'Europe un modèle qui ne peut être (Nicolas de Cues ou Juste Lipse l'ont compris) que celui du dialogue appuyé sur la liberté spirituelle. Je ne sais si ce modèle a jamais trouvé son application. Mais on priait beaucoup saint Platon à la Renaissance. Peut-être en avons-nous fait autant. Nous savons aujourd'hui, avec Léopold Sédar Senghor, que l'Euro-culture doit être culture mondiale ou ne pas être. Il lui faut renoncer aux vieux démons de la domination ou du repliement, les remplacer par une générosité plus conforme à son idéal et qui s'adresse à tous les peuples, notamment aux sous-développés. Lorsque la jeune

Europe, jadis, fut enlevée par Zeus, elle appartenait à une famille de Phénicie ! Elle trouvait son origine en ce point où l'Asie et l'Afrique se rencontrent. Dès le début, l'Europe s'est sentie vouée à réunir la terre, à rassembler les continents. Ce n'est point seulement dans la guerre (conquête, défense, exil) que se forge l'unité des peuples. C'est quelquefois aussi dans le voyage ou dans le mariage : Europe connut les deux expériences. C'est encore dans la recherche et la communication des idées. C'est, à la croisée des chemins, dans les villes chères entre toutes à notre cœur : Buda, Cracovie, Prague... La culture européenne a essayé — tel fut son apport original — de penser la fraternité humaine. Notre tâche était de le rappeler.

Alain MICHEL

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Dédicace .....	V
Programme du colloque .....	VII
BEAUNE Colette, <i>La notion d'Europe dans les livres d'astrologie du XV<sup>e</sup> siècle</i> .....	1
BERENGER Jean, <i>Conscience européenne et mauvaise conscience à la cour de Mathias Corvin : la naissance du mythe de Dracula (1462-1465)</i> .....	8
BLUM Claude, <i>Des « Essais » au « Journal de Voyage » : espace humain et conscience européenne à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	23
BRAUNSTEIN Philippe, <i>Confins italiens de l'Empire : nations, frontières et sensibilité européenne dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle</i> .....	34
CEARD Jean, <i>L'image de l'Europe dans la littérature cosmographique de la Renaissance</i> .....	49
CHOMARAT Jacques, <i>Aspects de la conscience européenne chez Valla et Erasme</i> .....	64
CONTAMINE Philippe, <i>L'hospitalité dans l'Europe du milieu du XV<sup>e</sup> siècle : aspects juridiques, matériels et sociaux, d'après quelques récits de voyage</i> .....	75
CREMER Albert, <i>La genèse du droit des gens moderne et la conscience européenne : Francisco de Vitoria et Jean Bodin</i> .....	88
CROUZET Denis, <i>Sur le concept de barbarie au XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	103
CZARTORYSKI Paweł, <i>La conscience européenne en Europe centrale aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Histoire, droit, science et religion</i> .....	127
DEMERSON Geneviève, <i>François Baudouin et l'idée d'Europe</i> .....	132
GENET Jean-Philippe, <i>L'Angleterre et la découverte de l'Europe (1300-1600)</i> .....	144
JEHASSE Jean, <i>Juste Lipse et l'idée d'Europe</i> .....	170
JONES-DAVIES Marie-Thérèse, <i>L'Europe pour les Anglais de la Renaissance : figure du discours ou réalité ?</i> .....	176
JOUANNA Arlette, <i>Images de l'Europe chez les historiens et les théoriciens de la société en France au XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	189
LESTRINGANT Franck, <i>Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	206
LONGEON Claude, <i>« L'Oratio de Pace et Concordia » de Louis Le Roy (1559)</i> .....	227
MARGOLIN Jean-Claude, <i>L'Europe dans le miroir du Nouveau Monde</i> ....	235



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
MICHEL Alain, <i>L'idée de Rome et l'idée d'Europe au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	265
OUY Gilbert, <i>Les premiers humanistes français et l'Europe</i> .....	280
PAYEN de LA GARANDERIE Marie-Madeleine, <i>Erasme : quelle conscience européenne ?</i> .....	296
PELUS Marie-Louise, <i>Un des aspects de la naissance d'une conscience européenne : la Russie vue d'Europe occidentale au XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	309
QUILLET Jeannine, <i>L'Europe « trois fois cornue », de Dante à Nicolas de Cues</i> .....	329
RAPP Francis, <i>La prise de conscience d'un christianisme allemand : vers une « ecclesia germanica » ?</i> .....	344
REDONDO Augustin, <i>Les Espagnols et la conscience européenne à l'époque de Charles-Quint</i> .....	366
REULOS Michel, <i>Les Réformés et la conscience européenne</i> .....	378
SIMONIN Michel, <i>Des livres pour l'Europe ? Réflexions sur quelques ouvrages polyglottes (XVI<sup>e</sup> siècle - début XVII<sup>e</sup> siècle)</i> .....	384
STEGMANN André, <i>L'Europe intellectuelle de J.A. de Thou</i> .....	395
VAUCHERET Etienne, <i>La notion de république chrétienne chez les mémorialistes du XVI<sup>e</sup> siècle</i> .....	423
VOGLER Bernard, <i>La dimension européenne de la réforme des pays rhénans</i> .....	435
MICHEL Alain, <i>Quelques mots de conclusion</i> .....	441

## TABLE DES PLANCHES

- Fig. 1.** Frontispice du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius (Anvers, 1572).
- Fig. 2.** Détail du frontispice du *Theatrum Orbis Terrarum* : l'Amérique.
- Fig. 3.** Gravure de Stradan : Vespucci découvrant l'Amérique (1589). New York, The Metropolitan Museum of Art.
- Fig. 4.** Gravure de Philippe Galle : *America* (ca. 1579-1600), New York, The New York Historical Society (N° 43 de la série *Prosopographia*).
- Fig. 5.** Gravure de Cornelis Visscher : *America* (vers 1650-1660). New York, The New York Historical Society.
- Fig. 6.** Gravure de Marcus Gheeraerts : *America* (vers 1590-1600). New York, The Metropolitan Museum of Art.
- Fig. 7.** *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius : l'Europe.
- Fig. 8.** *Europa*, d'après la *Prosopographia* de Philippe Galle (ca. 1579-1600).
- Fig. 9.** La « reine Europe », d'après l'édition de 1588 de la *Cosmographia* de Sébastien Münster (éd. de Bâle).
- Fig. 10.** Paolo Farinati : Allégorie de l'Amérique. Dessin à la plume de 1595.
- Fig. 11.** Deux scènes du bal de la Douairière de Billebahaut : entrée du Roi Atabalipa ; musique de l'Amérique.

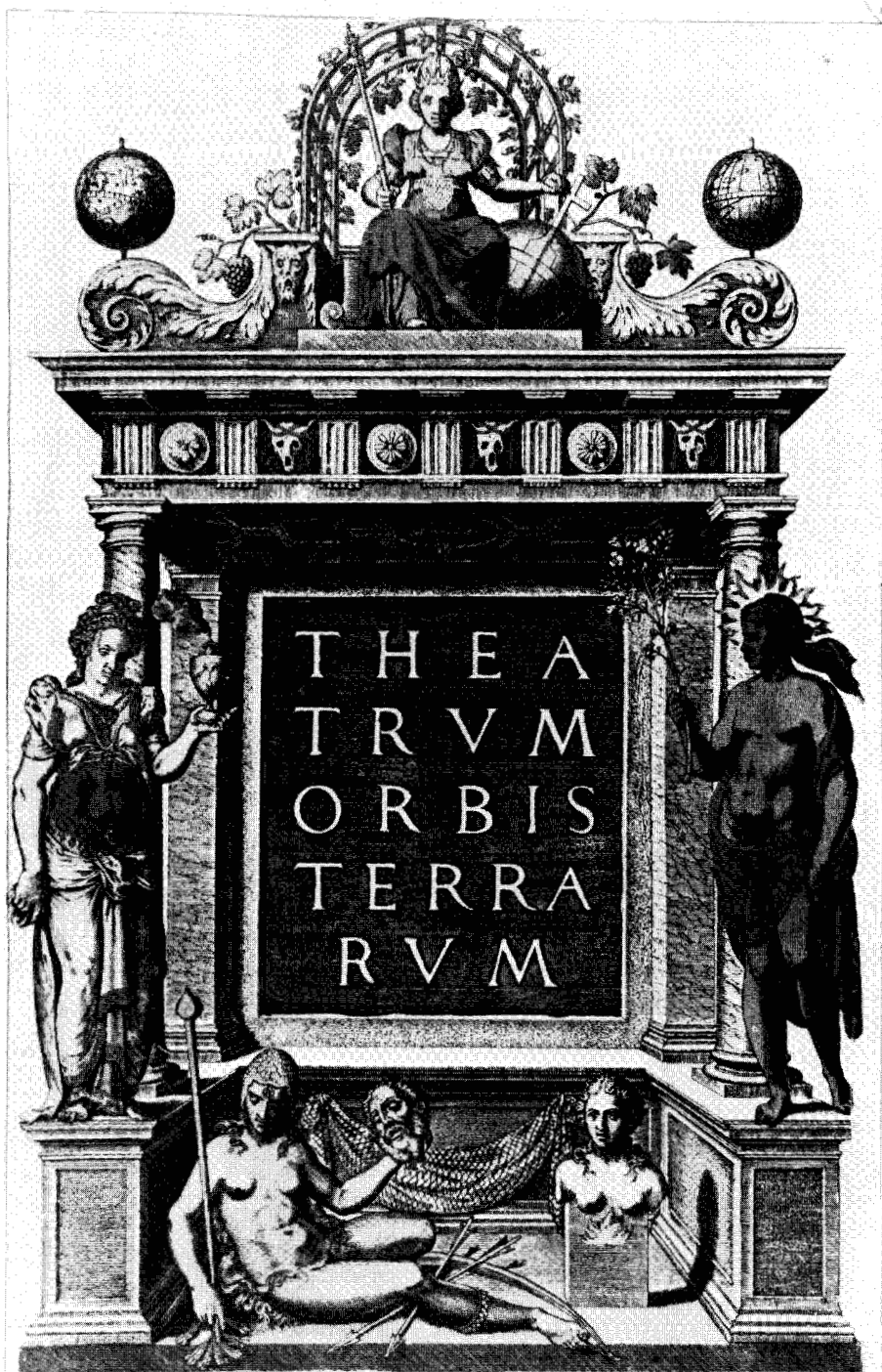


Fig. 1. Frontispice du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius (Anvers, 1572)

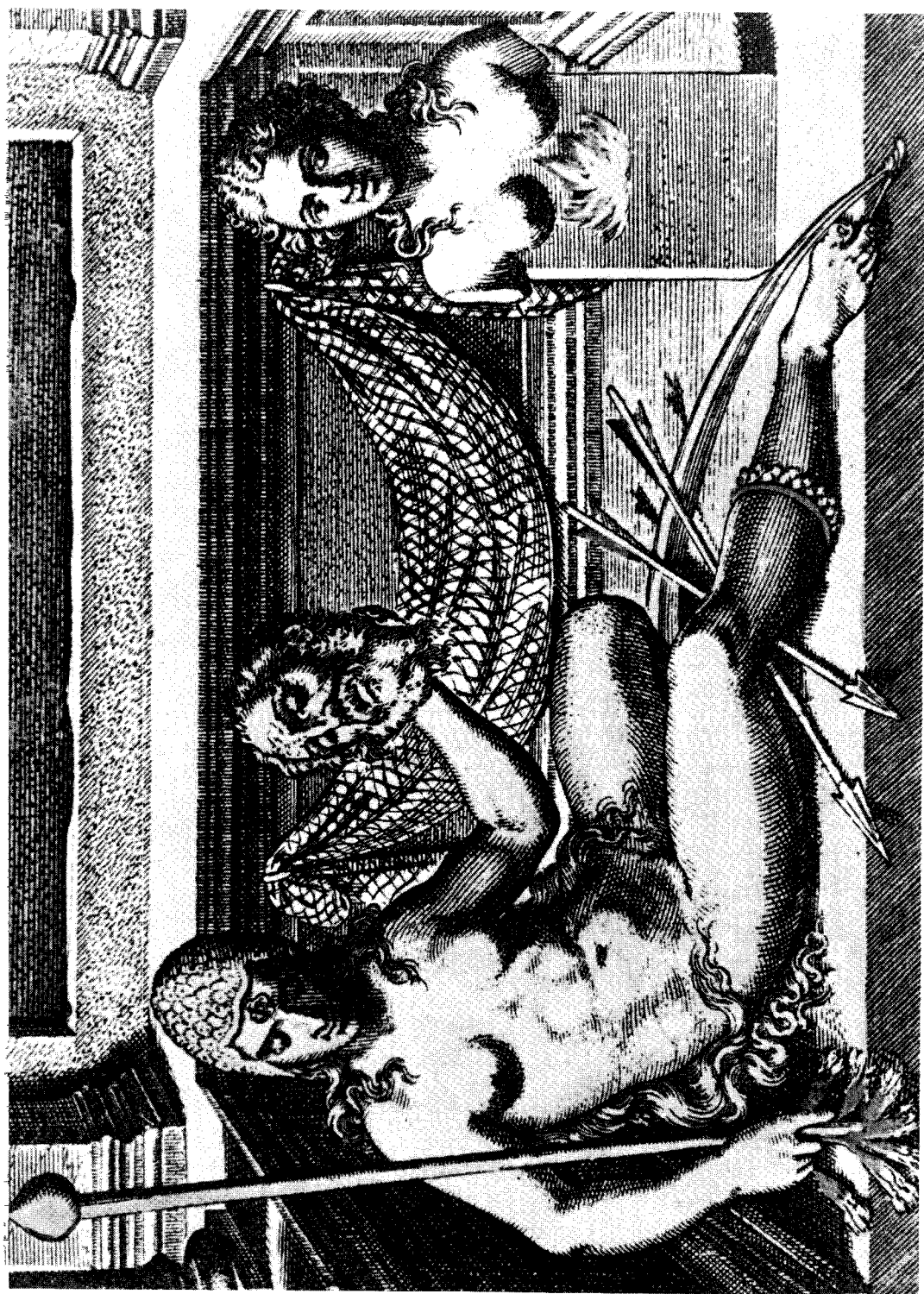


Fig. 2. Détail du frontispice du *Theatrum Orbis Terrarum* : l'Amérique.



Fig. 3. Gravure de Stradan : Vespucci découvrant l'Amérique (1589). New York, The Metropolitan Museum of Art.

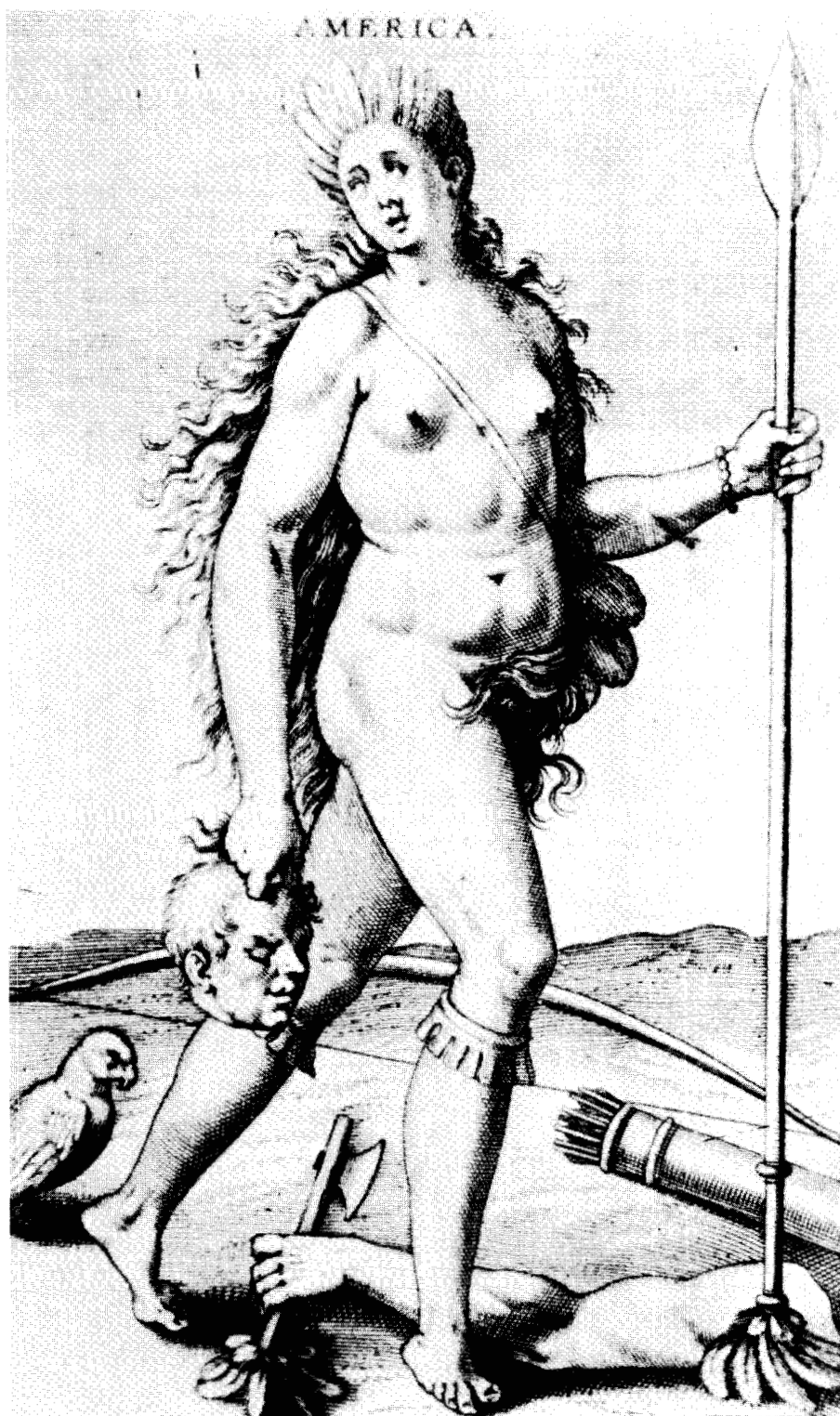


Fig. 4 Gravure de Philippe Galle : *America* (ca. 1579-1600), New York, The New York Historical Society (N° 43 de la série *Prosopographia*).



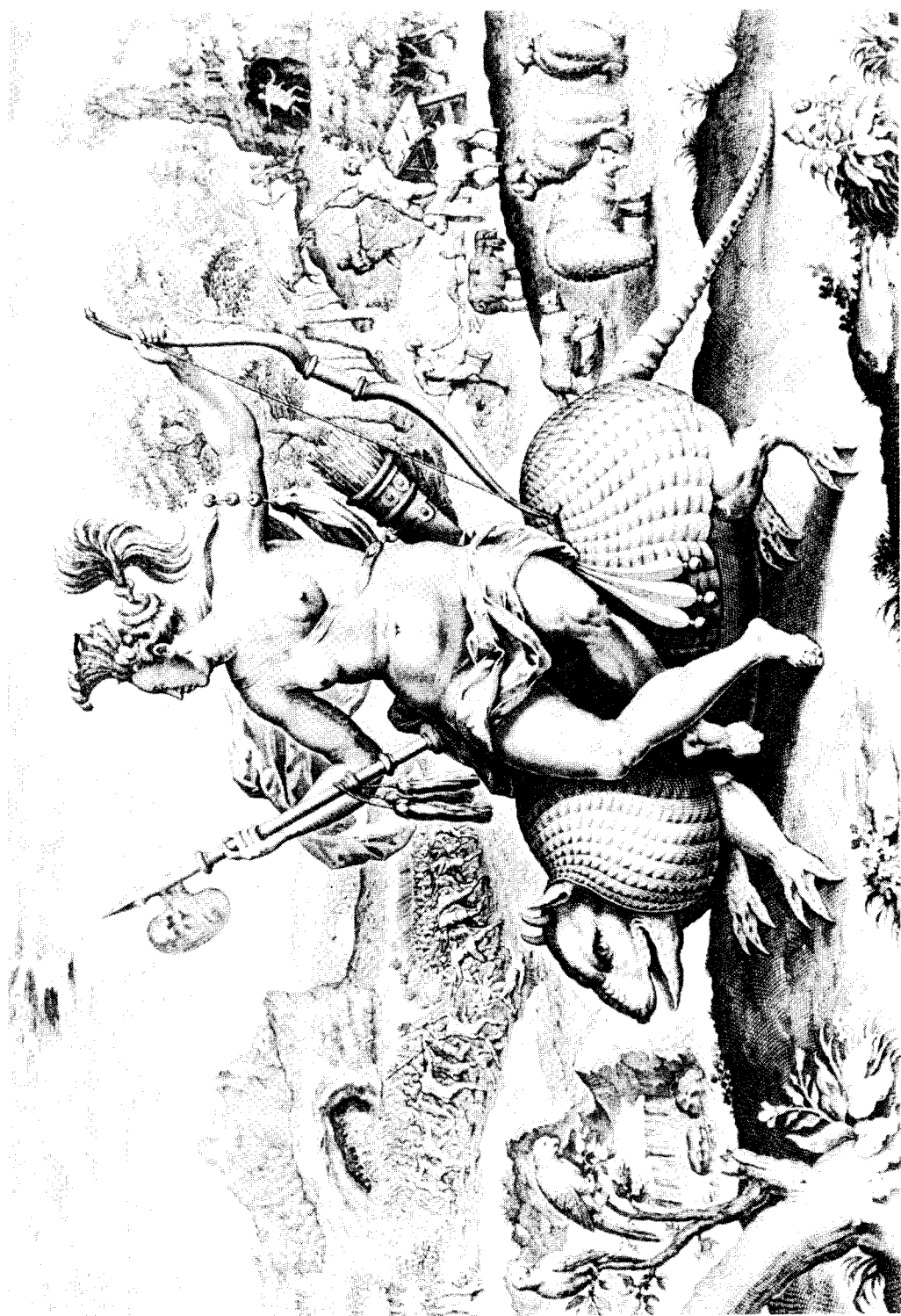


Fig. 5. Gravure de Cornelis Visscher : *America* (vers 1650-1660). New York, The New York Historical Society.

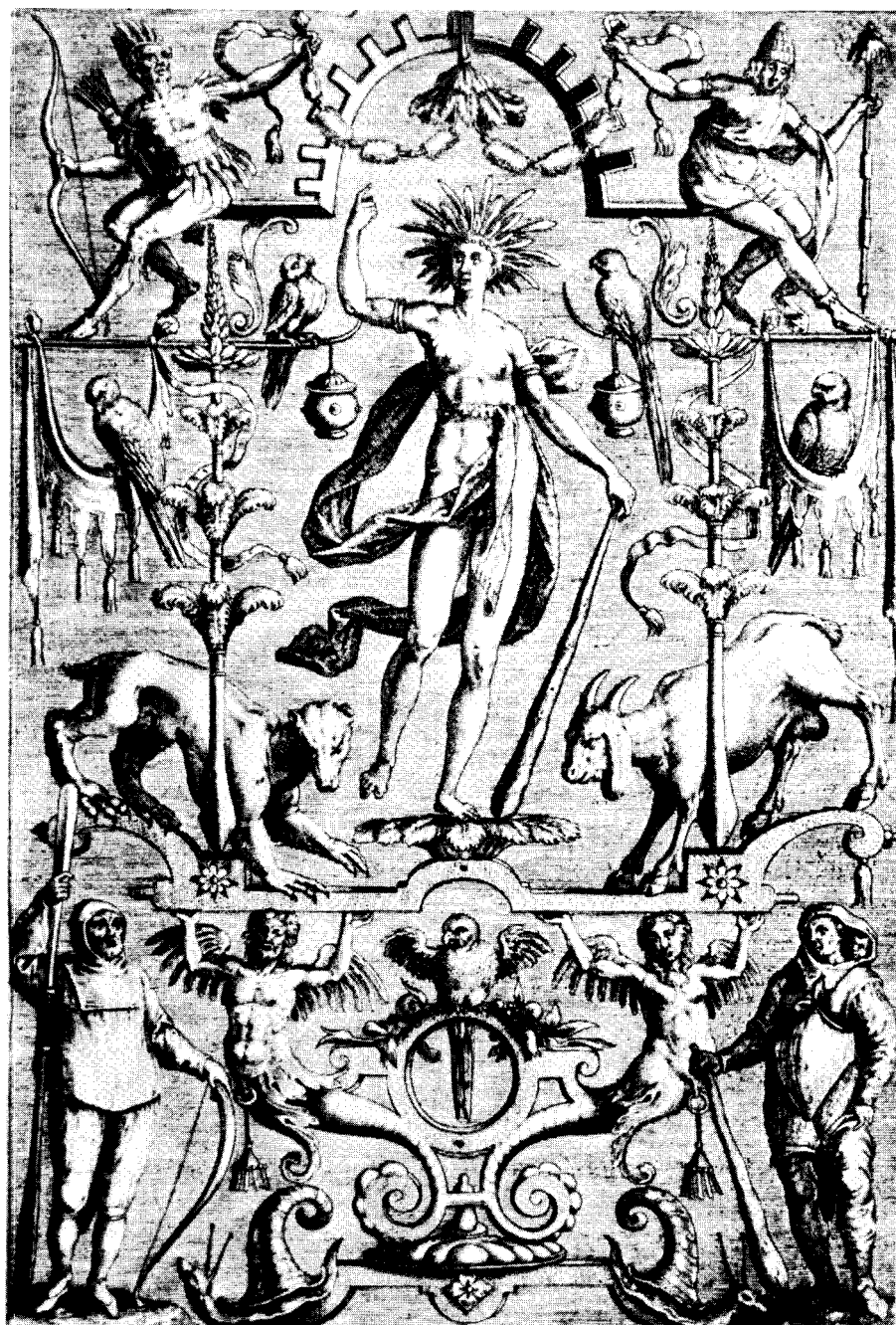


Fig. 6. Gravure de Marcus Gheeraerts: *America* (vers 1590-1600). New York, The Metropolitan Museum of Art.



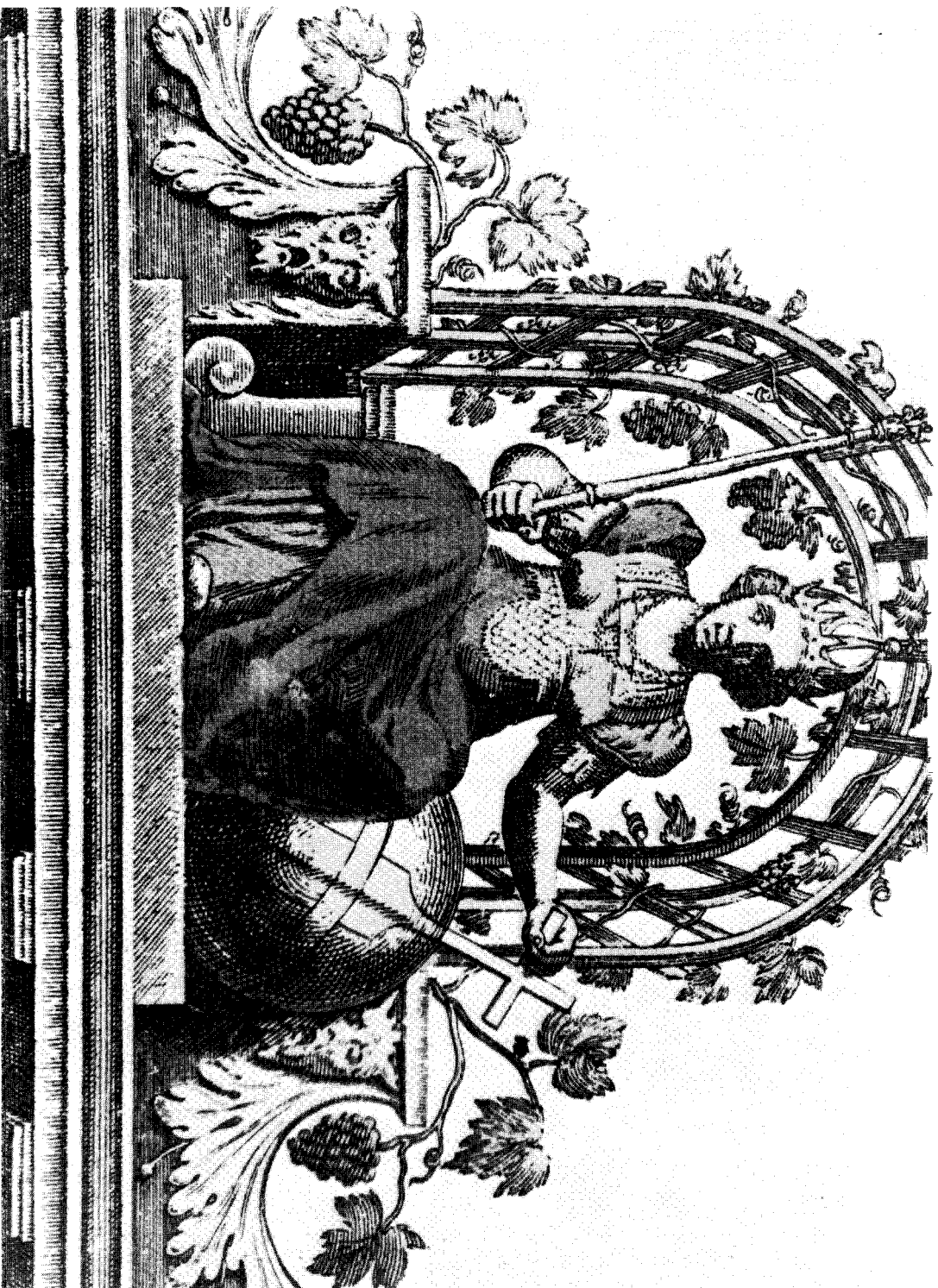


Fig. 7. *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius: l'Europe.



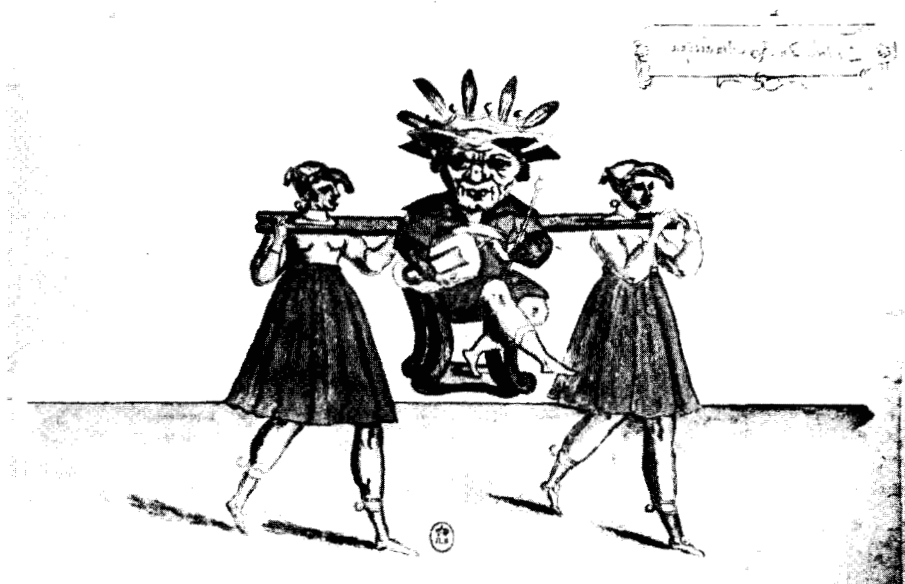
**Fig. 8.** *Europa*, d'après la *Prosopographia* de Philippe Galle (ca. 1579-1600).



Fig. 9. La «reine Europe», d'après l'édition de 1588 de la *Cosmographia* de Sébastien Münster (éd. de Bâle).



Fig. 10. Paolo Farinati: Allégorie de l'Amérique. Dessin à la plume de 1595.



**Fig. 11.** Deux scènes du bal de la Douairière de Billebahaut: entrée du Roi Atabalipa; musique de l'Amérique.



